



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

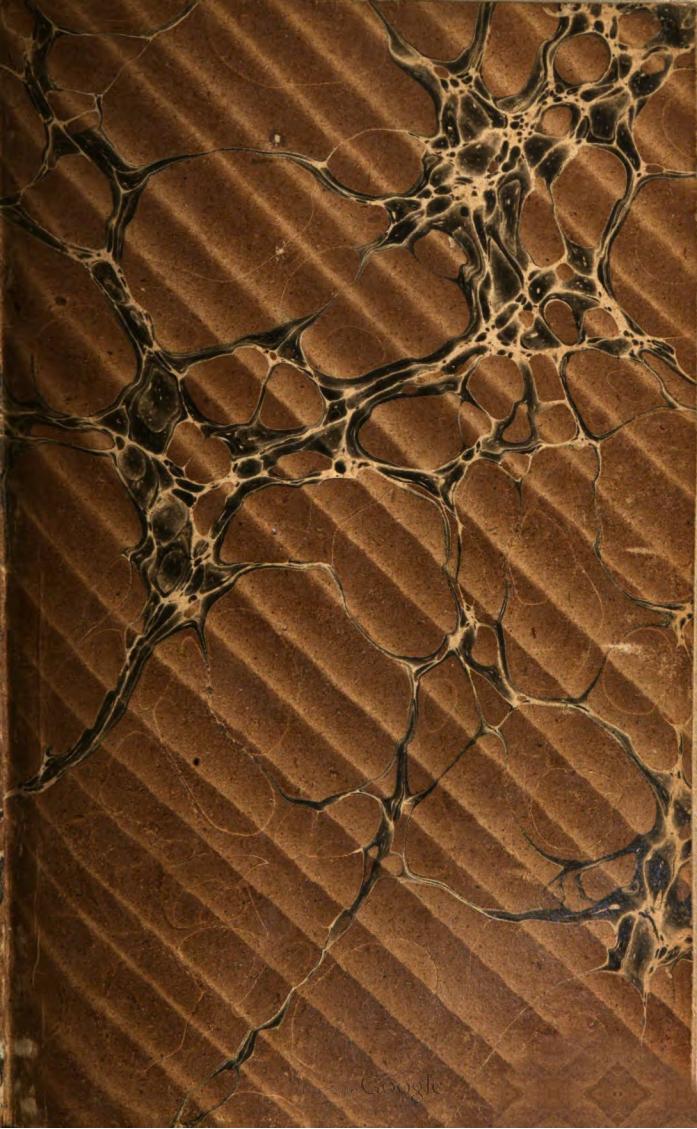
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Adoration Réparatrice;
36, rue d'Ulm,
Paris, V.

A 54

A 416 / 236

MÉDITATIONS

ET SENTIMENTS

SUR LA SAINTE COMMUNION.

BIBLIOTHÈQUE

"Les Saints"

S. J.

50 - CHANTILLY

Imprimatur.

Tornact, die 25^e januarii 1857.

A. P.-V. DESCAMPS, Vic. Gen.

MÉDITATIONS

ET SENTIMENTS

SUR LA SAINTE COMMUNION

POUR SERVIR DE PRÉPARATION
AUX PERSONNES PIÉUSES QUI S'EN APPROCHENT SOUVENT

AUGMENTÉS

D'ACTIONS DE GRACES

ET DES MÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN RETRAITE

PENDANT L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT

PAR LE R. P. AVRILLON

RELIGIEUX MINIME.

(1^{re} janvier 1652 - 16 mars 1725)

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE PAR L'ABBÉ A. J. D.

~~LIBRAIRIE~~ **BOUÉ S. J.**

Les Fontaines

60 - CHANTILLY

PARIS

LIBR. INTERNATIONALE - CATHOLIQUE

Rue Bonaparte, 66



LEIPZIG

L. - A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE

Querstrasse, 24

V^{ve} H. CASTERMAN

ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ.

TOURNAI

1875

Tous droits réservés.

MÉDITATIONS

ET SENTIMENTS

SUR LA SAINTE COMMUNION.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur les avantages et les excellences de la sainte Communion.

I. POINT.

Comme la sainte Communion est, dans le sentiment de saint Bernard (*Ser. 10 ad soror.*), le Sacrement des sacrements, l'amour des amours et la douceur des douceurs, et qu'elle renferme un Dieu tout entier avec son humanité sainte, elle ne peut contenir rien que de grand, d'excellent et de très-avantageux ; et non-seulement elle le contient dans un souverain degré, mais elle le communique encore avec abondance à tous ceux qui s'en approchent avec un cœur bien préparé.

La divine Eucharistie est le Sacrement des sacrements, parce qu'il est le plus saint, le plus auguste, le plus noble, le plus sublime et le plus efficace de tous les sacrements de la loi nouvelle ; il nous donne un Créateur, un Souverain, un Sauveur, un Epoux, un

Médiateur, un céleste Médecin et un Dieu, avec toutes les grandeurs et les attributs glorieux qui l'accompagnent ; c'est-à-dire sa sainteté, sa toute-puissance, sa miséricorde, sa bonté, son esprit, son onction, sa douceur, sa grâce et toutes les augustes qualités qui résident dans son humanité sainte, aussi bien que dans sa divinité. Ces qualités se communiquent à nous par ce divin Sacrement d'une manière ineffable, quand nous n'y mettons point d'obstacles par nos péchés, par nos froideurs et par nos lâchetés ; quand, au contraire, nous y apportons un esprit recueilli, un désir ardent de nous unir à Dieu, une humilité profonde, et une ardente charité.

Ceux et celles qui aiment Dieu de tout leur cœur et qui s'approchent souvent de cet adorable Sacrement, ont le bonheur d'éprouver ces divines opérations dans leur esprit et dans leur cœur. L'impression favorable d'une humanité si sainte et d'une divinité tout entière qui les visite, qui les touche, qui les nourrit et qui fait sa demeure chez eux, les purifie, les élève, les consacre et les transforme de manière qu'ils ne sont plus eux-mêmes, et qu'ils peuvent dire avec confiance, comme le grand Apôtre : Je vis ; non, ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

C'est l'amour des amours, dit encore saint Bernard, parce que c'est le Sacrement où Dieu s'est le plus abaissé pour notre amour. Combien de démarches en effet ce Dieu si bon n'y fait-il pas pour nous venir trouver ?

Est-il un autre sacrement où la créature reçoive des grâces plus abondantes, et où elle soit élevée à une plus sublime dignité ? car là elle devient participante de la divine nature et de tous les trésors les plus précieux, puisqu'elle possède Dieu qui en est la source.

Ce Dieu de bonté pouvait-il nous marquer plus sensiblement et plus efficacement l'excès prodigieux de son amour, qu'en descendant de son trône pour nous venir chercher, et pour entrer spirituellement et corporellement en nous ; et alors que sa charité est ineffable ! il se place auprès de notre cœur pour l'inonder des tendres effusions du sien ; il nous comble de grâces, de faveurs et de caresses ; il nous sert d'aliment ; il s'unit intimement à nous, cœur à cœur, et, si j'ose le dire, substance à substance, afin de nous donner des gages certains de l'union éternelle qu'il veut que nous contractions avec lui dans le ciel, si nous faisons un saint usage de celle que nous avons le bonheur de contracter avec lui dans le temps par la sainte Communion ?

Enfin cet adorable Sacrement est encore la douceur des douceurs, et la plus délicieuse et la plus pure de toutes les douceurs, parce qu'on le goûte, dit un saint Docteur (*D. Th. hic.*), dans sa propre source, et que cette source si pleine et si abondante est en nous par la sainte Communion ; qu'elle nous touche, qu'elle nous arrose ; qu'elle nous lave, qu'elle nous pénètre, qu'elle nous désaltère, et qu'elle ne demande qu'à se faire sentir à notre âme : douceur ineffable, parce

qu'elle est divine, et qu'elle surpasse infiniment toutes celles que les plaisirs de la terre peuvent procurer à nos sens.

Quel profond respect ne devons-nous pas avoir pour un si auguste Sacrement ! quelles ardeurs et quels empressements ne devons-nous point ressentir pour nous en approcher ! quelle correspondance et quel retour n'exige point de nous cet amour excessif et consommé que Jésus-Christ nous témoigne dans cette divine Eucharistie, qu'on peut appeler le Sacrement de son amour !

Mais quelle innocence et quelle pureté de cœur ne devons-nous point apporter, pour nous rendre dignes de goûter cette douceur céleste, qui ne se fait jamais sentir qu'à ceux qui ont le cœur pur et dégagé de toutes les attaches sensibles et de toutes les autres douceurs créées !

Quelle innocence et quelle chaste volupté de goûter un Dieu qui est la douceur même ! mais surtout, quel éloignement ne devons-nous point avoir pour les douceurs empoisonnées du monde, de la chair et des sens, qui nous ôtent le goût exquis de cette manne céleste et qui nous empêchent de sentir, à la Communion, combien le Seigneur est doux !

Rendez-vous digne de participer à toutes les grâces qui sont attachées au plus saint et au plus sanctifiant de tous les sacrements ; apportez-y un cœur si pur, si ardent et si bien préparé, que vous n'en perdiez

aucune ; fermez soigneusement toutes les avenues de votre cœur à tout ce que les créatures ont de plus flatteur et de plus séduisant.

Ouvrez le tout entier pour recevoir ce Dieu de majesté, qui vient vous rendre une visite si intime et qui vous est si honorable et si avantageuse : mettez tout en usage pour ressentir les effets favorables de cet amour éternel, infini et incompréhensible, qui ne demande qu'à se donner à vous, qu'à vous embrasser, vous purifier et vous transformer en lui : préparez-le, ce cœur, et nettoyez-le avec tout le soin possible, de toutes les attaches sensibles et périssables de ce monde séducteur, pour le rendre plus digne de goûter ce délicieux aliment, persuadé qu'il n'y a que Dieu qui soit capable de le remplir et de le satisfaire.

II. POINT.

Faites attention que dans la sainte Communion, Jésus-Christ se donne à vous sans réserve, et qu'il vous y donne sa chair, son sang, son cœur, son esprit, son âme et sa divinité, et qu'à chacun de ces présents est attachée une grâce particulière dont vous devez profiter.

A la chair virginale de Jésus-Christ est attachée une grâce de pureté, d'innocence et de consécration, propre à sanctifier votre chair et à la soumettre à l'esprit. C'est cette même grâce qui arrête la pente naturelle que vous avez vers les plaisirs sensuels, qui

brise la répugnance que vous éprouvez pour la pénitence et pour la mortification, et qui efface de vos cœurs jusqu'aux moindres impressions de la volupté. Dites donc avant la Communion : chair divine, vous allez toucher ma chair, vous allez vous renfermer en moi, et y demeurer jusqu'à ce que les espèces qui vous soutiennent soient consommées. Demandez lui avec ardeur qu'il vous soit accordé de profiter de cette union si intime, et que votre chair se sente de son incomparable pureté.

Au sang adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ est attachée dans la Communion une grâce d'expiation ; il satisfait pour nous en rigueur de justice, et il nous aide aussi à satisfaire nous-mêmes à la justice du Père céleste, pour tous les péchés dont nous avons été coupables depuis notre baptême, et il donne à nos satisfactions un mérite qu'on peut appeler infini à sa manière.

Le sang adorable répandu en nous et pour nous, se fait entendre avec bien plus de force que celui de l'innocent Abel, non devant le trône de la justice pour demander vengeance, mais devant celui de la miséricorde pour demander grâce, et il n'est jamais refusé.

Ajoutons à cette faveur, que cette divine et sacrée boisson nous anime, nous soutient et nous donne des forces, et qu'elle nous arme puissamment contre tous nos ennemis et contre nous-mêmes, pour nous faire entrer avec courage et avec succès dans la carrière

laborieuse de la pénitence, et pour nous engager à la soutenir jusqu'à la fin.

Au Sacré-Cœur de Jésus-Christ dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, qu'on peut appeler le Sacrement de son cœur, puisqu'il nous le donne tout entier, est attachée une grâce d'onction et d'amour, pour se faire sentir intimement à nous par une foi vive et ardente, pour nous donner de nouveaux accroissements de ferveur, pour nous faire trouver du goût et du plaisir dans les choses même les plus rigoureuses que Dieu exige de notre fidélité.

A son esprit divin, que nous recevons encore dans cet adorable Sacrement, est attachée une grâce de lumière surnaturelle, qui nous éclaire et qui nous conduit sûrement dans les voies du salut et de la perfection chrétienne ; qui porte le flambeau des vérités éternelles jusque dans le fond de notre esprit, de notre cœur et de toutes les puissances de notre âme, pour dissiper nos ténèbres, pour guérir notre aveuglement, pour instruire notre ignorance, pour éclaircir tous nos doutes, pour nous faire revenir de nos erreurs, de nos entêtements et de nos faux préjugés, pour nous donner de la soumission et de la docilité aux vérités divines, pour augmenter notre foi et pour la rendre plus éclairée et plus généreuse, plus ardente et plus prompte à obéir et à se soumettre aux ordres de Dieu, enfin pour lui donner une plus parfaite connaissance de Dieu et de soi-même.

A l'Âme toute sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ est attachée dans ce Sacrement une grâce de rédemption qui renouvelle dans la nôtre et en notre faveur, autant de fois que nous communions dignement, ce qui ne s'est passé qu'une seule fois sur le Calvaire, lorsque Jésus-Christ y a remis son âme entre les mains de son Père céleste, moment précieux de la consommation de son sacrifice qui était aussi celui de notre rédemption, dont nous recevons une nouvelle application.

A la vie de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement est attachée une grâce de vie, et de vie intérieure et surnaturelle, qui n'est autre chose que la vie de la grâce, mais d'une vie et d'une grâce d'union, par laquelle nous demeurons en lui et lui réciproquement en nous ; et comme nous vivons en lui et pour lui, selon sa divine parole, toutes nos actions se sentent de cette vie divine qui nous soutient, qui nous fortifie, et qui nous rend beaucoup moins susceptibles des œuvres de mort.

A la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la Communion, est attachée une grâce d'élévation et de transformation : nous sortons, pour ainsi dire, de notre être pour entrer dans celui de Dieu ; nous cessons, en quelque façon, d'être ce que nous sommes, pour participer à la divine nature, et pour être heureusement transformés en Dieu. Voilà l'opération ineffable d'une divinité qui vient en nous par ce divin Sacrement, lorsque nous y sommes bien préparés.

Enfin, au Sacrement tout entier de l'adorable Eucha-

ristie est attachée une grâce de réfection et de nourriture spirituelle, pour faire croître en nous l'homme spirituel sur les ruines de l'homme charnel, pourvu que ce délicieux et céleste aliment ne trouve rien de souillé et d'impur dans notre cœur, et que notre lacheté et notre tiédeur n'empêchent pas le salutaire effet de cette nourriture si forte et si solide.

Mettez à profit toutes ces grâces, et ne vous privez d'aucune par votre faute et par votre négligence. Elles vous sont toutes offertes à chacune de vos communions ; il ne tient donc qu'à vous de les posséder, et en les possédant vous enrichissez votre âme pour le temps et pour l'éternité.

SENTIMENTS.

Rentrez en vous-même, ô mon âme ! cherchez-y votre Dieu ; il y est sans doute si vous avez eu le bonheur de communier ; il y est non-seulement par sa puissance, par son immensité et par sa grâce, mais il y est encore en substance, il y est personnellement en corps et en âme. Il n'est pas besoin que vous alliez chercher le trône de ce Dieu de majesté dans le ciel pour lui adresser vos vœux, vos adorations, et pour lui présenter vos hommages et vos actes d'amour et de reconnaissance ; ne sortez point de vous-même, il est en vous ; votre cœur est à présent son trône, c'est le temple, c'est le sanctuaire, c'est l'autel où ce Dieu de majesté réside, c'est le ciel animé où les Anges l'adorent

avec vous ; parlez-lui en vous comme à un autre vous-même ; mais que ce soit le langage du cœur, qu'il entende et qu'il aime beaucoup mieux que celui des lèvres. Puisque vous avez le bonheur de posséder en vous sa chair, son sang, son cœur, son esprit, son âme et sa divinité, invoquez et adorez chacun d'eux en particulier et que vos paroles respirent la tendresse et la confiance. [Chair toute pure, qui vous êtes encore une fois unie à la mienne dans cet adorable Sacrement, chair humaine et divine tout ensemble, je vous adore du plus profond de mon cœur ; purifiez, sanctifiez et consacrez cette chair pécheresse, que vous touchez présentement, et soumettez-la pour toujours à l'esprit. Sang adorable, achevez de me laver ; effacez, emportez toutes mes souillures, consommez ma rédemption, et soyez l'encre sacrée qui écrive mon nom en caractères ineffaçables sur le livre de vie, pour le ciel que vous m'avez ouvert par votre première effusion sur le Calvaire.

Cœur divin, source du plus pur amour, objet de mes désirs et de mes tendresses, unissez-vous pour toujours au mien, communiquez-lui vos divines ardeurs, éteignez pour toujours en lui les flammes étrangères qui ne le portent pas purement vers vous. Esprit de lumière, dissipez mes ténèbres, et chassez de mon esprit tous les vains fantômes que l'esprit d'erreur et de mensonge y introduit, pour y faire régner la vérité seule.

Très-sainte âme de mon adorable Jésus, sauvez la mienne, et ne permettez pas qu'elle se perde après que vous avez accepté le plus cruel de tous les genres de mort pour me sauver. Divinité cachée, qui me remplissez à présent, fortifiez-moi, nourrissez moi, faites-moi sortir de mon néant pour me transformer en vous ; rendez-moi digne de vous voir, de vous aimer et de vous adorer en esprit et en vérité pendant toute ma vie, et de vous posséder éternellement dans le ciel.

ACTIONS DE GRACES.

O Sacrement des sacrements ! ô amour des amours ! ô douceur des douceurs ! Dieu tout-puissant, Dieu sacrificateur et sacrifié tout ensemble pour mon amour ! Comment, faible créature que je suis, puis-je vous rendre de dignes actions de grâces, et les proportionner au bienfait infini que je viens de recevoir de votre divine libéralité, à laquelle vous ne mettez point de bornes, puisqu'en vous donnant tout entier à moi par la sainte Communion, vous me donnez non-seulement tout ce que vous avez, mais encore tout ce que vous êtes, et comme Dieu et comme homme ? Le prêtre, qui est votre créature, vous appelle, et vous obéissez ; tout Dieu que vous êtes, vous descendez du ciel jusqu'à mon néant, vous venez avec empressement et comme si vous étiez porté sur les ailes de votre amour ; vous venez, dis-je, tout grand et tout immense que vous êtes, vous renfermez dans les bornes étroites de

ma faible poitrine, pour me visiter, pour demeurer en moi, pour me combler de grâces, pour me nourrir de votre propre substance et pour prendre vos délices en moi.

Ah ! Seigneur, je suis donc à présent votre temple animé, et je puis, sans sortir hors de moi, vous écouter, et vous parler ; je puis solliciter et obtenir de vous de nouvelles grâces ; je puis aussi vous remercier de celle que je viens de recevoir à la sainte Table ; c'est ce que je veux faire dans ce moment où je vous possède en moi ; mais aidez-moi à le faire comme je le dois.

O Sacrement adorable, que vous renfermez de trésors ! ô amour ineffable, que vous avez d'attraits et de bontés ! ô douceur infinie, que vous procurez de délices à ceux qui vous aiment et qui s'approchent de vous avec ardeur !

Chair toute pure et sang précieux, cœur tout brûlant d'amour, esprit de lumière, âme toute sainte, divinité adorable, vous êtes en moi, je vous possède, vous me touchez ; embrassez-moi, pour donner plus de mérite à mes actions de grâces, et pour pénétrer toute mon âme du souvenir et de la reconnaissance de vos bienfaits.

II^e MÉDITATION.

Sur les excellences et sur les avantages de la sainte
Communion.

I. POINT.

Communier, c'est non-seulement recevoir le corps, le sang, l'âme, l'esprit et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais c'est encore participer et communiquer d'une manière très-intime et très-sublime à sa pureté, à son amour, à sa grâce, à sa miséricorde, à sa sainteté, à sa gloire, à ses divins attributs et à toute son adorable personne.

Communier, c'est communiquer ; c'est entrer en société de biens possédés en commun par deux personnes qui se sont réciproquement unies d'amitié et d'intérêt, et qui se donnent mutuellement l'une à l'autre, par un contrat solennel, tout ce qu'elles possèdent : en effet, par ce Sacrement si saint, qu'on peut appeler aussi un contrat entre Jésus-Christ et l'âme fidèle, Dieu vous donne et vous donnez à Dieu : vous donnez à Dieu tout ce que vous avez, tout ce que vous prétendez, tout ce que vous êtes, et cela, vous le donnez pour toujours.

Cependant vous ne le possédez jamais mieux que quand vous le lui donnez sans réserve et sans intérêt ;

et en échange, Dieu vous donne et vous communique libéralement tout ce qu'il a de son Père céleste et de lui-même, tout ce qu'il possède et tout ce qu'il est, comme Dieu et comme homme. Et comme vous êtes extrêmement pauvre, parce que le peu que vous avez vient de lui et lui appartient beaucoup plus qu'à vous-même, et qu'il est infiniment riche, jugez de là combien cet échange vous est avantageux, et combien vous seriez déraisonnable de vous priver d'un si grand bien, que vous pouvez vous procurer si facilement à vous-même, sans qu'il vous en coûte autre chose que d'y apporter les dispositions qu'il vous demande, et qui ne sont point au-dessus de votre portée.

La grâce de cette communion consiste donc, dit saint Léon, dans un heureux anéantissement de l'homme terrestre et charnel, pour prendre la force, les sentiments, l'esprit, les actions et la vie de l'homme céleste, qui est Jésus-Christ. Nous passons à la nature de l'aliment que nous prenons ; nous entrons en communication de toutes les grâces, de toutes les propriétés et de tous les avantages ; et cet aliment si précieux, qui s'incorpore et qui s'incarne en nous, est un Dieu fait homme pour notre amour.

Soyez donc persuadé que communier, c'est beaucoup plus que se revêtir de Jésus-Christ, parce que le vêtement n'est qu'extérieur, et ne nous change pas en sa substance. Il est vrai que par un acte de vertu, ou d'humilité, ou de patience, ou d'amour, nous nous

revêtons de Jésus-Christ, selon le langage de saint Paul : mais communier, c'est s'en nourrir, c'est entrer dans ses droits, c'est vivre de sa vie, c'est faire vivre Jésus-Christ en nous ; c'est enfin, selon ce grand Apôtre, devenir le corps de Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'il parlait aux chrétiens de Corinthe (1 Cor. 12.) : *Vous êtes le corps de Jésus-Christ et les membres de ses membres.* Et de crainte que, par une humilité mal entendue, ils ne doutassent de ce grand avantage que leur procurait la sainte Communion qu'ils recevaient si souvent et avec tant de ferveur, il ajoute, pour leur consolation et pour achever de les en convaincre : *Le pain que nous rompons n'est-il pas la participation du corps de Jésus-Christ ?*

Si vous avez le bonheur de communier avec les mêmes dispositions et avec la même ferveur que ces premiers chrétiens, vous êtes aussi comme eux le corps de Jésus-Christ ; par l'efficace de cette divine nourriture, vous devez passer de la faiblesse et de la fragilité de la créature à la force et à la vertu d'un Dieu fait homme pour votre amour ; tout ce que vous êtes en qualité de créature charnelle et pécheresse, doit périr et doit être absorbé par la vertu agissante et supérieure de cet aliment céleste, qui a la force de transformer en lui ceux qui le reçoivent, qui s'en nourrissent et qui savent profiter des grâces extraordinaires attachées à la chair, au sang et à l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Comme il est assez puissant pour changer le pain,

qui est inanimé, en sa propre substance ; comme par la vertu de quatre paroles, il peut en faire une chair vivante et un corps animé, substituer en un mot en sa place un homme et un Dieu tout ensemble, à combien plus forte raison peut-il vous changer en lui, vous qui êtes une créature raisonnable, qui portez son image, et qui avez un esprit pour le connaître et un cœur pour l'aimer, vous en qui il habite déjà par sa grâce !

Ce pain des Anges, tant de fois incarné, pour ainsi dire, dans votre propre substance, doit y insérer une nouvelle créature différente de la première : lumières, sentiments, désirs, ardeur, vie, il doit tout y renouveler.

Mais pourquoi, après tant de communions, n'avez-vous pas encore ressenti ces salutaires effets ? oh ! n'accusez que vous-même : c'est parce que vous ne vous en êtes pas approché avec assez de foi, avec assez de pureté, avec assez d'amour.

Oui, mon Dieu, je reconnais que c'est par ma lâcheté que j'ai mis des obstacles aux grandes grâces que vous aviez dessein de me faire par la sainte Communion. Périssent donc mille fois ce que le vieil homme a introduit chez moi ! périssent ces sentiments charnels, ces vues humaines et intéressées, cette lâcheté et cette nonchalance, cet amour excessif de moi-même, et cet amour désordonné pour les créatures !

Je suis nourri de la propre substance de mon Dieu, elle doit me transformer en ce qu'elle est, et anéantir

chez moi tout ce que je suis par moi-même et par le péché. Quelle innocence, ô Dieu de bonté ! quelle pureté et quelles lumières aurais-je acquises, si je m'étais préparé avec plus de soin toutes les fois que je me suis approché de la sainte Table pour participer à votre corps, à votre sang, à votre âme et à votre divinité !

II. POINT.

Pensez donc sérieusement, que communier, communier dignement, c'est devenir le corps et l'âme de Jésus-Christ ; cette seule pensée, accompagnée de toute la réflexion qu'elle mérite, est capable de vous faire entrer dans les dispositions les plus parfaites que cet auguste et divin Sacrement demande de vous avant que de vous en approcher. Si vous devenez par la sainte Communion, le corps et l'âme de Jésus-Christ, il faut que l'homme extérieur, aussi bien que l'homme intérieur, se sente également de cette divine et toute-puissante opération par laquelle il est heureusement transformé en Dieu : examinez ensuite quelles en sont et quelles doivent en être les conséquences ; les voici :

Si je suis transformé en Jésus-Christ par la sainte Communion, et si elle me fait participant de sa nature divine, aussi bien que de sa nature humaine, je ne dois plus désirer, je ne dois plus aimer, je ne dois plus agir que comme Jésus-Christ. Je possède en moi sa divinité, je dois agir comme Dieu, et me conformer en tout ce que je pourrai à cet excellent et divin origi-

nal que je dois toujours avoir devant les yeux, afin qu'il soit la règle de toutes mes pensées, de tous mes désirs, de tous mes sentiments et de toutes mes actions.

Son âme toute sainte est insérée dans la mienne : je dois agir par elle, et l'imiter dans toutes ses opérations, pour me rendre digne de participer à ses lumières, à ses grâces, à ses mérites, qui sont infinis ; et parce que son corps admirable a choisi le mien pour en faire son temple animé, je dois mettre tout en usage pour participer à son innocence et à son incomparable pureté.

Le corps de mon Dieu et de mon Sauveur est à moi, il est en moi, il me touche, il est ma nourriture ; il est juste que le mien lui soit consacré sans réserve après la sainte Communion : je ne dois plus entendre, dit un saint Docteur, que par les oreilles de Jésus-Christ, et les miennes doivent être dorénavant fermées pour jamais à tous les discours inutiles et mondains, que celles de cet adorable Sauveur ne voudraient pas entendre ; je ne dois plus voir que par ses yeux, qui sont devenus les miens ; ainsi je me garderai bien de les ouvrir pour les objets séduisants et dangereux, qui sont capables de porter l'amour de la vanité ou la corruption dans le cœur. Je ne dois plus parler que par sa bouche, ou plutôt, par la mienne, c'est-à-dire que je ne dois plus parler que comme je m'imagine que Jésus-Christ parlerait s'il était encore visible parmi les hommes, et lui servir d'organe dans toutes mes

expressions : en un mot, je ne dois plus rien voir, rien entendre, rien penser, rien dire, rien faire de ce que je crois que ce divin Sauveur verrait, entendrait, penserait, dirait ou ferait, s'il conversait encore avec nous ; et c'est à quoi je vais travailler avec sa grâce.

Respectez-vous donc vous-même, quand vous posséderez en vous le corps adorable de Jésus-Christ par la sainte Communion ; ne faites rien qui puisse souiller ou profaner le sanctuaire animé où votre Dieu réside : si les espèces se consomment par la chaleur naturelle, ayez soin de conserver le plus longtemps que vous pourrez sa divine impression, et faites en sorte qu'elle ne s'efface jamais : respectez-vous en Jésus-Christ, parce que vous êtes son temple, et respectez Jésus-Christ en vous : il demeure en vous, et vous devez demeurer réciproquement en lui par la charité, qui établit et qui soutient cette demeure réciproque, jusqu'à ce que vous ayez le bonheur de le posséder sans crainte de le perdre et que vous le voyiez à découvert dans le ciel.

Ne faites donc rien qui soit indigne du temple de Dieu : vous êtes ce temple, et votre dignité est bien plus grande encore, car un temple ne devient pas ce qu'il renferme, mais vous pouvez devenir ce que vous contenez en vous, parce que vous en êtes nourri, et que cette divine nourriture a la force de vous transformer en elle. Portez donc avec dignité Jésus-Christ dans votre corps ; glorifiez-le dans toute votre personne, qui

a l'avantage d'être remplie, nourrie, soutenue et fortifiée de la propre substance de Dieu fait homme.

Un saint Docteur (*D. Antonin*) appelle la sainte Communion, l'introduction à la Divinité, *introductio ad Divinitatem*; commencez donc à devenir effectivement ce que vous recevez, puisqu'il est en votre pouvoir. Pour cela, il faut se résoudre à perdre ce que vous êtes, c'est une condition essentielle requise à la transformation; perdez donc votre amour-propre, et prenez en sa place celui de Dieu, qui réside dans l'humanité sainte que vous avez en vous : perdez toutes vos pensées humaines, pour épouser les siennes qui sont divines : noyez-vous dans cet océan immense de la Divinité, vous vous trouverez heureusement en elle, et vous ne serez plus vous-même. Contentez Dieu, et il vous contentera; il ne demande qu'à vous élever à la participation de ses divines qualités; il est un Etre tout-puissant et infiniment actif, mais il faut de grandes dispositions dans le sujet, point de résistance, point de partage, point de réserve, point de mélange indigne de Dieu, et surtout beaucoup de docilité : travaillez donc incessamment et sans délai avec toute l'application possible; mais pour votre consolation, soyez assuré que Dieu y travaillera avec vous.

SENTIMENTS.

Pouvez-vous penser trop souvent, ô mon âme ! aux biens infinis que vous recevez dans la sainte Commu-

nion? Eût-il été arrêté de toute éternité, que vous ne pourriez communier qu'une seule fois pendant toute votre vie, cette vie tout entière, quelque longue qu'elle fût, suffirait-elle pour y bien penser? et quand vous la passeriez tout entière en actions de grâces, serait-ce assez pour reconnaître dignement un si grand bienfait? Dites-vous donc à vous-même, en pensant à vos communions passées : Est-il bien vrai que je sois devenu le corps adorable de Jésus-Christ autant de fois que je l'ai reçu à la sainte Table? Sa chair toute pure a-t-elle purifié et consacré la mienne? Ma chair, hélas ! a toujours le même penchant pour la délicatesse et pour les plaisirs des sens, et elle éprouve pour les pratiques de la pénitence et de la mortification autant d'éloignement que si elle n'avait jamais été ni touchée, ni nourrie de celle de Jésus-Christ.

Mon cœur, pendant que celui de Jésus, tout embrasé d'une ardeur céleste, était auprès de lui, a-t-il participé à ses divines flammes? a-t-il appris à n'aimer que comme lui et pour l'amour de lui, et à n'aimer que ce qu'il aimait? Hélas ! il n'a pas senti ses ardeurs, ou elles n'ont été que passagères, parce que ses anciennes attaches survivent encore, et qu'il s'est tourné presque aussitôt vers les mêmes créatures qu'il aimait auparavant, au préjudice de ses devoirs et de l'amour unique qu'il devait à son Dieu.

Ce sang si précieux et si efficace dont j'ai été tant de fois arrosé, pénétré et nourri dans la sainte Com-

munion, a-t-il emporté ma passion dominante, que je n'ai combattue que faiblement jusqu'à présent ? m'a-t-il lavé de toutes mes souillures ? Hélas ! je ne sens que trop, pour mon malheur, que je suis retombé dans la boue, après en avoir été nettoyé et lavé tant de fois par ce sang adorable, qui est la source de toute pureté.

Cette âme si sainte a-t-elle guéri efficacement toutes les plaies et tous les ulcères de la mienne ? Ai-je modéré mes emportements, abattu mon orgueil, réformé mes désirs, purifié mes penchants ? Ah ! Seigneur, que j'ai sujet de me plaindre de moi-même, de gémir sur le passé, et de prendre de grandes précautions pour l'avenir, si je veux sentir dorénavant toute la force et toute l'énergie de ce grand Sacrement !

ACTIONS DE GRACES.

Que je sens ici avec une extrême confusion, ô mon adorable Sauveur, et mon indignité, et ma faiblesse, et mon impuissance ! Quittant en ma faveur la droite de votre père, vous êtes venu vous renfermer en moi, vous m'avez nourri du précieux aliment de votre corps et de votre sang. Pour tant de bienfaits, vous exigez de moi que je vous rende mes actions de grâces. C'est de toute justice, ô mon Dieu, et si j'agissais autrement je me rendrais coupable de la plus honteuse et de la plus criante de toutes les ingrattitudes, qui ne mériterait que des supplices éternels :

Mais, ô mon Dieu ! comment puis-je m'acquitter de cet indispensable devoir ? Le bienfait est infini, parce qu'une divinité tout entière se donne à moi, et ma reconnaissance ne peut être que bornée, parce que je ne suis qu'une faible créature, qui n'ai que l'indigence en partage ; et cette pensée m'accablerait et me couvrirait de honte et de confusion, si je ne réfléchissais que je viens de vous recevoir, que vous êtes à présent en moi, et que votre personne et vos mérites m'appartiennent, parce que vous me les avez cédés par la Communion.

Recevez donc ici mes actions de grâces, ô Dieu de bonté et de miséricorde, comme les vôtres, puisque je n'ai rien en moi qui ne soit à vous, et que vous ne possédez rien, si j'ose le dire, qui ne soit à moi : et vous qui couronnez vos dons en couronnant nos mérites, parce que vous en êtes toujours et le principe et l'auteur, agréez mes actions de grâces aussi favorablement que si elles procédaient de votre esprit, de votre bouche et de votre cœur.

III. MÉDITATION.

Sur les excellences et sur les avantages de la sainte
Communion.

I. POINT.

Saint Jean l'Évangéliste nous dit, et cette circonstance mérite votre attention, que notre adorable Sauveur étant sur le point d'instituer le sacrement de l'Eucharistie, commença par s'entretenir des biens immenses dont son Père céleste l'avait mis en possession ; et il ne fit cette importante réflexion, que dans le dessein qu'il avait de renfermer tous ces grands biens dans le Sacrement de son Corps et de son Sang qu'il allait instituer, pour le laisser aux fidèles jusqu'à la consommation des siècles.

Mais remarquez ensuite que, pour préparer insensiblement ses Apôtres à cette grande action, et pour les prendre par leur faible, parce qu'ils étaient encore grossiers, c'est-à-dire, par l'amour et par l'intérêt du plus grand et du plus solide de tous les biens, il leur fit, et à nous en leurs personnes, une protestation authentique d'une tendresse extraordinaire, et d'un amour consommé. Les expressions dont il se servait alors étaient les plus tendres et les plus paternelles ; c'étaient celles d'un bon père qui va mourir et qui fait

un dernier effort de tendresse, en faisant ses adieux à ses enfants. Rien n'était à comparer aux grandes choses qu'il leur promettait et qu'il allait leur donner dans l'instant, sans qu'ils s'y attendissent. Il n'avait d'autre but en cela que de leur faire connaître, ainsi qu'à tous les fidèles, que son amour pour les hommes, qui est infini, allait être le principe, la règle et la juste mesure de sa divine libéralité dans ce Sacrement.

Après de si tendres et si généreuses protestations d'amour, cet adorable Sauveur prit successivement le pain et le vin entre ses mains ; il leva les yeux au ciel, comme pour attirer les regards, l'attention et le consentement de son Père céleste sur ce qu'il allait faire ; il lui rendit grâces, comme il faisait toujours quand il s'agissait de quelque affaire de grande importance ; il prononça distinctement et d'une voix intelligible et majestueuse, les paroles de la consécration sur le pain qu'il tenait dans ses mains vénérables et saintes ; et ce pain cessa dans le moment d'être du pain, pour devenir son propre Corps qu'il substitua en sa place, et il le donna ainsi en communion à ses apôtres. Il fit la même chose sur le vin, qui devint aussitôt son Sang, et il le leur donna à boire, en leur disant : Ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, c'est-à-dire pour tous les autres hommes.

Il les ordonna ensuite les premiers Prêtres de la loi nouvelle, en leur disant de faire la même chose en mémoire de lui. Il leur communiqua ainsi son sacer-

doce et sa puissance, et leur promit qu'il serait ainsi avec eux jusqu'à la consommation des siècles, leur faisant entendre qu'il ne se donnait pas seulement pour une fois, ni pour un jour, mais qu'il renouvellerait ce don précieux tous les jours et jusqu'à la fin du monde.

Ce fut pour perpétuer ce Sacrement d'amour, qu'il les consacra Prêtres, et qu'il les associa à son sacerdoce. Il leur conféra le pouvoir et le droit de le faire descendre du ciel, à la place du pain qu'ils consacraient, et voulut qu'ils le distribuassent aux fidèles, comme lui-même venait de le faire à leur égard.

Il est bien étonnant, dit saint Augustin, (*tract. in Joan.*), que l'amour de Dieu pour les hommes épuise ici, pour ainsi parler, trois de ses grands attributs, qui sont sa puissance, sa sagesse et sa plénitude; car, quoiqu'il soit tout-puissant, dit ce saint docteur, j'ose avancer qu'il n'a pu nous donner rien de plus grand, puisqu'il s'est donné lui-même; quoiqu'il soit infiniment sage, il n'a pu rien trouver, ni inventer de plus propre à perpétuer son amour; enfin, quoiqu'il soit infiniment riche, et qu'il possède tous les trésors du ciel et de la terre, il n'avait rien de plus précieux ni de plus divin à nous donner, puisqu'en nous donnant sa chair, son sang, son âme et sa divinité, il nous donne en même temps et le fonds et l'usage du plus grand de tous les trésors.

Les pères terrestres, quelque bons et tendres qu'on

les suppose, quelque affectionnés qu'ils soient pour leurs enfants, ne peuvent leur donner que des biens fragiles et périssables, dont le moindre accident peut les dépouiller en un moment ; et le plus souvent ils ne leur donnent ces biens que parce qu'ils ne peuvent pas les emporter avec eux. Mais ils ne peuvent pas se donner eux-mêmes, encore moins se donner pour toujours, parce qu'ils sont mortels, et que, leurs corps étant sujets à la corruption, ils deviennent des cadavres infects, dès que l'âme en est séparée ; et en outre pussent-ils se donner pour toujours, ils ne leur feraient pas un grand présent, parce qu'ils ne sont que de faibles créatures.

Mais Jésus-Christ, dont l'amour surpasse infiniment celui des pères les plus tendres et les plus affectionnés envers leurs enfants, se donne lui-même et sans réserve avec tout ce qu'il possède, et comme homme et comme Dieu ; il se donne pour toujours, et ce qu'il donne est un Créateur tout-puissant, un Sauveur, un père, un époux, un amant et un rémunérateur tout ensemble. Ainsi, quand vous aurez reçu la sainte Communion, ne vous regardez pas seulement comme l'héritier et le possesseur légitime des trésors de Dieu, c'est-à-dire de son esprit, de ses grâces, de ses miséricordes et de son royaume ; mais regardez-vous encore comme le possesseur de celui qui possède tous ces grands trésors, qui est Dieu même. Quels biens infinis ! quel avantage et quel honneur ! Mettez tout en

usage pour l'acquérir et pour le faire profiter : quand vous aurez le bonheur de le posséder, conservez-le avec tant de soin et de fidélité, que vous ne le perdiez jamais.

II. POINT. -

On ne peut posséder dignement Jésus-Christ en soi, sans le posséder tout entier ; il ne peut se donner à un vrai fidèle par la Communion, sans donner en même temps tout ce qu'il possède de plus précieux, de plus grand et de plus sublime.

Se donner soi-même et sa propre personne, c'est un très-grand témoignage d'amour ; mais se donner avec tous ses biens et toutes ses prétentions légitimes et incontestables sur un royaume éternel, et en faire un contrat de donation le plus authentique qui fût jamais à la face du ciel et de la terre, et le signer de son propre sang, c'est un pieux excès de tendresse, qui ne peut convenir qu'à un Dieu tout-puissant et à un Dieu aimant, qu'on ne peut trop estimer, ni trop reconnaître ; et c'est cependant ce que Jésus-Christ nous donne dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie, lorsque nous le recevons avec un cœur bien préparé.

Qu'est-ce qui fait la plus précieuse portion des trésors de Notre-Seigneur Jésus-Christ après sa divine personne et son humanité sainte ? Ce sont ses grâces, ses miséricordes, ses lumières, son amour, ses travaux, ses souffrances, ses mérites, qui sont infinis, et les récompenses personnelles qui lui sont dues de son

Père céleste ; ce sont ces dons que Jésus-Christ nous accorde gratuitement autant de fois que nous communions dignement. Cet adorable Sauveur nous a si fortement aimés, que, non content d'avoir fait toutes les avances, en nous demandant notre cœur et en nous offrant gratuitement le sien, malgré la distance infinie qui se trouve entre un Dieu tout-puissant et une créature qui n'a que la faiblesse et le néant pour partage ; non content d'avoir consommé cet amour aux dépens de sa vie, il a bien voulu encore, par un excès de bonté, nous céder généreusement tout le salaire qu'il a mérité, et qu'il était en droit d'exiger de son Père pour toutes les actions saintes qu'il a faites pendant son séjour sur la terre, et surtout pour les douleurs de sa passion et pour la mort cruelle qu'il a endurée.

Considérez, d'un côté, les travaux infinis de cet adorable Sauveur, depuis le premier moment de son incarnation jusqu'à celui de sa mort : Quoi de plus grand, de plus méritoire et de plus digne de récompense ! les persécutions qui commencèrent dès son enfance, sa fuite précipitée et son extrême pauvreté dans le séjour qu'il fit en Egypte ; la longueur et les incommodités de son exil parmi des peuples barbares et idolâtres ; ses voyages, ses fatigues, ses privations, les conversions qu'il a faites, ses jeûnes, sa solitude, ses combats, ses prières, ses adorations à Dieu son Père ; toutes ses actions de charité envers les malades, les affligés et les pécheurs ; ses douleurs extérieures

et intérieures, son agonie douloureuse et sanglante, sa passion et sa mort.

Considérez, d'un autre côté, de quel poids, de quel mérite et de quelle valeur étaient ces actions dans un Homme-Dieu, qui ne produisait et qui ne faisait rien qui ne fût d'un mérite infini, à cause de son union hypostatique. Voilà cependant ce que Jésus-Christ vous donne, voilà les droits qu'il vous cède et qu'il vous transporte dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie : c'est ainsi qu'il a la bonté de vous substituer et de vous mettre en sa place, en se mettant lui-même à la vôtre ; il prend vos misères en vous donnant sa miséricorde ; il épouse votre pauvreté et vous donne ses richesses ; il vous décharge de vos péchés pour s'en charger lui-même et pour en porter la peine : il s'abaisse jusqu'à vous pour vous élever jusqu'à lui. Et c'est ainsi que vous entrez dans ses droits et dans toutes ses prétentions, et que vous participez à toutes les récompenses qu'il a méritées dans tout le cours de sa vie mortelle.

Après la sainte Communion, vous êtes en droit non-seulement de les demander, mais encore de les exiger du Père céleste, comme une dette, et de vous mettre à la place de ce Sauveur que vous avez reçu, pour les demander comme il les aurait demandés lui-même. Parlez donc avec une confiance inébranlable, et même avec une sainte hardiesse, en la personne du Fils, puisqu'alors il est en vous et qu'il s'est donné à vous.

Souvenez-vous que vous êtes alors quelque chose de plus qu'une créature mortelle : parlez, priez, demandez, non pas en votre nom, parce que vous n'êtes rien de vous-même, mais au nom d'un Fils égal à son Père, qui est Dieu tout-puissant comme lui, et qui s'est donné tout entier à vous ; soyez persuadé que, si vous l'aimez, il vous aime aussi, et qu'il parle en vous et pour vous : la voix de son sang s'élève jusqu'au trône de son Père ; unissez votre voix à la sienne, vous serez écouté, et vous obtiendrez sûrement tout ce que vous demanderez avec lui en son nom ; et si vous ne le faites pas, c'est que vous manquerez de foi.

Ne craignez rien, on ne peut pas vous refuser, puisque vous possédez en vous un Médiateur tout-puissant, à qui l'on accorde tout, à qui l'on n'a jamais rien refusé, non par grâce, mais par justice ; vous avez en lui un titre incontestable pour autoriser toutes les demandes que vous ferez, et le mérite de ce Médiateur est égal à celui du Père, auquel vous vous adressez par lui ; profitez du temps et du trésor inestimable que vous avez en vous, quand vous le possédez.

Vous vous trouvez dans l'obligation de demander des grâces, et vous n'avez pas Jésus-Christ avec vous : oh ! alors je consens que vous soyez dans la crainte, parce que vous ne méritez rien que par lui : mais soyez hardi, quand vous l'avez reçu ; et que ce soit votre amour et votre union avec lui qui autorisent votre confiance et votre hardiesse : puisque vous êtes revêtu

de tout le crédit du Fils unique d'un Dieu, demandez de grandes choses, et tout vous sera accordé ; ne perdez rien d'un si riche trésor que vous possédez après la sainte Communion, mais conservez-le tout entier et le plus longtemps que vous pourrez ; ménagez bien tous ces précieux moments du séjour de Jésus-Christ chez vous, ils sont d'une valeur infinie.

SENTIMENTS.

Source inépuisable de richesses, de grâces et de miséricordes, ô mon Jésus et mon Sauveur ! je vous adore de tout mon cœur, comme mon Dieu, et je vous rends grâces comme à mon bienfaiteur, dans l'auguste Sacrement de l'Eucharistie, qui est le Sacrement et le triomphe de votre amour, où vous nous en marquez l'excès par celui de vos libéralités, qui sont infinies. Je vous adore en moi, quand j'ai eu le bonheur de vous recevoir dans la sainte Communion ; je vous adore par sentiment, par respect, par amour et par reconnaissance, car je connais et je sens que je possède, par votre union avec moi, tous les biens que vous possédez vous-même.

O Dieu, qui êtes la plénitude infinie des plus précieux trésors, vous êtes d'autant plus aimable, que vous semblez n'être riche que pour donner avec profusion et sans mesure ; n'être plein, que pour répandre avec excès tous les grands biens dont votre Père céleste vous a mis en possession.

Non content de me donner avec bonté votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité, vous m'offrez encore vos divines miséricordes, vos grâces et votre amour, et vous me les offrez gratuitement et sans les avoir méritées ; je dis plus, vous m'abandonnez encore tous vos mérites pour enrichir ma pauvreté. Vous me faites un transport généreux de tout ce que vous avez mérité sur la terre ; vous me substituez en votre place ; comme si j'avais souffert moi-même tout ce que votre amour vous a fait endurer pour moi, en m'abandonnant tout le salaire que vous auriez droit d'exiger de votre Père.

Ah ! Seigneur, que n'avez-vous point mérité par vos adorations, par vos travaux, par vos souffrances, par l'effusion de votre sang et par votre mort ! Mais ces trésors sont à moi, et j'en puis disposer comme d'un bien qui est à moi, pour acheter le ciel, qu'on ne peut me refuser, si j'en fais un saint usage ; et ces biens, je vous les présente.

ACTIONS DE GRACES.

Que puis-je vous rendre, ô mon Dieu ! pour les biens infinis que j'ai reçus de votre divine libéralité par la sainte Communion que je viens de recevoir ? et que vous donnerai-je en échange de ces précieux trésors ? Vous offrirai-je mes mérites ? Hélas ! je n'en ai point, et je n'en puis avoir que par vous. Vous donnerai-je mes travaux ? mais, hélas ! qu'ai-je fait jusqu'à présent

MÉD.

pour votre gloire et pour avancer dans le chemin de la perfection ? ai-je même travaillé pour expier les péchés innombrables que j'ai commis dans le cours de ma vie ? Vous présenterai-je mes désirs, mon amour ? mais puis-je me flatter de vous avoir aimé jusqu'à présent ? Vous donnerai-je mon sang et ma vie ? ah ! il est juste ; mais en vous offrant tout ce que j'ai et tout ce que je suis, puis-je vous offrir autre chose que ce que vous m'avez donné vous-même ? tout ne vient-il pas de vous ? et tout ce que j'ai par vous ne doit-il pas retourner à vous ?

Que ferai-je donc dans cette impuissance, ô mon Dieu et mon bienfaiteur ? Vous me l'inspirez vous-même par votre prophète, et je dirai avec lui : Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. Je ne puis mieux m'acquitter de mes dettes que quand j'en contracterai de nouvelles ; je courrai avec ardeur à la sainte Table, je vous recevrai avec une foi vive, une humilité profonde et un amour ardent, et je trouverai de quoi me libérer entièrement.

Je me nourrirai de votre chair très-pure, je boirai votre précieux sang ; nourri et désaltéré de l'une et de l'autre, je vous présenterai vous-même à vous-même avec une confiance d'enfant, avec tous vos travaux, toutes vos souffrances, tous vos mérites et tout votre amour pour les hommes, et pour moi en particulier. Je ne puis trop me dire à moi-même que c'est mon bien, puisque votre charité immense me l'a donné :

j'ai droit de vous présenter en action de grâces tous ces trésors, sans qu'ils cessent de revenir à moi, et vous ne sauriez les refuser, parce que c'est vous-même qui les avez acquis.

Rendez-moi digne, ô mon adorable Sauveur ! de vous recevoir souvent, afin que je puisse être souvent en droit de vous offrir un présent digne de vous, en vous offrant à vous-même.

IV. MÉDITATION.

Sur les excellences et sur les avantages de la sainte Communion.

I. POINT.

Pour bien connaître les excellences et les avantages de la sainte Communion, il faut faire une attention sérieuse sur ce que vous y recevez de la libéralité de Dieu, et sur ce que vous avez l'honneur de présenter à Dieu ; sur ce que ce Dieu tout-puissant y fait pour vous, et sur ce que vous faites, ou du moins sur ce que vous devez faire pour son amour et pour répondre à ses bontés, qui sont infinies.

Considérez avec toute l'attention dont vous êtes capable, toutes les démarches de tendresse qu'il fait Jésus-Christ, jusqu'à ce que les espèces qui soutiennent son Corps et son Sang, soient consommées dans

vosre estomac : il suffit que vous les suiviez et que vous les examiniez avec toute l'attention qu'elles méritent, pour être pénétré de respect, d'amour et de reconnaissance : tout y est grand, tout y est auguste, tout y est divin, et tout y est digne du cœur de Dieu et du cœur d'un Dieu aimant, qui prend toujours plaisir à donner dans de pieux excès, quand il est question de nous marquer son amour et de nous engager à lui marquer le nôtre.

C'est un Dieu de majesté, un Dieu tout-puissant, qui n'a besoin de personne et qui descend de son trône céleste, tout souverain qu'il est, parce qu'il nous aime sans que nous l'ayons mérité. Ce prêtre éternel obéit à la voix du Prêtre qui est son sujet et sa créature ; il lui obéit si ponctuellement, que dans l'instant où la dernière parole de la consécration est prononcée, il se trouve ponctuellement sous les espèces, il anéantit les substances du pain et du vin, il y met sa propre substance à la place ; et il n'en reste plus que les seules apparences ou les accidents visibles à nos yeux. Voyez donc combien de prodiges opère ce divin Sauveur dans la divine Eucharistie, pour nous marquer son amour.

Un Dieu tout-puissant obéir à la voix de sa créature, et lui obéir plus ponctuellement que jamais aucune créature n'a obéi à celle de son Dieu ; deux substances anéanties par deux paroles ; deux autres substances substituées en leur place dans le même moment : des accidents rester visiblement à nos yeux, quoiqu'il n'y

ait rien qui les soutienne ; un Dieu immense, à qui les vastes espaces du ciel et de la terre ne suffisent pas, venir se renfermer tout entier, premièrement dans une petite hostie, et ensuite dans les bornes étroites de notre poitrine, s'y unir à nous par l'union la plus forte et la plus intime qui fut jamais, et devenir notre aliment et notre nourriture !

Que de prodiges surprenants, pour nous faire connaître l'ardeur et l'empressement qu'il a de nous venir visiter, et nous visiter corporellement, d'établir sa demeure chez nous, de s'approcher réellement et personnellement de notre cœur, pour contracter et pour cimenter entre le sien et le nôtre une alliance et une union parfaite et indissoluble ! Concluez de là que vous seriez bien injuste, bien ingrat, et tout à fait indigne de cette faveur, si, par votre empressement, vous ne répondiez à celui d'un Dieu si bon et si prévenant.

En second lieu, non content, dit saint Hilaire, d'avoir épousé une fois notre nature par son incarnation et par sa naissance temporelle, il veut encore que, par la Communion, nous épousions la sienne, et que nous entrions dans tous ses droits ; et il le veut d'un désir si ardent qu'il consent à nous prévenir et à faire gratuitement tous les frais de cette divine alliance, qui fait toute notre gloire et tout notre bonheur ; et, comme si tout l'avantage de cette alliance était de son côté, et qu'il ne pût se passer de nous, il ne recule pas devant une infinité de démarches qui sembleraient le

faire dégénérer de sa grandeur, si l'amour n'en était pas le principe.

C'est dans la sainte Communion qu'il se fait en notre faveur une extension miraculeuse de l'incarnation du Fils de Dieu. Autant il y a de chrétiens dans toute l'étendue du monde, qui reçoivent cet adorable Sacrement, autant il y a de personnes pour lesquelles elle se multiplie : elle est répétée et renouvelée à tous les moments et aussi fréquemment qu'ils le reçoivent à la sainte Table.

Non content, en effet, d'avoir une fois épousé la nature humaine en général, en prenant un corps comme le nôtre dans le sein de sa divine Mère, son amour ineffable et qui n'a point de bornes, va beaucoup plus loin dans cet adorable Sacrement : il y épouse toutes nos personnes en particulier, et non content encore de les doter lui-même de sa grâce, pour se les rendre agréables et dignes de son séjour en elles, il se donne effectivement à chacune d'elles, et il se donne tel qu'il est à présent dans le ciel. Une seule donation ne suffit pas à son amour, il contracte, il réitère et il ratifie encore avec plaisir ce divin et céleste mariage à chacune de nos bonnes communions ; il épouse non-seulement notre âme, à laquelle il unit intimement la sienne ; mais il s'incarne encore dans nos corps, il y demeure en substance, il y apporte sa chair pour purifier et pour consacrer la nôtre, et il souffre d'y être consommé quant à ses espèces, et d'y perdre son être sacramentel : quel excès d'amour !

Disons plus, il veut que l'alliance qu'il contracte avec nous soit durable, et qu'elle ne finisse jamais ; il se livre lui-même corporellement et en personne pour nous servir de gage et d'assurance que nous serons éternellement unis avec lui dans le ciel, où la possession et la jouissance succéderont à notre exil, les cantiques de joie à nos soupirs, un bonheur éternel à nos larmes et à nos misères temporelles.

Voilà, ô mon âme, ce que Jésus-Christ vous donne dans le sacrement de l'Eucharistie, voilà ce que son amour fait pour vous dans la Communion, quand vous y apportez les préparations qu'il vous demande, et qui ne sont point au-dessus de vos forces. Songez donc à présent à ce que vous devez lui donner et à ce que vous devez faire pour lui, en actions de grâces et en reconnaissance de tant de faveurs que vous n'avez pas méritées.

II. POINT.

C'est une injustice énorme et une ingratitude criante, de toujours recevoir de la même personne et de ne rien donner, surtout quand notre bienfaiteur nous fournit les moyens de reconnaître les grâces qu'il nous a faites, quand il ne demande qu'une partie de ce qu'il nous a donné, et qu'il est prêt à nous rendre au centuple ce qu'il demande de nous ; comme aussi pour un cœur bien fait, pour une âme bien placée, ce serait un sujet de douleur et de confusion de sentir toujours sa recon-

naissance chargée d'un bienfait infini et continu, sans pouvoir jamais rien présenter à son bienfaiteur en compensation des grâces qu'il ne cesse de lui prodiguer.

Avant l'institution de l'adorable Sacrement de nos autels, l'homme ne sentait que trop sa pauvreté et son impuissance ; il ne pouvait offrir à Dieu qu'une reconnaissance faible et stérile, ne produisant rien qui fût digne d'être présenté à Dieu ; il était obligé de se retrancher sur sa bonne volonté et sur de simples désirs de posséder pour avoir de quoi lui rendre ; il n'avait à lui présenter que des aveux de son néant, de sa bassesse et de son impuissance. Nous sommes beaucoup plus heureux dans la loi de grâce ; et depuis que notre Sauveur et notre Dieu nous a appelés à sa table pour nous donner son corps en nourriture et son sang en breuvage, nous sommes affranchis de cette disgrâce et délivrés de cette impuissance ; puisque dans ce délicieux et divin aliment qu'il nous donne, nous avons de quoi rendre à Dieu ce que nous avons reçu de Dieu.

Quand vous avez le bonheur de recevoir Jésus-Christ dans la sainte Communion, il fait en votre faveur une donation entière et authentique de lui-même ; en vertu de cette donation, il est à vous, et vous avez droit d'en disposer comme d'un bien qui vous appartient, parce que vous avez un contrat et un titre légitime de possession. Il est vrai que, par ce contrat, vous vous don-

nez entièrement et irrévocablement à lui ; mais je sais aussi que cette donation étant réciproque, il se donne à vous, et il vous appartient ; ainsi vous pouvez l'appliquer tout entier à vos usages, vous servir de tous les biens qu'il possède, et vous approprier non-seulement son sang, son âme et sa divinité, mais encore tous les attributs et tous les apanages qui en sont inséparables, c'est-à-dire sa force, sa pureté, ses miséricordes, son amour, et même son royaume.

Ainsi, comme il s'est donné tout entier à vous et sans réserve, avec cette seule condition de vous donner entièrement à lui, condition qui vous est beaucoup plus profitable et plus honorable qu'elle ne vous est onéreuse, vous pouvez aussi l'offrir comme votre bien au Père Eternel, en satisfaction de toutes vos offenses et en reconnaissance de toutes les grâces et de tous les bienfaits que vous avez reçus de sa divine bonté. Quel honneur et quel avantage par-dessus nos frères de l'ancienne alliance, de pouvoir offrir à Dieu un présent digne de Dieu, et un Fils égal à lui en mérite, en autorité, en majesté ; d'être persuadés que ce présent lui est infiniment agréable, qu'il lui fait honneur, et qu'il ne peut le refuser.

Un prophète (*Mich. 6.*), pénétré d'une vive reconnaissance pour toutes les grâces que Dieu lui avait faites, et ne sachant par quel endroit il pouvait s'en acquitter, parce qu'il sentait et son impuissance et sa pauvreté, se disait à lui-même : Que puis-je offrir à

Dieu, qui soit digne de Dieu ? Lui offrirai-je des animaux en holocauste ? Mais si leur sang grossier n'est pas digne d'être répandu en sa présence, ni d'arroser ses autels, lui immolerai-je mon propre fils ? lui fléchirai-je les genoux ? lui donnerai-je tous mes biens ? Mais ce prophète serait bientôt sorti de cet embarras, s'il avait été aussi riche que nous le sommes après l'avoir reçu dans le sacrement de l'Eucharistie, et s'il avait eu dans lui-même, comme nous l'avons après la Communion, la plus précieuse de toutes les victimes à offrir au Père Eternel ! Nous l'avons, cette victime non sanglante ; profitons de cet avantage : apaisons par elle la justice de Dieu ; présentons-nous avec elle devant le trône de sa divine miséricorde ; rachetons-nous par cette précieuse rançon, de la captivité que nous avons encourue par nos péchés, et offrons-la chaque fois que nous la recevrons en action de grâces de ce qu'il nous l'a donnée.

En effet, la participation de la divine Eucharistie ne nous donne pas seulement un Dieu en nourriture, mais elle nous fait encore entrer dans une portion de son sacerdoce, et nous donne ainsi le droit de l'offrir, et pour nos péchés, et pour ceux du peuple, et en reconnaissance de tous les biens temporels et spirituels que nous avons reçus de Dieu. Nous offrons donc au Père céleste une victime qui est Dieu comme lui ; nous lui présentons ce qu'il y a de plus divin, ce qui fait l'objet de ses complaisances, ce qu'il aime autant que

lui-même, c'est-à-dire d'un amour éternel et infini : quelle gloire ! quel bonheur ! et quel avantage pour une créature !

SENTIMENTS.

Recevoir tout de Dieu, recevoir Dieu même avec tout ce qu'il y a de plus grand, de plus aimable et de plus précieux : quel bonheur ! Lui donner tout ce qu'il estime et tout ce qu'il aime autant qu'il lui-même, et tout ce qu'il a aimé, et tout ce qu'il aimera dans toute l'éternité, quelle gloire !

Voilà, ô mon âme, le sacré commerce que vous faites avec votre Dieu dans la sainte Communion ; pensez-y sérieusement, estimez votre bonheur et rendez-vous-en digne ; recevez avec un respectueux empressement ce précieux trésor, qui est un Dieu même ; faites-lui tout l'accueil qu'il mérite, ou du moins autant que vous le pourrez ; conservez-le avec tout le soin dont vous êtes capable, de peur qu'on ne vous l'enlève, et usez-en comme d'une chose qui vous est donnée en propre de Dieu même, et qui, par conséquent, est à vous à plus juste titre que tout ce que vous possédez dans le monde.

Dégagez votre cœur, avec tout le soin possible, de toutes les affections terrestres ; n'y laissez pas la moindre attache sensible pour la créature, qui lui déplaît ; donnez même à Dieu, sans aucune réserve, tout ce que vous avez reçu de sa divine libéralité ; mais

en dégageant ainsi votre cœur, ayez soin qu'il reste toujours plein de Dieu. En présentant Jésus-Christ à Dieu son Père, pendant qu'il est dans votre poitrine, vous avez l'avantage de pouvoir tout donner et de tout retenir pour vous. Quand vous donnez aux créatures des choses périssables comme elles, vous les perdez en les donnant, et vous n'y avez plus aucun droit ; mais quand vous les donnez à Dieu, et que vous donnez Dieu à Dieu même dans ce divin Sacrement, plus la donation est parfaite, et plus vous possédez ce que vous avez donné, après même l'avoir donné.

Donnez-vous donc à moi, ô mon adorable Sauveur ! donnez-vous à mon âme et à toutes ses facultés ; que je prenne possession de votre corps et de votre sang ; que je sente votre cœur auprès du mien, avec tout l'amour, toutes les grâces et toutes les bénédictions qui l'accompagnent, afin qu'en vous possédant je puisse incessamment vous offrir vous-même sans vous perdre.

ACTIONS DE GRACES.

Dieu tout-puissant, Etre suprême, divin Rédempteur et glorificateur, qui vous êtes abaissé, par un amour infini, à devenir mon aliment, vous êtes à présent en moi, et vous y êtes avec tous les trésors de sagesse, de science, de grâce et d'amour que vous possédez, et vous venez pour les répandre en moi. Vous y êtes en substance comme vous êtes dans le ciel, votre amour infini vous en a fait descendre pour venir

demeurer en moi ; parlez donc à mon âme pour l'éclairer , pour l'instruire et pour l'embraser de votre amour ; mais faites-la parler pour produire des actions de grâces qui soient dignes de vous, et toutes ardentes de ce feu divin de votre charité, qui les élève et qui les porte jusqu'au trône de votre Majesté, pour être favorablement reçues : suppléez par votre infinie bonté à mon incapacité et à ma faiblesse.

Car, pour vous rendre ce que je vous dois, il faudrait connaître toute la valeur des biens que je viens de recevoir dans la sainte Communion, il faudrait les sentir, enfin il faudrait être capable d'égaliser l'action de grâces au bienfait. Mais, hélas ! comment mon esprit, qui n'est que ténèbres, peut-il comprendre l'étendue des grâces que vous me faites, en vous donnant tout entier à moi ? comment mon cœur, qui n'est que de glace, les peut-il sentir, puisqu'elles sont au-dessus de tout sentiment ? et comment, faible créature que je suis, qui n'ai que la misère et l'indigence en partage, puis-je vous rendre tout ce que je vous dois pour le trésor infini que je possède à présent en moi ?

Ah ! Seigneur, qui êtes la vraie lumière, éclairez mon esprit pour que je puisse bien connaître la valeur de ce que vous m'avez donné, en vous donnant vous-même. Divin Sauveur qui êtes un feu consumant, embrasez mon cœur, afin qu'il vous aime comme vous voulez être aimé, et qu'il sente à présent que

vous êtes auprès de lui. Trésor infini, source inépuisable de tous les biens, qui êtes en moi, et comme mon Dieu, et comme mon Sauveur, et comme ma nourriture, et comme mon bienfaiteur, mettez-vous en ma place, et rendez-vous grâces à vous-même, puisqu'il n'y a que vous seul qui le puissiez faire dignement ; et permettez, puisque vous êtes à moi, que j'adopte ce que vous penserez, ce que vous direz et ce que vous ferez en moi pour l'amour de moi.

V^e MÉDITATION.

Sur la Chair adorable de Jésus-Christ dans la sainte
Communion.

I. POINT.

Commencez par considérer qu'en recevant la sainte Communion, vous avez le bonheur de recevoir aussi la Chair de Jésus-Christ, qui est une chair divine et humaine tout ensemble, parce qu'ayant été formée du plus pur sang de la divine Marie dans son auguste sein, par l'opération ineffable du Saint-Esprit, elle a été hypostatiquement unie au Verbe dans le moment de l'incarnation ; union la plus étroite et la plus intime qui fut jamais, et qui subsistera éternellement et tant que Dieu sera Dieu ; cette Chair doit être par conséquent infiniment pure et infiniment adorable.

Cette Chair si précieuse, si respectable et si sainte, est cachée sous les voiles et sous les espèces du pain qui sont exposées à vos yeux, et elle va faire son séjour chez vous, et vous servir de nourriture; mais pour vous bien préparer à la recevoir, faites réflexion que cette Chair adorable a été formée avec une application divine du Saint-Esprit; qu'il a ramassé le sang le plus pur d'une vierge plus pure elle-même que les Anges, pour la former; qu'elle a pris son accroissement peu à peu dans son auguste sein; qu'elle en est sortie avec la même pureté, par un miracle inouï de la toute-puissance de Dieu, qui a fait dans cette Vierge une alliance incompréhensible de la virginité avec la maternité; qu'ensuite elle a été nourrie de son lait, qu'elle a passé par tous les degrés de l'enfance, et qu'elle n'a acquis sa juste grandeur par la succession des années, que pour être l'instrument de notre salut, en se faisant sur le Calvaire la victime de nos péchés, que pour nourrir nos âmes de la sainte Communion jusqu'à la consommation des siècles, et renouveler ainsi notre rédemption chaque fois que nous aurions le bonheur de nous en nourrir. Vous allez recevoir cette même chair de Jésus-Christ qui était si petite, si cachée dans le sein de Marie, si brillante et si lumineuse sur le Thabor, si douloureuse et si déchirée de coups dans le Prétoire, si défigurée et si sanglante sur le Calvaire, cette même Chair qui est à présent si glorieuse et si resplendissante de clarté dans le ciel.

Elle va s'unir et s'incorporer à votre chair mortelle, par la sainte Communion, pour lui communiquer sa pureté, son innocence et son immortalité.

Cette Chair adorable est si pure, que pour la bien connaître, il faut bannir toutes les vues et toutes les idées charnelles et grossières ; l'esprit seul purifié par la foi et par l'amour est capable d'en connaître en partie les admirables qualités et le prix inestimable.

Considérez quelle en est l'origine, et vous connaîtrez que rien n'est plus noble et plus auguste : entrez dans le détail de ses prérogatives, et vous conviendrez que rien n'est plus grand ni plus digne de vos respects ; envisagez-la par rapport aux admirables effets qu'elle produit dans une âme qui la reçoit avec pureté, et vous verrez que cette chair est revêtue de la puissance de Dieu même.

Quelle est l'origine de la Chair de Jésus-Christ, que vous recevez dans la sainte Communion ? C'est un Dieu et une Vierge, c'est le Saint-Esprit et Marie : c'est le Saint-Esprit qui l'a formée du plus pur sang de cette Vierge ; un Dieu en est le père, la virginité en est la mère : c'est la chaste production d'un Dieu et d'une Vierge, qui, par le plus grand de tous les miracles de la toute-puissance de Dieu, est devenue féconde sans rien perdre de son intégrité : Chair qui n'a été formée que pour être portée par un Dieu, et pour devenir le glorieux instrument du salut de tous les hommes. La divinité en est le glorieux apanage ;

l'innocence, la pureté, la beauté singulière en font les glorieux attributs ; elle les porte partout, elle les communique, elle en imprime les précieux caractères à tous ceux qui la reçoivent dignement ; elle les purifie, elle embellit leurs âmes, elle les sanctifie, et elle les soutient contre la faiblesse et la fragilité de leur propre chair.

Ne perdez aucune de ces grâces, elles sont toutes attachées à la Chair de Jésus-Christ, elles y résident comme dans leur source, d'où elles coulent avec abondance, quand vous vous rendez digne de ces divins écoulements : disons plus, cette Chair devient la vôtre, ou plutôt vous devenez vous-même la Chair de Jésus-Christ, autant de fois que vous la recevez avec foi, avec pureté et avec amour.

Goûtez bien ce délicieux aliment, nettoyez, guérissez, dit saint Augustin, le palais de votre âme, de tous les péchés et de tous les plaisirs qui pourraient vous empêcher d'en sentir toute la douceur ; purifiez votre esprit de toutes les pensées mondaines, votre imagination de tous les fantômes contraires à l'infinie pureté de cette Chair vierge et divine, et votre mémoire de tout ce qui pourrait blesser cette vertu délicate ; purifiez votre cœur de toutes les attaches trop sensibles qui n'ont pas Dieu seul pour objet, parce que tout ce qui est capable de vous attendrir, est aussi capable de vous ôter le goût de Dieu ; purifiez votre chair de toutes les imaginations dangereuses que la volupté

pourrait y avoir laissées, extirpez avec grand soin tous ces fâcheux restes, et songez que la moindre petite souillure réfléchie et négligée peut vous priver de ce goût exquis et délicieux, et de toutes les grâces de pureté qu'elle porte avec elle.

La chair de Jésus-Christ, dit un saint docteur (*D. Isid.*), ne peut être la nourriture, et ne peut faire les délices que des Saints, ou de ceux qui travaillent efficacement à le devenir : *Caro Christi, esca Sanctorum*. Quand on la reçoit dans une chair pure et dans un cœur ardent et exempt de toute attaque sensible, on arrive bientôt à la plus éminente perfection. Il faut donc commencer, dit un Père, par bien goûter cette chair adorable, c'est le moyen de parvenir bientôt au goût de la divinité : l'un est la récompense de l'autre : *Per edulium Carnis Christi venit ad gustum divinitatis*. (Hug. art. V. in Ep. ad Cor.)

II. POINT.

Il est important de faire attention que la chair qui était autrefois un poison mortel, qui l'a toujours été et qui l'est encore à présent, quand on a le malheur de se laisser aller à son penchant et d'écouter ses délicatesses, est devenue l'antidote le plus souverain qui fut jamais, aux maux et à la corruption dont elle est le principe et le foyer ; c'est depuis que le Verbe divin s'en est revêtu pour notre amour, qu'il l'a élevée à sa dignité, qu'il l'a portée l'espace de trente-trois années,

qu'il l'a offerte en sacrifice au Père éternel par sa passion et par sa mort, et surtout depuis qu'il a bien voulu nous donner la sienne en nourriture dans le Sacrement adorable de nos autels.

Mais notre chair ne participe aux avantages, aux grâces et à la pureté incomparable de la chair de Jésus-Christ, que lorsqu'elle s'en approche souvent et avec toute la préparation qui lui est nécessaire pour contracter une union si intime avec elle. Notre chair, en effet, est un ennemi dangereux, ennemi d'autant plus redoutable qu'il est domestique, et qu'il fait une partie de nous-mêmes ; c'est une chair révoltée contre l'esprit, et susceptible de toutes sortes d'impressions mauvaises ; elle nous flatte, nous la flattons ; elle nous porte au plaisir, elle nous retient, elle nous corrompt, elle nous empêche de nous élever vers le ciel, en nous appesantissant et nous portant incessamment vers la terre, qui est son origine, son centre et son terme : état évidemment funeste qui doit nous causer bien des alarmes et nous fournir la matière d'une infinité de combats, état dont la pensée seule a fait trembler les plus grands Saints. C'est donc en appliquant cette Chair divine à la nôtre par la sainte Communion, que nous modérons et que nous éteignons les feux importuns qui la brûlent ; c'est par cette application que nous adoucissons le combat qu'elle nous suscite, et que nous apaisons ses révoltes, ou que du moins nous les rendons moins fréquentes et moins difficiles à soutenir ;

c'est par elle que nous retenons cette pente malheureuse qu'elle a pour la volupté, et que nous la purifions enfin de toutes les souillures qu'elle a contractées.

Par l'attouchement sacré de cette Chair si pure, la sensibilité de la nôtre diminue pour l'ordinaire, elle devient par conséquent bien moins susceptible des plaisirs sensuels ; l'impression de la Chair d'un Dieu qui l'a touchée, demeure insensiblement et la protège : la patience et la mortification des sens lui font bien moins d'horreur, les objets les plus flatteurs et les plus dangereux ne font plus sur elle de si fortes impressions, sa fragilité se guérit imperceptiblement par l'union sainte qu'elle contracte avec elle dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie ; elle obéit à l'esprit avec moins de résistance et moins de peine ; elle devient tranquille et victorieuse dans tous les combats, par la pureté et par la force qu'elle acquiert dans la fréquente participation de la Chair de son Dieu et de son Sauveur qui la préserve, qui la soutient et qui la conserve.

Si autrefois une vertu secrète échappée de la personne de Jésus-Christ suffit pour la guérison de cette femme qui eut le bonheur de toucher les vêtements de l'Homme-Dieu, à combien plus forte raison notre chair doit-elle être guérie de toutes ses maladies les plus opiniâtres et les plus incurables, par la sainte Communion ! Nous ne la pressons pas seulement, cette chair adorable, au travers de nos habits et de ceux de

cet adorable Sauveur, mais nous la touchons immédiatement, nous la recevons dans notre bouche, elle passe dans notre estomac comme les autres nourritures qui soutiennent notre corps ; nous l'incorporons, pour ainsi dire, dans notre propre chair ; ce qui nous en reste fait une partie de notre substance, et nous devenons dans un sens et d'une manière toute sublime, la chair de Jésus-Christ.

Elle est alors beaucoup plus puissante et beaucoup plus remplie de vertus que sa simple robe ; et pourvu que nous nous en approchions avec une véritable foi, soutenue d'une ardente charité, nous expérimentons que cette Chair virginale, s'unissant à la nôtre comme deux cires fondues ensemble, selon l'expression d'un saint Docteur, y fera une impression de pureté, de force, d'innocence et de grâce, qui la sanctifieront, qui la guériront de tous ses maux et de toutes ses mauvaises inclinations, et qui l'élèveront de manière qu'elle participera aux qualités de l'esprit.

Il est vrai qu'elle est déguisée dans ce Sacrement sous des espèces qui la dérobent à nos yeux corporels, et que nous ne la voyons que par les yeux de la foi ; mais c'est toujours la Chair d'un Dieu Sauveur et d'un Dieu fait homme pour notre amour : elle n'a pas moins de vertu et d'efficace que si nous la voyions à découvert de nos yeux charnels, et que si nous la touchions sensiblement de nos propres mains dans les mêmes apparences et dans la même forme qu'elle avait pen-

dant que Jésus-Christ était mortel, et qu'il conservait visiblement parmi les hommes : quel avantage !

Approchons-nous-en donc avec une vraie foi et une confiance entière, persuadés que cette Chair vivifiante ne soutient pas seulement notre chair contre les attaques de tous les différents ennemis qui en veulent à sa pureté, mais qu'elle nourrit et qu'elle sanctifie encore notre esprit, notre cœur et notre âme, et qu'elle leur procure infailliblement une augmentation de grâce et une nouvelle pureté.

SENTIMENTS.

Divine Chair de mon Sauveur et de mon Dieu, chaste production d'une Vierge plus pure que les Anges, source de vie, de grâce, de force et de pureté, je vous adore dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, où vous êtes exposée à mes yeux pour recevoir mes respects et mes hommages, quoique vous y soyez cachée sous les espèces. Je vous adore en moi-même, où vous venez par la sainte Communion, pour me nourrir, pour me combler de grâces, pour me purifier, pour vous incarner à moi, pour vous unir intimement à moi, substance à substance, et pour me transformer en vous.

Ma chair n'a que la faiblesse et la fragilité pour son partage ; elle n'a du penchant que pour les plaisirs, et elle est toujours prête à tomber, si elle n'est soutenue et fortifiée par une vertu supérieure : ma chair ne

tend qu'à la délicatesse, à la sensualité et à la corruption : guérissez-la, consacrez-la par la pureté incomparable de celle que vous avez prise, ô mon Dieu ! dans le sein d'une Vierge. Ma chair s'effarouche à la moindre pensée de pénitence et de mortification : délivrez-la de sa mollesse et de sa lâcheté, et donnez-lui le courage et la force de porter dans ce monde toutes les peines temporelles qu'elle a méritées, afin d'éviter celles qu'elle devrait endurer dans l'autre vie, pour satisfaire à votre justice ; enfin, ma chair est mortelle, parce qu'elle est pécheresse ; donnez-lui la vie de la grâce, et la vie de la gloire par l'immortalité de la vôtre.

Chair pure et sacrée, touchez efficacement cette chair fragile et pécheresse, guérissez-la de toutes ses faiblesses et de toutes ses infirmités ; nettoyez-la de toutes ses souillures, et faites-en un sanctuaire digne de vous. Chair adorable, qui avez été formée du plus pur sang de la divine Marie, pour opérer mon salut par l'opération du Saint-Esprit, réformez la mienne, et imprimez sur elle votre image. Chair de mon Jésus, qui avez été ensanglantée et cruellement déchirée pour mon amour, fortifiez la mienne, et donnez-lui la force de tout endurer pour mes péchés et pour votre amour. Chair à présent glorieuse dans le ciel, j'espère vous recevoir avec tant d'innocence et tant de pureté pendant cette vie mortelle, que j'aurai le bonheur de vous voir sans nuage dans l'éternité bienheureuse.

ACTIONS DE GRACES.

Verbe éternel, parole vivante du Père céleste, qui vous êtes fait chair dans le temps, pour mon amour, dans le sein de la divine Marie, et qui venez encore de me donner cette même Chair dans la sainte Communion que je viens de recevoir, je vous rends mille actions de grâces pour cet inestimable bienfait, et je ne cesserai de vous les rendre jusqu'au dernier soupir de ma vie. Possédant à présent cette Chair adorable auprès de mon cœur, je devrais, selon votre divine parole, *demeurer en vous, comme vous demeurez en moi.* (Joan. 6.)

Ma chair, hélas ! si fragile et si faible, devrait être fortifiée et consacrée par la vôtre, et *se reposer en vous*, selon le langage du Prophète (*Psaume 9.*), dans l'espérance de jouir éternellement de votre divine présence dans le ciel ; elle devrait reflleurir en participant à l'incomparable pureté de la vôtre, qui la touche à présent, pendant que mon cœur, qui fait la plus noble portion de ma chair, goûterait l'innocent plaisir d'être uni intimement à vous par les liens d'un amour tendre, généreux et indissoluble. Votre Chair toute pure s'étant unie tant de fois à la mienne dans la Communion, je devrais dire avec le même Prophète (*Psaume 55.*), je ne craindrai plus dorénavant les révoltes de ma chair, parce qu'ayant été nourrie de celle de mon Sauveur, rien n'y pourra jamais insinuer la corruption.

En un mot, je ne devrais plus jamais être séparé de vous, ô mon Dieu ! et selon votre propre langage, votre Chair et la mienne ne devraient plus être qu'une même chair, puisque ce grand Sacrement de votre amour est aussi un céleste mariage, par lequel je ne dois plus être qu'un avec vous dans le temps et dans l'éternité ; c'est, ô céleste Epoux, l'heureux terme de mes espérances, et l'unique objet de tous mes désirs : je ne veux jamais en avoir d'autres que ceux qui me porteront vers vous ; accordez-m'en l'heureux accomplissement.

VI^e MÉDITATION.

Sur le Sang adorable de Jésus-Christ dans la sainte
Communion.

I. POINT.

Rappelez-vous les paroles que Jésus-Christ adressa à ses apôtres, lorsque, instituant l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, il leur présenta la coupe où son Sang précieux était contenu ; ces paroles sont admirables et dignes d'être pesées au poids du sanctuaire : ce calice est un nouveau testament dans mon Sang ; faites la même chose en mémoire de moi. Ainsi, autant de fois que vous recevrez dignement la sainte Communion, vous faites un contrat nouveau avec Jésus-Christ

dans son Sang que vous recevez ; et ce Sang adorable que vous prenez en breuvage, porte dans toute votre personne une promesse solennelle et un gage infail-
lible de la vie éternelle, qui vous est promise par celui qui, seul, a le droit de vous la promettre et de vous la donner.

Conservez avec une fidélité inviolable un dépôt si sacré et un gage si certain et si précieux, puisqu'il fait toute votre sûreté, toute votre paix et tout votre bonheur, et qu'il soutient votre espérance contre les alarmes et les craintes excessives qui pourraient la traverser ; il vous assure la possession de Dieu et d'un royaume éternel. Que demandez-vous davantage ? Par cette possession tous les désirs que votre âme peut former, soit sur les grandeurs, soit sur les richesses, soit sur les plaisirs, seront parfaitement remplis, et vous n'aurez plus rien à souhaiter, puisque vous posséderez alors tout ce que Dieu possède et possédera éternellement : voilà les trésors que le Sang de Jésus-Christ vous procure dans la sainte Communion. Mais comprenez aussi avec combien d'exactitude et de fidélité vous devez exécuter toutes les clauses d'un contrat si avantageux et si solennel, passé à la vue du ciel et de la terre, de peur d'être déchu et privé de tout ce qu'il porte en votre faveur ; d'un contrat autorisé du sang de Jésus-Christ dont il tire toute sa force et toute sa valeur, qui contient un don mutuel et un don entre vifs. Ainsi il n'est aucune puissance ni dans le ciel ni sur la terre,

qui puisse s'y opposer ni vous disputer la possession de ce qu'il vous met en droit de prétendre.

En vertu de ce contrat que vous passez au pied des Autels et à la sainte Table, Jésus-Christ vous donne son humanité, sa divinité, toute sa personne, toutes ses richesses, toutes ses grâces et tout son royaume, qui est éternel, et c'est son Sang divin qu'il vous donne par avance comme un gage certain de ce qu'il vous promet ; de votre côté vous vous donnez tout entier à lui. Ce contrat vous est trop avantageux pour le résilier, il est trop authentique pour le rompre ; c'est le sang d'un Homme-Dieu, qui est l'encre sacrée dont il est signé. Ce sang tout seul en fait la promesse, la signature, le gage et la substance ; quoi de plus infailible ? quoi de plus capable de soutenir votre confiance ? Contracter avec son Dieu et son Sauveur, quoi de plus glorieux ? Etre institué par un testament si solennel le légataire de son Sang, pour gage assuré du bonheur éternel que ce même Sang nous a mérité sur la croix , quel avantage !

Faites encore réflexion qu'après ce testament et ce contrat passé dans le Cénacle, au moment qu'il institua l'adorable Eucharistie, il donna son Sang à boire, et il alla au jardin des Olives, où sans autre tyran que son propre amour, il commença à répandre son sang en abondance ; ensuite il fut livré entre les mains de ses ennemis, qui, par une infinité de tourments, firent couler son sang jusqu'à la dernière goutte. Le Prétoire

et le Calvaire en ont été plutôt inondés qu'arrosés ; et pendant qu'il sortait de toutes les plaies que son amour et les bourreaux lui avaient faites, il avait une voix secrète, mais éloquente, qui criait avec bien plus de force et d'énergie que celui d'Abel. Celui d'Abel demandait justice contre son frère et son meurtrier ; mais celui de Jésus-Christ demandait miséricorde, il plaidait en notre faveur au tribunal du Père céleste, afin de nous obtenir le pardon de nos péchés, qui méritaient des supplices éternels, et il demandait pour nous l'ouverture du ciel, dont les portes nous avaient été fermées.

Ce Sang adorable écrivait alors sur le Livre de vie le décret favorable de notre parfaite réconciliation ; il révoquait en même temps celui de notre exil et celui de notre mort, que nous avions encouru ; il nous promettait et il nous méritait tout ensemble et la vie de la grâce et la vie de la gloire, pourvu que nous ne le profanassions jamais.

C'est peu pour cet adorable Rédempteur, qui trouve son bon plaisir à pousser jusqu'à l'excès son amour et sa tendresse pour les hommes, d'avoir versé son sang sur l'arbre de la croix, il veut encore en arroser tous les jours tous les autels du monde chrétien, où l'on offre le sacrifice de la sainte Messe ; il veut par la sainte Communion le répandre encore jusqu'à la consommation des siècles, sur les cœurs de tous les hommes.

Dans la Passion, ce Sang adorable n'était répandu que sur la terre et au milieu de ses ennemis et de ses bourreaux ; mais dans la Communion, il est répandu sur nos cœurs ; à la croix, il n'agissait que de loin, soit pour la distance des lieux ou du temps auquel il était répandu : ici il est présent, il nous touche immédiatement, il nous arrose, nous lave, nous purifie, nous nourrit, nous désaltère, nous échauffe, et nous sauve ; ici nous unissant intimement à lui pour le temps et pour l'éternité, il nous procure une infinité de grâces ; nous en possédons non-seulement l'usage, mais encore le fonds et le trésor tout entier.

II. POINT.

Pour ne rien laisser perdre de ce précieux trésor qui nous est donné dans le Sang de Jésus-Christ, toutes les fois que nous avons le bonheur d'approcher de sa sainte Table, il est à propos de le considérer par rapport à trois temps différents : le premier est celui auquel ce Sang adorable soutenait la vie mortelle de ce Dieu fait homme pour notre amour, c'est-à-dire depuis le moment de son incarnation, jusqu'au temps de sa Passion ; le second est celui de sa passion et de sa mort, où il était répandu dans le Prétoire et sur le Calvaire par les bourreaux, pour le salut de tous les hommes ; et le troisième est le temps de la sainte Communion, où vous le recevez réellement. Dites-vous donc secrètement à vous-même, après avoir communie :

J'ai à présent en moi et auprès de mon cœur, ce même Sang que le Saint-Esprit a tiré du sein d'une Vierge plus pure que les Anges, au moment de l'Incarnation, pour en faire un Homme-Dieu ; je possède ce même Sang qui a coulé dans les veines de mon Sauveur pendant qu'il était caché dans le sein de sa divine Mère, l'espace de neuf mois, et qui s'est multiplié peu à peu pendant son enfance et jusqu'à son parfait accroissement, pour être répandu un jour sur la croix, avec plus d'abondance, et afin que ma rédemption fût plus complète et plus abondante. Je possède en moi-même le Sang qui a soutenu la vie mortelle de mon Sauveur et de mon Dieu l'espace de trente-trois années : ce Sang adorable me sert de breuvage et de nourriture ; et si je le reçois avec les préparations qu'il demande, il se mêlera avec le mien pour le sanctifier et le purifier de ses ordures, et mon sang deviendra en quelque manière par ce Sacrement, le Sang de Jésus-Christ.

Je viens donc d'acquérir, par la sainte Communion, non-seulement une union intime et spirituelle avec mon Sauveur, mais encore un nouveau degré de consanguinité avec le souverain Seigneur du ciel et de la terre, parce que son sang est le mien ; parce que ce sang, aussi puissant que le Dieu même dont il soutient la vie, me donne une nouvelle naissance en m'engendrant à la grâce autant de fois que je le reçois dignement, et que sa vertu toute-puissante m'élève jusqu'à lui.

Voilà quelle est à présent ma noblesse. Pourrais-je donc à l'avenir faire quelque action qui dérogeât à sa dignité et qui fût indigne d'un si auguste Sang, si souvent renouvelé en moi par la sainte Communion ! Pourrais-je, sans me rendre coupable d'une basse lâcheté, contracter à présent des alliances et des attaches dont la honte et l'opprobre rejailliraient sur le Sang de mon Sauveur ! oh ! qu'il est déplorable de voir un si grand nombre de chrétiens qui n'ont d'éloquence que pour vanter la noblesse du sang de leurs ancêtres, pour s'en faire une fausse gloire, pour en tirer vanité et y trouver un sujet de mépris pour les autres, alors qu'ils sont assez aveugles pour oublier leur plus auguste noblesse qu'ils tiennent du sang de Jésus-Christ ! Considérez encore ce Sang adorable dans le temps de la Passion de notre divin Rédempteur ; faites réflexion que vous possédez en vous le prix du salut de tous les hommes, et par conséquent du vôtre ; un Sang qui, tout seul, composait un sacrifice parfait, dont la délicieuse vapeur est montée jusqu'au trône du Père céleste pour apaiser sa juste colère, pour désarmer sa justice, et pour attirer sa divine miséricorde ; un Sang que saint Jérôme, après Tertullien, appelle la clef qui nous ouvre efficacement les portes du ciel dont l'entrée nous était fermée, et qui nous procure celle de ce céleste séjour.

Vous avez encore en vous ce même sang qui sortit de tout le corps de Jésus-Christ par cette prodigieuse sueur du Jardin des Olives, et qui, dans l'impatience

qu'il avait d'être répandu pour notre amour et pour accélérer notre rédemption, ouvrit avec violence tous les pores de son Corps adorable pour nous enfanter plus tôt à la gloire.

Songez que votre corps sert de vase à cette divine et précieuse liqueur qui sortit de toute la tête de Jésus-Christ et qui se répandit de sa tête sur ses yeux et sur sa face adorable, quand il fut couronné d'épines ; qui sortit de tout son corps par la cruelle flagellation, de ses mains et de ses pieds dans le temps qu'on l'attachait à la croix, et de son sacré Cœur quand il fut percé d'une lance.

Voilà ce que vous recevez réellement et en substance à la sainte Communion ; tirez de là cette juste conséquence, avec le dévot saint Bernard (Serm.), et dites avec lui : Ah ! il faut que mon âme soit quelque chose de bien précieux aux yeux même de celui qui l'a créée à son image, puisqu'il ne fallait rien moins que le sang d'un Dieu pour la racheter, et que ce même sang se donne encore tous les jours à elle, et pour lui servir de nourriture et pour retracer en elle les vestiges de la rédemption, quand elle a eu le malheur de les effacer par ses péchés ; mais aussi il faut que la chute d'une âme dans le péché mortel soit quelque chose de bien affreux et de bien injurieux à Dieu, puisqu'elle ne peut se relever que par les secours du même sang d'un Dieu, dont elle a été rachetée.

SENTIMENTS.

Savourez-vous, ô mon âme, cette divine et sacrée liqueur dont vous venez d'être désaltérée dans la sainte Communion ? Croyez fermement que, si vous vous en êtes approchée dignement, elle aura produit son salutaire effet en vous. Vivez donc de la vie de Jésus-Christ ; et, si j'ose le dire, soyez un autre Jésus-Christ : c'est en lui que ce Sang adorable doit vous avoir transformée ; vous devez par conséquent avoir passé de la faiblesse de la créature à la force et à la vertu de Dieu.

Vous êtes donc à présent marquée du sang de l'Agneau sans tache, et vous avez avec ce Sang une promesse authentique qui vous assure un bonheur éternel ; conservez-en soigneusement et les impressions et les caractères ; ne les effacez jamais, ils vous sont trop favorables, trop précieux et trop avantageux pour les négliger ; ne faites donc plus dorénavant que des actions de prédestiné.

Si le sang est le principe de la vie naturelle, celui de Jésus-Christ est le principe de la vie de la grâce et de la vie de la gloire ; vivez donc de la vie de Dieu, puisque vous êtes nourrie et animée de son Sang, et prenez garde que le monde, que le démon ou que vos passions n'effacent jamais ce caractère dont l'impression a tant coûté à Jésus-Christ.

Ressouvenez-vous que le Sang de votre Dieu, dont vous êtes pénétrée et imbibée, a le pouvoir de purifier,

de laver, de désaltérer et de fortifier. Vos taches sont-elles lavées dans ce bain salulaire ? ce Sang a-t-il purifié votre esprit, votre cœur et votre âme de toutes les souillures les plus secrètes et les plus invétérées ? sentez-vous les effets favorables de ce délicieux aliment, qui a soutenu plusieurs années la vie temporelle de votre Dieu ? êtes-vous pleinement désaltérée et dégoutée des plaisirs sensuels ? vous sentez-vous fortifiée par ce divin breuvage, et prête à tout entreprendre pour l'amour et pour la gloire de celui qui l'a répandu pour votre amour ? vous a-t-il échauffée de ses divines ardeurs ? a-t-il mis votre cœur tout en feu ? brûle-t-il à présent pour lui, et serait-il dans la disposition de rendre sang pour sang, si l'occasion s'en présentait ? en un mot, serez-vous sainte à présent, après avoir bu à la source de toute sainteté ?

Sang adorable de mon Sauveur, produisez en moi tous ces effets favorables ; lavez-moi, purifiez-moi, nourrissez-moi, désaltérez-moi, échauffez-moi et sanctifiez-moi pour toujours.

ACTIONS DE GRACES.

Si je vous dois, ô mon Dieu et mon Créateur ! des actions de grâces pour m'avoir donné le sang qui coule dans mes veines et qui soutient ma vie naturelle, que ne vous dois-je pas pour votre Sang adorable que vous venez de me donner à la sainte Table, puisqu'il est le principe de la vie de la grâce qui soutient mon âme, et

le précieux gage de la vie de la gloire qui fait toute mon espérance, et qu'il m'a méritée ! Ce même Sang qui est à présent en moi, a commencé à couler dans vos veines aussitôt que le Saint-Esprit a formé votre corps du plus pur sang d'une Vierge, que vous aviez choisie de toute éternité pour être votre Mère ; il a soutenu cette vie naturelle depuis le moment de l'incarnation jusqu'à celui de votre mort sur la croix ; mais sa plus importante et sa plus glorieuse destination, était le salut et la rédemption de tous les hommes : il lui en a coûté une effusion totale, quoiqu'une seule goutte eût suffi pour racheter un million de mondes.

Ah ! Seigneur, quelles actions de grâces ne dois-je point vous rendre pour un si grand bienfait ! J'étais éloigné de vous par mon péché, j'en aurais été malheureusement éloigné pour une éternité tout entière, et il n'y avait qu'un miracle d'amour, opéré par Dieu, qui fût capable de rapprocher ce cruel intervalle qui me séparait de vous ; mais j'en suis heureusement rapproché par votre Sang, qui est l'instrument et le prix de ma rédemption ; c'est donc par ce précieux Sang que j'espère jouir de votre adorable présence, et pendant cette vie et pendant une éternité tout entière.

Sang adorable, vous êtes présent en moi, vous êtes à moi, je vous possède, faites-moi connaître, faites-moi sentir, faites-moi aimer, faites-moi estimer, comme je le dois, le trésor inestimable dont vous venez de m'enrichir aujourd'hui dans la sainte Communion ;

vous êtes la force même, soutenez ma faiblesse ; vous êtes la sainteté même, sanctifiez-moi ; vous êtes un feu divin, embrasez-moi de vos célestes ardeurs, et opérez en moi une rénovation de ce que vous avez fait pour mon amour, dans votre effusion générale sur la croix.

VII^e MÉDITATION.

Sur le sang adorable de Jésus-Christ dans la sainte
Communion.

I. POINT.

Le sang adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ a ses attributs comme Dieu même, parce que, faisant une portion essentielle de son humanité sainte, il est hypostatiquement uni à Dieu ; il est donc à propos, avant de le recevoir dans la sainte Communion, d'en considérer attentivement toutes les augustes qualités, et de se convaincre de tous les effets prodigieux qu'il produit dans une âme bien préparée, afin que, l'ayant connu et estimé, on puisse non-seulement aimer convenablement ce qu'on possède après l'avoir reçu, mais encore le conserver en soi-même comme le plus précieux de tous les trésors, en user saintement, et faire naître dans son cœur des désirs ardents de s'en approcher souvent.

Les saints Pères appellent le Sang de Jésus-Christ, tantôt une divine rançon, qui nous a rachetés de la triple captivité du péché, de la mort et de l'enfer (*D. Ber. Epist.*); tantôt un souverain antidote, qui non-seulement nous guérit de tous nos maux passés, mais nous préserve encore de tous ceux que nous aurions lieu de craindre de la part du monde, du démon ou de nous-mêmes (*D. Anselm. serm.*); tantôt un bain salubre et délicieux, qui nous lave de toutes nos souillures et qui nous procure une vraie pureté (*Pasch. hinc.*); tantôt un céleste aliment, qui nous soutient, qui fortifie en nous la vie de la grâce, et qui nous fait croître pour le ciel (*id. ibid.*); tantôt un divin et délicieux breuvage, qui nous désaltère, qui nous délivre de la soif dangereuse des plaisirs des sens, et qui ne nous laisse que la soif de la justice (*D. Th. Serm. hic.*); tantôt un lait agréable et doux, qui fait la vie, la nourriture et les délices des enfants de Dieu (*D. Isid. hic.*); tantôt un trésor abondant, infiniment précieux, qui nous enrichit et qui nous procure tout ce que nous pouvons légitimement désirer (*D. Aug. hic.*); tantôt un feu céleste qui fait fondre toute la glace de nos cœurs, et qui nous embrase d'une ardeur toute divine (*D. Hier. Epist.*); tantôt un ornement qui nous embellit et qui nous rend agréables à Dieu (*Acta. S. Agnet.*); tantôt le sceau et le cachet de l'époux, qui nous imprime le caractère des prédestinés (*Gr. M. Ser.*), et tantôt une clef favorable, qui nous ouvre les portes

du ciel, et qui nous en met en possession (*Tertull. de carn. Christ.*) ; et toutes ces différentes prérogatives qui nous en font connaître la valeur inestimable, sont autant de sujets qu'il faut méditer sérieusement, et autant de motifs qui nous engagent à nous en approcher avec toute la foi, toute la pureté et toute l'ardeur dont nous sommes capables.

Considérons-les ici, ces divins attributs, par ordre, et admirons-y l'économie, la conduite admirable et les démarches charitables que l'amour fait faire à Jésus-Christ en faveur des hommes, pour les faire passer, par l'efficace de son sang, du plus cruel et du plus honteux de tous les esclavages à un royaume éternel.

Considérez ce divin Sauveur comme un souverain généreux et plein de bonté, qui serait ému de compassion à la vue d'un pauvre esclave tout convert de plaies et qu'un maître cruel aurait traité avec la dernière rigueur : la première chose qu'il fait, c'est de le délivrer de son esclavage et de payer sa rançon.

Le genre humain est ce malheureux esclave ; le maître impitoyable qui le tenait en esclavage, c'est le démon ; le souverain charitable qui vient briser ses chaînes et lui procurer la liberté, c'est Jésus-Christ, dont le sang est la monnaie précieuse qui fait la rançon de l'esclave. Ce sang adorable, dit saint Jean Chrysostôme (*hom. ad Neoph.*), est le prix au moyen duquel Jésus-Christ a délivré tous les hommes, les ayant rachetés du péché, de la mort et de l'enfer. De peur qu'ils ne retombent

dans cette cruelle captivité, il réitère tous les jours au saint autel l'effusion de son sang ; il le leur donne, afin qu'ils aient toujours de quoi se précautionner contre les disgrâces de cette cruelle captivité, ou de quoi se racheter, s'ils avaient le malheur de perdre encore leur liberté après l'avoir recouvrée.

Ce malheureux esclave a été maltraité de son maître ; il est faible, languissant, et dès qu'il est racheté, il faut commencer par panser ses plaies pour lui procurer la santé. Le pécheur, qui avait autant de tyrans que de passions différentes dont il était l'esclave, est malade et plein d'ulcères ; il faut le traiter et guérir ses plaies ; le sang de Jésus-Christ en est l'appareil. En effet, dit saint Augustin, le sang du célèbre Médecin a été répandu, et il est devenu le souverain remède du frénétique et du malade.

Nous avons reçu une infinité de plaies dans notre captivité ; la faiblesse dans notre liberté, l'ignorance dans notre esprit, le penchant au plaisir dans notre cœur et la révolte dans tous nos sens ; appliquons-y souvent le sang de Jésus-Christ, il n'est point de maladie spirituelle, pour enracinée et opiniâtre qu'elle puisse être, qu'il ne guérisse, et qu'il ne guérisse sans retour, pourvu que nous le voulions.

Cet esclave, délivré de nouveau, est encore tout rempli de saleté et d'ordures, et il n'a rien que de dégoûtant ; il faut le laver avec soin, afin qu'il soit en état de paraître devant son Souverain et son Libérateur.

Nous sommes pleins d'ordures, parce que nous ne nous attachons qu'à la terre et qu'à la boue ; mais nous avons, dit saint Augustin, un bain salubre dans le Sang de Jésus-Christ ; c'est un bain composé d'une liqueur infiniment pure, et parce qu'il est toujours en mouvement et qu'il coule incessamment, il emporte d'autant plus facilement toutes les taches et toutes les souillures que nous avons contractées par le péché ; il nous rend cette première beauté que nous avons quand nous sommes sortis de ses mains ; il nous rend notre innocence perdue, et il nous donne toute cette pureté et cette blancheur qui sont nécessaires pour entrer dans le royaume de Dieu.

C'est ce que ce vénérable Vieillard de l'Apocalypse répondit au Disciple bien-aimé dans une de ses admirables visions, où il fut ravi jusqu'au ciel. En parlant de ceux qui entraient dans ce céleste séjour, il dit : Ce sont ceux qui ont passé par la grande tribulation et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. Lavez souvent, non-seulement vos robes, mais encore toute votre personne dans ce bain salutaire, pour vous rendre digne du même bonheur.

II. POINT.

Continuez, ô mon âme ! à admirer les aimables et charitables démarches que votre souverain Libérateur, qui est votre Dieu, a faites en votre faveur, depuis l'esclavage cruel dont il vous a délivrée, jusqu'au

royaume éternel dont il veut vous mettre en possession par l'efficace et par la vertu toute-puissante de ce Sang précieux qu'il a répandu pour votre amour sur le Calvaire, et dont il veut encore vous laver et vous purifier dans la sainte Communion.

Mettez-vous en la place de ce misérable racheté de la servitude et de l'esclavage ; il a été guéri de toutes ses plaies, lavé et purifié de toutes ses ordures et de toutes ses saletés ; mais le grand ouvrage n'est pas encore consommé, et il en doit encore coûter à ce généreux Libérateur, pour achever ce qui manque à la consommation de son bonheur.

En effet, ce pauvre esclave qui vient de recevoir tant de faveurs, est encore faible, parce qu'il a été accablé de travail et de fatigues, et qu'il a été mal nourri, à la manière des esclaves : il faut donc que son charitable Libérateur lui procure une nourriture plus succulente, plus solide et plus abondante, pour réparer ses forces perdues, et pour le soutenir dans des travaux et dans des combats plus glorieux, auxquels il faut qu'il soit exposé pour mériter la couronne immortelle qu'il lui prépare.

Quelle est la nourriture des pécheurs ? hélas ! ce n'est autre chose qu'un pain empoisonné, que le démon, le monde et la volupté leur présentent pour détruire la vie de la grâce dans leurs âmes, et pour les conduire insensiblement à la mort éternelle ; mais quel plus fort et plus salubre aliment que le Sang de Jésus-Christ ?

Il est en même temps, et la plus succulente de toutes les nourritures, et le plus souverain de tous les antidotes : il convient aux faibles aussi bien qu'aux forts ; il se donne aux uns et aux autres, et leur procure des biens infinis ; il soutient les forts de peur qu'ils ne tombent ; il aide aux faibles à se relever, et il leur inspire assez de courage et d'ardeur pour entrer dans la carrière de la pénitence, et pour en soutenir les rigueurs ; il leur donne aussi des forces pour courir ensuite à pas de géant, non-seulement dans la voie des préceptes, mais encore dans celle des conseils le plus parfaits.

Cet esclave est encore altéré, parce que, dans tout le temps qu'ont duré ses chaînes, il n'a bu que des eaux impures et bourbeuses, qui ne l'ont ni désaltéré, ni rafraîchi : le pécheur, beaucoup plus esclave que lui, n'a bu que des eaux croupies, qu'il tirait, dit le prophète Jérémie, des citernes crevassées, qui n'en pouvaient contenir de pures : il a bu l'iniquité comme de l'eau dans le calice d'une Babylone criminelle et prostituée, et quoiqu'il courût avec fureur après cette boisson empoisonnée, elle n'a jamais pu le désaltérer pleinement de la soif criminelle qu'il avait des plaisirs sensuels.

Jésus-Christ, dans la sainte Communion, lui présente son Sang pour breuvage ; il y goûte des délices innocentes et pures qu'il n'avait point trouvées ailleurs ; et il n'est plus ensuite altéré que de la justice : cet aimable Souverain lui présente avec bonté son Calice rempli de la précieuse liqueur de son Sang, qui, semblable

à un vin excellent, le fortifie et lui cause, dit le Roi-
Prophète (*Ps.* 22), une ivresse délicate et innocente :
ivresse qui, loin de troubler l'esprit, l'éclaire au con-
traire des plus brillantes lumières; qui sanctifie l'âme,
au lieu de la rendre criminelle, et qui consacre et qui
soutient ce corps, au lieu de le souiller et de le faire
chanceler : et ce Sang adorable est non-seulement un
vin fortifiant, c'est encore pour les enfants qui vien-
nent d'être réconciliés, un lait agréable et nourrissant,
qui sert en même temps à ces Néophytes, et de nour-
riture et de breuvage délicieux, qui s'accommode à leur
goût et à leur faiblesse.

Si l'esclave est pauvre, parce que le tyran lui a tout
enlevé, le libérateur, qui ne veut pas laisser l'ouvrage
de sa charité imparfait, lui donne abondamment de
quoi vivre et de quoi pourvoir à tous ses besoins. Le
misérable pécheur s'est laissé dépouiller de tous les
biens de la nature, de la grâce et de la gloire, et il
s'est réduit par sa faute à une déplorable pauvreté :
Jésus-Christ, son Sauveur, les lui restitue dans son
sang, qui est le plus abondant et le plus précieux de
tous les trésors, parce qu'il procure et augmente la
grâce, et qu'il donne un gage assuré de la gloire.

Mais comme cet esclave nouvellement affranchi porte
encore, et sur ses habits, et sur son corps, les marques
honteuses de son esclavage, il faut que son divin Libé-
rateur les lui ôte, et qu'il le revête d'habits précieux et
plus honorables, qui marquent sa liberté.

Nous sommes affranchis du plus cruel de tous les esclavages, et Jésus-Christ, non content d'avoir acheté notre liberté au prix de son sang, nous fait encore passer tout d'un coup de la qualité d'esclaves à celle d'enfants de Dieu, et c'est le même sang de ce Sauveur, dit saint Jean Chrysostôme (*Hom. ad Niceph.*), dont il veut que nous soyons revêtus et qui fait tout notre ornement; et si nous lisons dans les Actes de sainte Agnès, que cette incomparable Vierge se vantait que le sang de Jésus-Christ faisait toute la beauté de son visage, un vrai chrétien, qui a le bonheur d'être racheté comme elle et nourri de ce Sang dans la sainte Communion, peut dire qu'il fait tout l'ornement de son âme; il peut même se flatter, dit saint Bonaventure (*Hom. 3 de Temp.*), que ce Sang si adorable et si efficace est un sceau et un cachet qui a imprimé sur son âme et sur son corps, et l'image de Jésus-Christ, et le caractère de sa prédestination.

SENTIMENTS.

Retomberez-vous, ô mon âme ! dans l'esclavage honteux du démon ? rentrerez-vous dans la servitude de la vanité, des richesses, du monde et de la volupté, après avoir été délivrée et rachetée au prix du sang de Jésus-Christ ? Ah ! Seigneur, vous avez rompu mes liens, vous avez brisé mes chaînes, et votre sang adorable m'a rendu la liberté que j'avais perdue ; elle vous coûte trop pour n'en pas faire à présent un saint

usage : je ne veux plus m'occuper dorénavant qu'à vous offrir des sacrifices de louanges, et à invoquer votre saint nom : vous m'avez mis au nombre de vos enfants, et vous m'avez fait l'honneur de m'admettre à votre Table ; je ne veux plus retourner avec les esclaves ni manger avec eux.

Le divin antidote de votre Sang m'a guéri, et sur le Calvaire, où il a été une fois répandu pour mon amour et à la sainte table, où il a cent fois réparé ma liberté : il a été appliqué sur mes plaies comme un céleste appareil ; je ne veux donc plus m'exposer à recevoir de nouvelles blessures, qui pourraient avoir des suites beaucoup plus fâcheuses que les premières. J'ai lavé mes vêtements dans le sang de l'Agneau sans tache, je ne veux plus les gâter, ni retourner dans la boue ni dans l'ordure (*Cant. 5.*) Vous m'avez donné ce Sang précieux, ô mon adorable Libérateur ! comme un lait agréable, pour me faire croître dans la vertu, comme une excellente nourriture, pour me fortifier, et comme un délicieux breuvage, pour me désaltérer des plaisirs sensuels ; j'en ai goûté les célestes douceurs, qui m'ont bien fait sentir que ce ne pouvait être que le Sang de mon Sauveur et de mon Dieu que je recevais, et non pas un breuvage commun qui ne rafraîchit et qui ne désaltère que le corps : malheur à moi, si je goûte à présent les douceurs fades et empoisonnées des plaisirs du monde, qui ne me paraissent que comme de véritables amertumes. Achevez, Sang adorable, ce que

vous avez commencé en moi, soutenez-moi; marquez et scellez mon âme de ce caractère heureux qui me mette en droit de vous posséder éternellement dans le ciel.

ACTIONS DE GRACES.

Sang adorable de mon Sauveur et de mon Dieu, est-il possible que je vous possède à présent en moi, et que ce soit le même sang qui a commencé à couler dans vos veines pendant que vous étiez caché dans l'anguste sein de votre divine Mère? le même sang qui a soutenu votre vie mortelle pendant tout le temps que vous avez paru sur la terre? le même sang qui a coulé de vos plaies sur le Calvaire, et le même sang qui est le prix de ma rédemption? Oui, Seigneur, c'est le même, et vous me l'avez fait assez entendre lorsque vous en avez institué le sacrement dans la dernière Cène, et je suis prêt à répandre tout le mien pour en soutenir la vérité.

Mais, ô Sang mille fois plus précieux que tous les trésors de la terre! est-il possible que vous soyez en moi, sans que mon esprit connaisse, et ce que vous valez, et ce que vous pouvez; sans que mon cœur sente, et ce que je vous dois pour un si grand bienfait et tout ce qu'il y a d'aimable en vous, et enfin ce que vous opérez dans mon âme, quand elle vous reçoit dignement? C'est cependant, ô mon Sauveur, par l'union de votre Sang avec le mien, que je contracte

avec vous une si glorieuse consanguinité, qui m'élèverait à un rang où une créature n'oserait aspirer, si vous ne l'invitiez vous-même par votre infinie bonté à la contracter ; consanguinité qui m'unirait inséparablement à vous, par l'union la plus étroite et la plus intime qui fut jamais, qui me ferait sortir de ma bassesse et de mon néant, qui m'élèverait au-dessus des têtes couronnées, parce qu'elle me ferait participer à votre divine nature, si j'étais assez fervent pour m'y bien préparer, assez fidèle pour la bien conserver, assez attentif et assez zélé pour en soutenir les droits.

Mon sang tant de fois uni avec le vôtre ne devrait plus être le sang d'une pure créature, mais le sang de Jésus-Christ même : il ne tient pas à vous, ô mon adorable Sauveur ! que je ne contracte cette glorieuse alliance avec vous, et que vous me transformiez en vous, puisque vous me l'offrez. Pour reconnaître cet inestimable bienfait, je vous offre en action de grâces tout mon sang, je vous le consacre, et je suis prêt à le répandre pour votre amour jusqu'à la dernière goutte.

VIII. MÉDITATION.

Sur le Cœur de Jésus-Christ dans la sainte Communion.

I. POINT.

La divine Eucharistie peut être justement appelée le grand Sacrement du cœur adorable de Jésus-Christ ; c'est en effet un Sacrement où son grand amour et son immense charité triomphent avec beaucoup plus d'éclat que dans tous les autres Sacrements, puisque ce divin Sauveur ne l'a institué qu'en suivant les tendres inclinations de son grand cœur, qui n'a jamais eu de bornes quand il a été question de nous donner des marques de son amour ; et que dans ce Sacrement ineffable, il a renfermé son Cœur, qui est la plus précieuse et la plus noble portion de son humanité.

Mais si le Cœur adorable de Jésus-Christ, qui est un cœur tout brûlant d'amour pour tous les hommes, se donne tout entier à nous dans ce Sacrement, il ne faut pas s'étonner s'il en veut à nos cœurs, s'il nous les demande en nous présentant le sien, pour les unir ensemble par les liens sacrés d'une ardente charité, pendant qu'ils sont unis par la proximité et par le séjour du sien dans le nôtre à la sainte Communion ; et ce serait la dernière des injustices, et la plus criante

de toutes les ingrattitudes, que de le lui refuser.

En effet, dit un saint Docteur (*Petrus Celleus hic.*), la divine Eucharistie demande notre cœur ; et si nous le lui donnons, elle nous fait les dépositaires et les maîtres du cœur de Jésus-Christ ; elle le demande, et elle le guérit de toutes ses faiblesses quand il se donne ; elle le demande, continue ce Père, et elle le purifie de toutes ses souillures, elle dissipe ses ténèbres, et elle l'éclaire ; enfin, elle l'embrase du feu du divin amour, après en avoir chassé l'amour profane. Préparez-vous donc à le lui donner sans délai et sans réserve ; il ne peut être mieux placé qu'auprès de celui de Jésus-Christ ; mais n'y laissez ni tache, ni sentiment imparfait qui puisse déplaire à celui de votre Sauveur, qui est la pureté même, qui ne peut souffrir ni la moindre souillure, ni le moindre partage.

Pensez donc sérieusement à ce que vous recevez, lorsqu'à la sainte Communion, le cœur de Jésus-Christ se donne à vous et se place dans votre poitrine auprès de votre cœur ; vous recevez l'objet des délices et des complaisances du Père Eternel, le lieu du repos, le trône et le plus auguste sanctuaire du Saint-Esprit ; vous recevez le principe et le centre du plus pur et du plus ardent amour ; la source précieuse de la vie temporelle de l'Homme-Dieu, le principe de sa respiration et de ses adorables sentiments, et le premier mobile de ses divines opérations. Faites attention que vous possédez en propre un cœur où a résidé et où réside

encore la plénitude de la Divinité, aussi bien que la plénitude du plus parfait amour et de la plus ardente charité, et de la plénitude duquel sortent avec abondance toutes les grâces qui se sont jamais répandues et qui se répandront jamais sur tous les hommes.

A quoi tient-il donc que vous n'en receviez les précieux écoulements? à quoi tient-il que vous ne participiez à ses divines ardeurs? Profitez, comme vous le devez, d'un voisinage si avantageux et si divin; ce sacré Cœur est en vous, quand vous avez communie : vous êtes uni à la source, puisez donc dans ce Cœur avec une sainte hardiesse; il est toujours plein, et, quoiqu'il en coule incessamment une infinité de grâces, il demeure toujours dans sa plénitude; et ce qui doit augmenter votre confiance, c'est qu'il n'a point de plus grand plaisir qu'à donner, et à toujours donner avec profusion.

Pensez encore que dans la Communion vous recevez un Cœur d'où sont sortis des hommages, des adorations et des actes continuels d'un amour infini, qui honorent le Père céleste autant qu'il mérite d'être honoré. Une seule de ses adorations, un seul de ses actes d'amour surpasse infiniment en valeur et en mérite tout ce que Dieu a reçu d'hommages depuis le commencement, et tout ce qu'il en recevra de tous les hommes jusqu'à la consommation des siècles, et même tout ce qu'il peut en recevoir dans toute l'éternité de la part des Anges et des Saints. Cependant, ce divin Cœur, qui se donne

à vous dans le saint Sacrement de l'autel, a tant d'amour pour vous, qu'il cède, et vous applique tout ce mérite dans la sainte Communion, et qu'il le fait à proportion de la ferveur que vous y apportez.

Vous recevez un Cœur qui, depuis sa formation jusqu'à sa mort, n'a pas été un seul instant sans brûler d'un amour infini pour Dieu et pour les hommes, et qui leur a marqué cet amour par des actions héroïques; un Cœur qui s'est toujours laissé attendrir autant de fois que les pécheurs s'en sont approchés avec confiance: qui n'a jamais manqué de les secourir dans leurs plus pressants besoins, et de leur faire miséricorde quand ils l'ont imploré avec un cœur contrit et humilié, quelques crimes énormes qu'ils aient commis; un cœur qui s'est incliné pour la Samaritaine, et qui a fait les premières démarches pour la retirer de ses égarements et de ses débauches, quoiqu'elles fussent excessives; un cœur qui a soustrait la femme adultère du dernier supplice, après avoir confondu ses accusateurs, et qui, selon le langage de saint Chrysostôme (*Hom. II.*), a incliné ses épaules, pour rapporter cette brebis égarée au bercail de la pénitence.

Vous allez recevoir un Cœur qui a pardonné à Magdeleine si criminelle, et qui a réclamé de la puissance divine un miracle étonnant pour ressusciter son frère Lazare, mort depuis quatre jours; un Cœur qui est le dépositaire de la divine miséricorde, le refuge de tous les misérables, l'asile assuré de tous les pécheurs les

plus abandonnés : un Cœur, enfin, qui s'est laissé ouvrir et percer d'une lance à la croix, pour notre amour, et pour faire connaître qu'il y aurait toujours en lui une porte ouverte à notre réconciliation. Pensez donc à ce que vous devez faire pour répondre à la visite de ce Cœur divin : aimez-le de tout le vôtre, il n'en demande pas davantage.

II. POINT.

Rendez ici vos plus respectueux hommages au Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la divine Eucharistie, où il s'est renfermé pour votre amour ; mais surtout n'oubliez pas que ces hommages doivent être accompagnés de l'amour le plus généreux, le plus sincère, le plus fidèle et le plus constant, et surtout soyez bien persuadés que ces hommages ne parviendront jamais jusqu'à ce Cœur divin, à moins qu'ils ne partent du vôtre, c'est-à-dire à moins qu'ils ne soient élevés et portés par les flammes de votre amour.

Adorez donc ce Cœur si saint, non-seulement dans le Sacrement de l'Eucharistie, où son amour l'a renfermé, mais encore dans vous-même, si vous avez eu le bonheur de le recevoir à la sainte table ; il est chez vous en substance avec tout son amour et toutes ses divines qualités, qui le rendent infiniment aimable à Dieu, aux Anges et aux hommes ; ainsi vous possédez en vous les délices, l'objet le plus digne de l'amour et des adorations de tout ce qu'il y a de créatures dans le ciel et sur la terre.

Le sacré Cœur de Jésus-Christ est donc à présent au-dessus, au-dedans et autour de votre cœur ; il est au-dessus de votre cœur par autorité ; il vous attire, il vous protège, il vous couvre de ses ailes ; soumettez-vous avec plaisir à cette autorité, elle est douce, elle est bienfaisante, elle n'a rien de rigoureux, de dur, ni de violent : obéissez-lui en toutes choses, réglez-vous selon sa volonté, et suivez avec une promptitude exacte tous ses divins mouvements.

Ce Cœur adorable est encore autour du vôtre par une singulière providence : c'est en même temps un cœur de père, de frère, de sœur, d'ami, de Sauveur et d'époux ; il vous défend contre tous vos ennemis, il prend soin de vous conduire, il est attentif à vous procurer tous les biens imaginables : abandonnez-vous donc sans réserve à sa providence ; elle est aimable, elle est sage, elle est exacte, elle est généreuse, elle est féconde en ressources ; vous ne manquerez de rien, vous serez même dans l'abondance de tous les biens qui vous sont nécessaires, tant que vous reposerez sur ses soins, que vous mettrez en elle toute votre confiance et que vous vous appliquerez à la soutenir avec confiance, par les bonnes œuvres.

Il est encore au-dedans de votre cœur par amour : non content de vous protéger contre vos ennemis, de vous environner et de vous toucher, il veut encore se placer dans le plus intime de votre cœur ; il veut même le remplir tout entier, pourvu qu'il soit vide de la

créature ; il veut y demeurer comme sur son lit nuptial, parce qu'il est votre époux ; comme sur son trône, parce qu'il est votre souverain, et comme dans son sanctuaire et sur son autel, parce qu'il est votre Dieu ; il ne demande qu'à répandre en lui toutes ses grâces, qu'il porte toujours avec lui, et qu'il donne toujours avec abondance à tous ceux qui les lui demandent et qui les désirent ; tout ce qu'il veut, c'est de les embrasser du même feu dont il est embrasé lui-même. N'y apportez aucune résistance ; c'est un feu délicieux, ses ardeurs ne sont ni cuisantes, ni douloureuses, comme celles des feux matériels : semblable, au contraire, au buisson mystérieux de Moïse, ce feu brûle sans consumer ; et s'il consume quelquefois, c'est pour vous purifier et pour vous transformer en ce que vous aimez.

Quand vous tenez le Cœur de Jésus-Christ dans le vôtre, vous êtes dans la fournaise du divin amour : laissez agir, laissez brûler en vous ce feu qui est Dieu même ; efforcez-vous de sentir ses ardeurs ; il les communique à quiconque s'approche de son Cœur ; les flammes qui en partent sont si vives, qu'elles se font ressentir à tous ceux qui les recherchent avec un cœur pur et dégagé de toutes attaches sensuelles. Si vous êtes bien préparé, il consumera et réduira en cendres jusqu'aux moindres souillures de votre cœur, et vous en sortirez tout de feu. C'est ainsi que vous devez profiter de cette visite intime et cordiale qu'il vous rend dans la sainte Communion.

Demandez, avec tout l'empressement possible, à cet adorable Cœur, qu'il vous change en une autre créature, ou plutôt qu'il vous transforme en lui; donnez-lui tout votre cœur sans réserve, et engagez ce cœur à prendre la place du vôtre; il est assez puissant dans la Communion pour opérer cette transposition, pourvu que vous coopériez à cette action par votre docilité et par votre ferveur; aimez-le, désirez-le, écoutez-le, parlez-lui, ne perdez rien de ce que ce Cœur divin dira au vôtre; mettez à profit les sentiments qu'il vous inspirera, vous demeurerez en lui, et il demeurera en vous.

Persuadez-vous que le Cœur de Jésus-Christ et le vôtre sont deux cœurs qui sont faits l'un pour l'autre; ce sont deux abîmes, l'un du ciel, l'autre de la terre; ces deux abîmes s'appellent et s'invoquent réciproquement, pour être inséparablement unis par les liens de la charité, non-seulement pour le temps, mais encore pour l'éternité. *Un abîme appelle un autre abîme*, dit le prophète. (Ps. 41.) Le Cœur de Jésus-Christ, qui est cet abîme du ciel, ne se contente pas d'appeler le vôtre; il descend encore de son trône pour le venir trouver; le vôtre doit répondre à cette démarche si charitable, si désintéressée et si prévenante; et il doit se persuader qu'il n'aura jamais de vrai repos, que quand il sera intimement uni à celui de Jésus-Christ; mais pour parvenir plus sûrement à cette union, qui vous est si glorieuse et si profitable, conformez-vous à lui en toutes choses, aimez tout ce qu'il aime, haïssez tout ce

qu'il hait : désirez, vivez, respirez et agissez comme lui, avec lui, par lui et pour lui ; et votre union avec le Cœur de Jésus-Christ ira jusqu'à l'unité.

SENTIMENTS.

Cœur adorable de mon Jésus, trône éclatant et tout brûlant du plus pur amour, centre délicieux de tous les cœurs capables de bien aimer ; trésor incomparable de sainteté, de grâces, de lumières et de pureté ; source inépuisable de bonté, de clémence et de miséricorde ; asile assuré de tous les misérables qui vous implorent ; régnez en souverain sur tous les cœurs que vous nourrissez de votre propre substance à la sainte table et remplissez-les abondamment de vos lumières, de vos grâces et du plus pur amour.

Régnez sur le mien pour toujours, sur ses désirs, sur ses inclinations, sur ses attaches et sur sa volonté, et ne lui laissez jamais briser les glorieuses chaînes qui l'attacheront à vous ; retranchez-en tout ce qui n'est pas selon le vôtre ; allumez-y un feu sacré qui ne s'éteigne jamais et qui soit un écoulement et une parfaite image de celui qui brûle incessamment chez vous ; soyez à jamais l'unique objet de ses hommages, de tous ses sentiments et de toutes ses tendresses : soyez le seul principe de tous ses mouvements et de tous ses désirs, le centre de son repos et de sa félicité, et le bienheureux terme de toutes ses espérances et de toutes ses prétentions pour cette vie et pour l'autre.

Quel bonheur pour moi, de tenir à présent et de sentir l'adorable Cœur de mon Jésus auprès du mien, de pouvoir mêler mes respirations avec les siennes, de pouvoir vivre pour lui, aimer par son amour, connaître par ses lumières, et brûler par ses divines ardeurs ! Pourquoi ne dirais-je pas à présent, avec l'épouse des sacrés Cantiques (*Cant. 3.*) : *Je tiens celui que mon cœur aime, je ne le quitterai pas jusqu'à ce que je l'aie introduit dans le plus intime de mon âme.*

Si les espèces qui soutiennent la chair de ce Cœur adorable se consomment dans le mien, et qu'il cesse d'y être quant à sa substance, je mettrai tout en usage pour en conserver le sentiment et l'impression jusqu'à la mort. Il est à moi, et je veux être à lui par amour, jusqu'à ce que je le possède pleinement et pour une éternité tout entière dans le ciel.

ACTIONS DE GRÂCES.

Quelle bonté, ô mon adorable Sauveur ! Vous m'avez donné libéralement tout votre Cœur dans la sainte Communion ; vous m'avez fait présent du plus précieux trésor qui soit dans le ciel et sur la terre, et vous n'exigez en retour, pour toute action de grâces, que mon misérable cœur ! Aurais-je donc assez d'ingratitude pour méconnaître cette grâce et pour ne pas vous le donner ? Non, mon Dieu ; mais je vous l'offre tout entier, sans partage, sans réserve, sans délai, sans mélange, sans intérêt et pour toujours : je vous le

dois, ô mon Créateur ! non-seulement parce que vous l'avez formé, mais parce que vous avez bien voulu descendre du ciel pour y établir votre demeure ; acceptez-le, agréez-le et rendez-le digne de vous être présenté ; mettez en lui les qualités qui vous le rendent plus agréable ; il est à vous, il le sera jusqu'à la mort, et j'espère de la bonté et de la miséricorde du vôtre, qu'il le sera encore pendant toute l'éternité.

A présent qu'il a eu le bonheur d'être auprès du vôtre, embrassez-le des mêmes ardeurs, apprenez-lui à profiter d'une si glorieuse proximité, afin que dorénavant il ne soit plus qu'une pure capacité de votre votre divin amour, qu'il ne serve jamais à d'autres usages, et qu'il n'ait jamais d'autre fonction que celle de vous aimer et de vous rendre, comme il le doit, ses tendres et respectueuses actions de grâces pour les biens infinis dont vous venez de le combler en vous donnant à lui. Il est vrai, Seigneur, que l'action de grâces ne répond pas au bienfait ; car ne pouvoir vous donner qu'un cœur de chair sujet à mille faiblesses, un cœur qui s'est rendu coupable, depuis que vous l'avez formé, d'un si grand nombre d'infidélités, pour un Cœur divin qui est la pureté même de la source du plus pur amour, c'est peu de chose ; mais vous me le demandez avec tant de tendresse et avec tant d'empressement, qu'il est facile de comprendre que vous avez la bonté de vous en contenter : quel bonheur pour moi ! mais, Seigneur, purifiez-le, répandez en lui le

feu de votre charité, et imprimez-lui tous les traits du vôtre, afin qu'il soit d'autant plus digne de vous être présenté.

IX^e MÉDITATION.

Sur l'Esprit de Jésus-Christ dans la sainte Communion.

I. POINT.

Le sacrement adorable de l'Eucharistie est un trésor infiniment précieux et inépuisable, qui nous en procure beaucoup d'autres pour sanctifier et pour enrichir notre âme : il nous fait participer à l'esprit de Jésus-Christ, aussi bien qu'à sa Chair et à son Sang : mais il est important de remarquer que cette glorieuse participation est double, et qu'elle peut s'entendre de deux manières, parce que nous en tirons de grandes grâces quand nous y sommes attentifs, et que nous unissons notre esprit à celui de Jésus-Christ dans le temps de la sainte Communion.

Car si l'on entend par l'esprit de Jésus-Christ une des puissances de son âme, c'est-à-dire cet esprit naturel qui faisait dans son humanité sainte les mêmes fonctions que le nôtre fait chez nous, quand nous pensons, quand nous méditons, quand nous raisonnons ; nous avons le bonheur d'y participer autant de

fois que nous approchons de la sainte Table, parce que nous y recevons non-seulement un Dieu tout entier, mais encore un homme parfait, composé d'un corps et d'une âme qui a toutes ses facultés.

Si nous entendons par l'esprit de Jésus-Christ, les apanages et les grâces inséparablement attachés à sa personne, c'est-à-dire ses lumières, sa sagesse, ses connaissances, son élévation, sa conduite, sa pureté, et, pour le dire en un mot, son esprit divin, qui fait chez nous une impression de science, de pénétration pour les choses divines qui dirige toutes nos démarches sur les siennes, sans aucun mélange de l'esprit du monde, nous le recevons aussi dans la sainte Communion ; mais avec cette différence, que l'esprit naturel de notre adorable Sauveur comme homme, se donne indifféremment à tous ceux qui communient, parce qu'il est inséparable de son humanité sainte, et qu'il est une des puissances de l'âme de ce Verbe incarné qui, dans la sainte Eucharistie, est un Dieu et un homme vivant ; et que son Esprit divin ne se communique que par mesure, et toujours à proportion de la foi, de la pureté, de l'amour et des autres dispositions que nous y apportons.

Vous ne recevez donc pas seulement une portion de l'esprit de Jésus-Christ dans la Communion, mais son esprit tout entier, avec toutes ses éminentes qualités, c'est-à-dire que vous recevez cet esprit en qui résidait une plénitude infinie de lumières, de science et de

sagesse ; ce même esprit qui dirigeait toutes les actions de ce Verbe incarné pendant qu'il était mortel et visible sur la terre ; ce même esprit qui pénétrait les plus secrets mouvements des cœurs les plus cachés et les plus hypocrites, qui connaissait le passé et l'avenir comme le présent ; cet esprit qui pensait d'une manière si parfaite et si sublime ; cet esprit qui conversait si familièrement et si intimement avec Dieu, qui connaissait si bien ses grandeurs, et qui lui rendait des hommages si purs et un culte si parfait et si digne de sa Majesté.

Vous recevez, dans la sainte Eucharistie, cet esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui trouvait, avec tant de facilité, des ressources assurées pour nourrir cette grande multitude qui le suivait dans les déserts, afin d'écouter sa divine parole ; ce même esprit dans lequel sont renfermés tous les secrets et tous les ressorts de cette admirable Providence qui nous procure en abondance tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire ; ce même esprit qui prévoyait, dès le berceau, tous les outrages sanglants qu'il devait endurer dans le prétoire et sur le Calvaire, qui les avait toujours présents, et qui par ses douloureuses et vives réflexions en a fait un homme de douleurs pendant toute sa vie.

Pensez encore que vous recevez à la sainte Communion ce même esprit qui a soutenu avec un si grand courage, dans le jardin des Oliviers, la plus rude agonie qui fut jamais, qui pensait alors si tristement à toutes

les circonstances les plus humiliantes et les plus douloureuses de sa passion et de sa mort, et qui s'attristait peut-être encore plus du peu de profit que les mauvais chrétiens tireraient, et de ses souffrances excessives, et de l'effusion de son sang, et du sacrifice de sa vie, que de ses autres peines personnelles. Vous recevez cet esprit qui, dans le moment où il entra pour la dernière fois dans la ville de Jérusalem, connaissait et distinguait, au milieu de cette pompeuse entrée, les juges qui devaient le condamner, avec tant d'injustice, au cruel et honteux supplice de la croix ; qui voyait avec larmes les tribunaux où il serait traîné comme un criminel, et les bourreaux qui le crucifieraient. Cet esprit qui, après avoir accepté cet épouvantable genre de supplice, quitta son corps à la croix pour remettre son âme entre les mains de son Père céleste.

Voilà une partie des attributs et des fonctions de l'esprit naturel de Jésus-Christ que vous recevez dans la sainte Communion ; approchez-vous donc de cet adorable esprit de telle manière qu'il introduise ses admirables qualités dans le vôtre ; profitez de tout, et ne laissez rien perdre ; tout y est grand, tout y est d'un prix infini ; unissez intimement votre esprit à celui de votre Dieu et de votre Sauveur ; pensez beaucoup avant de vous approcher de ce festin de lumières ; entrez, le plus que vous pourrez et avec beaucoup de foi et de respect, dans les desseins de l'esprit de Jésus-Christ sur vous ; exécutez avec promptitude et fidélité

tout ce qu'il dictera au vôtre, pour vous conduire dans les voies de la perfection et pour assurer votre salut.

II. POINT.

Réfléchissez sérieusement aux grâces infinies qui sont attachées à l'esprit de Jésus-Christ dans la sainte Communion : c'est pourquoi avant de vous en approcher, dépouillez-vous de tout votre propre esprit pour vous revêtir du sien ; perdez l'esprit du monde, l'esprit d'intérêt, l'esprit charnel, l'esprit de vanité avec toutes ses vues et toute sa prudence purement humaine : vous en serez bien plus propre à recevoir toutes les influences du sien, vous en aurez une plus grande abondance, et l'impression que cet esprit de lumière et de vérité aura faite chez vous en durera plus longtemps.

Il ne s'agit plus ici de l'esprit naturel de Jésus-Christ, mais de son esprit divin, qui fait penser et qui fait vouloir, qui fait aimer et qui fait agir, comme ce divin Sauveur pensait, voulait, aimait, parlait et agissait ; de cet esprit, en un mot, dont parlait le grand Apôtre (Rom. 9.), quand il disait aux premiers chrétiens : *Celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, ne lui appartient pas* ; d'où l'on peut conclure que celui-là est en lui qui fait toutes ses actions selon son esprit qu'il possède. Il ne s'agit donc que de vous bien préparer à la sainte Communion, dans le même esprit que Jésus-Christ se prépara lui-même, quand il institua ce divin Sacrement. Désirez et demandez beau-

coup ; soyez dans la résolution de tout entreprendre pour son amour, et vous obtiendrez son esprit ; car il est constant que, quelque plaisir que vous ayez à recevoir les grâces que vous lui demanderez dans une bonne Communion, il en aura beaucoup plus à les accorder, et il vous donnera ce bon esprit, selon sa propre parole (*Luc. 13.*), quand vous le demanderez.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de sagesse, de conseil, de pureté, de douceur, d'humilité, de charité et de prudence ; et voilà l'excellent modèle sur lequel vous devez régler le vôtre : copiez donc avec soin ce divin original, c'est ce qu'il vous demande, c'est le dessein pour lequel il se donne à vous ; répondez-y avec toute la fidélité dont vous êtes capable.

Soyez bien persuadé qu'une bonne Communion ébauche en nous ce grand ouvrage ; c'est par elle que cet esprit divin de Jésus-Christ fait dans le nôtre les premières impressions de lumière, de sagesse et d'amour ; mais plusieurs bonnes Communions nous en donnent la plénitude : cet esprit de Jésus-Christ, si nous en sommes remplis, nous soutient, nous dirige dans toutes nos démarches, et nous conduit sûrement dans les voies du salut.

C'est, en effet, dans l'adorable mystère de l'Eucharistie que s'accomplit la promesse que Dieu fit par le Prophète Isaïe (*c. 44.*), quand il dit : *Je répandrai mon esprit sur toute sa chair, et il y produira des effets admirables.* Ici l'esprit de Jésus-Christ se répand sur tous

les chrétiens qui s'approchent dignement de son corps et de son Sang, parce qu'ils sont vivants et animés par la grâce du Sacrement ; cet esprit divin se répand sur le nôtre ; il éclaire son ignorance, il réforme ses faux préjugés, il éclaircit ses doutes, il le guérit de ses entêtements, et lui fait connaître et aimer la vérité.

Quand Jonathas, après un rude combat contre les Philistins, eut goûté un rayon de miel, *ses yeux s'ouvrirent*, dit l'Ecriture (1 Reg. 14.), et ce petit secours le remit de ses fatigues : mais la divine Eucharistie produit des effets bien plus surprenants, et elle fait goûter des douceurs bien plus délicieuses, parce qu'elles se font sentir au cœur et à l'âme ; et elle ouvre bien mieux les yeux de l'esprit à celui qui s'en approche avec amour, que le miel n'ouvrit ceux du corps à Jonathas, car en recevant l'esprit de Jésus-Christ avec son Corps et son Sang, nous consommons, comme le prophète Ezéchiel, un volume vivant de sa divine sagesse ; ce volume devient dans notre âme un miel délicieux, une lumière brillante et un feu doux et bienfaisant, qu'il est plus facile d'expérimenter que de définir.

Cet esprit tout lumineux et plein d'une céleste onction, s'insinue doucement dans le nôtre ; il fixe sa légèreté, purifie ses pensées, et le guérit de ses distractions et de ses dissipations continuelles ; il l'applique aisément aux choses célestes, et lui donne de la facilité et du goût pour la prière, pour l'oraison, pour

la présence de Dieu, et pour la vie intérieure ; il lui apprend à penser comme lui, et le détrompe de ses erreurs ; il lui inspire l'horreur du mensonge, et l'amour de la vérité ; il le détache des choses terrestres, et lui donne de l'élévation pour le rendre capable des choses célestes.

Ressouvenez-vous encore que, selon l'oracle du Prophète (Ps. 22.), le calice de Jésus-Christ est un calice qui enivre ; cette ivresse sacrée consiste en ce que notre esprit, qui est un esprit charnel, périt chez nous et perd tout ce qu'il a de grossier et de terrestre ; il s'en fait une heureuse et sublime aliénation, à laquelle, loin de perdre, il gagne beaucoup, parce qu'il devient meilleur et plus capable des vérités divines.

Cette opération divine se fait par la force de l'esprit de Jésus-Christ que nous recevons dans la sainte Communion : cette application intime et immédiate qui se fait de cet esprit supérieur et divin sur le nôtre, le détache, l'éclaire, le transforme, et lui fait prendre les qualités de cet esprit sublime auquel il est intimement uni par ce grand Sacrement. Ivresse heureuse, sainte et toute spirituelle, qui détruit en nous ce que nous avons de grossier et de terrestre dans notre esprit, qui nous fait penser, méditer, raisonner, prier, parler et agir par l'esprit de Jésus-Christ. Communiez souvent, mais avec ferveur, mais avec une foi vive et une vraie pureté d'esprit, de cœur et de corps, et vous sentirez cette divine opération.

SENTIMENTS.

Venez à moi, ô esprit adorable de mon Sauveur et de mon Dieu ! pain de vie et d'esprit, vivifiez-moi, éclairez-moi, unissez-vous à mon esprit, éclairez-le de vos lumières que vous avez puisées dans le sein de la Divinité ; ramenez-le de ses égarements, vous qui êtes la voie, la vérité et la vie ; délivrez-le de ses dissipations, fixez sa légèreté par le poids de vos divins oracles, et faites-les lui entendre, connaître, sentir et goûter ; guérissez-le dans la sainte Communion, de ses inégalités, de ses ennuis, de ses dégoûts et de ses pensées inutiles : donnez-lui de la facilité et du goût pour les choses célestes et pour les saintes pensées que vous lui inspirez, et qui ne peuvent venir que de vous seul.

Donnez-lui toute l'intelligence et toute la pénétration dont il a besoin, non pas pour devenir habile dans les sciences mondaines, qui enflent le cœur par la vanité, et qui ne le sanctifient jamais, mais pour connaître et vos grandeurs et les vérités importantes qui conduisent à votre amour et à la sanctification de mon âme. Donnez-lui la science des Saints, puisque c'est la seule dont il ait besoin pour parvenir sûrement à son bienheureux terme ; et puisque par votre infinie bonté vous voulez bien être sa nourriture dans la divine Eucharistie, soyez aussi son flambeau, son conducteur, son modèle, son maître et son précepteur.

J'ai bien sujet de gémir, ô mon Dieu ! de vous avoir

reçu tant de fois à la sainte Communion, sans être plus éclairé dans les voies de mon salut et de ma perfection, dans la connaissance de moi-même et de mon Dieu : au milieu des plus brillantes clartés je suis demeuré dans les ténèbres et dans l'ignorance des voies qui pouvaient me conduire à mon souverain bonheur : uni tant de fois au Soleil de justice, je suis resté malheureusement dans l'obscurité d'une nuit affreuse : nourri tant de fois de l'esprit de vérité, je me suis laissé prévenir et séduire par l'esprit d'erreur et de mensonge. Esprit de mon Sauveur, qui êtes en moi, je vous découvre toutes mes plaies, vous les voyez ; guérissez-les, donnez-moi les lumières dont j'ai besoin pour vous connaître, pour vous aimer, pour me connaître et pour me haïr.

ACTIONS' DE GRACES.

Esprit adorable de mon Sauveur, source de lumière et de pureté, je vous adore sous les espèces de la divine Eucharistie, où vous êtes caché ; je vous adore en moi, puisque vous y êtes présent. Tout mon esprit se consacre à vous en actions de grâces de la bonté infinie que vous avez de venir vous renfermer en moi par la sainte Communion que je viens de recevoir.

Que mon esprit se réjouisse en vous, ô mon Sauveur, puisque je possède cet esprit qui vous a animé durant les trente-trois années de votre vie mortelle : oui, je possède cet esprit qui dictait à votre bouche adorable

ces paroles d'esprit et de vie qui éclairaient tous les hommes (*Luc. 4.*); cet esprit qui vous conduisit dans le désert, pour m'apprendre à pratiquer la solitude, la mortification, et pour m'instruire à combattre, à vaincre les tentations du démon, par votre exemple; cet esprit qui souffrit ce trouble et ce frémissement mystérieux à la mort et à la résurrection de Lazare, lorsque vous le tirâtes du tombeau (*Joan. 6.*); cet esprit, enfin, que vous remîtes à la croix, entre les mains de votre Père céleste, pour plaider ma cause et pour me traduire du tribunal de sa justice à celui de sa miséricorde. (*Joan. 13.*)

Cet esprit adorable est donc à moi; il m'appartient, puisqu'il s'est donné à moi dans ce Sacrement; je suis à lui, puisque, selon le langage du grand Apôtre (*Rom. 8.*), ceux qui ont reçu ce divin esprit lui appartiennent, comme ceux qui n'ont pas l'esprit de Jésus-Christ ne sont pas à lui. (*Joan. 6.*) Oui, ô mon Sauveur! je vous appartiens et je ne veux jamais appartenir à d'autre. Esprit de mon Jésus, qui êtes en moi aussi bien que sa chair et son sang, et qui soufflez où il vous plait, favorisez mon âme de votre souffle divin, qui porte partout avec lui et la grâce et l'amour. (*Rom. 8.*) Esprit de mon Sauveur, qui êtes le principe de vie, animez-moi, vivifiez-moi. (*Rom. 7.*) Esprit d'adoption, prenez-moi pour votre enfant, ne m'abandonnez jamais, et faites-moi marcher dans cette sainte nouveauté d'esprit qui détruise en moi celui du vieil

homme, afin que mon esprit, ne se réjouissant jamais qu'en vous seul dans cette vie mortelle et passagère, vous voie à découvert, vous connaisse et vous possède éternellement dans le ciel. (*Cant. M.*)

X^e MÉDITATION.

Sur l'âme de Jésus-Christ dans la sainte Communion.

I. POINT.

Considérez, avant que de vous approcher de la sainte Table, que la plus noble, la plus parfaite, la plus sublime, la plus pure et la plus excellente de toutes les productions qui soient jamais sorties des mains puissantes de Dieu depuis le commencement du monde, est l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que c'est cette même âme que vous allez recevoir dans la sainte Communion.

C'est la portion la plus auguste de l'humanité du Sauveur, c'est l'image la plus parfaite et la plus ressemblante de la Divinité, c'est le souffle le plus pur de sa bouche adorable ; c'est le soupir le plus divin et le plus tendre de son cœur, et l'objet le plus digne de toute l'étendue de son estime, de ses complaisances et de son amour ; et cette âme si sainte, si glorieuse et si divine, après être sortie du corps adorable de Jésus-

Christ qui la remit entre les mains de son Père céleste, après avoir été réunie à ce même corps par une résurrection glorieuse, vient encore se renfermer tous les jours avec son Corps dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie pour s'unir à vous dans la Communion, pour nourrir votre âme, pour lui communiquer avec abondance ses grâces, ses mérites, son amour et sa propre vie. Voilà ce qui doit vous préparer aujourd'hui pour recevoir la sainte Communion.

Pensez donc sérieusement au trésor inestimable que vous allez posséder, en recevant chez vous l'âme de Jésus-Christ : rappelez-vous aussi qu'elle a été, durant trente-trois années, le principe et le soutien de la vie naturelle de cet adorable Sauveur, le sanctuaire où résidaient toutes ses vertus, toutes ses connaissances et toutes ses grâces.

Il est important de faire attention que nous ne sommes pas moins redevables de notre rédemption à l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'à son corps et à son sang, puisque c'est elle qui a accepté le rigoureux sacrifice de la croix, puisqu'elle l'a accepté pour notre amour, et que les peines et les douleurs intérieures qu'il a endurées dans le jardin des Oliviers, aux tribunaux, dans le prétoire et sur le Calvaire, étaient du moins aussi rigoureuses, et aussi sensibles que celles que les bourreaux faisaient endurer à son corps.

D'où procédait, en effet, cette prodigieuse sueur de sang, sinon des combats violents que soutenait alors

cette âme agonisante ? Et la pensée des outrages, des infamies et des supplices honteux auxquels toute sa personne sacrée allait être exposée rendit cette agonie si terrible, que Jésus ne put s'empêcher de s'écrier que son âme était triste jusqu'à la mort. Combien vive ne fut pas sa douleur, lorsqu'il vit tous les disciples s'enfuir et l'abandonner seul au milieu de ses plus cruels ennemis !

En quelle triste situation était cette âme délaissée de ses amis, de son Père, trahie lâchement par un disciple perfide, et prête à être livrée à ceux qui ne respiraient que son sang ! quelles douloureuses réflexions ne faisait-elle pas alors ! quels combats ! quels supplices intérieurs pendant qu'elle priait son Père céleste et qu'elle n'en était pas écoutée, et que, pensant à tout ce qui allait lui arriver de plus humiliant, de plus honteux et de plus cruel, elle soutenait l'agonie de la mort !

On peut ici considérer trois temps différents dans lesquels cette âme toute sainte a travaillé à nous sauver : le premier est celui auquel le Saint-Esprit l'a unie au corps du Sauveur dans l'auguste sein de la divine Marie ; le second est celui auquel elle a été comme arrachée du corps de ce Fils de Dieu, par l'excessive violence des tourments sur la croix, et où il la remit entre les mains de son Père ; et le troisième est celui de la sainte Communion, où cette âme glorieuse, réunie à son corps, s'unit à nous dans ce sacrement

d'une manière ineffable, et vient prendre possession de notre corps, de notre cœur et de notre âme, pour nous donner un témoignage authentique de son amour et un gage assuré de notre bonheur éternel.

On peut donc remarquer dans l'âme de Jésus-Christ une union dans le sein de Marie, une séparation sur la croix, et une réunion dans nous par le sacrement de l'Eucharistie. Cette âme divine et humaine tout ensemble a ébauché notre rédemption au moment de la première union, quand elle a commencé à animer le corps de Jésus-Christ dans l'instant que le Saint-Esprit venait de la former ; elle l'a efficacement opérée au moment de sa séparation sur la croix ; mais elle l'a consommée, et elle la consomme encore tous les jours dans la sainte Communion, où elle nous fait l'application de ses mérites, de ses souffrances et de sa mort. Que ce moment doit nous être précieux, et quel empressement ne devons-nous point avoir à nous approcher d'un sacrement si saint, si efficace et qui fait tout notre bonheur !

Pensez, enfin, que l'âme de Jésus-Christ nous apporte avec elle, dans la sainte Communion, le sceau, le gage et la promesse de notre béatitude éternelle, et qu'elle nous facilite les moyens de parvenir au bienheureux terme de la prédestination, qui est la gloire, en nous donnant la participation et l'impression des vertus qu'elle a pratiquées pendant qu'elle était unie au corps mortel de Jésus-Christ. Nous pratiquons ainsi les ver-

tus avec plus de facilité, et nous résistons aux tentations avec plus de courage ; et voilà le fruit que nous devons tirer de l'union de l'âme de Jésus-Christ avec la nôtre dans la sainte Communion.

II. POINT.

Soyez persuadé, pour votre consolation, que l'âme toute sainte qui soutient et qui anime ce corps adorable de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, ne veut pas seulement entrer dans votre poitrine, avec son corps et son sang, mais qu'elle veut encore s'insinuer dans votre âme et dans toutes ses puissances, pour s'en rendre la maîtresse, pour les réformer, pour les purifier, pour les conduire sûrement et pour les diriger dans leurs différentes fonctions ; pour en consacrer tous les usages, et pour y répandre avec profusion toutes les grâces dont elle est elle-même remplie.

Faites cependant attention que, quelque auguste, quelque sainte et quelque divine que soit l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Communion, elle ne profite cependant de rien à celui qui ne la reçoit que dans sa chair ; l'âme de ce divin Sauveur, qui est glorieuse et toute spirituelle, demande bien plutôt notre âme que notre chair qui est mortelle et sujette à la corruption, et qui ne doit que lui servir de passage pour entrer dans un sanctuaire plus spirituel et plus digne d'elle ; et c'est ne le recevoir que dans sa chair, que de le recevoir sans préparation, sans foi,

sans amour, sans fruit et sans dévotion, comme font les chrétiens lâches et nonchalants, qui s'en approchent assez souvent comme s'ils n'allaient recevoir qu'un pain commun qui ne nourrit que la chair.

Pour se préparer dignement à recevoir une âme si sainte, si pure et si puissante dans ses divines opérations, il est à propos de faire attention qu'elle est composée de ses trois facultés, comme la nôtre, qui sont la mémoire, l'entendement et la volonté : la mémoire de Jésus-Christ était un sanctuaire qui n'était rempli que de Dieu ; son esprit n'était occupé qu'à penser à Dieu, qu'à lui rendre de continuels hommages ; il ne songeait qu'au salut et à la sanctification de tous les hommes, et sa volonté était inséparablement unie à celle de son Père céleste.

La sainte Communion est sans contredit le plus excellent remède et le plus souverain préservatif que nous puissions trouver contre tous les péchés que nous commettons ordinairement par ces trois facultés de notre âme ; elle nous donne, dans l'âme de Jésus-Christ que nous y recevons, un parfait modèle sur lequel nous devons nous régler, et un admirable et puissant secours pour nous faciliter la pratique de ce que Dieu exige de nous dans l'usage de ces trois puissances de notre âme.

Comme notre mémoire n'est que trop souvent remplie du souvenir dangereux, tantôt des injures vraies ou prétendues que nous avons reçues, tantôt des plai-

sirs passés, tantôt des discours dangereux que nous avons entendus et qui ne laissent aussi que trop souvent des impressions qu'il faut nécessairement combattre si l'on veut conserver son cœur dans la pureté, Jésus-Christ nous donne dans la sainte Communion de quoi nous préserver de tous ces dangers auxquels nous sommes exposés si fréquemment ; il l'a instituée, en effet, comme un délicieux mémorial des merveilles surprenantes qu'il a opérées pendant son séjour sur la terre ; merveilles qui avaient pour fin la gloire de Dieu son Père, le salut des pécheurs, la guérison des malades qui imploraient sa charité, et en particulier notre amour : c'est encore un mémorial de ses miséricordes, qui sont infinies, et surtout des douleurs excessives qu'il a endurées, du sang qu'il a répandu dans le cours de sa passion, de la mort qu'il a soufferte sur le Calvaire pour nous donner la vie de la grâce et la vie de la gloire.

Le Dieu des miséricordes, dit le Prophète royal (Ps. 110.), *a fait un mémorial de ses merveilles, en donnant un précieux aliment à ceux qui vivent dans sa crainte, et il se souviendra lui-même éternellement de ce testament*, qui nous est si avantageux, par lequel il a bien voulu se donner à nous jusqu'à la consommation des siècles ; et le souvenir si salulaire qu'il nous fournit dans la sainte Communion, doit prendre dans notre mémoire la place de tout souvenir dangereux qui tendrait à porter la corruption dans notre âme,

dans notre cœur et dans nos sens. Ainsi notre mémoire doit être occupée de Dieu seul dans cette action si sainte et si importante. En voici la pratique : Avant la sainte Communion, elle doit s'occuper du souvenir douloureux de ses péchés, pour les pleurer amèrement, et commencer sa préparation par l'acte de la contrition la plus parfaite, afin que Dieu les lui pardonne, et que l'âme, ainsi purifiée par les larmes de la pénitence, reçoive toute la plénitude des grâces qui sont attachées à ce grand Sacrement. Dans le temps de la Communion, elle doit être occupée du souvenir de la passion et de la mort de Jésus-Christ, pour y compatir et pour en mériter une application plus parfaite ; pour la représenter et pour l'annoncer, selon l'expression du grand Apôtre. (1. Cor. 11.)

Mais après la Communion elle doit se remplir de l'agréable souvenir de ses merveilles, de ses bontés et de ses miséricordes, pour les reconnaître, pour lui en rendre de continuelles actions de grâces, pour les graver chez elles en caractères ineffaçables.

L'esprit de Jésus-Christ doit faire une impression de grâces sur le nôtre, humilier et guérir son orgueil, réformer ses airs méprisants, et retrancher ses vaines curiosités. La volonté de Jésus-Christ s'unissant à la nôtre, doit réprimer ses révoltes, régler ses désirs, contenir ses mouvements, étouffer ses sentiments imparfaits, purifier son amour, vaincre ses entêtements et lui inspirer une entière conformité à celle de

Dieu. Enfin, l'âme tout entière de Jésus-Christ doit purifier la nôtre, la remplir et la sanctifier de ses grâces, et lui donner de la générosité et de l'ardeur pour la pratique des vertus.

SENTIMENTS.

Glorifiez Dieu, ô mon âme ! et que tout mon intérieur, dit le Prophète (*Ps. 11.*), c'est-à-dire, que toutes les facultés de mon âme bénissent son saint nom. Glorifiez et portez Dieu avec dignité dans votre corps, c'est le grand Apôtre qui vous y invite (*1. Cor. 6.*) ; mais si le Corps adorable d'un Dieu qui se donne à vous dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie mérite vos respects et vos adorations, parce qu'il est hypostatiquement uni à Dieu, que ne devez-vous point à sa sainte âme, qui en était la maîtresse, et qui soutenait sa vie ? Si le corps de Jésus-Christ s'est laissé déchirer de coups, s'il a été couvert de plaies, s'il a perdu tout son sang pour vous délivrer du péché, de la mort et de l'enfer, et pour vous ouvrir le ciel, c'est parce que sa bienheureuse âme s'est volontairement soumise à ce rigoureux et sanglant sacrifice pour votre amour.

Portez donc avec un profond respect cette âme divine non-seulement dans votre corps, où elle est réellement par la sainte Communion ; mais portez-en l'image et l'impression dans toutes les puissances de votre âme ; portez avec amour et vénération cette âme sainte et sanctifiante dans votre mémoire ; demandez-lui avec

ardeur qu'elle remplisse totalement et qu'elle consacre ce sanctuaire ; qu'elle en extirpe pour toujours tout ce qui pourrait porter la moindre flétrissure dans votre âme, et qu'elle n'y laisse que le souvenir de vos misères et de ses miséricordes qui sont infinies.

Portez-la dans votre entendement, prenez-la pour la directrice de toute votre vie, de toutes vos pensées, de toutes vos connaissances, de tous vos projets et de toutes vos actions. Cette âme sainte veut encore unir sa volonté à la vôtre par ce grand Sacrement : n'y mettez point d'obstacles ; souhaitez, au contraire, cette divine union avec toute l'ardeur dont vous êtes capable : faites régner en vous la volonté de Jésus-Christ à la place de la vôtre, et qu'elle y règne absolument et en souveraine ; apprenez à faire en tout celle de Dieu, et il fera la vôtre.

ACTIONS DE GRACES.

C'est à présent, mon divin Sauveur, que je dois vous aimer plus que jamais, et vous aimer non-seulement de tout mon cœur, mais encore de toute mon âme, selon votre divin précepte, parce que vous venez de me donner la vôtre dans la sainte Communion que je viens de recevoir. Ce n'était pas assez pour votre amour de l'avoir exposée à la plus rude et à la plus rigoureuse de toutes les agonies dans le jardin des Oliviers, où son extrême tristesse se manifesta si évidemment par la sueur sanglante de tout le corps qu'elle achevait d'animer ; ce n'était pas assez de l'avoir don-

née sur la croix pour la rédemption de tous les hommes, lorsque la rigueur excessive des supplices l'obligea de se séparer de votre corps, et de passer entre les mains du Père céleste, vous me la donnez encore ici tout entière, puisqu'elle anime le corps adorable que je viens de recevoir. Comme j'ai l'honneur à présent de posséder en moi le même Sauveur, le même Dieu, la même chair, le même sang et la même âme dont votre divine Mère était remplie, ne puis-je pas emprunter les paroles de son sacré cantique d'actions de grâces et dire avec elle (*Luc, 2.*) : Glorifiez le Seigneur, ô mon âme ! et que mon esprit soit ravi de joie en Dieu mon Sauveur qui a bien voulu regarder ma bassesse. Il ne s'est pas contenté de me donner sa chair, son sang, son cœur et tout son corps dans le sacrement de l'Eucharistie, il me donne encore son âme pour sanctifier, pour consacrer et pour sauver la mienne.

Tout grand qu'il est, il a assez de bonté pour descendre de son trône céleste, et s'incliner jusqu'à moi, qui n'ai que la bassesse et le néant en partage, pour venir habiter en moi et pour me combler de joie, si je sais goûter mon bonheur ; il ne tient donc qu'à moi que cette âme toute sainte et toute puissante opère en moi de grandes choses, et qu'elle me comble de toutes sortes de biens.

Ah ! Seigneur, quelles actions de grâces ne dois-je point rendre à cette bienheureuse âme que je possède ! Insinuez-la dans toutes les puissances de la

mienne, afin que ma mémoire ne se ressouvienne que de vous, que mon esprit ne pense qu'à vous, et que ma volonté n'aime que vous dans le temps et dans l'éternité.

XI. MÉDITATION.

Sur la vie de Jésus-Christ dans la sainte Communion.

I. POINT.

La vie de Dieu, qui est la nourriture et qui fait le bonheur des Anges et des Saints dans le ciel, est aussi la nourriture et la vie des justes voyageurs sur la terre, qui participent au Corps et au Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Communion. Quelle excessive bonté dans le Dieu tout-puissant que nous adorons, de donner aux uns et aux autres sa propre vie en nourriture ! Il y a cependant cette différence, que les bienheureux qui jouissent de Dieu dans le ciel, et qui sont arrivés à ce terme qu'ils avaient tant désiré, reçoivent cette vie de Dieu, telle qu'elle est en Dieu même dans le plus brillant de sa gloire, sans en être éblouis, c'est-à-dire à découvert, sans voile, sans nuage, sans aucun déguisement ni adoucissement, parce qu'étant glorieux et dégagés de tout commerce des sens corporels, Dieu les a rendus capables de recevoir et de digérer cette

forte nourriture, étant forts de la force de Dieu même. Car ils vivent immédiatement de la vie de Dieu, parce qu'ils sont immédiatement unis à Dieu, par une demeure intime et réciproque, et par une union étroite de substance à substance, sans aucun milieu ni intervalle qui les sépare : ils sont en Dieu, et Dieu est en eux ; ainsi ils ont la force de Dieu, pour digérer la vie de Dieu.

Mais les justes qui sont encore voyageurs sur la terre, reçoivent à la vérité le même aliment de la vie de Dieu dans la sainte Communion, qui fait toutes leurs délices et toute leur consolation dans leur exil ; mais cette vie de Dieu est déguisée, elle est adoucie, elle est cachée sous les espèces eucharistiques qui obscurcissent les rayons de sa gloire : elle est comme affaiblie, ainsi qu'elle l'était sous une ombre favorable, lorsque le Saint-Esprit opéra le mystère de l'incarnation du Verbe dans l'auguste sein de Marie ; et pour me servir de l'expression des saints Pères, cette vie de Dieu est *lactifiée* et proportionnée à l'infirmité de la créature.

En effet cet adorable Sauveur nous regarde comme des enfants dont l'estomac ne peut pas digérer ce pain substantiel, s'il n'est pas déguisé et assaisonné à l'usage de notre faiblesse ; pour y condescendre, il nous présente dans le sacrement de l'Eucharistie, son sein divin ; et le lait délicieux qui en découle en abondance est le même pain céleste dont les Anges et les Saints sont nourris et rassasiés dans la gloire, comme le lait

que les mères donnent à leurs enfants, est le même pain dont elles se nourrissent elles-mêmes, quand la nature toujours industrieuse, et conduite par celui qui est l'auteur, opère chez elles ce changement merveilleux, pour rendre cette nourriture plus douce et plus facile à digérer, en attendant que l'estomac de leurs enfants ait acquis assez de force, par la succession du temps, pour digérer le pain sans qu'il soit déguisé.

C'est ainsi que ce Dieu caché que nous recevons à la sainte Table, est le même que le Dieu révélé dont nous jouirons dans le ciel, si nous faisons, pendant cette vie mortelle, un saint usage de ce pain eucharistique qui nous donne la vie de Dieu et Dieu même. Alors que nous ne voyons Dieu que par les yeux de la foi et voilé sous les espèces qui le cachent à nos yeux, les Saints élevés et fortifiés par la lumière de la gloire, voient à découvert, sans voile et sans énigme, le Dieu vivant qui les nourrit de sa propre substance, et qui les anime de sa propre vie ; ils sentent la douceur ineffable et la force infinie de cette vie de Dieu, qui les soutient, qui est la même que celle dont parlait l'Ange du Seigneur à Tobie, quand il lui disait : Je paraissais boire et manger avec vous comme les autres hommes, mais j'use d'une nourriture et d'une boisson invisibles. C'était cette vie de Dieu, et cette vision béatifique dont il voulait parler, et dont il était inséparable, quoiqu'il fût sur la terre.

Ces bienheureux Esprits sont absorbés et noyés

* dans ce vaste océan de la Divinité et dans ce torrent délicieux de la volupté, et nous ne sentons que de petits écoulements de ces chastes plaisirs, quoique nous en possédions la source comme eux. Nous avons besoin de préparations laborieuses, nous puisons avec peine et dans un puits profond cette eau vive qui rejailit jusqu'à la vie éternelle ; mais dans le ciel, cette vie divine est une pluie qui arrose avec une douceur et avec une abondance merveilleuses : chez les bienheureux, cette vie est permanente, et nous ne l'avons qu'en passant.

Cependant nous sentons bien, quand nous nous sommes approchés de la sainte Table avec ferveur, que c'est quelque chose de plus que du pain commun ; nous sentons une force, une vie surnaturelle, qui remplit notre âme, qui la comble d'une joie spirituelle et sensible, qu'elle ne peut exprimer, et qui la fait vivre d'une vie délicieuse et nouvelle. Or cette vie ne peut être qu'un précieux écoulement de la vie de Dieu, qui s'insinue imperceptiblement avec la Communion dans notre âme et dans toutes ses puissances.

Ce goût exquis, ce sentiment délicieux qu'on ne peut définir et auquel la chair n'a point de part, cette joie pure et toute spirituelle qui se répand chez nous d'une manière ineffable, ces ardeurs secrètes, semblables à celles que ressentaient les disciples d'Emmaüs pendant qu'ils étaient avec Jésus-Christ, ces désirs fervents de la perfection, ces résolutions généreuses d'être à Dieu,

ces dégoûts des créatures, cette facilité à faire l'oraison et à pratiquer la vertu ; cette force nouvelle contre les différentes tentations qui nous attaquent, et que nous ressentons ordinairement après une bonne Communion, nous font bien connaître qu'il y a chez nous une vie cachée qui nous anime, et que cette vie ne peut pas procéder des aliments ordinaires, qui ne soutiennent que le corps, mais de la vie de Dieu qui nous est communiquée par la réception de la sainte Eucharistie.

II. POINT.

Considérez qu'un chrétien lâche et tiède, qui néglige de s'approcher souvent de la sainte Communion, parce qu'il ne veut pas réformer son cœur, parce que les préparations qu'il faut apporter à cet auguste Sacrement lui paraissent trop laborieuses, ou bien qui ne s'en approche que par coutume et sans sentiment de Dieu, ne peut être considéré dans le christianisme que comme un arbre faible, languissant et presque mort, ou, tout au plus, comme un sauvageon stérile qui n'a que des feuilles, et qui est incapable de porter de bons fruits.

Le chrétien tiède et nonchalant est donc cet arbre infructueux qui court de grands risques d'être mis au feu, parce qu'il occupe dans l'Eglise une place qu'un autre remplirait bien mieux que lui ; il ne possède qu'une vie animale et imparfaite ; toutes ses actions

n'ont rien qui soit animé par l'esprit de Dieu ; toutes ses vues sont basses et terrestres, et elles n'ont rien de généreux ni d'élevé ; et il ne produira jamais rien de bon, jusqu'à ce qu'il soit enté et greffé sur la vie de Dieu ; c'est ce qui ne se peut faire que par une bonne Communion.

Cette Communion, en effet, peut être considérée comme une greffe spirituelle et divine ; par elle, Jésus-Christ tout entier est greffé sur nous, il nous ôte tout ce que nous avons d'étranger, de stérile et de sauvage ; il réforme tout ce qu'il trouve en nous d'imparfait, il élève en nous la vie naturelle que nous menons, à un ordre supérieur ; il nous donne des vues plus pures, des motifs plus parfaits et plus élevés ; il nous fait porter des fruits plus nourrissants et plus agréables à son goût et au nôtre.

Comme cet adorable Sauveur est en nous le principe de la vie, et de la vie spirituelle et divine, il anime toutes nos actions, il nous met en mouvement par son esprit, il purifie nos sentiments, il les dirige vers lui seul, et souvent il met les siens à la place des nôtres : de nos vertus morales, qui ne méritent que des récompenses temporelles, il en fait, par cette greffe divine, des vertus chrétiennes, qui méritent, avec la grâce que nous recevons dans le sacrement, des récompenses éternelles.

En un mot, le sauvageon est greffé, il ne doit plus vivre que de la vie de Dieu. S'il s'élève de terre vers le

ciel, s'il prend de nouvelles forces et de nouveaux accroissements, s'il pousse des branches nouvelles et de plus belles feuilles ; s'il produit des fruits plus beaux, plus abondants et d'un suc plus délicieux et plus nourrissant que quand il n'était qu'un simple sauvageon, tout vient de la sève qu'il tire de cette greffe divine, qui se répand avec abondance dans toutes les puissances de son âme ; elle purifie sa mémoire du souvenir dangereux des choses terrestres ; elle y grave en leur place celui de ses miséricordes, de sa mort et de sa passion ; elle donne à son esprit plus de facilité à s'occuper des vérités célestes, elle lui fournit des pensées saintes, elle lui ouvre l'intelligence pour bien entendre les choses les plus sublimes, elle fait naître dans sa volonté et dans son cœur des sentiments plus purs et des désirs plus parfaits et plus ardents, et la rend beaucoup plus attentive pour combattre les sentiments charnels qui pourraient s'élever en elle ; pour tout dire en un mot, c'est Jésus-Christ qui l'anime, qui pense, qui aime, qui agit et qui vit en elle.

Il est vrai que ce sauvageon qui, par le saint usage de la Communion, est devenu un arbre fruitier dans le champ mystérieux de l'Eglise, et dans le jardin où le céleste Epoux prend ses délices, tient encore à la terre par nécessité et par sa condition mortelle, et qu'il est obligé de tirer de cette terre la nourriture matérielle qui soutient son corps, nourriture qui ne peut être que terrestre : mais la sainte Communion qu'il reçoit

souvent avec amour, est une nourriture et une greffe spirituelle qui soutient son âme, qui la fortifie, qui lui donne une vie nouvelle, un être nouveau infiniment plus parfait que le premier, et qui la fait croître insensiblement en lumières, en sagesse, en piété, en amour, en ferveur, en sentiments et en vertus héroïques.

. Cet arbre mystérieux, planté, greffé et arrosé de la main de Dieu, s'élève peu à peu, et à mesure qu'il est engraisé de cette divine nourriture, il monte jusqu'au ciel : il n'est plus ce qu'il était, il est passé de la faiblesse et de l'infirmité de la créature à la force et à la vie de Dieu, parce qu'il a l'avantage d'être nourri de sa propre substance ; il doit par conséquent avoir changé sa manière de vivre et d'opérer ; ses pensées doivent être plus pures, ses sentiments plus détachés, et ses actions plus saintes et plus dignes du principe adorable qui le met en mouvement, parce qu'il doit être transformé en celui qui vit en lui, et qui l'anime de son esprit et de sa grâce, de son amour et de sa vie divine.

Le désir le plus naturel et le plus violent des hommes mortels est celui de la vie ; il n'est rien qu'on ne fasse pour la prolonger ou pour la sauver : si vous l'aimez cette vie, courez à la sainte Communion avec ardeur ; c'est là que vous trouverez dans sa source, non pas une vie naturelle, qui vous procure un séjour plus long de quelques années sur la terre, mais une vie surnaturelle et divine qui vous rendra immortel :

ce pain des Anges sera en vous une source d'eau vive qui rejaillira jusqu'à l'éternité. Recevez donc avec délices, dit l'apôtre saint Jacques (*ch. 1.*), ce Verbe inséré et greffé, qui peut sauver votre âme et lui donner tout ensemble et la vie de la grâce et la vie de la gloire.

SENTIMENTS.

Mon cœur et ma chair, s'écriait le Roi-Prophète (*Ps. 83.*), se sont réjouis en Dieu vivant. Ah ! que cette exclamation serait bien plus vive et bien plus ardente, si la bouche de celui qui l'a prononcée avait servi de passage au corps adorable de Jésus-Christ, et si son cœur avait eu le bonheur de servir de temple et de sanctuaire à la chair, au sang, au cœur, à l'âme et à la divinité de ce Dieu vivant qui lui causait tant de joie ! Ce prophète, ô mon Dieu ! ne vous possédait qu'en figure, et j'ai l'avantage et le bonheur de vous posséder en réalité : cependant il était tout rempli de ferveur, ses expressions étaient toutes de feu, et je suis dans la tiédeur et la nonchalance ; sa pénitence excessive et son amour constant et généreux lui avaient mérité la grâce, qui est un précieux écoulement de la vie divine, et je possède dans la sainte Communion la source de cette grâce et le principe de cette vie, cependant je suis toujours languissant.

Vivez donc de la vie de Dieu, ô mon âme ! ne languissez plus, ne mourez plus par de nouvelles infidé-

lités à la grâce ; ne faites plus des œuvres de mort, puisque vous possédez en vous, par la sainte Communion, le destructeur de la mort et l'auteur de la vie : ne soyez plus un sauvageon stérile et infructueux, qui occupe inutilement la terre où il est planté, et qui ne porte que des feuilles inutiles, et des fruits amers qui ne sont bons que pour les bêtes.

A présent que vous êtes greffée et que l'Auteur de la vie est enté sur vous, portez en abondance les fruits délicieux de la grâce, portez aussi par avance ceux de la gloire, dont vous avez si souvent reçu le précieux germe qui ne demande qu'à se produire ; ne soyez plus un cadavre infect, sans sentiment et sans action : vivez, pensez et agissez en Dieu, avec Dieu et pour Dieu.

Mangez la vie, s'écriait saint Augustin (*de cap. c. 2.*), buvez la vie, vous aurez la vie de Dieu ; cette vie est entière ; elle est saine, sainte, et exempte de la mort ; c'est en communiant souvent et dignement que vous participerez à la vie du corps, de l'âme et de la divinité de Jésus-Christ.

ACTIONS DE GRACES.

O mon adorable Sauveur ! sans vous qui êtes un Dieu vivant et l'auteur de la vie, j'étais mort, parce que j'étais condamné à perdre la vie, et que j'avais mérité la mort. Mais, ô divin Libérateur ! vous êtes venu m'apporter et la grâce et la vie ; je ne pouvais

en effet entrer en grâce, ni espérer la vie, que par vous seul : vous étiez mon unique ressource ; cette vie était cachée avec vous en Dieu, et vous ne pouviez me la donner sans perdre celle que vous possédiez comme homme, et sans souffrir la mort, et vous l'avez fait. (*Luc. 8.*)

Aussi avez-vous dit, par la bouche de votre disciple bien-aimé (*Joan. 10.*), que vous êtes venu pour me donner la vie, et vous vous êtes acquitté de votre divine parole en vous revêtant de ma chair, et en souffrant la mort la plus cruelle et la plus honteuse pour mon amour : mais vous avez eu encore la bonté d'ajouter à cet oracle de vie, que vous êtes venu pour me la donner avec plus d'abondance : et c'est cette vie divine et cette surabondance de vie que vous avez voulu renfermer dans cet aliment sacré de nos autels, et dans ce pain céleste, qui est appelé par excellence, le pain des Anges et le pain de vie, que je viens de recevoir dans la sainte Communion.

Je vivrai donc, ô mon Sauveur ! et je vivrai de la vie de la grâce, puisque j'en ai le précieux germe auprès de mon cœur : j'ajoute encore avec confiance, que je vivrai de la vie de la gloire, puisque j'ai le bonheur d'en posséder en moi le gage et l'assurance, et que vous m'avez assuré vous-même, que celui qui mange ce pain de vie vivra éternellement. (*Joan. 13.*) Ah ! Seigneur, est-ce trop de ma vie tout entière pour reconnaître, comme je le dois, ce grand bienfait ?

hélas ! je sens ici ma reconnaissance chargée et comme accablée de tant de biens et de tant de faveurs, que je n'y puis répondre, à moins que vous n'ayez la bonté de m'apprendre vous-même comment je les dois reconnaître, et que vous ne mettiez dans mon cœur et dans ma bouche des sentiments et des paroles qui soient dignes de vous.

XII^e MÉDITATION, ET SECONDE

Sur la vie de Jésus-Christ dans la sainte Communion.

I. POINT.

L'adorable Sauveur que nous recevons dans la sainte Communion, est non-seulement un Dieu vivant, mais, selon ses propres oracles, il est encore la vie, parce qu'étant Dieu et un Dieu indépendant et éternel, il subsiste par lui-même, que tout ce qui est en lui est vie, et que personne ne peut vivre que par lui. (*Joan. 1.*)

Sa chair est vie; son sang, son âme, sa divinité, toute sa personne, tout ce qui le compose et tout ce que nous recevons à la sainte Table est vie, et capable de nous donner la vie : il n'y a pas même jusqu'à ses paroles qui ne soient esprit et vie, parce qu'elles détruisent en nous l'empire de la mort, et qu'elles produisent la vie de la grâce. (*Joan. 6.*)

On reçoit donc la vie en soi avec tous ses précieux apanages, quand on communie dignement, parce qu'on reçoit un Dieu vivant, et l'Auteur de la vie ; et cette vie divine qu'il communique dans cet auguste Sacrement, est d'autant plus durable, plus forte, plus délicate et plus sainte, qu'on s'en approche avec plus de foi, plus de pureté et plus d'ardeur. Qu'il est donc étrange l'aveuglement des hommes qui, avec un amour si excessif et si désordonné pour la vie, et une si grande horreur de la mort, négligent de s'approcher souvent de cet adorable principe de la vie.

Je ne parle pas ici d'une vie commune et ordinaire, qui résulte de la seule union de l'Âme avec le corps, et qui ne produit que des actions naturelles et conformes au principe qui la fait agir, mais d'une vie infiniment plus sublime, puisqu'elle est spirituelle et divine ; qui la fait agir d'une manière surnaturelle, et qui résulte de l'union intime de notre Âme avec le Dieu vivant qu'elle reçoit dans le Sacrement adorable de nos autels où elle a l'honneur d'être élevée à la participation de la nature divine.

En effet, c'est dans la sainte Communion que ce Dieu vivant prend entièrement possession de notre personne : notre mémoire, notre esprit, notre volonté entrent dans son domaine d'une manière toute singulière, et il en prend soin comme d'un bien qui est à lui, quand nous le recevons avec un esprit d'humilité, de foi, de pureté et d'amour.

Nourris et fortifiés de ce divin aliment, cet adorable Sauveur opère dans notre âme, d'une manière très-sublime, ce que notre âme opère dans notre corps d'une manière toute naturelle, parce qu'il en est l'âme et la vie : il est tout entier dans toute sa substance et dans toutes ses facultés, il agit par elle et avec elle, et il rend ainsi toutes ses actions dignes de la vie éternelle, parce qu'il ne les envisage plus alors comme les actions d'une pure créature, mais comme les siennes propres ; il les récompense d'une manière proportionnée au principe qui les produit et à la vie dont elles sont animées, qui est la sienne ; en les couronnant, il les couronne comme les dons de sa libéralité.

Je suppose qu'on apporte à ce divin Sacrement la vie de la grâce, qu'on a soigneusement conservée par l'éloignement de tout ce qui peut la faire perdre, ou qu'on a réparée ou recouvrée par le sacrement de la pénitence : cependant cette grâce et cette vie sont faibles, parce qu'elles ne sont pas parfaitement unies au principe adorable d'où elles procèdent, ni soutenues par ce précieux aliment qui les nourrit, qui les entretient et qui leur donne toute leur force ; avec cette grâce commune, on agit trop naturellement ; et si l'on pratique la vertu, on le fait d'une manière humaine et imparfaite.

Mais dans la sainte Communion, Jésus-Christ, qui est lui-même notre aliment, fortifie cette grâce et soutient cette vie par la sienne, qui s'insinue en nous, et

qui prend la place de la nôtre. Auparavant nous agissions de nous-mêmes, et nos actions n'étaient que de simples productions de la créature ; mais après une bonne, et à plus forte raison, après plusieurs bonnes Communions, c'est Jésus-Christ qui pense, qui désire, qui aime, qui parle et qui agit en nous : et, selon le sublime langage de saint Paul (*Gal. 20.*), *ce n'est plus nous qui vivons, mais Jésus-Christ qui vit en nous* ; nous ne sommes plus que les instruments et les organes, nos actions et nos vertus ont des vues plus nobles et plus élevées, et des motifs plus purs et plus parfaits.

Concluez de là que si Jésus est la vie de nos âmes, comme nos âmes sont la vie de nos corps, il faut approcher le plus souvent que nous pourrons de la divine Eucharistie, où cette vie est cachée en Dieu, et nous en approcher avec ferveur, parce que, comme notre âme ne peut animer notre corps, quoiqu'elle en soit la vie, que par le secours des aliments matériels, Jésus-Christ, pour l'ordinaire, ne vivifie point notre âme sans l'aliment spirituel de son corps et de son sang.

Un bon communiant devient semblable au Fils de Dieu, dit un saint Docteur ; il est transformé en lui, il participe à sa vie divine, quoiqu'il paraisse agir d'une manière tout humaine. Outre la grâce qu'il possède, qui est la vie de l'âme, il porte encore en lui le précieux germe de la vie immortelle ; et ce germe infiniment fécond produira bientôt son fruit si l'arbre est bien cultivé, s'il est soutenu de son suc divin, engraisé

de cette Chair vivifiante, et souvent arrosé du Sang de Jésus-Christ, qui lui donnera peu à peu son accroissement, jusqu'à ce qu'il monte à la vie éternelle.

Songez maintenant aux communions que vous avez faites jusqu'à présent, au fruit que vous en avez retiré, et au profit que vous auriez dû en faire ; et si vous ne sentez pas encore les effets de cette vie surnaturelle, concluez que vous n'y avez pas apporté assez de préparation, assez de foi, assez de désirs, assez de pureté, ni assez d'amour, et que vous en rendrez un compte sévère : préparez-vous dorénavant avec plus de soin, et vivez, dit saint Augustin (*in Joan.*), comme si vous deviez communier tous les jours.

II. POINT.

Pensez sérieusement aux grands engagements que vous contractez en participant à la vie de Dieu dans la sainte Communion : ces engagements sont renfermés dans ces admirables paroles de Jésus-Christ rapportées par son Disciple bien-aimé (*Joan.* 8) : *Celui qui me mange vivra par moi*, c'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin (*hic*), celui qui veut recevoir la vie, doit changer de vie et mettre tout en usage pour conformer la sienne à celle du Dieu incarné qu'il reçoit dans la sainte Eucharistie, d'autant qu'il ne peut pas participer à cette vie divine, qu'il ne travaille de toutes ses forces à s'en rendre digne en menant une autre vie, parce que cet adorable Sacrement n'opère la vie

dans nos âmes, qu'à proportion des dispositions que nous y apportons, quelque puissant qu'il soit de lui-même, il veut absolument que nous travaillions avec lui, et il n'opère ordinairement rien sans nous.

Ce saint Docteur s'écrie ensuite (*Id. ib.*) : O signe admirable d'unité ! ô lien précieux de charité ! que vous êtes digne de nos désirs, de nos recherches, de notre amour et de nos empressements ! voulez-vous vivre, non pas de cette vie terrestre et charnelle dont vivent la plupart des hommes, mais d'une vie heureuse, d'une vie sublime, en un mot, de la vie de Dieu ? Approchez-vous avec ardeur de cet adorable Sacrement : adhérez, dit ce saint Docteur (*ibid.*), au corps vivant de Jésus-Christ, soyez-lui incorporé, et ne vous en séparez jamais. Comme s'il voulait dire : vivez à Dieu, vivez de Dieu, vivez en Dieu, et vivez pour Dieu, puisque vous avez le bonheur de posséder en vous, par la sainte Communion, la vie de Dieu.

Vivre à Dieu, c'est lui rapporter toutes ses pensées, toutes ses vues, tous ses projets, toutes ses espérances, toutes ses prétentions, tous ses sentiments, toutes ses actions, comme à son dernier terme ; c'est être dans un rapport et dans une direction continuelle vers cet adorable objet ; c'est avoir une tendance d'amour vers lui seul, sans rien souhaiter qui lui soit étranger ; c'est n'aspirer que vers lui seul ; c'est le regarder dans toutes ses actions comme son principe, comme son centre et comme sa fin ; et c'est ce que doit opérer en

nous la sainte Communion, quand nous nous en approchons avec les dispositions qu'elle demande, et qu'après l'avoir reçue, nous prenions soin d'en conserver la grâce, le souvenir et l'impression.

Vivre de Dieu, c'est ne se soutenir que de lui seul ; c'est ne plus compter sur tous les secours humains, et se reposer de tout sur lui seul, sans inquiétude et sans aucune alarme de tout ce qui pourrait arriver de plus fâcheux, excepté seulement ce qui regarde le salut éternel : c'est conserver avec un soin très-exact et une fidélité inviolable la grâce, l'esprit et l'impression de la vie de Dieu, qu'on a reçus à la sainte Table, de manière que, comme le corps ne tire les forces naturelles qui le font agir que des aliments matériels dont il se nourrit, notre âme ne tire toute sa force, tout son courage et toute sa vie spirituelle que de cette divine nourriture.

Enfin, c'est agir en toutes choses comme une personne nourrie et soutenue de la vie de Dieu : mais de quelles grandes actions un vrai chrétien n'est-il pas capable, quand son âme ne vit que de Dieu ! Quel admirable progrès ne fait-il pas dans la piété, dans les bonnes œuvres et dans l'amour de Dieu !

Vivre en Dieu, c'est ne se séparer de cet aimable centre par aucune dissipation volontaire, encore moins par aucune attache sensible à la créature, qui puisse tant soit peu partager le cœur et l'attendrir. C'est ne chercher son repos qu'en lui seul ; c'est s'y plaire comme dans un lieu de délices ; c'est l'avoir toujours

présent à la mémoire, à l'esprit et au cœur, par une attention fidèle, tendre et respectueuse.

Vivre en Dieu, c'est ne jamais oublier les divines miséricordes qu'il nous a faites par le canal de cet adorable Sacrement ; s'en ressouvenir souvent avec une reconnaissance toute cordiale ; c'est être vivement pénétré de la bonté infinie qu'il nous a marquée en s'unissant à notre chair par son incarnation, à notre âme par les grâces qu'il nous fait tous les jours, et à l'un et à l'autre par le Sacrement de l'Eucharistie, où il nous donne sa propre vie en nous donnant son corps, son sang, son âme et sa divinité en nourriture, et où il nous donne encore des gages assurés d'une vie bien plus précieuse et plus durable, qui est celle de la gloire où nous vivrons éternellement en Dieu, et de la vie de Dieu, sans crainte de la perdre.

Enfin, vivre pour Dieu, c'est lui consacrer sans réserve tous les moments de notre vie, par amour et par reconnaissance de ce qu'il nous a donné la sienne une fois sur le Calvaire pour nous sauver de la mort, et mille fois à la sainte Communion pour nous procurer la vie de la grâce, et pour nous assurer celle de la gloire : c'est ne jamais sortir de la disposition, du moins habituelle, de lui faire un sacrifice généreux de notre vie, s'il était question de la perdre pour sa gloire et pour son amour : c'est lui offrir cordialement tous nos biens, lui consacrer tous nos talents, tout notre esprit, toute notre mémoire, tout notre cœur et toutes

nos actions, en un mot, tout ce que nous possédons et tout ce que nous sommes : voilà les réflexions qui doivent vous occuper avant que de vous approcher de la sainte Table et après que vous en serez sorti. Examinez ici vos dispositions, vivez à Dieu, de Dieu, en Dieu et pour Dieu, et vous serez digne de communier tous les jours.

SENTIMENTS.

Quand pourrai-je, ô mon Sauveur, prononcer sans crainte ces admirables paroles du grand Apôtre (*Gal. 2. 20.*) : Je vis ; non, ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi ! J'ai reçu tant de fois ce Dieu vivant à la sainte Table, je me suis si souvent nourri de sa chair et de sa divinité ; son cœur qui est la vraie source de la vie, s'est si souvent placé auprès du mien par la sainte Communion ; ai-je donc vécu de la vie de Dieu, après avoir reçu de lui un si grand bienfait ?

Au lieu de vivre à mon Dieu, hélas ! je n'ai vécu qu'à moi-même, j'ai mille fois résisté à ses ordres, méprisé ses inspirations et secoué l'aimable joug qu'il m'avait imposé, comme si je ne dépendais plus de lui, et comme s'il n'était plus mon maître : aveuglé par mon orgueil et par mon amour-propre, je me suis rapporté à moi-même toutes mes actions, comme à ma dernière fin ; et ces œuvres n'étaient pas des œuvres de vie, ni d'un chrétien qui avait reçu la vie dans la sainte Communion.

Au lieu de vivre de Dieu, je n'ai vécu que d'une vie charnelle, terrestre et animale ; peu soigneux de conserver cette vie surnaturelle que j'avais reçue dans le Sacrement qui me l'avait conférée, je l'ai perdue en me répandant avec trop de dissipation parmi les créatures, négligeant ainsi le recueillement et la présence du Dieu vivant qui m'était venu visiter.

Au lieu de vivre en Dieu, et de demeurer en lui après l'avoir reçu, je suis trop tôt sorti de cet aimable centre qui m'attirait avec une infinie charité, pour aller chercher mon repos ailleurs, et je ne l'ai jamais trouvé : enfin, au lieu de vivre pour Dieu, j'ai vécu pour les créatures, et j'ai eu pour elles des égards et des complaisances que je ne devais qu'à lui seul : j'ai vécu pour le monde, pour la vanité ; quel étrange aveuglement !

Dieu vivant et vivifiant, pain d'esprit et de vie, qui soutenez l'âme, l'esprit et le cœur pour le temps et pour l'éternité, nourrissez-moi, vivifiez-moi, fortifiez-moi pour toujours. Ah ! je comprends à présent que ne pas vivre à vous, de vous, en vous et pour vous, ce n'est pas vivre, mais c'est mourir.

ACTIONS DE GRACES.

Que je ressens de joie et de consolation, ô mon divin Libérateur, quand je me dis à moi-même que je possède la vie et l'Auteur de la vie en moi ! Oui, Seigneur, disait votre Apôtre le plus chéri (*Joan. 1.*), la vie était

en vous, et cette vie était la lumière de tous les hommes ; et en vous possédant par la sainte Communion, je possède la vie et la lumière : la source de la vie pour me préserver de la mort, la source de la lumière pour dissiper mes ténèbres, pour éclairer mon ignorance, et pour me diriger dans les voies du salut ; demeurez en moi, ô principe adorable de la vie de la grâce et de la vie de la gloire, prenez-y vos délices, détruisez-y les œuvres de mort, opérez-y ce que vous êtes vous-même, et devenez dans mon âme une source d'eau vive qui rejaillisse jusqu'à l'éternité, et qui emporte avec elle toutes mes pensées, tous mes désirs, tout mon esprit, tout mon cœur et toute mon âme dans ce bienheureux séjour de vie, où l'on ne craint plus la mort. (*Joan. 6.*)

Donnez-la moi, Seigneur, cette vie éternelle par la vertu toute-puissante de ce pain de vie et d'esprit que je viens de recevoir à la sainte Table, afin que je puisse vous rendre des actions de grâces éternelles : car des actions de grâces bornées par le temps ne répondent pas à la faveur infinie que vous venez de me faire. Mais, ô mon Sauveur, pour mériter cette grâce, accordez-moi celle de manifester votre vie en moi, selon l'ordre de votre Apôtre (*1. Cor. 4.*) ; que je règle ma vie sur le modèle de la vôtre, après l'avoir reçue à la sainte Communion ; que les pensées de mon esprit, que les désirs de ma volonté, que les sentiments de mon cœur, que les regards de mes yeux, que les paroles de ma

bouche, que les œuvres de mes mains ressemblent parfaitement aux vôtres ; qu'ils se sentent de cet esprit de vie que vous m'avez communiqué, et que, semblable à l'Épouse (*Cant.* 2.), je vous porte imprimé sur mon cœur et sur mon bras comme un cachet, où l'on puisse découvrir tous les traits de votre image.

XIII^e MÉDITATION.

Sur la divinité de Jésus-Christ dans la sainte Communion.

I. POINT.

Elevez ici votre esprit et votre cœur au-dessus de tout ce qu'il y a de créé sur la terre, et de tout ce qu'il y a de visible et d'invisible dans le ciel, au-dessus même de la chair, du sang, de l'âme et de l'humanité tout entière de Notre-Seigneur Jésus Christ ; car encore que cette chair soit infiniment pure et infiniment glorieuse, parce qu'elle y est hypostatiquement unie à Dieu, qui est la source de toute pureté, et la pureté même ; quoique son sang adorable soit infiniment précieux, parce qu'il est le sang d'un homme-Dieu, et le prix de la rédemption de tous les hommes ; quoique cette âme soit toute sainte ; quoiqu'elle ait été durant trente-trois années, et quoi qu'elle soit encore la vie de Jésus-Christ comme homme, et le plus glorieux de

tous les chefs-d'œuvre du Saint-Esprit, il y a encore dans le sacrement de l'Eucharistie quelque chose d'infiniment plus auguste, de plus sublime et de plus adorable, c'est la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ doublement cachée sous les espèces sacramentelles et sous le voile de son humanité sainte.

En vous approchant du divin Sacrement de l'autel, pensez sérieusement que vous n'allez pas recevoir seulement une humanité parfaite et infiniment élevée par l'union la plus auguste qui fut jamais, qui est l'union hypostatique, mais encore une divinité tout entière voilée sous des espèces fragiles ; pensez que cette divinité va entrer chez vous, y demeurer, s'emparer de toutes les puissances de votre âme et de votre corps, et vous servir de nourriture pour vous transformer en elle, si vous n'y mettez point d'obstacles.

Purifiez ici votre esprit, animez votre foi, élevez l'un et l'autre jusqu'à Dieu. Il n'y a qu'une foi soumise et ardente tout ensemble qui ait droit de s'élever jusqu'à lui, de surpasser tout ce qu'il y a de créé et de sensible, et de pénétrer jusqu'au sein de Dieu pour contempler sa divinité.

Songez donc que vous recevez dans la sainte Communion ce même Dieu qui a créé ce vaste univers par une seule parole, et qui le soutient et le conserve depuis qu'il est sorti de ses mains toutes-puissantes : ce même Dieu que le ciel et la terre adorent, et dont le nom seul fait trembler toutes les puissances infer-

nales : ce même Dieu qui a parlé par les prophètes et qui a triomphé des plus grands rois de la terre : il descend chez vous, il y demeure, il y agit, il y repose, il y prend ses délices, il y devient votre aliment ; il vous nourrit non-seulement de son corps et de son sang, mais encore de sa divinité même, parce qu'il vous aime, et qu'il veut être aimé de vous.

Ce même Dieu tout-puissant, non content de s'être fait chair dans l'auguste sein de Marie pour vous sauver, pousse encore l'excès de son amour jusqu'à se faire votre nourriture pour s'approcher plus près de votre cœur, pour s'unir plus intimement à vous, et d'une union si étroite, qu'elle va même dans un sens jusqu'à l'unité : disons plus, pour faire de l'homme un enfant de Dieu, il s'est fait et l'enfant et la nourriture de l'homme. Quel prodigieux abaissement dans l'un, et quelle surprenante élévation dans l'autre !

Il descend lui-même en personne du trône éclatant de gloire qu'il occupe dans le ciel, et il descend jusqu'à notre néant, tel qu'il est dans le sein de son Père céleste, où il réside de toute éternité, et il descend à la parole du Prêtre qui est sa créature : il obéit ponctuellement à sa voix, comme si ce Prêtre était son Souverain et son Dieu. Cette grandeur suprême éclipse, par un miracle surprenant, tout l'éclat de majesté que sa divinité lui donne, pour se familiariser avec nous dans ce divin Sacrement, parce qu'il en veut à notre cœur, et parce que l'ayant créé pour lui, il veut le remplir,

le nourrir, l'élever, le transformer en lui et le posséder sans réserve.

Ce même Dieu, à qui les espaces infinis du ciel et de la terre ne suffisent pas, vient personnellement établir son trône au milieu de nous, dans les bornes étroites de notre cœur : ce Dieu terrible, ce Dieu des armées qui dispose en Souverain des sceptres, des couronnes et des diadèmes, se laisse désarmer en notre faveur ; et comme si l'amour que nous lui portons l'avait rendu faible, ses foudres lui tombent des mains ; il se laisse désarmer, il vient à nous avec empressement et avec tendresse, selon la parole qu'il nous a donnée par un de ses prophètes : il établit sa demeure chez nous non pas en Dieu foudroyant et redoutable, comme il paraissait presque toujours dans la Loi ancienne, mais en Dieu aimant. (*Joan. 14.*)

Ce même Dieu qui, dans son humanité sainte et pendant qu'il conversait visiblement parmi les hommes, a fait tant de miracles d'éclat, qui étaient autant de preuves incontestables de sa divinité ; ce Dieu tout-puissant qui guérissait toutes les maladies, qui éclairait les aveugles, qui ressuscitait les morts, qui nourrissait miraculeusement plusieurs milliers d'hommes dans le désert ; ce Dieu qui non-seulement chassait les démons par une seule parole, mais donnait encore le pouvoir à d'autres hommes de les chasser comme lui ; qui, enfin, convertissait les pécheurs les plus opiniâtres et les plus criminels : c'est celui-là même qui se donne à vous

par la sainte Communion. Recevez-le, possédez-le, conservez-le, et entretenez-le comme il le mérite, c'est-à-dire avec tous les respects que réclame sa toute-puissance, et avec tout l'amour et toute la tendresse que ce Sauveur a droit d'exiger de vous.

Courez vous-même à lui ; et courez-y avec toute l'ardeur et tout l'empressement que mérite cet époux des âmes fidèles, qui désirent profiter de ses divines faveurs ; et en ouvrant votre bouche pour le recevoir, ouvrez-lui toute votre âme et tout votre cœur.

II. POINT.

Considérez la distance infinie qui se trouve entre Dieu et la créature, entre un Être essentiellement saint et un être conçu et né dans l'iniquité, rempli de misères et de péchés ; entre cette grandeur suprême et notre extrême bassesse et notre néant ; entre cette pureté incomparable et infinie de Dieu, devant laquelle les Anges même ne sont point sans tache et sans souillure, et l'impureté de la créature ; entre cette lumière, et les épaisses ténèbres, qui sont le triste apanage de l'homme, surtout depuis qu'il est devenu pécheur.

Que cette importante réflexion sur ces deux extrêmes, qu'il est impossible de rapprocher sans un miracle extraordinaire du divin amour, fasse une partie de votre préparation avant que de vous approcher de la sainte Table ; qu'elle produise dans votre esprit et dans votre cœur une grande idée et un grand sentiment de

la bonté excessive de Dieu à votre égard : tâchez d'y bien répondre par une tendre et sincère reconnaissance, par un amour ardent, et par vos empressements à vous unir souvent à lui par la sainte Communion.

Quand vous aurez reçu l'adorable Sacrement de l'Eucharistie à la sainte Table, dites-vous à vous-même que vous avez un Dieu en vous, et que par conséquent vous êtes un temple, un sanctuaire, un autel animé qui renferme la divinité avec une infinité de célestes intelligences qui l'accompagnent, qui l'adorent et qui lui rendent leurs respects et leurs hommages.

Unissez-vous avec ces Esprits bienheureux, aimez et adorez comme eux ; faites en sorte que la pureté et l'ardeur de leurs hommages et de leur amour suppléent à la faiblesse de vos sentiments : ne faites avec eux qu'un cœur, qu'un esprit et qu'une voix pour penser à Dieu et pour l'adorer, pour l'aimer et pour le louer, sinon autant qu'il le mérite, du moins autant que vous le pourrez.

Faites encore attention que c'est un Dieu qui vient en vous avec tous ses glorieux attributs qui font l'ornement de sa divinité et qui en sont inséparables, et que vous recevez avec lui sa force, sa sagesse, sa grandeur, sa miséricorde, sa bonté, sa plénitude, son zèle et son immense charité.

Son immensité se rétrécit par un miracle de charité et d'amour, pour se conformer à la petitesse de notre poitrine, où il se renferme. Son éternité semble ici

s'assujettir au temps pour nous procurer par la sainte Communion une béatitude et une gloire éternelles : son adorable plénitude se répand sur nous avec profusion, pour nous enrichir des plus précieux trésors, qui sont ceux de la grâce et de la gloire : sa bonté s'unit intimement à nous, elle condescend à notre faiblesse, elle incline son grand cœur vers le nôtre, et elle nous élève jusqu'à lui : sa divine miséricorde s'incarne pour ainsi dire en nous, elle compatit tendrement à nos faiblesses, elle nous pardonne tous nos péchés ; et le pardon qu'elle nous accorde est d'autant plus authentique, qu'il est signé de tout son sang, dont nous sommes en même temps arrosés, nourris et lavés dans la sainte Communion.

Il nous communique ses lumières avec beaucoup plus d'abondance que dans tous les autres sacrements. Quand nous sommes bien préparés à les recevoir, il éclaire nos ténèbres, il guérit notre ignorance. Quand vous avez goûté ce rayon de miel, vos yeux s'ouvrent sur les vérités divines ; c'est là, enfin, que vous apprenez à connaître Dieu et à vous connaître vous-même.

Ce Dieu de majesté, dont la puissance est infinie, vous communique encore sa force par ce sacrement, pour résister avec plus de courage à toutes les tentations qui vous attaquent, pour supporter les différentes adversités qui arrivent dans la vie, avec plus de résignation, de patience, de grandeur d'âme et de facilité ; pour entreprendre et pour soutenir les travaux avec

plus d'ardeur et de persévérance, et pour ne vous alarmer de rien, excepté du péché.

L'incomparable pureté de Jésus-Christ que vous recevez auprès de votre cœur, vous purifie et vous nettoie des souillures les plus cachées; elle efface même jusqu'aux impressions dangereuses que les plaisirs auraient pu faire sur les sens; sa sainteté vous détache et vous sépare de la créature et de vous-même, pour vous consacrer sans partage à lui seul, comme un nouveau sanctuaire qui ne doit plus servir, ou qu'à le contenir, ou qu'à lui offrir des sacrifices. Sa divine sagesse vous éclaire et vous instruit, et elle vous donne des précautions contre les erreurs et contre les illusions qui pourraient vous séduire : sa grandeur infinie retrace en vous l'idée de votre néant; elle guérit votre orgueil, et elle rend vos adorations plus soumises et plus respectueuses : son amour divin vous échauffe et vous embrase d'une ardeur nouvelle; enfin, sa divinité tout entière vous sert de réfection; et votre chair, dit Tertullien, ne mange la chair et ne boit le sang de Jésus-Christ, qu'afin que votre âme soit spirituellement engraisée de la substance de Dieu même.

SENTIMENTS.

Goûtez Dieu seul, ô mon âme, et goûtez-le avec délices : il est en vous d'une manière toute divine et dans sa propre substance, tel qu'il est dans le ciel; il est dans votre poitrine et auprès de votre cœur : mais

cela ne suffit pas, il faut que vous trouviez le secret de l'introduire jusque dans le plus intime de ce sanctuaire animé, afin qu'il l'échauffe et qu'il l'embrase du feu céleste du divin amour, qu'il le porte partout avec lui ; et qu'après l'avoir introduit dans votre cœur, vous l'entreteniez de manière à le forcer amoureusement à n'en sortir jamais. A présent qu'il est en vous, efforcez-vous de le sentir ; soyez toute pénétrée de son adorable présence, attentive à son divin langage, flexible à ses mouvements célestes, prompte à obéir à ses ordres, et tout embrasée de ses divines ardeurs.

Abandonnez-vous tout entière au sentiment exquis d'une divinité qui vous touche, qui réside en vous, et qui vous remplit ; soutenez avec une respectueuse attention la conversation sublime de cette parole éternelle qui vous parle et qui vous entend, qui prend ses délices à converser familièrement avec vous, et qui met dans votre esprit, dans votre cœur et dans votre bouche, ce que vous lui exprimez : ne laissez tomber aucune des paroles de vie qui sortent de sa bouche adorable : écoutez-les avec un profond respect, puisque ce sont les paroles de votre Dieu et de votre Sauveur : gravez-les bien avant dans votre mémoire, dans votre esprit et dans votre cœur : conservez-les soigneusement, comme un trésor précieux qui peut vous enrichir pour le temps et pour l'éternité.

Plus favorisée que l'Épouse des sacrés Cantiques (*Cant.* 3.), il vous a introduite non-seulement dans ses

divins celliers, mais encore dans son propre cœur, pour vous enivrer du vin délicieux de son immense charité. Vous l'avez introduit à votre tour, non-seulement dans la chambre de votre mère, mais encore dans vous-même, où il réside après la Communion ; il vous remplit, il y demeure avec plus de délices que sur son trône de majesté dans le ciel, puisqu'il en descend pour vous venir trouver : répondez, comme vous le devez, à ses divines faveurs ; ne respirez, n'aimez, n'agissez, ne vivez que pour un Dieu qui respire, qui aime, qui agit et qui vit en vous et pour vous.

ACTIONS DE GRACES.

Que puis-je faire, ô mon adorable Sauveur, faible créature que je suis, pour rendre de dignes actions de grâces à votre Majesté qui vient de me donner sa divinité même pour nourriture ? Car, hélas ! quand je pense que je possède à présent en moi le même Dieu qui a créé le ciel et la terre, le même Dieu que les Anges et les hommes adorent, et qui fait trembler les enfers, tout l'effort de mon imagination succombe, mon esprit ne peut plus penser, et les sentiments les plus vifs et les plus ardents de mon cœur, me paraissent si peu de chose, que sans la confiance en vos bontés, qui m'anime et me soutient, je n'aurais pas la hardiesse de vous les présenter.

Oui, Seigneur, je sens que le poids de votre divinité m'accable, et dans la confusion où votre libéralité

infinie m'a réduit, je ne puis autrement vous marquer ma reconnaissance, qu'en vous disant avec le Prophète : Que rendrai-je à mon Seigneur et à mon Dieu pour la grâce qu'il vient de me faire de s'être donné à moi ?

Esprits célestes, aidez-moi dans mon impuissance ; j'ai besoin de votre secours pour remercier mon Dieu de s'être donné aujourd'hui à moi : j'ai droit, par la Communion des Saints, d'entrer en société avec vous : agréez donc, Seigneur, les adorations continuelles que les bienheureux rendent à la divinité qui vient de s'unir à moi, je vous les offre en actions de grâces d'un si grand bienfait.

Séraphins, qui environnez le trône de Dieu, prêtez-moi vos ardeurs pour la lui offrir, et apprenez-moi à aimer comme vous ce divin Bienfaiteur. Généreux martyrs, permettez que je lui présente, et les supplices que vous avez endurés, et le sang que vous avez répandu pour sa gloire. Saints confesseurs, abandonnez-moi le mérite de vos vertus, de vos jeûnes, les macérations que vous avez pratiquées, les larmes de pénitence et d'amour que vous avez répandues en sa présence. Mais, ô mon adorable Jésus ! vous m'avez donné tout votre sang, c'est mon bien, il est à présent mon bien et mon trésor le plus précieux, il est à moi, il est à moi ; je vous l'offre à vous-même en actions de grâces, le pouvez-vous refuser ? Muni de ces puissants secours, je respire ; et malgré ma faiblesse, j'ai confiance que vous le recevrez en reconnaissance de

ce que vous vous êtes donné aujourd'hui à moi dans la Communion.

XIV^e MÉDITATION.

Sur la préparation pour la sainte Communion en général.

I. POINT.

Considérez que les personnes qui ont le bonheur de communier souvent, ont à éviter un dangereux écueil, où elles font quelquefois de tristes naufrages, sans presque s'en apercevoir ; c'est de s'approcher de la sainte Communion par coutume et sans préparation : ce qui n'a que trop souvent de très-fâcheuses suites.

Il suffit à ces personnes tièdes et relâchées, qu'elles ne sentent leur conscience chargée d'aucun péché considérable, comme si une tiédeur habituelle, et souvent réfléchie, n'était pas un obstacle aux fruits de ce divin Sacrement, et ne les exposait pas à n'avoir pas pour ce grand mystère le respect qui lui est dû : elles vivent ainsi sans attention, sans recueillement, sans oraison, sans présence de Dieu, et dans une dissipation continue ; elles ne se font aucune violence ; leurs passions sont aussi violentes que si elles ne communiaient jamais ; elles agissent presque toujours d'une manière

toute naturelle ; elles ne remportent aucun fruit du Sacrement.

Ces âmes lâches se préparent-elles à cette grande action par l'exercice de l'oraison ? non sans doute, car elles la regardent comme un fardeau insupportable à leur délicatesse, à moins qu'elles n'y trouvent des douceurs sensibles ; et si toutefois il leur arrive de la faire, ce n'est qu'avec tiédeur, sans combattre leurs distractions continuelles, qui sont volontaires, du moins dans le principe, parce que leur vie dissipée en est la source. Pourrait-il en être différemment ? Elles participent à tous les plaisirs du monde, sans trop approfondir s'ils sont innocents ; elles se livrent à toutes ses fausses joies ; elles ne parlent presque jamais de Dieu ; tous leurs entretiens sont inutiles et mondains ; leur conscience reste calme et paisible, si les péchés ne leur paraissent que véniels ; l'amour-propre et la vanité paraissent dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs actions ; il règne chez elles une délicatesse affectée en toutes choses ; elles ne pratiquent ni pénitence, ni mortification, ni silence, ni recueillement, ni présence en Dieu.

Il faut cependant qu'elles communient souvent : que dirait-on, si elles ne le faisaient pas ? Elles se sont imposé cette loi depuis longtemps : quand elles ont commencé cette louable pratique, elles étaient ardentes et zélées, et elles s'y préparaient chaque fois avec beaucoup de ferveur ; elles méritaient alors de communier souvent.

Peu à peu elles sont tombées dans le relâchement dont elles n'ont pas pris soin de se relever aussitôt qu'elles s'en sont aperçues : elles n'ignorent pas l'état de leur âme ; elles comprennent même que le seul moyen d'y remédier serait de se préparer avec plus de ferveur, et c'est précisément ce qui ne peut les accommoder ; elles veulent demeurer comme elles sont, et ne se faire aucune violence : cette fréquente Communion leur fait honneur, elle leur donne un rang et une réputation parmi les dévots et les dévotes ; elles ne changeront ni leur cœur ni leur coutume ; elles continueront de communier sans préparation, et elles ne s'embarrasseront pas d'en courir tous les risques, parce qu'il coûterait trop à leur mollesse de devenir meilleures, et à leur vanité de ne plus communier si souvent.

Le jour arrivé où il faut s'approcher des saints autels, à peine y ont-elles pensé la veille, un moment de recueillement avant la sainte Communion leur suffit, et ce moment se passe quelquefois à prononcer quelque préparation vocale, sans y faire beaucoup de réflexion, et sans que leur cœur en soit véritablement touché ; elles sont tellement familiarisées avec Dieu, qu'elles sont toujours dépourvues de cette crainte chaste et respectueuse, et de ce saisissement salutaire que ressentent pour l'ordinaire les saintes âmes, quand elles pensent à s'approcher de ce divin Sacrement ; elles ne sentent plus ni désirs, ni empresse-

ment, ni ardeur ; ainsi, elles se conduisent de manière à ne retirer aucun fruit de la sainte Communion, et elles s'exposent témérairement au danger de faire des communions douteuses, ou du moins inutiles.

Examinez avec une grande attention si vous n'êtes pas de ce nombre. N'avez-vous point laissé user les premiers sentiments de crainte, de respect, d'amour et d'empressement dont votre cœur était rempli dans ces temps heureux où vous étiez plus à Dieu que vous n'y êtes à présent ? travaillez à les renouveler, et mettez tout en usage pour en substituer de nouveaux, et pour les conserver avec plus de fidélité.

Demandez-vous donc à vous-même pourquoi vos communions sont à présent moins ferventes qu'elles ne l'étaient autrefois. Cherchez soigneusement par quel endroit et comment vous vous êtes relâché de cette première ardeur que vous ressentiez toutes les fois que vous vous approchiez de la sainte Table. N'avez-vous point négligé vos premières pratiques, parce qu'il aurait fallu vous appliquer davantage à la lecture, à l'oraison et à la divine présence ? Ne vous êtes-vous point trop répandu dans le monde, dont les manières, le langage et les fausses bienséances sont incompatibles avec les sentiments d'une vraie piété ?

Si vous vous sentez coupable de ce relâchement si dangereux, c'est infailliblement la source de votre insensibilité dans la sainte Communion : vous n'avancez pas dans la piété, parce que vos communions de-

viennent inutiles par votre peu de préparation, et parce que vous vivez dans la nonchalance et dans la tiédeur : songez en tremblant que vous courez risque d'en faire de mauvaises.

Faites attention que ce Dieu de majesté que vous recevez avec si peu de dévotion, est le même que vous receviez, il y a quelques années, avec tant de ferveur. Si vous ne vous préparez avec plus de soin, vous vous priverez du moins de ces grâces surabondantes qui sont attachées au Corps et au Sang de Jésus-Christ, et vous finirez peut-être par tomber dans la profanation, qui est le dernier des malheurs.

II. POINT.

Pour préparer dignement votre âme à la sainte Communion, formez-vous sur le plus excellent et sur le plus divin de tous les modèles; c'est Jésus-Christ même que l'Eglise vous présente; efforcez-vous donc d'entrer dans l'esprit et dans les dispositions admirables où était cet adorable Sauveur lorsqu'il institua le sacrement de la divine Eucharistie, et qu'il se donna lui-même et par ses propres mains en nourriture à ses Apôtres. C'est lui-même qui vous l'ordonne, quand il vous dit (*Luc. 23.*) : Faites ceci en mémoire de moi. Ayez donc ce divin Instituteur toujours présent à votre mémoire, à votre esprit et à votre cœur, avant de vous approcher de la sainte Table.

Remarquez, en premier lieu, que Jésus-Christ avait

quitté la compagnie du monde, quoique ce monde ne fût pas pour lui un sujet de distraction, parce qu'il en était incapable, et qu'il n'y paraissait que pour l'instruire ou pour faire des miracles, et s'il était renfermé avec ses seuls disciples dans le Cénacle, où il institua ce Sacrement avant que de mourir, retirez-vous du monde et de toutes les assemblées tumultueuses où l'on ne parle pas de Dieu, ou bien ne conversez qu'avec les Saints : il faut du silence, de la retraite et du recueillement pour se bien préparer à ce Sacrement.

L'esprit du monde, qui porte la dissipation partout, est ruineux à votre âme, il est incompatible avec l'esprit de Dieu, dont vous devez être rempli avant que de l'être de son Corps adorable : cette première plénitude est une préparation absolument nécessaire pour la seconde ; sans cela vous ne recevrez, pour ainsi parler, que la seule chair de Jésus-Christ, et vous ne recevrez pas son esprit, et vos communions ne vous profiteront de rien.

Dans les précieux moments que vous consacrez à votre préparation, séparez-vous donc du commerce des créatures, qui ne peut, alors surtout, vous être que préjudiciable ; donnez ensuite l'essor à vos soupirs et à vos larmes, à vos désirs, à vos empressements et à votre amour ; expiez ensuite vos plus petites fautes par le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, et n'ayez point d'autres témoins, si cela se peut faire, que les yeux de Dieu seul.

En second lieu, Jésus-Christ se prépara lui-même à l'institution de cet adorable Sacrement (*Luc. 23.*), et il prépara ses Disciples à la communion qu'ils allaient faire, par une réflexion sérieuse sur les dons infinis que lui avait faits son Père céleste, pour les renfermer tous dans le divin Sacrement de son Corps et de son Sang, et pour les communiquer ensuite avec profusion à ceux qui l'allaient recevoir, et qui le recevraient jusqu'à la consommation des siècles avec une âme bien préparée.

Cette sage conduite de Jésus-Christ vous marque qu'il faut vous préparer à la sainte Communion par l'oraison, et faire de grandes réflexions sur le trésor infini que vous allez recevoir : songez que c'est la chair la plus pure, le sang le plus efficace, l'âme la plus sainte, le cœur le plus embrasé d'amour, la vie la plus durable et la plus précieuse qui fut jamais : c'est, en un mot, une divinité tout entière que vous allez posséder ; qui va se donner à vous, et qui va s'emparer de votre corps, de votre âme, de votre cœur et de toute votre personne ; qui va vous enrichir de ses grâces à proportion des préparations d'esprit et de cœur que vous y aurez apportées ; habiter en vous, vous nourrir, vous fortifier, éclairer votre esprit, embraser votre cœur, calmer et régler vos passions, purifier vos désirs et vous en donner de plus ardents et de plus parfaits ; qui va sanctifier votre âme, consacrer toute votre personne, s'unir à vous cœur à cœur, substance à substance, par

les liens les plus doux, les plus glorieux et les plus durables, si vous le voulez; qui va enfin demeurer chez vous comme dans un paradis de délices, et vous donner des gages assurés d'une vie délicieuse et éternelle, qu'on ne peut vous enlever, et qui ne peut vous échapper, si vous êtes bien préparé à le recevoir, et si vous lui êtes fidèle après l'avoir reçu. Voilà les sujets les plus importants qui doivent faire la matière de vos réflexions avant de communier.

En troisième lieu, Jésus-Christ était dans la disposition de quitter la terre; il savait qu'il allait être incessamment livré à ses plus cruels ennemis par un traître; il pensait aux affronts, aux outrages et aux souffrances excessives qu'il allait endurer; au sang qu'il allait répandre, et à la mort qu'il allait souffrir pour l'amour des hommes; en un mot, il était à la sainte Table en qualité de victime qui allait sacrifier sa vie pour nous délivrer de la mort.

Entrez, avant la sainte Communion, dans cette généreuse disposition, qui est la plus excellente de toutes, et la plus conforme à l'esprit de Jésus-Christ; en vous approchant de la sainte Table, annoncez, selon le conseil du grand Apôtre (1. *Cor.* 1.), la mort du Seigneur, représentez-la dans votre extérieur et dans votre intérieur, en mourant au monde et à tout ce qu'il adore; mourez à vous-même et à toutes vos passions; mourez sans réserve à tous les plaisirs sensuels, à toutes les inclinations imparfaites de votre cœur, et à toutes les

attaches trop sensibles qui l'occupent, qui le partagent et qui l'empêchent d'être à Dieu seul et renoncez-y pour jamais ; revêtez-vous de l'esprit de victime ; acceptez de bon cœur toutes les souffrances qui pourraient vous arriver, préparez-y votre cœur ; et quand elles arriveront, soutenez-les avec courage, avec patience, avec persévérance, et même avec joie ; la victime rend à Dieu tout ce qu'elle a reçu de Dieu, elle est prête à lui sacrifier de bon cœur et ses biens, et son sang, et sa vie ; elle n'apporte jamais aucune résistance à ses adorables volontés.

SENTIMENTS.

Puis-je, ô mon Dieu ! penser à tant de Communions passées, sans frémir et sans craindre vos terribles jugements ? Si vous venez à moi comme un Roi de gloire, vous ne devez habiter que dans un palais orné et préparé, et la moindre souillure doit déplaire à vos yeux, parce que vous êtes la pureté même ; cependant j'ai souvent négligé de nettoyer mon âme et de l'orner de toutes les vertus ; si vous venez à moi comme un Dieu de majesté, il vous faut un autel où le feu de votre divin amour soit toujours allumé, et je l'ai laissé mille fois éteindre par ma faute, et vous n'avez, le plus souvent, trouvé qu'un cœur tiède et languissant.

Songez cependant, ô mon âme ! que vous allez encore vous approcher du même Dieu que vous avez reçu avec tant de nonchalance ; faites attention qu'il est votre Sauveur et votre Epoux, et que cette pensée salutaire

fasse naître et votre amour et votre confiance : mais n'oubliez pas qu'il est aussi votre juge ; aimez ses bontés, recevez tendrement ses divines caresses, mais craignez de lui déplaire et d'encourir sa disgrâce ; examinez avec tout le soin dont vous êtes capable, si vous êtes bien préparée pour le recevoir. Vos passions sont-elles tranquilles ? vos désirs sont-ils fervents ? avez-vous faim de cette chair si pure, et soif de ce sang si précieux ? avez-vous humilié votre orgueil, dompté vos appétits, soumis votre chair à l'esprit, extirpé à fond vos antipathies, réveillé votre paresse et expié tous vos péchés ? avez-vous prié, gémi ? avez-vous soupiré comme vous le devez après ce délicieux et céleste aliment ?

Ah ! Seigneur, que puis-je faire de moi-même, pour me préparer dignement à votre visite ? Je sens que tous mes efforts sont faibles, si votre grâce ne me soutient, et si vous n'avez la bonté de me préparer vous-même à cette grande action ; ôtez de ce cœur que vous avez formé, tout ce qui déplaît à vos yeux ; purifiez-le, par le souffle tout-puissant de votre esprit adorable, de ses moindres souillures ; ornez vous-même votre palais, consacrez votre temple et votre sanctuaire, et allumez sur l'autel qui va vous recevoir, un feu sacré qui ne s'éteigne jamais.

ACTIONS DE GRÂCES.

Quand j'égalerais, ô mon adorable Sauveur ! mes actions de grâces au nombre de mes respirations, je ne croirais pas répondre à la faveur que vous m'avez faite, d'avoir préparé avec tant de soin et si longtemps auparavant le délicieux festin que vous m'avez présenté aujourd'hui à la sainte Table : vous n'en avez donné la commission ni aux Apôtres, ni aux Prophètes, ni aux Anges, mais vous avez voulu le préparer vous-même, comme vous me l'avez marqué par ces paroles de votre Evangéliste : *Voilà que j'ai préparé mon dîner (Matth. 21.)*. Vous aviez révélé cette vérité plusieurs siècles auparavant à votre Prophète (*Psaume 22.*), quand il vous disait : *Seigneur, vous avez préparé une table devant moi*, afin que le précieux aliment que j'y prendrai me donne des forces pour terrasser mes ennemis.

Non content, ô mon Sauveur, de me l'avoir préparé vous-même avec une application toute divine, vous m'y invitez encore avec une admirable bonté, puisque vous y ajoutez ces tendres paroles, auxquelles il est impossible de ne pas se rendre, pour peu qu'on ait de sentiment, de religion et de déférence pour un Dieu qui sollicite : *Venez aux noces : venez prendre le délicieux aliment de mon corps et de mon sang (Matth. 21.) ; venez à moi, vous tous qui êtes fatigués*, et je vous rassasierai (*Matth. 11.*) ; et si vous êtes accablés sous le poids de vos travaux et de vos fardeaux, la céleste

nourriture que je vous présente vous délassera et vous aidera à les supporter. Comment, ô mon Dieu ! puis-je reconnaître cette bonté ineffable et prévenante ? Ah ! je le comprends, ce ne sera qu'en préparant mon cœur, comme vous avez préparé le vôtre pour votre adorable sacrifice, par les désirs, par les empressements et par un amour ardent. Mais, ô Dieu de bonté ! que puis-je par moi-même ? Daignez donc m'accorder une nouvelle grâce, celle de suppléer à ma préparation, et donnez-moi une si grande ardeur, à présent que je vous possède et que vous êtes en moi, que cette Communion puisse me servir dorénavant de préparation à toutes celles que je ferai dans le reste de ma vie.

XV^e MÉDITATION.

Préparation de foi.

I. POINT.

La première disposition d'un chrétien qui veut s'approcher de Dieu, selon le grand Apôtre (*Hebr.* 11.), c'est de croire qu'il est ; et cette foi, dans le sentiment de saint Augustin (*in Ps.* 118.), est la porte par laquelle nous entrons dans l'intelligence des mystères, et dans la connaissance et l'amour de Dieu ; mais de tous les sacrements et de tous les mystères, il n'en est point

qui exige de nous une foi plus soumise et plus aveugle, que celui de la sainte Eucharistie.

C'est, à proprement parler, le sacrement et le mystère de la foi, parce que tout y est impénétrable à notre raison : dans le mystère adorable de l'Incarnation, j'ai besoin de foi, parce que mon esprit ne peut accorder la grandeur infinie de Dieu avec la bassesse de la création, son être suprême avec le néant, sa toute-puissance avec la faiblesse, ni son immensité avec la petitesse d'un enfant nouvellement formé ; cependant mes yeux et mes oreilles y démêlent quelque chose ; mes yeux y aperçoivent cet enfant, mes oreilles entendent ses cris enfantins, et ma raison conclut que c'est un homme qui vient commencer sa carrière comme les autres hommes : mais, lorsque je vois les Mages conduits à son berceau par une étoile miraculeuse, qui lui rendent leurs hommages comme à leur Souverain, et qui l'adorent comme leur Dieu ; quand j'entends les Anges qui chantent un cantique céleste à sa louange, et qui invitent les pasteurs à le venir adorer ; il est permis à la raison d'entrer plus avant dans ce mystère, et de conclure que cet Enfant est quelque chose de plus qu'un homme.

Mais, dans le mystère de la sainte Eucharistie, tout est obscurité, tout est impénétrable, et infiniment au-dessus de ma raison : mes yeux ne voient que du pain commun, mes oreilles n'entendent rien, mes mains ne touchent rien qui leur soit extraordinaire, tous mes

sens corporels y sont trompés ; je ne puis donc m'en approcher que par la foi, qui m'ordonne de croire que c'est un Dieu et un homme tout ensemble, caché sous les apparences de ce pain que je vois, que je touche et que je mange : ainsi la première démarche que je dois faire avant que de m'en approcher, c'est de croire et de lui dire avec un Prophète (*Isaïe 45.*), en l'adorant : Seigneur, vous êtes véritablement un Dieu caché.

En effet, la divinité du Verbe est beaucoup plus cachée dans l'Eucharistie que dans le sein de son Père éternel, parce que les créatures qui en sont les productions et les vestiges, en font paraître la grandeur et la puissance : son humanité même y est beaucoup plus cachée, qu'elle ne l'était dans l'auguste sein de la divine Mère, où sa présence se manifestait par les mouvements ordinaires.

Ainsi la divine Providence, dit un saint Docteur, a tiré le rideau pour nous cacher cet incompréhensible mystère : la raison humaine est captive, et elle n'y peut atteindre ; les sens se trompent, l'expérience n'y peut rien découvrir ; il n'y a que la foi seule qui soit en droit de lever ce voile, sous lequel elle aperçoit un Dieu tout-puissant et égal à son Père, et elle trouve assez de vérités qui la contentent, parce qu'elles sont fondées sur des révélations qui sont infailibles, parce qu'elles sont divines ; c'est ce qui autorise, c'est ce qui justifie et ce qui donne du mérite à ses adorations, à ses hommages et à ses actes d'amour.

C'est aussi par la foi que Jésus-Christ prépare ses Apôtres à l'institution et à la participation de ce divin Sacrement. (1. Cor. 11.) Premièrement il ne l'institue que dans la nuit où il devait être trahi, pour nous faire entendre que ce mystère ne serait que ténèbres, surtout pour ceux qui voudraient l'examiner avec trop de curiosité, sans y appeler la foi au secours de leur raison.

Cependant cette foi soumise, avec toutes les obscurités dont elle est accompagnée, ne laisse pas de conduire sûrement à la connaissance de ce profond mystère dans cette vie, et à l'évidence dans l'autre : imposez donc silence à la raison, préparez-vous par les actes d'une foi vive, vous connaîtrez suffisamment, vous sentirez et vous recevrez les sacrés écoulements et les grâces abondantes de cet adorable Sacrement.

En second lieu, faites attention que dans le moment de cette institution, Jésus-Christ, en donnant à boire, dit à ses Disciples (*Luc. 23*), au milieu même des paroles de la consécration, que c'était le mystère de foi du Testament nouveau et éternel ; et surtout remarquez que Jésus-Christ ne parle ici que de la foi seule ; elle est par conséquent la plus nécessaire de toutes les vertus pour se préparer dignement à la participation du Corps et du Sang de Jésus-Christ ; je suppose que ce ne soit pas une foi forte, mais animée par la charité.

Imaginez-vous donc être présent à cette auguste cérémonie dans le cénacle : voyez-y avec une foi vive

le Seigneur avec ses Disciples, qui leur donne ce dernier témoignage de l'excès de son amour avant que de mourir, qui leur parle avec une tendresse de père, et qui, par l'énergie et la force toute-puissante de quelques paroles qui sortent de sa bouche adorable, change efficacement la substance du pain et du vin en celle de son corps et de son sang.

Ecoutez avec un profond respect ses divines paroles, qui opèrent un changement si prodigieux ; voyez-le en esprit se donner lui-même à chacun de ses Apôtres, sans excepter celui qui le devait trahir et qui avait déjà fait un contrat simoniaque de son sang avec les Juifs ; interdisez ici les fonctions de votre raison naturelle et de vos sens, ne vous y fiez pas, ils vous tromperont ; présentez-vous à la sainte Table avec la foi toute seule animée d'une véritable charité, et croyez avec autant de fermeté que si vous voyiez de vos yeux corporels Jésus-Christ même en personne opérer ce grand miracle et prendre la place du Prêtre, pour vous donner lui-même son Corps et son Sang.



II. POINT.

Demandez-vous à vous-même un compte exact de votre foi, avant que de vous approcher du grand mystère et du grand sacrement de la Foi ; et souvenez-vous que si vous n'avez une foi soumise, ardente et soutenue par les bonnes œuvres, vous n'êtes pas digne

de participer à cette céleste nourriture du Corps et du Sang de Jésus-Christ.

Voici le sujet de l'examen que vous devez faire, et qui doit entrer dans la préparation à ce divin Sacrement : votre esprit a-t-il toujours été soumis par un acquiescement intérieur et sincère à la vérité des paroles que cet adorable Sauveur a prononcées dans le précieux moment de l'institution de ce Sacrement ? N'a-t-il pas quelquefois raisonné comme les Capharnaïtes, en se disant à lui-même : Comment est-il possible que Jésus-Christ nous donne sa chair à manger et son sang à boire ? N'a-t-il point pris d'essor pour examiner, par des raisons humaines, ce qui est au-dessus de sa portée ? n'a-t-il point trop compté sur l'expérience des sens, qui ne pouvaient le conduire qu'à l'erreur et qu'à l'infidélité ? a-t-il toujours été en garde contre ses propres pensées, attentif à les repousser, et prompt à faire un acte de foi, dès le premier moment que le démon lui a suscité quelque doute injurieux à la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans cet auguste Sacrement ? Ces doutes, si dangereux et si capables d'affaiblir la foi dans une matière si délicate et si importante, ne les a-t-il pas entretenus trop longtemps, faute d'attention et de fidélité ?

Examinez bien si votre foi sur ce grand mystère n'est point devenue faible et languissante par l'oubli de ce que vous devez à ce sacrement si redoutable, ou

par négligence à multiplier vos actes de foi, d'adoration et d'amour, ou parce que vous avez négligé de vous en approcher aussi souvent que vous auriez pu le faire, ou parce que vous vous en êtes approché avec trop de tiédeur, ou parce que vous n'auriez pas eu assez de respect lorsque vous étiez en sa divine présence. Voilà les sujets importants sur lesquels vous devez vous examiner sérieusement : voilà une partie des infidélités secrètes qu'il faut expier, désamorcer et corriger ; sur lesquelles il est nécessaire de vous précautionner avant que de vous approcher de la sainte Table.

Faites encore réflexion, pour rendre votre préparation plus parfaite, que la foi de l'esprit ne suffit pas ; la divine Eucharistie demande encore le cœur : on peut dire cependant que, si le cœur a acquiescé avec une soumission aveugle et respectueuse aux oracles de Jésus-Christ, qui a institué ce sacrement de foi, il est presque impossible que votre cœur ne les anime, et qu'il ne se porte vers ce Sacrement avec amour ; la foi du cœur est une preuve évidente de celle de l'esprit ; celle-ci fait naître l'autre ; elle en est, dit saint Bernard (*in Cant.*), et le principe et la mère : si la soumission sincère est le partage d'un esprit fidèle, l'acquiescement tendre est incontestablement celui du cœur ; l'esprit présente au cœur une vérité divine qui lui a été révélée, et qu'il a connue par la foi ; et le cœur ne manque pas de l'aimer et de s'y affectionner, surtout quand elle lui paraît agréable et avantageuse ;

en un mot, la foi qui ne passe pas de l'esprit au cœur est une foi sèche et stérile, qui n'a aucun mérite : cette foi imparfaite de l'esprit seul est la foi du démon ; en effet, le démon croit, et il tremble ; le vrai chrétien croit, et il aime (*Jacob. 2.*) : voilà la différence. Demandez-vous à présent de quelle nature est votre foi sur cet adorable Sacrement.

Cependant une foi soumise et ardente ne fait point encore une préparation parfaite et suffisante pour s'approcher dignement de ce grand Sacrement : pour en remporter toutes les grâces qui y sont attachées, il faut encore qu'elle porte avec soi à la sainte Table la preuve de sa soumission et de son amour, par les bonnes œuvres. Croire que Notre-Seigneur Jésus-Christ est réellement au Saint-Sacrement des Autels, c'est le commencement de la foi ; le croire et l'aimer, c'est le progrès ; mais croire, aimer et agir conséquemment, c'est la consommation de la foi.

En effet, il coûte peu à l'esprit de se soumettre à une vérité, quand il est persuadé qu'elle est révélée de Dieu ; il coûte peu au cœur de faire prononcer à la bouche quelques actes d'amour. Le son articulé de la voix n'est pas toujours accompagné de persuasion et de sentiment ; ce sentiment même, quand il s'y trouverait, est si souvent dépourvu de mérite, surtout quand il est stérile et qu'il ne produit rien : c'est sur cet article délicat que quantité de chrétiens prennent le change.

Vous croyez, dites-vous, que vous n'avez aucun doute sur la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie ; vous protestez même que vous souffririez volontiers la mort pour le soutien de cette grande vérité : mais défiez-vous de toutes vos protestations de foi, quelque généreuses et quelque brillantes qu'elles vous paraissent, dès que vous n'agissez pas conformément à vos prétendus sentiments ; les bonnes œuvres sont les preuves de la foi ; dès qu'elle n'est pas agissante, il faut de toute nécessité qu'elle languisse, qu'elle tombe, et qu'insensiblement elle se détruise : ce sont les actions saintes qui en portent le témoignage, qui la soutiennent et qui lui donnent de nouvelles forces : sans elle, la foi n'est qu'un fantôme et un cadavre ; et tant que vous serez dans la nonchalance et que vous cesserez de travailler pour Dieu, vous n'aurez pas assez de foi pour vous approcher dignement de la sainte Table.

SENTIMENTS.

Ah ! Seigneur, que j'ai sujet de me défier de ma foi, et que j'ai lieu de trembler toutes les fois que je m'approche de l'auguste sacrement de l'Eucharistie, avec une foi si faible et si dépourvue d'amour et de bonnes œuvres ! Vous dites autrefois à un père affligé, qui s'approchait de vous pour obtenir la délivrance de son fils, qui était possédé du démon, que tout était possible à celui qui croyait ; il obtint en effet par la foi tout ce

qu'il demandait de votre bonté, et vous fîtes un miracle en faveur de ce nouveau fidèle : ah ! si j'avais cru comme je l'aurais dû, rien ne m'aurait été impossible : j'aurais puisé dans ce Sacrement de foi toutes les forces qui m'étaient nécessaires pour vaincre mes ennemis : j'aurais triomphé de la chair, du monde et du démon, et cet aliment sacré que j'ai reçu tant de fois, m'aurait rendu invulnérable à toutes leurs attaques : il n'y aurait point de vice que je n'eusse extirpé, point de passion que je n'eusse déracinée, point de vertu que je n'eusse pratiquée, point d'affliction que je n'eusse endurée, sinon avec plaisir, du moins avec patience ; et point de travail, quelque rigoureux qu'il fût, que je n'eusse entrepris et dont je ne fusse venu à bout. Mais, hélas ! je me sens presque aussi faible et aussi peu avancé dans la piété, que si je ne vous avais jamais reçu, parce que je ne me suis point approché de vous avec assez de foi, ou que ma foi a été défectueuse, soit du côté de l'amour, soit du côté des bonnes œuvres.

Que ne puis-je, Seigneur, vous dire avec la même sincérité et la même abondance de larmes, ce que ce père fidèle vous disait : Je crois, mon Dieu ; mais aidez, je vous prie, mon infidélité : soutenez cette foi faible et chancelante ; animez-la d'une charité ardente (*Matth. 9.*). Donnez-moi la force de la soutenir moi-même par des actions saintes et dignes d'un chrétien que vous nourrissez à votre table de votre Chair et de votre Sang : augmentez-la chaque fois que j'appro-

cherai de ce Mystère de foi, jusqu'au moment heureux où je parviendrai à l'évidence.

ACTIONS DE GRÂCES.

C'est, ô mon adorable Jésus ! par la foi que je me suis aujourd'hui préparé à m'approcher de l'auguste Sacrement de l'Eucharistie que vous appelez vous-même par excellence le mystère de foi ; c'est avec une foi soumise et ardente, autant que j'en suis capable, que je viens de vous recevoir à la sainte Table, et que je vous ai ouvert ma bouche, mon âme, mon esprit et mon cœur : c'est avec la même foi, Seigneur, que je me prosterne à vos pieds pour vous présenter mes actions de grâces de ce que vous vous êtes aujourd'hui donné à moi sans réserve dans la sainte Communion.

Oui, mon Dieu, je crois que vous êtes à présent en moi en substance, tel que vous êtes dans le ciel à la droite de votre Père céleste, quoique le brillant de votre gloire soit obscurci, et que vous y soyez un Dieu doublement caché et sous les espèces et dans ma poitrine : je crois encore fermement que vous écoutez en moi et mes actes de foi et mes actions de grâces : je crois que vous les recevez avec bonté, et que vous en êtes l'objet, le terme et le divin rémunérateur, je crois que vous acceptez ma reconnaissance, si elle est produite par la foi et animée par la charité, qui sont des vertus que je ne puis posséder ni pratiquer, à moins que vous ne me les donniez.

Mais, ô mon Dieu ! formez-les vous-même ces actes dans mon cœur, pendant que vous y êtes et que vous l'honorez de votre divine présence, afin qu'ils vous soient plus agréables. Purifiez-moi, consacrez-moi, sauvez-moi par la foi de l'auguste sacrement de l'Eucharistie que je viens de recevoir, comme vous avez sauvé ceux qui ont eu le bonheur de vous toucher, et à qui vous avez la bonté de dire : Votre foi vous a sauvés. Mettez-moi au nombre de ces âmes justes qui vivent par la foi, et qui, après avoir vécu de la vie de la grâce que vous leur avez procurée par le Sacrement de votre Corps et de votre Sang, vivront encore éternellement de la vie de la gloire dans le ciel.

XVI^e MÉDITATION.

Préparation d'Espérance.

I. POINT.

Celui qui mange ma Chair et qui boit mon Sang possède la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour, dit notre adorable Sauveur (*Joan. 6.*) ; et comme si ces admirables paroles ne suffisaient pas pour engager un chrétien à s'approcher de la sainte Table, il ajoute dans un autre endroit, en faisant allusion à la manne des Israélites, qui ne soutenait que le corps, et

pour un temps : Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; mais le pain que je vous présente est un pain céleste : celui qui le mange vivra éternellement, et ce pain que je donnerai est ma propre chair qui donnera la vie au monde, et une vie éternelle.

Voilà une promesse bien précise, bien solennelle et bien consolante pour un chrétien voyageur qui aspire au bienheureux terme de sa céleste patrie ; elle est bien capable de faire naître dans son cœur l'espérance de la possession et de la jouissance éternelle du souverain bonheur, si elle n'y était pas encore. Quoi de plus propre à calmer toutes ses alarmes et toutes ses défiances : à soutenir et à fortifier son espérance, si elle était faible et chancelante, et à la rendre victorieuse et triomphante de tout ce qui pourrait la troubler.

Envisagez donc la Communion du Corps et du Sang de Jésus-Christ non-seulement comme une promesse divine qui nous console dans toutes les disgrâces qui pourraient nous arriver, qui nous anime et qui nous pacifie lorsque nous sommes dans la peine et dans le trouble, mais encore comme une préparation prochaine à la gloire à laquelle nous aspirons.

Disons plus, c'est un gage, c'est un avant-goût, c'est une possession anticipée de la gloire éternelle qui nous est promise dans le ciel ; c'est incontestablement la promesse la plus solennelle et la plus authentique ; c'est la préparation la plus sainte et la plus efficace ;

c'est le gage le plus certain et le plus infaillible ; c'est l'avant-goût le plus pur et le plus délicieux ; c'est, enfin, la possession anticipée la plus conforme et la plus ressemblante à ce que les bienheureux font et feront pendant une éternité tout entière dans le ciel : entrons dans cet important détail pour aider vos réflexions.

Je dis que c'est la promesse la plus solennelle et la plus authentique, puisque la bouche de Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a prononcée, et qu'elle l'a plusieurs fois répétée. Quoi de plus solennel, quand un Dieu parle, non pas par la bouche des Prophètes, mais par la sienne, et qu'il promet ce qu'il peut donner sans peine, parce qu'il est tout-puissant, et ce qu'il veut donner, parce qu'il est infiniment bon. Mais ce qu'il y a d'important pour notre consolation, c'est qu'il a voulu faire cette promesse de vive voix, et en présence de tout un peuple ; et que pour nous mettre en droit de l'exiger comme une dette, quoique dès son principe elle soit une pure grâce, il en fait encore un contrat par écrit dans l'Evangile, dont nous sommes les dépositaires : et ce contrat, pour le rendre plus solennel et plus auguste, il l'a bien voulu signer de tout son sang.

La Communion nous conduit, comme par la main, de la foi à l'espérance, et de l'espérance à la substance des biens éternels qui nous sont promis ; goûter Dieu, c'est une préparation prochaine pour le posséder ; se

nourrir de la substance de Dieu, quoique déguisée, c'est se bien préparer à se nourrir et à se rassasier pendant toute l'éternité de cette même substance, sans voile et sans déguisement.

La Communion est le gage le plus certain et le plus infailible de la gloire éternelle, puisqu'il tient de la nature des choses pour lesquelles il nous est donné, et que ce précieux gage nous est incorporé autant de fois que nous communions dignement : posséder en soi le même Dieu que nous posséderons dans le ciel, quel gage plus assuré et plus capable de soutenir notre espérance ?

C'est encore l'avant-goût le plus pur et le plus délicieux de la possession éternelle de Dieu ; en effet, les âmes saintes y goûtent très-souvent des délices spirituelles et des douceurs intimes qu'il leur est plus facile de ressentir que d'exprimer ; délices ineffables qui les dégoûtent des plaisirs des sens, parce qu'elles sont incomparablement plus pures et plus agréables ; délices qui élèvent et qui éclairent leurs esprits, qui inondent leurs cœurs comme un torrent de voluptés célestes, approchant celui dont Dieu rassasie les bienheureux ; délices, enfin, qui purifient et qui consacrent leur chair, loin de la souiller, et qui la rendent invulnérable contre les atteintes des plaisirs sensuels.

Avant-goût délicieux, qui devient enfin une possession anticipée du bonheur éternel : en effet, nous possédons par la Communion le même Dieu que les Saints

possèdent dans le ciel ; là il est brillant et tout éclatant de gloire sur son trône de majesté : ici il est caché et voilé sous les espèces eucharistiques, et on ne le voit que par les yeux de la foi.

Espérez donc en communiant, puisque vous commencez à posséder ce que vous désirez. Dites comme l'Épouse des Cantiques (*Can'. 2.*) : Je possède mon bien-aimé, il est à moi, je suis à lui, jusqu'à ce que le grand jour de l'éternité commence à paraître et que les ombres de la nuit, c'est-à-dire de cette vie mortelle, se dissipent peu à peu.

II. POINT.

Faites attention que, de tous les sacrements de la Loi nouvelle, il n'en est point qui donne, qui soutienne, qui fortifie et qui perfectionne l'espérance du chrétien, comme celui de la divine Eucharistie : en effet, elle l'approche de plus près des biens éternels, et elle lui donne non-seulement la promesse, mais encore le précieux gage et la cause méritoire de la félicité de l'autre vie, en lui donnant Jésus-Christ même qu'il reçoit en aliment, et qu'il s'incorpore à lui-même par l'union la plus étroite qui fut jamais.

Remarquez aussi que, plus cet adorable Sacrement l'approche des biens éternels, plus il le détache et le dégage de l'espérance trompeuse des biens temporels, qui l'empêchent le plus souvent de se porter avec toute l'ardeur qu'il devrait, vers ce séjour bienheureux et

éternel ; il le délivre par conséquent d'une partie de ses craintes et de ses alarmes sur le mystère redoutable de la prédestination, il ne lui laisse que ce qu'il lui en faut pour l'engager à assurer son salut par les bonnes œuvres.

Qu'est-ce qui trouble ordinairement votre espérance ? C'est l'incertitude de votre prédestination : vous ne savez si vous êtes digne d'amour ou de haine, si vous jouirez éternellement de Dieu dans le ciel avec les bienheureux, ou si vous serez éternellement malheureux dans les flammes de l'enfer avec les démons et les damnés ; et cette incertitude vous cause souvent de cruelles alarmes qui vous portent quelquefois au découragement, quand vous ne travaillez pas à les calmer, dans le moment, par une résignation parfaite et par les actes d'espérance.

Approchez-vous dignement de l'Eucharistie, et vous verrez se dissiper peu à peu les alarmes exagérées que l'incertitude de votre sort vous avait fait concevoir. Vous deviendrez plus confiant, votre espérance se fortifiera ; et alors vous ne craindrez qu'autant qu'il faut craindre. Animé d'une crainte chaste et filiale, vous redouterez moins d'offenser un juge inexorable, que de déplaire à un père, à un Sauveur ; et cette crainte si salutaire et si agréable à Dieu, vous conduira insensiblement à l'amour.

En effet, si vous envisagez la prédestination à la gloire, comme une grâce purement gratuite et dépen-

dante de la seule volonté de Dieu, vous verrez avec plaisir votre sort éternel entre les mains de ce Dieu de bonté, qui vous aime et qui veut demeurer avec vous et en vous par la sainte Communion, pour vous donner souvent des assurances par lui-même ; procurez-vous donc le plus souvent que vous pourrez ce précieux gage de la gloire ; et sans cesser de travailler, reposez-vous tranquillement de votre bonheur éternel, sur les bontés et sur les tendresses infinies d'un père, et sur l'efficace du sang d'un Sauveur, dont vous êtes marqué, arrosé et lavé autant de fois que vous avez le bonheur de le recevoir dignement à la sainte Table.

Si cette prédestination se fait et s'accomplit en vue de vos mérites, vous aurez d'autant plus de facilité à en acquérir, que vous participerez plus souvent à ceux de Jésus-Christ, puisque c'est par cet adorable Sacrement qu'il nous en fait l'application plus abondante. En effet, si l'exécution de la prédestination renferme trois choses, qui sont, dans le sentiment des saints Docteurs, la préparation des moyens et des grâces absolument nécessaires pour se sauver, l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés pour parvenir sûrement à ce bienheureux terme, et la victoire des tentations qui se présentent, il est constant qu'une bonne communion produit en nous ces trois effets importants.

Premièrement, nous y recevons abondamment les

grâces attachées au corps, au sang et à l'âme de Jésus-Christ : nous sommes à la source de ces grâces ; cette source toute entière est chez nous, et ces grâces se distribuent selon les degrés de foi, d'espérance et d'amour que nous apportons à cet auguste Sacrement. Secondement, nous y trouvons une bien plus grande facilité à l'accomplissement des devoirs qui nous conduisent à ce bienheureux terme de la gloire ; car plus les communions sont dignes et fréquentes, plus la charité devient ardente ; ainsi, plus on aime, moins on trouve de peine à travailler pour ce qu'on aime : le fardeau de la loi devient beaucoup plus léger à porter, les plus rigoureux devoirs et les plus rudes observances deviennent plus faciles à remplir.

Enfin, on trouve dans la sainte Eucharistie des forces abondantes pour vaincre les tentations ; le démon est beaucoup plus faible, parce que Jésus-Christ, qui est en nous, est beaucoup plus fort, et qu'il laisse dans notre cœur, après une bonne Communion, une impression de force et de courage pour résister plus facilement à toutes ses attaques ; nous souffrons moins d'insultes du côté de notre chair ; comme nous ne devenons qu'une chair avec Jésus-Christ, en vertu de l'union intime de la nôtre avec la sienne, la nôtre participe à ses glorieuses qualités, qui sont la pureté, la spiritualité et l'immortalité : elle est donc purifiée, spiritualisée ; elle acquiert le droit à l'immortalité dont elle a le précieux germe. Voilà de quoi vaincre tous nos

ennemis, voilà de quoi assurer notre élection, voilà bien de quoi soutenir notre espérance.

SENTIMENTS.

Espérez, ô mon âme ! puisque vous avez le bonheur de posséder en vous un Dieu fidèle en ses promesses, et un Dieu plein d'amour qui se donne lui-même tout entier et sans réserve, pour gage infailible de ce qu'il vous a promis dans le ciel : dissipez vos alarmes par l'espérance de le posséder bientôt ; espérez tout, et pourvu que vous souteniez votre espérance par la pratique des bonnes œuvres, soyez assurée qu'elle ne sera pas confondue.

Réjoissez-vous saintement en Jésus-Christ, dont vous êtes l'épouse, dit le dévot saint Bernard (*in Cant.*) ; calmez vos frayeurs et vos inquiétudes : cet Epoux céleste qui se donne à vous, veut bien être votre conducteur dans votre exil, vous apprendre les routes que vous devez tenir, de peur que vous ne vous égariez, et vous servir lui-même de soutien, de nourriture et de viatique pour arriver plus sûrement à votre patrie, qui est le ciel : il veut bien présider à vos combats, vous mettre les armes à la main et combattre avec vous, pour vous faciliter la victoire de tous vos ennemis qui voudraient vous disputer la possession du royaume éternel qu'il vous a mérité par son sang.

Vous le possédez, ce Sang adorable, pour gage assuré de ses divines promesses : que craignez-vous, si vous

lui êtes fidèle ? quel ennemi assez puissant pour vous enlever ce gage, à moins que vous n'y consentiez vous-même ? Ce Sang adorable que vous recevez, est l'encre sacrée qui écrit sur le livre de vie les noms de tous les prédestinés ; pourquoi le vôtre n'y serait-il pas, si vous en faites un saint usage ?

Rassurez-vous donc, ô mon âme ! Dieu un jour fera succéder l'évidence entière aux obscurités de la foi ; il fera cesser les inquiétudes et les craintes dont votre espérance est mêlée pour vous accorder une possession tranquille et heureuse ; et cette union commencée que vous contractez à présent avec lui par le sacrement adorable de l'Eucharistie, il la rendra parfaite et consommée pour toute une éternité.

ACTIONS DE GRÂCES.

Je confesse, ô mon divin Bienfaiteur ! que je vous dois de continuelles actions de grâces, non-seulement pour les grands biens dont votre divine libéralité m'a comblé depuis que je suis au monde, mais encore pour ceux que vous avez eu la bonté de me promettre.

Pour me racheter de la mort que j'avais méritée, vous avez souffert des tourments affreux, vous avez laissé déchirer votre corps, répandre votre sang, vous avez subi le supplice ignominieux de la croix : voilà des bienfaits infinis qui devraient être toujours présents à mon âme ; mais, ô mon Dieu ! que ne vous

dois-je point pour m'avoir donné ce même corps, ce même sang et cette même vie que je viens de recevoir dans ce Sacrement d'espérance et d'amour ; pour avoir bien voulu perpétuer ce don si précieux jusqu'à la consommation des siècles, et m'avoir préparé ce délicieux aliment, qui me nourrit non-seulement dans le temps, mais qui m'assure encore la vie éternelle, par ce gage infailible que vous m'en donnez !

Voilà, mon Dieu, ce qui soutient et ce qui nourrit mon espérance ; voilà ce qui exigerait de moi une reconnaissance éternelle. C'est donc avec juste raison que vous aviez dit par le Sage, que c'était en vous seul qu'était l'unique espérance de la vie ; en voici la confirmation, l'accomplissement et la réalité dans le Sacrement de votre Corps et de votre Sang, puisque vous y avez renfermé la promesse d'une vie immortelle et bienheureuse ; et pendant les précieux moments que je le posséderai en moi, je vous dirai, Seigneur, avec votre Prophète (*Ps. 141.*) : Vous êtes toute mon espérance, vous êtes l'unique objet de mes désirs ; vous me nourrissez à présent, mais vous serez ma portion et mon héritage dans la terre des vivants.

XVII. MÉDITATION.

Préparation d'amour.

I. POINT.

L'amour : telle est sans contredit la préparation la plus essentielle pour s'approcher dignement de la divine Eucharistie, et pour en retirer toutes les grâces qui y sont attachées. Elle est la plus essentielle pour plusieurs motifs : 1° parce qu'il n'en est pas de plus agréable à Dieu et de plus conforme à cet adorable Sacrement ; 2° parce que l'amour suffit seul pour s'approcher dignement de la sainte Table, car c'est de lui que les autres préparations reçoivent leur valeur et leur mérite, c'est lui qui les anime et les sanctifie ; 3° parce que, quelques dispositions que l'on apporte à cet adorable mystère, elles sont presque inutiles sans cet amour, et la Communion ne peut être qu'imparfaite et défectueuse.

Si vous n'aviez que la foi seule sans la charité, vous seriez indigne de participer à cet auguste et redoutable Sacrement ; car, séparée de cet amour, la foi n'est plus qu'un cadavre, et l'Eucharistie est le Sacrement des vivants ; l'espérance que vous y apporteriez ne serait qu'une vaine présomption et une dangereuse illusion.

Aimez donc de tout votre cœur, et approchez-vous avec une sainte hardiesse de ce festin délicieux que l'amour de Dieu vous a préparé lui-même, et où ce même amour, ayant triomphé de son propre cœur, veut encore triompher du vôtre, parce que si vous aimez, et que votre amour soit sincère, vous croirez, vous espérerez, vous désirerez, vous serez pur, vous vous humilierez, et vous embrasserez avec plaisir la pénitence et la mortification, pour plaire et pour obéir à celui que vous aimerez plus que toutes choses.

Quoi de plus conforme à ce grand Sacrement que la préparation d'amour, puisque c'est un Sacrement d'amour et d'un amour consommé? C'est, en effet, l'amour qui fait descendre Jésus-Christ du ciel en terre, entre les mains des prêtres, dans l'instant qu'ils ont prononcé les paroles de la consécration, comme si ces prêtres, qui sont ses créatures, étaient devenus ses maîtres; c'est l'amour qui abaisse sa grandeur, et qui le met au niveau et au rang de sa créature. C'est l'amour qui lui fait cacher sous le voile mystérieux des espèces sacramentelles, tout l'éclat et tout le brillant de sa divine majesté, qui, sans cet adoucissement, serait insoutenable à la faiblesse de la créature.

C'est encore ce même amour qui met des bornes étroites à son immensité, en se renfermant tout entier et comme Dieu et comme homme, dans une hostie, quelque petite qu'elle soit, pour venir encore se renfermer chez nous. C'est ce même amour qui le produit

et qui le multiplie en même temps sur une infinité d'autels différents, autant qu'il s'en trouve dans toute l'étendue du monde chrétien, et dans une infinité de communians de toute condition, de tout âge et de tout sexe, pour se donner tout entier à chaque particulier.

C'est l'amour qu'il a pour les hommes, qui le tient prisonnier, tout indépendant qu'il est, sous des espèces fragiles et dans nos estomacs, jusqu'à ce qu'elles soient consumées et comme anéanties par notre chaleur naturelle ; c'est encore un amour prodigieux et incompréhensible qui se place entre sa justice et ces chrétiens hypocrites et criminels qui le reçoivent dans un cœur infect et dépravé. Il crie sans cesse miséricorde, et ce Dieu si aimant, au lieu de punir d'un supplice éternel leurs outrages et leurs profanations, les attend à la pénitence, et leur en donne l'inspiration et les moyens. O amour ! s'écriait un saint Docteur ! que vos chaînes sont fortes, puisqu'elles ont le pouvoir de lier et d'enchaîner un Dieu même !

Que ce soit donc l'amour qui vous fasse approcher de Dieu, puisque c'est l'amour qui fait approcher Dieu de vous ; multipliez-en les actes, cette répétition lui est agréable, et il se plaît à l'entendre ; il n'a interrogé trois fois saint Pierre que pour lui faire prononcer trois actes d'amour de Dieu : efforcez-vous de les faire sentir à votre cœur pendant que votre bouche les prononce, c'est le vrai moyen de vous préparer dignement à ce sacrement d'amour.

En effet, si Dieu, qui est la pureté même, habite avec plaisir dans un cœur, c'est parce que le divin amour prend soin de le purifier, et qu'il consume jusqu'aux moindres souillures qui s'y rencontrent; et plus vous aimerez Dieu, plus vous serez pur et digne de le recevoir : c'est l'amour divin, dit saint Bernard (*in Serm.*), qui, après avoir purifié le cœur de l'homme, lui donne une plus vaste capacité et une plus grande étendue pour renfermer en soi la Divinité, qui est la grandeur même.

Jésus-Christ y repose plus à son aise, il le remplit avec plus de plaisir, il y répand ses grâces avec plus d'abondance, il y fait des impressions plus vives et plus durables de sa divine présence : ce cœur étant ainsi dilaté par l'ardeur du divin amour, ses sentiments sont plus grands, plus nobles et plus détachés des choses sensibles ; ses désirs sont plus purs, plus ardents et plus dignes d'attirer chez lui cet adorable Seigneur, et il peut dire ensuite avec le Roi-Prophète (*Ps. 118.*) : *Mon Dieu, j'ai couru dans la voie de vos commandements, depuis que vous m'avez dilaté le cœur.*

II. POINT.

Pour mieux entrer dans la préparation d'amour que vous devez apporter à la sainte Table autant de fois que vous avez le bonheur de vous en approcher, et pour vous instruire plus méthodiquement de cette sainte et

importante pratique, étudiez bien la personne de Jésus-Christ dans l'institution de la divine Eucharistie ; c'est la règle que vous devez suivre, c'est le docteur que vous devez écouter, c'est le modèle que vous devez imiter ; c'est, enfin, le livre des livres, que vous devez lire et étudier avec une attention toute recueillie : vous y trouverez des leçons admirables qui vous instruiront de la manière dont vous devez régler les sentiments de votre cœur, en vous approchant de ce Sacrement, pour en retirer toutes les grâces qui y sont attachées.

Etudiez bien toutes les démarches de Jésus-Christ, ses sentiments, ses pensées et ses actions ; étudiez même jusqu'à son silence et sa solitude, et vous conviendrez que l'amour le plus pur, le plus héroïque, le plus tendre et le plus désintéressé, est le principe, le premier mobile de cette grande action. Mettez tout en usage pour vous y conformer ; vous trouverez en lui, dit saint Augustin, l'objet divin que vous devez aimer, et les motifs les plus pressants qui vous engageront à l'aimer, et des règles sûres pour le bien aimer ; et, qui plus est, vous trouverez encore en lui de quoi l'aimer comme il veut que vous l'aimiez.

Où trouverez-vous un objet plus digne de tout l'amour et de toute la tendresse de votre cœur, qu'un Dieu sauveur sacrifié sur nos autels pour votre amour, pour s'unir intimement à vous, et pour vous combler de ses grâces ? qu'un Dieu qui est la grandeur même, et qui s'abaisse à vous demander votre cœur ; qui, non

content de vous le demander, de la manière du monde la plus pressante, la plus désintéressée et la plus tendre, veut encore y entrer personnellement, et le remplir, pour y prendre ses délices avec vous, comme si vous étiez digne de l'amitié, de la familiarité, de l'entretien et des effusions du cœur d'un Dieu ?

Répondez donc au plus tôt à ses empressements par les vôtres : il veut bien faire les premières démarches, quoiqu'il soit tout, et que vous ne soyez rien, quoiqu'il ne vous doive rien, et qu'il puisse se passer de vous ; quoique vous lui deviez tout, et que vous ne puissiez vous passer de lui, ni même vivre sans lui. Faites du moins les secondes ; cherchez-le, puisqu'il s'abaisse à vous chercher lui-même ; il vous aidera même à le chercher, et vous ne manquerez pas de le trouver.

Courez à lui, non pas seulement par les démarches du corps, mais par celles du cœur, qui sont celles de l'amour : ne vous laissez pas de lui protester que vous l'aimez, soutenez cette protestation par les bonnes œuvres ; rendez-la efficace en travaillant et en souffrant tout ce qui pourrait vous arriver de plus fâcheux pour son amour, puisqu'il vous a protesté tant de fois qu'il vous aimait, et qu'à ses tendres protestations qui parlaient de son cœur, il a ajouté ses grâces, ses lumières, ses biens infinis, ses souffrances, son corps, son sang, sa mort et la promesse de posséder son royaume qui est éternel, dont vous avez les gages et l'investiture dans la sainte Communion ; ouvrez-lui donc tout votre

cœur en vous approchant de cet adorable Sacrement, comme il vous ouvre tout le sien, afin qu'il le remplisse, qu'il y demeure, qu'il le sanctifie de ses grâces, qu'il l'embrase de ses divines ardeurs ; afin qu'il le consacre par lui et pour lui-même, comme un sanctuaire et comme un autel, où il ne brûle jamais d'autre feu que de celui de son amour, en sorte que vous n'aimiez jamais rien avec lui, ou que ce ne soit que pour l'amour de lui seul.

Si vous avez le bonheur de sentir ces divines flammes après la sainte Communion, entretenez-les par des actes fréquents, et par des désirs qui vous portent incessamment vers cet adorable objet, qui est le seul digne de toutes vos tendresses, et donnez-vous de garde de les laisser éteindre, de peur qu'en punition de votre lâcheté elles ne se rallument jamais.

Où trouverez-vous des motifs plus pressants pour l'aimer de tout votre cœur, que dans ce Sacrement d'amour ? Jésus-Christ s'y donne tout entier à vous et sans réserve, avec tous ses mérites, toutes ses vertus et toutes ses grâces ; et pour vous donner plus de confiance et plus de hardiesse à lui en demander la participation, il vous tient compte, et il vous fait un mérite de votre propre demande, bien plus, il la récompense comme une vertu, afin que vous ne vous lassiez jamais de demander.

Demandez donc, mais que ce soit plutôt votre cœur que votre bouche qui demande : demandez hardiment,

et poussez votre hardiesse jusqu'à devenir le ravisseur de ce que vous souhaitez ; rendez-vous seulement digne de le recevoir, approchez-vous-en avec une ardente charité : cela suffit pour participer bientôt aux trésors immenses de son amour ; et soyez persuadé qu'il a beaucoup plus de plaisir à vous donner, que vous n'en pouvez avoir à obtenir et à recevoir.

Comme il est dans la divine Eucharistie une plénitude infinie et la source de tous les biens imaginables, cette plénitude a beau se répandre en votre faveur ; elle est toujours plénitude, toujours féconde et toujours intarissable ; voilà de puissants motifs pour vous préparer par l'amour à le recevoir.

SENTIMENTS.

O amour sacré, s'écriait saint Augustin (*Man. ch. 2.*), qui éclairez et qui brillez toujours ; Jésus, source d'amour, de douceur et de bonté ; lumière éternelle, qui ne vous éteignez jamais ; pain de vie, qui me nourrissez et qui ne diminuez jamais, quoiqu'on vous mange tous les jours : éclairez-moi de vos divines lumières, embrasez mon cœur de vos saintes ardeurs, sanctifiez-le par l'abondance de vos grâces, pour en faire un vase d'élection (*id. ibid.*) : videz-le de la malice, extirpez-en toutes les mauvaises inclinations, purifiez-le de toutes ses ordures, arrachez-en toutes les attaches criminelles qui l'empêchent de s'attacher

uniquement à vous ; remplissez-le de votre grâce et de votre amour, et conservez-le toujours dans sa plénitude, afin que l'aliment précieux de votre Chair et de votre Sang opère efficacement le salut de mon âme, et que, me nourrissant de votre propre substance à la sainte Table, je vive par vous, je parvienne heureusement à vous, et que je me repose éternellement en vous, puisque vous êtes vous seul le centre de la plus pure et de la plus délicieuse volupté.

Vous êtes un feu consumant, ô mon Dieu ! oserai-je bien m'approcher de vous avec un cœur froid et languissant ? Me contenterai-je d'articuler seulement quelque protestation d'amour, pendant que mon cœur, plus sec que la pierre du désert, ne le sentira pas ? Serai-je de glace, pendant que je recevrai dans ma bouche et auprès de mon cœur un Dieu qui n'est qu'amour et que charité ? Ne brûlerai-je pas, au milieu de ces ardeurs et de ces flammes divines (*Dan. 7.*), au milieu de ce fleuve de feu, qui sort avec une impétueuse rapidité de votre face adorable, selon le langage de l'Ecriture, et qui est en substance et tout entier chez moi, après que j'ai reçu la sainte Communion ?

Ah ! Seigneur, je sens que je ne puis vous aimer comme il faut que je vous aime pour me préparer dignement à vous recevoir, à moins que vous ne mettiez vous-même cet amour dans mon cœur : répandez-y avec abondance le feu de votre charité, afin

qu'en vous recevant, il devienne un sanctuaire digne de votre présence.

ACTIONS DE GRACES.

Serai-je de glace, ô Dieu de mon cœur ! et mes actions de grâces languiront-elles pendant que vous êtes en moi, vous qui ne devez habiter qu'un trône de flammes et de feu (*Dan. 7.*) ? vous qui êtes un feu consumant, le principe, le centre et l'objet du plus pur amour ; vous qui, par un excès de ce même amour, malgré ma bassesse et mon indignité, n'êtes venu en moi que pour y répandre les ardeurs de votre immense charité, et que pour m'apprendre à vous aimer comme je dois vous aimer, c'est-à-dire uniquement, sans réserve, sans partage et sans inconstance ?

Ah ! Seigneur, si je vous aimais ainsi que je le dois, comme je vous aimerais à présent ! si je vous avais été fidèle, et si je n'avais, jamais attaché mon cœur à la créature, que mes actions de grâces seraient pleines de cette céleste ardeur qui vous les rendrait agréables, et qu'elles me rendraient digne de vous recevoir souvent dans la suite ! Toute ma vie se passerait agréablement et saintement en préparations, en communions et en actions de grâces, qui durerait jusqu'à la Communion suivante.

Le divin amour entretiendrait mon âme dans une préparation habituelle à vous recevoir dignement ; le même amour ouvrirait et ma bouche et mon cœur quand je m'approcherais de la sainte Table, et il

formerait mes actes de reconnaissance après vous avoir reçu. Par une vie si pure et si ardente, je me préparerais insensiblement à une vie bien plus délicieuse ; je me rendrais digne de posséder un jour cette union intime qu'accompagne la possession entière de vos aimables perfections ; et, au lieu de ne vous voir que sous le voile des espèces sacramentelles qui vous cachent à présent à mes yeux corporels, je jouirais de la vision claire, intuitive et éternelle de votre divine essence dans le ciel. Apprenez-moi donc à vous aimer pendant que vous êtes auprès de mon cœur, afin que je sois toujours préparé à vous recevoir dignement.

XVIII^e MÉDITATION.

Sur la préparation d'amour.

I. POINT.

Il n'est point de sujet sur lequel on doive s'éprouver avec plus de soin avant de communier, que celui du divin amour. Chacun, dit saint Jean Chrysostome (*Hom. 7. ad Pop.*), doit examiner son cœur, et en peser toutes les affections au poids du sanctuaire, pour connaître de quel feu il est embrasé, si c'est de celui que le Saint-Esprit allume, ou de celui que le monde, que le démon, que la cupidité, que l'amour profane font brûler.

Rien n'est plus dangereux que de communier avec un cœur froid pour Dieu ; c'est une profanation criante, un sacrilège affreux que de communier avec un cœur plein d'un amour criminel pour la créature ; mais communier avec un cœur brûlant de l'amour de Dieu et animé du désir ardent de le posséder, c'est être, vraiment digne de le recevoir.

L'amour est donc la plus sainte de toutes les pratiques de la Religion et la plus héroïque de toutes les vertus ; il peut être aussi la plus dangereuse de toutes les illusions et le plus honteux de tous les vices. Il est la preuve la plus évidente de la pureté de l'âme, s'il a Dieu pour objet ; mais s'il s'en détourne pour se porter vers les objets sensibles, il devient la preuve la plus certaine de sa corruption. L'amour est grand et glorieux, dit saint Augustin (*in Ps. 118.*), s'il remonte vers son adorable principe pour le chercher avec empressement, pour s'y unir comme à la source de son bonheur ; il est honteux et infâme quand il s'écarte de ce principe pour chercher la créature, pour s'y attacher au préjudice de ses devoirs, et pour y mettre et sa béatitude et le centre de son repos.

C'est par cet amour dirigé vers Dieu seul, que nous nous rendons plus dignes d'approcher de la sainte Table, et plus capables de l'aimer dans la suite ; cet amour que nous y apportons y reçoit toujours chaque fois que nous communions, de nouveaux accroissements et de nouvelles ardeurs qu'il puise dans leur

propre source, qui est Dieu ; répandu de nouveau dans cette source divine que nous possédons en nous, il y répand de nouveaux feux, et de quoi aimer Dieu avec plus de force, de pureté et de ferveur.

Il se fait, dit saint Jean Chrysostome (*Hom. 7. ad Pop.*), un flux et un reflux continuuel de ce feu sacré dans l'adorable Sacrement de nos autels ; notre cœur y porte ce qu'il sent pour Dieu, et il en remporte des sentiments plus vifs, il en reçoit les précieux écoulements, et il y puise de quoi aimer Dieu : mais comme son amour est sujet au dépérissement, et que souvent il se ralentit, il est obligé de retourner souvent à la source par la sainte Communion, où il se fortifie de nouveau, et où il prend une nourriture qui le soutient et qui le fait croître ; il rend et il reçoit ; il aime et il est aimé, et on lui donne toujours avec beaucoup plus d'abondance qu'il n'a donné lui-même.

Pour faire cette importante préparation avec fruit, il faut la faire avec méthode, c'est-à-dire examiner premièrement son cœur sur les obstacles qui se rencontrent dans la pratique de cet amour, et qui échappent le plus souvent à nos yeux, à moins que nous n'y fassions une attention sérieuse : en second lieu, il faut vider ce cœur de tout ce qui s'oppose à l'amour de Dieu : enfin, il faut travailler à le remplir de cet amour par les actes, par les sentiments et par les pratiques qui nous rendent dignes de le posséder, de le nourrir, de l'entretenir et de l'augmenter.

Commencez donc votre préparation éloignée par un examen sérieux de toutes les affections de votre cœur ; cherchez-y les créatures que vous pourriez aimer avec une attache trop sensible ; ce sont celles dont la pensée vous occupe le plus souvent et avec le plus de goût et de plaisir, et que vous auriez plus de peine à quitter. N'avez-vous pas quelque amitié particulière pour une personne qui tient peut-être la place que Dieu devrait occuper dans votre cœur ? Examinez bien si vous ne l'aimez que pour Dieu seul, ou pour le bien de son âme ou de la vôtre ; cette amitié n'est-elle point préjudiciable à vos devoirs ? n'est-elle point la source de vos distractions dans vos prières ? faites-y attention, car c'est un des plus délicats et des plus dangereux obstacles au divin amour, et par conséquent aux fruits que vous pourriez tirer de la sainte Communion.

Ne sont-ce point des biens temporels qui nourrissent dans votre cœur une attache dont vous ne vous apercevez pas vous-même ? Ne sont-ce point des ajustements, des meubles, de petites commodités qui flattent ou votre délicatesse, ou votre amour-propre, dont l'attache est d'autant plus dangereuse, qu'elle est moins sensible et qu'elle paraît moins criminelle ? Il ne faut quelquefois qu'une bagatelle pour vous attacher, pour remplir votre cœur et pour le rendre incapable d'aimer Dieu, surtout pour les personnes qui ont renoncé aux biens du monde. N'est-ce point vous-même que vous aimez excessivement ? Pensez-y très-

sérieusement, et ne laissez en vous aucun obstacle à l'amour de Dieu.

Dès que vous aurez trouvé ce qui occupe votre cœur, soyez généreux à l'en chasser et à briser au plus tôt ces petites idoles qui dérobent à Dieu le culte amoureux qu'il lui doit : il en aimera Dieu bien plus facilement ; car il faut que le cœur aime quelque chose : dès qu'il est vide de l'amour de la créature ou de lui-même, il est bientôt rempli de l'amour de Dieu, et c'est ce qu'il faut pour s'approcher dignement de la sainte Communion, et pour recevoir les tendres effusions du cœur de Dieu pendant qu'il est auprès du nôtre.

Augustin pénitent s'est parfaitement bien trouvé de cette sainte pratique ; c'est ce qu'il avoue dans ses confessions, quand il dit : C'était, ô mon Dieu ! par les délices de votre divin amour, que vous vidiez mon cœur de toutes ses attaches criminelles, que vous y entriez à leur place avec des suavités ineffables et mille fois plus délicieuses que la volupté même qui m'avait si longtemps séduit. (*August. Conf. 19.*)

II. POINT.

L'adorable Sacrement de nos autels serait inaccessible non-seulement aux faibles et aux imparfaits, mais encore aux plus justes et aux plus grands Saints de l'Eglise militante, si ce n'était pas un Sacrement

d'amour auquel Notre-Seigneur Jésus-Christ nous invite avec bonté.

Cette majesté si redoutable, cette grandeur suprême, cette pureté incomparable que nous y voyons par les yeux de la foi, ferait trembler les plus parfaits qui connaissent à fond leur bassesse, leur néant et les misères infinies auxquelles ils sont sujets tant qu'ils sont revêtus d'une chair mortelle : il n'y a que l'amour seul qui puisse calmer leur frayeur, et les engager à s'en approcher avec confiance.

C'est, en effet, la charité seule qui nous rend hardis auprès de Dieu, mais sans témérité ni présomption. (*Bern. Serm. 5. in. com.*) Comme elle est la reine des vertus et la fille aînée du cœur de Dieu, elle a toujours un libre accès auprès de son trône : rien n'est capable de l'arrêter et de l'épouvanter, quand elle court pour s'approcher du Dieu qu'elle aime. Comme elle est dotée, dit ce Père, et enrichie du sang de Jésus-Christ (*ibid.*), elle y court toujours avec ardeur, sans crainte de tomber, ni d'être repoussée, parce qu'elle porte sur son front le glorieux étendard de la Croix : elle met en fuite tous les ennemis qui s'opposent à son bonheur, et qui voudraient l'empêcher de s'approcher du cœur de Dieu, qui est le principe d'où elle est sortie, le terme où elle aspire, et le délicieux centre où elle repose. (*Idiot. decart.*)

Prenez-la, cette charité, pour guide et pour conductrice à la sainte Table ; elle en est, dit un Saint con-

templatif, la voie la plus droite et sans détour, la plus courte et sans ennui, la plus aplanie et sans pierre de scandale, la plus lumineuse et toujours sans ténèbres, la plus sûre et sans aucun péril, la plus agréable et la plus délicieuse, parce qu'elle a toujours la compagnie de Dieu.

Le chrétien lâche et imprudent qui s'approche de la sainte Communion sans amour, songe-t-il bien qu'il se prive par sa faute et par sa froideur, de ce qu'il y a de plus avantageux pour lui dans le sacrement ? Car, outre le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, il y a dans ce Pain céleste d'autres trésors cachés que nous ne recevons que selon les degrés de la charité que nous y apportons : c'est la vie surnaturelle, c'est la vie divine, c'est la force, c'est l'onction, c'est l'esprit de Dieu, c'est l'augmentation de la foi, de la grâce et de la charité.

Aimez, dit un saint Docteur (*Pet. Cel. 5. p. 12.*), et vous recevrez tout le Sacrement. Vous consumerez le Corps et le Sang de Jésus-Christ, mais vous ne consumerez pas tout le Sacrement, parce que l'impression restera toujours chez vous, tant que vous prendrez soin de la conserver par votre fidélité : les apanages du Corps et du Sang de Jésus-Christ y resteront ; car de la même manière que l'amour ne se consume point en aimant, et qu'au contraire il en devient souvent et plus fort et plus ardent, surtout lorsque l'objet le mérite, et qu'il est parfaitement aimable ; ainsi, lorsque dans la

Communion nous recevons notre Dieu par amour, il ne se consume pas, parce qu'il est l'amour même et un amour éternel. Quel puissant motif pour nous préparer par amour à ce divin Sacrement ; et quelle agréable récompense de notre amour, de recevoir en nous ce Sacrement et de le pouvoir conserver si longtemps dans notre cœur, quoique les espèces se consomment et se détruisent par la chaleur naturelle !

Ne vous flattez pas cependant sur une matière de cette importance ; ne croyez pas avoir toute la préparation d'amour requise pour ce grand Sacrement, lorsqu'avant de vous en approcher vous en avez prononcé quelques actes, le plus souvent sans esprit et sans sentiment ; je dirai même que, eussent-ils été accompagnés de sentiments dans le moment que vous les avez prononcés, ce n'est point encore tout l'amour qu'il exige ; il se peut faire encore que ce soit un faux amour qui ressemble beaucoup au véritable et sur lequel on prend facilement le change : l'amour actuel qui se marque et qui s'exprime par les protestations et par les actes, est quelque chose ; mais il faut encore un amour habituel et suivi, pour s'en approcher dignement et avec fruit.

Ne vous imaginez pas aimer Dieu, dit saint Bonaventure (*de Bern. l. 6.*), parce que vous lui dites quelquefois que vous l'aimez de tout votre cœur ; il faut ici des œuvres de la vérité, il faut que l'esprit y pense plus qu'à toute autre chose ; il faut que la bouche le loue et

qu'elle en parle avec plaisir ; il faut que le cœur sente, ou qu'il se rende digne de sentir, et surtout que les mains s'occupent en bonnes œuvres. Approchez-vous de la sainte Communion dans cette disposition, et sortez-en, dit saint Jean Chrysostôme (*Hom. 61. ad Pop.*), comme des lions étincelants de ce feu sacré ; c'est ainsi, dit ce saint Docteur, que vous deviendrez terribles au démon et agréables à Dieu.

SENTIMENTS.

Qu'il est avantageux, ô mon très-doux Jésus ! s'écriait le dévot saint Bernard (*in Serm.*), d'approcher de vous par amour ! Quoique vous habitiez une lumière inaccessible, on trouve le moyen d'y parvenir, quand on a la charité pour guide et pour compagne : tant qu'elle sera ma conductrice, il n'est point d'obstacle que je ne surmonte, et qui puisse m'empêcher d'aller à vous ; point de difficulté qui m'arrête, point d'ennemis qui puissent m'abattre, point de péril qui m'effraie, point d'alarme que je n'apaise, point de sanctuaire dont les portes me soient fermées ; elle m'ouvrira celle de votre cœur pour y entrer, elle vous ouvrira le mien pour vous y recevoir : par elle, je demeurerai en vous, et vous demeurerez en moi, parce que vous êtes vous-même cette charité.

Mais, ô mon Dieu ! si vous êtes la charité même, selon l'oracle de votre Disciple bien-aimé (1. *Joan. 4.*),

je vous possède déjà par une heureuse anticipation, pourvu que je vous aime, avant même que de m'approcher de la sainte Table : mais si la charité seule me procure cet avantage, quels biens posséderai-je quand j'unirai cette charité à votre Sacrement adorable, qui est le Sacrement de votre cœur, et que je m'en approcherai avec un cœur tout brûlant de votre amour !

Charité divine, que vous opérez en nous de prodiges, et que vous êtes puissante et bienfaisante tout ensemble, quand vous vous êtes emparée de nos cœurs ! Vous nous tirez de la boue pour nous élever jusqu'à Dieu ; vous dirigez nos pas, vous éclairez nos esprits, vous embrasez nos cœurs, vous consacrez nos âmes, vous placez chez nous une divinité tout entière, comme dans un lieu de délices ; vous purifiez même nos corps pour en faire de dignes sanctuaires de l'humanité sainte de Jésus-Christ. C'est encore par vous, dit saint Augustin, que nous aimons Dieu, que nous courons à Dieu, que nous demeurons en Dieu, et qu'il demeure en nous pour le temps et pour l'éternité.

ACTIONS DE GRACES.

Ah ! Seigneur, pendant que vous me comblez de grâces et que vous me donnez des témoignages si tendres de votre bonté et de votre amour, mon cœur serait-il assez ingrat pour demeurer sans sentiment et sans reconnaissance ? Quand je vous considère ou sur

la croix, ou sur nos autels, ou dans mon cœur qui vous possède à présent par la sainte Communion, tout prouve vos bontés et vos tendresses infinies pour une misérable créature qui n'est rien et qui n'a mérité que la mort, et tout accuse mon insensibilité et mon ingratitude.

Vous passez, ô mon Sauveur ! de la croix sur nos autels, où vous renouvez le même sacrifice d'amour pour nous : vous y recevez nos hommages, nos adorations, nos actes d'amour et nos actions de grâces ; vous les unissez aux vôtres, afin qu'en les offrant au Père éternel, ils lui soient présentés avec un mérite nouveau, et qu'il les reçoive comme si vous les produisiez vous-même.

Mais, par un surcroît d'amour, vous venez de passer de nos autels dans ma poitrine, où vous résidez en substance ; et c'est là que vous me donnez des marques d'un amour consommé, puisque vous vous donnez à moi en nourriture, et que vous me communiquez avec bonté, non-seulement tout ce que vous avez, mais encore tout ce que vous êtes ; embrasez donc mon cœur par la proximité du vôtre, qui est toujours brûlant des flammes du divin amour ; faites une tendre effusion des sentiments du vôtre dans le mien ; faites sentir à mon cœur tout ce que le vôtre sent ; embrasez-le des mêmes ardeurs ; apprenez-lui à aimer comme vous aimez, afin que les actions de grâces que je vous rends ici, répondent plus dignement à la grâce que je viens de recevoir.

XIX^e MÉDITATION.

Préparation de pureté.

I. POINT.

La vraie pureté n'est autre chose, dans le sentiment des saints Pères, qu'une intégrité parfaite de l'homme intérieur qui évite avec toute la fidélité et toute l'exactitude dont il est capable, tout ce qui pourrait l'infecter de la moindre souillure, dans la vue de plaire à Dieu seul, qui aime souverainement la pureté, parce qu'il est la pureté même ; d'où il s'ensuit que, pour s'approcher dignement de la sainte Table, elle est aussi nécessaire en effet, que l'amour de Dieu : elle en est le fruit, la production et la compagne inséparable, ou, pour mieux dire, elle est la même chose sous un nom différent, d'autant plus qu'on peut définir l'un par l'autre, et dire que la pureté n'est autre chose qu'un amour jaloux qui, voulant posséder Dieu dans son cœur, ne veut rien y mettre en sa compagnie qui lui déplaît et qui lui soit inférieur.

C'est donc sur cet important objet qu'il faut s'examiner avec toute l'exactitude et la sévérité possible, parce que, sans cette sage précaution, il nous échappe une infinité de petites attaches qui, semblables à de

petites idoles, sont cachées dans le plus secret de nos cœurs, et font que le séjour n'en est pas si agréable à Jésus-Christ, et qu'il n'y répand pas ses grâces et ses bénédictions avec tant d'abondance. Il faut donc les examiner avec beaucoup d'application et de sévérité, pour ne nous en pardonner aucune ; pour nous en défaire par un désaveu généreux aussitôt que nous les connaissons ; pour les arracher avec violence, s'il est besoin, et pour les expier aussitôt par la pénitence, de sorte qu'elles n'y rentrent jamais, après en avoir été chassées.

Que l'homme qui veut s'approcher de la sainte Table s'éprouve, dit le grand Apôtre (*Cor. II.*), et qu'ainsi éprouvé, il mange de ce pain et qu'il boive de ce calice. Mais qu'est-ce que saint Paul exigeait des fidèles par cette épreuve, sinon, dit saint Grégoire-le-Grand (*hic*), d'évacuer la malice et les moindres souillures de leur cœur, pour s'approcher avec plus de pureté de ce grand Sacrement ?

Vous lavez vos mains, dit ce saint Docteur, avant que de vous approcher d'une table commune, où l'on ne sert que des aliments matériels et corruptibles pour nourrir votre corps ; à cette table commune vous ne mangez qu'avec des hommes, et vous rougiriez s'ils apercevaient quelque ordure sur vos mains : les Phari-siens même, scrupuleux sur cette petite observance qui n'était qu'une coutume de bienséance indifférente

à la religion, se plaignirent à Jésus-Christ de ce que les Apôtres n'y étaient pas exacts.

A quelle table êtes-vous invité, quand on vous appelle à la sainte Communion? Quelle sainte et quelle auguste compagnie allez-vous avoir à cette table? quels précieux aliments va-t-on vous y présenter? Cette table est celle de Jésus-Christ, vrai Dieu et Sauveur de tous les hommes; c'est lui-même qui a pris soin de la dresser et d'en préparer les mets avant que de vous y inviter : la compagnie est encore celle de Jésus-Christ, vous allez vous mettre à ses côtés, et vous y jouirez de l'honneur de son entretien : l'aliment que vous recevez, c'est encore le même Jésus-Christ; et cet aliment si délicieux et si pur est destiné pour nourrir votre âme, pour la soutenir, pour la fortifier, afin qu'elle fasse plus facilement et plus sûrement le grand voyage de l'éternité. Quelle pureté ne devez-vous donc point avoir pour vous asseoir à une table si honorable et si auguste pour y jouir de la compagnie de Dieu, et pour vous nourrir d'un aliment qui est Dieu même!

Faites encore attention au peu de fruit que vous avez tiré de tant de Communions que vous avez faites pendant toute votre vie; pensez sérieusement à ce que vous devriez être, et à ce que vous êtes à présent; demandez-vous pourquoi vous êtes encore si imparfait, cherchez-en soigneusement la cause, et vous trouverez que c'est parce que vous ne vous êtes pas approché avec toute la pureté que demande un si redoutable

Sacrement : vous devriez courir à pas de géant dans la voie des conseils les plus rigides, et peut-être n'accomplissez-vous les préceptes les plus essentiels de la Religion qu'avec nonchalance; vous devriez être à présent invulnérable à toutes les tentations du démon, insensible aux attraites du monde; vous devriez haïr votre vie lâche; enfin, vous devriez vivre de la vie de Dieu, et être transformé en lui : cependant vous êtes aussi faible, aussi lâche, et aussi plein de vous-même que si vous n'aviez point communiqué; peut-être des Communions si imparfaites ont-elles contribué à votre relâchement, car il n'est point de Communions inutiles : il faut, par elles, ou que nous avançons, ou que nous reculons.

Quand un aliment, quelque délicieux et quelque exquis qu'il puisse être, est reçu dans un estomac impur, loin de nourrir et de procurer la santé, il la détruit au contraire, il l'affaiblit, et il devient la source de toutes les maladies. La divine Eucharistie est le plus fort, le plus exquis et le plus délicieux aliment de nos âmes; il est le plus capable de les conserver dans la pureté, et de donner à cette pureté un nouvel éclat, parce que c'est le Corps et le Sang d'un Dieu qui aime souverainement la pureté : mais cette pureté, il faut qu'il la trouve dans le corps, dans l'âme, dans l'esprit et dans le cœur de celui où il va reposer par la Communion; sans cela ce Sacrement lui est plus nuisible qu'il ne lui est profitable; et, loin d'avancer dans la

vertu par le fréquent usage de cette précieuse nourriture, on en devient plus faible et plus susceptible de nouvelles souillures. Efforçons-nous donc de purifier nos cœurs, si nous voulons recevoir dignement l'Auteur de toute pureté.

II. POINT.

Avant que de vous approcher de la sainte Table, considérez avec une sérieuse attention cet adorable Sacrement que vous allez recevoir, dans ses figures, dans sa réalité et dans son usage : vous y trouverez partout une souveraine pureté, et vous conviendrez que, pour vous rendre digne d'y participer et d'y recevoir la grâce qui y est attachée, vous ne pouvez jamais trop travailler à vous purifier vous-même.

On ne permettait pas, dans l'ancienne loi, que les personnes laïques et impures mangeassent des pains de proposition, qui n'étaient que de faibles figures de la divine Eucharistie ; ils n'étaient destinés que pour la nourriture des prêtres et des ministres des autels ; et ce ne fut que dans une extrême nécessité, que le prêtre Achimelech en donna à David et à ceux qui l'accompagnaient (1. *Reg.* 3.), parce qu'il n'y en avait point d'autres ; encore fallut-il que ce prince fugitif répondît de la pureté de ceux qui en allaient manger.

Celui qui mangeait de la chair de l'hostie des pacifiques avec la moindre impureté légale, qui d'elle-même n'était point un péché, était puni de mort sans

délai et sans rémission. (*Levit. 7.*) Cette loi rigoureuse fut promulguée à la tête du peuple d'Israël : on ne pouvait pas même, en cet état, s'approcher du Tabernacle, de peur d'offenser les yeux de Dieu, qui ne peuvent pas souffrir la moindre impureté : cependant on contractait tous les jours ces impuretés légales malgré soi, et quelquefois même sans s'en apercevoir, et elles ne souillaient jamais le cœur. Voilà l'infinie pureté de la divine Eucharistie dans une partie de ses figures.

Jugez donc de cette pureté incomparable, depuis qu'elle est passée de la figure à la réalité ; ce n'est plus un simple pain de proposition, qui n'était saint que parce qu'il était offert à Dieu et qu'il avait été quelque temps sur l'autel et auprès de l'Arche d'alliance. Celui-ci est Dieu même, il nourrit les âmes ; c'est le pain des Anges, c'est un pain vivant qui est descendu du ciel, un pain qui donne la vie éternelle à celui qui le mange avec un cœur pur : c'est, dit saint Augustin (*in Ps. 5.*), un pain coit par le feu du Saint-Esprit dans le chaste sein de la Mère d'un Dieu, et d'une Vierge plus pure que les Anges : *Panis est castis Deiparæ visceribus, igne Spiritûs Sancti.*

C'est le Fils unique d'un Dieu, engendré vierge de toute éternité dans la splendeur des Saints, dit un Père, lequel est encore engendré vierge, dans la plénitude des temps, d'une Mère vierge, dont la virginité n'a cessé de briller du plus vif éclat, et quand elle l'a

conçu par l'opération ineffable d'un Dieu, et quand elle l'a mis au monde. Vous allez donc recevoir en aliment un pain vierge, qui engendre les vierges, et qui donne une nouvelle pureté et un nouveau brillant à leur virginité toutes les fois qu'elles ont le bonheur de le recevoir avec un cœur pur et une chair vierge et exempte de souillures : vous allez recevoir une chair mille fois plus pure que les plus pures intelligences qui jouissent de Dieu dans le ciel.

Souvenez-vous que vous allez être le sanctuaire animé d'un Dieu très-pur, et qu'à l'auteur de toute pureté il faut un sanctuaire très-pur ; et que quand il trouve cette pureté, il y entre volontiers et y prend ses délices ; il y répand ses grâces avec abondance, et la purifie de plus en plus. Ne vous contentez pas d'une pureté commune pour approcher de la sainte Table, travaillez à la rendre une image parfaite de celle de Dieu ; soyez persuadé qu'il ne suffit pas de purifier le cœur de ces souillures grossières et de ces attaches criminelles qui doivent faire horreur à tous les chrétiens : pesez-en toutes les affections au poids du sanctuaire, et séparez-en toutes les moindres sensibilités qui peuvent déplaire aux yeux de Dieu, et dont les âmes communes ne s'aperçoivent pas pour l'ordinaire, parce qu'elles n'y font pas assez d'attention, et qu'elles n'ont ni assez d'amour, ni assez de délicatesse de conscience, ni assez de lumières pour les connaître.

Rappelez-vous encore, dit saint Augustin (*Tract.*

8 *sub. J.*), que, quelque degré de pureté que vous ayez acquis et qu'on puisse acquérir dans cette vie mortelle, vous trouverez toujours à purifier ; plus vous vous approcherez de Dieu, qui est lumière et pureté, plus aussi vous trouverez chez vous de taches à laver et de nouveaux degrés de pureté à acquérir ; tant que votre âme sera renfermée dans une prison de chair, et que vos sens seront environnés d'une infinité d'objets séduisants qui les flattent, ils en recevront toujours quelque corruption délicate dont vous aurez peine à vous apercevoir, et ils s'efforceront de la porter insensiblement jusqu'au cœur, à moins que vous ne soyez toujours sur vos gardes.

Si vous voulez attirer Dieu en vous, devenez une parfaite image de sa pureté ; si vous y travaillez efficacement et sans relâche, votre âme, dit encore saint Augustin (*Serm. 20 ad aff*), deviendra comme un paradis de délices pour le céleste Epoux ; les bonnes œuvres seront un plant délicieux de bons arbres, les vertus en seront l'ornement comme des fleurs d'une agréable odeur à Jésus-Christ ; il prendra plaisir à l'arroser des eaux salutaires de sa grâce ; enfin il y viendra lui-même prendre ses délices.

SENTIMENTS.

Vous m'appellez, ô mon adorable Sauveur, dans ce tabernacle, et vous voulez que je m'approche de vous :

mais vous exigez de moi que je pense auparavant à ce que vous êtes et à ce que je suis ; ces deux pensées me couvrent également de honte et de confusion ; et si vous ne m'appeliez avec bonté et comme un Sauveur et comme un époux, je ne vous obéirais qu'en tremblant.

Quand je pense à vous comme vous me l'ordonnez, je vous vois par les yeux de la foi sur votre trône de gloire, environné de ces pures intelligences qui vous louent. Je vois en vous une sainteté que j'adore et qui me confond, une infinie pureté que je respecte, qui m'effraie et qui semble me repousser comme indigne de paraître à ses yeux. Je vois sous ces espèces un esprit, une âme et une divinité, qui sont la pureté même ; j'y découvre encore par la foi une chair, un sang, un cœur dont la pureté est infinie et incompréhensible, parce qu'ils sont unis hypostatiquement à votre divinité.

Rempli de cette idée de votre infinie pureté, que je rencontre ensuite en moi-même, je ne puis soutenir la vue de mes souillures, qui sont, hélas ! innombrables. De ce tabernacle, ô Dieu de toute pureté ! vos yeux pénétrants les découvrent toutes ; et quoique je ne les voie qu'en partie, je n'en puis supporter la vue : vous voyez en moi une imagination remplie, ou susceptible d'images indignes de paraître à vos yeux, une mémoire qui ne conserve que trop le dangereux souvenir des choses que je dois abhorrer, un esprit qui

na pas toujours eu des pensées assez pures, une volonté souvent détournée de vous et portée vers les créatures mortelles, des désirs qui vous ont souvent déplu, un cœur qui n'a pas toujours aimé ce qu'il doit aimer uniquement, et une chair qui n'a que trop de pente vers les plaisirs sensuels.

Mais, ô mon Dieu ! puisque vous êtes un feu consumant, venez réduire en cendres tous ces monstres, venez purifier tout ce que j'ai et tout ce que je suis, et rendez moi digne de m'approcher purement de votre infinie pureté.

ACTIONS DE GRÂCES.

Pureté incomparable, Dieu tout-puissant, qui, selon l'oracle de votre Prophète (*Ps. 17.*), récompensez les justes suivant la mesure de leur pureté, et qui, dans le langage de votre Apôtre (*T. 12.*), écoutez et exaucez les prières qui partent d'un cœur pur, écoutez favorablement les miennes : écoutez les humbles actions de grâces que mon esprit, que mon cœur, que ma langue vous adressent pour m'avoir donné aujourd'hui en nourriture votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité qui sont la source de toute pureté, et qui achèvent de consacrer la pureté de ceux qui se sont efforcés de se purifier avant que de s'approcher de vous.

Pendant que vous présidez en moi, ô charité immense ! ô feu consumant (*Tim. 1.*) ! ô Dieu de toute

pureté ! inspirez à mon âme la plus ardente et la plus pure reconnaissance pour la grâce infinie que je viens de recevoir de votre divine libéralité : embrasez et purifiez mon cœur, afin que sa charité soit la charité d'un cœur pur, comme vous me l'ordonnez vous-même par votre Apôtre (*Ibid.*) Purifiez-le de ses moindres souillures, de ses plus petites attaches, de tous désirs qui ne le portent pas vers vous seul, et de tous les sentiments imparfaits que vous ne lui avez pas inspirés vous-même. Détruisez dans ce cœur, que vous honorez présentement de votre visite, tout le penchant trop naturel qu'il a pour la créature.

Consumez-y par le feu de votre pur amour tout ce qu'il y a de grossier, de terrestre, de charnel et d'indigne de votre adorable présence. Vous êtes assez puissant, ô mon Sauveur ! et ce divin Sacrement, qui est tout brûlant des flammes de la plus pure et de la plus ardente charité, est assez puissant pour le tirer des conditions grossières de la chair, pour le faire passer en un moment dans celle de votre corps ressuscité, caché dans l'Hostie que je possède à présent en moi et que j'espère voir à découvert dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

XX^e MÉDITATION.

Préparation d'humilité.

I. POINT.

Quoique Dieu soit la grandeur même, et que les créatures ne soient rien en sa présence, ce n'est ni par la grandeur, ni par les richesses, ni par les places d'honneur, ni par les grands talents qu'on trouve un libre accès auprès de lui, c'est, au contraire, parce qu'il est la grandeur même, qu'on ne se rend digne de l'approcher et de mériter ses grâces et ses faveurs que par l'humilité la plus profonde.

Le Seigneur est grand, dit le Roi Prophète (*Ps.* 96.), cependant il voit avec plaisir l'humilité et la bassesse pour l'élever; et il ne voit que de loin et qu'avec mépris la fausse grandeur, pour la confondre et pour l'abattre; il dédaigne et il repousse ceux qui sont enflés d'orgueil, et qui s'élèvent contre ses ordres; et s'il leur fait l'honneur de converser avec eux, ou même de les approcher, ce n'est que pour leur faire sentir la force de son bras en les punissant. Il prend plaisir, au contraire, à élever ceux qui s'abaissent et qui s'humilient; il incline son grand cœur jusqu'à leur néant pour s'approcher d'eux de plus près; il les invite instamment à s'appro-

cher de lui ; il s'invite lui-même avec bonté à entrer chez eux comme il fit à Zachée ; il y demeure, et il répand chez eux avec profusion toutes les grâces et toutes les bénédictions attachées au séjour qu'il fait dans leur cœur par le Sacrement de l'Eucharistie. (*Luc. 19.*)

Abraham, plaidant pour les habitants de Sodôme et de Gomorrhe, parlait à Dieu avec une familiarité et une hardiesse surprenante et comme d'égal à égal, et c'était son humilité soutenue d'une foi vive qui lui donnait cette liberté. Je parlerai à mon Dieu, disait ce saint Patriarche (*Gen. 18*), quoique je ne sois que cendre et poussière : ce serait, du moins selon la manière de penser des hommes, parce qu'il n'était que cendre et poussière, qu'il n'aurait pas dû parler à Dieu avec tant de familiarité ; mais c'était, au contraire, parce qu'il avouait, par humilité, qu'il n'était que cendre et poussière, qu'il méritait de s'approcher du trône de Dieu avec confiance et liberté.

Revêtez-vous de ces sentiments avant que de vous approcher de la sainte Table ; efforcez-vous de graver profondément dans votre cœur l'idée de la grandeur de Dieu ; faites ensuite réflexion sur votre bassesse, sur vos faiblesses, sur vos misères et sur votre néant ; faites-en un aveu sincère, humiliez-vous devant cette Majesté redoutable, et prenez de là occasion de vous en approcher avec plus de confiance : à mesure que vous vous viderez de vous-même par une humilité profonde

d'esprit et de cœur, vous vous rendrez d'autant plus digne d'être rempli de Dieu.

Soyez donc persuadé qu'il n'y a point de vertu qui donne un accès plus libre auprès de Jésus-Christ, que l'humilité : faites attention que pendant que cet adorable Sauveur vivait sur la terre, il recevait toujours avec une bonté infinie tous ceux qui s'approchaient de lui avec cette humilité ; et que pas un , quelque pécheur qu'il fût, n'a éprouvé de sa part un seul refus.

Le Centenier, en protestant qu'il n'est pas digne que Jésus-Christ se donne la peine de venir chez lui, se rend digne, par son humilité, d'une visite de ce divin Sauveur ; il obtint, non-seulement le miracle qu'il demandait, mais il mérita encore, dit saint Jérôme (*hic.*), de voir par les yeux de la foi la divinité cachée dans l'humilité sainte.

Le Publicain, en s'avouant pécheur et en frappant humblement sa poitrine, sans oser lever les yeux au ciel, est justifié. (*Luc, 18.*) Magdeleine pécheresse, en s'abaissant humblement aux pieds de Jésus-Christ, mérite une des meilleures places dans son cœur ; ses larmes sont exaucées, et elle devient amante aussitôt que pénitente. (*Luc, 7.*) Jésus-Christ connaissant l'humilité de Zachée, entre dans sa maison et dans son cœur : il ne le dédaigne pas malgré sa double petitesse ; et malgré les murmures des Pharisiens, il converse familièrement avec lui ; il le traite comme un

enfant d'Abraham, et il apporte le salut à toute sa maison. (*Luc, 19.*)

Efforcez-vous de suivre les traces de ces illustres sujets qui, bien que pécheurs, ont mérité les grâces et les faveurs de Jésus-Christ par leur humilité : soyez petits à vos yeux, pour attirer sur vous les regards de Dieu : pensez sérieusement à vos péchés et à vos misères, pour fournir à votre esprit et à votre cœur des motifs pressants qui vous engagent à vous humilier : soyez pénétré de votre néant et de la grandeur de Dieu, de vos misères et de ses miséricordes, et approchez-vous de lui avec confiance.

Descendez avec humilité des fausses grandeurs avec autant d'ardeur et de promptitude que ce Publicain descendit du sycomore où il était monté pour voir passer Jésus-Christ : plus vous serez petit, plus vous aurez de facilité à le voir. Il alla préparer sa maison, afin qu'elle fût digne de recevoir le Messie, qui, par bonté, s'y était invité lui-même : allez préparer celle de votre cœur, il vous prévient : faites en sorte qu'il n'y trouve aucune ordure, et surtout aucun reste de vanité, et pas la moindre petite enflure d'orgueil qui déplairait à ses yeux, et qui l'engagerait à en sortir au plus tôt, sans vous avoir fait sentir le bonheur de sa visite et de son séjour.

II. POINT.

Prenez encore ici Jésus-Christ pour modèle de votre préparation : suivez-le d'esprit et de cœur dans toutes ses démarches, copiez cet excellent original, étudiez tout ce qu'il fait, soit dans ce qui précède l'institution de cet adorable Sacrement, soit dans le moment où il se donne lui-même à ses disciples et autres fidèles, soit lorsqu'il descend du ciel à la parole des prêtres, pour venir se mettre entre leurs mains à la place du pain ; soit lorsqu'il est exposé sur les autels pour y recevoir nos adorations : vous y verrez non-seulement une humilité profonde, mais encore des humiliations surprenantes.

Jésus-Christ se prépare à l'institution de ce divin Sacrement par l'action la plus humble qui fut jamais, en se mettant aux pieds de ses Apôtres pour les laver. (*Joan. 14.*) Or un Dieu à genoux, comme un serviteur, aux pieds de ses créatures et du traître Judas qui devait le vendre pour de l'argent, et le livrer entre les mains de ses ennemis pour lui donner la mort, quel étonnant spectacle ! quelle préparation, quel exemple, quelle admirable instruction, et quel sujet de confusion pour un orgueilleux qui voudrait s'approcher de son Dieu sans s'y préparer par l'humilité !

Mais quelle surprenante situation, ô mon Dieu ! quelle posture et quelle humiliation ! Quoi ! de vos mains divines, qui ont créé le ciel et la terre, toucher

les pieds immondes de vos créatures, les pieds d'un traître et d'un scélérat, les laver et en ôter la boue et les ordures, comme si ce perfide et ce réprouvé était votre maître !

C'est cependant par cette action prodigieuse d'humilité que vous vous préparez au Sacrement que vous allez instituer : vous voulez l'accomplir malgré les résistances de Pierre (*ibid.*), qui rougit de sentir son divin Maître à ses pieds, et vous ne le faites que pour nous engager à suivre votre exemple, en nous disant : Vous savez ce que je viens de faire, moi qui suis votre Seigneur et votre maître ; vous devez faire la même chose et vous abaisser comme moi aux pieds de vos frères pour les laver.

Considérez encore cet adorable Sauveur au moment de la consécration de son corps sacré. Quel prodige d'humilité ! il obéit aux prêtres comme à ses maîtres ; il semble que sa liberté, tout Dieu qu'il est, soit renfermée dans la leur. En effet, plus puissants que Josué (c. 20.) qui n'arrêta que le soleil de la nature dans sa course, ils appellent le Soleil de justice, avec autant d'autorité, dit un saint Docteur, que s'ils étaient devenus les dieux de Dieu même ; et ce Dieu de majesté descend entre leurs mains et sans aucune acception du juste et du pécheur : le prêtre le touche, il le partage et il le distribue comme il lui plait. Soyez aussi soumis à vos supérieurs que Jésus-Christ l'est à ses créatures, c'est ainsi que vous mériterez de vous approcher de lui.

Considérez encore cet auguste Sacrement dans son usage, où Jésus-Christ, non content de vous servir à cette Table sacrée, comme s'il vous était fort inférieur, se sert encore lui-même à vous : il vient se faire et votre aliment et votre prisonnier ; il se renferme, tout grand qu'il est, dans les bornes étroites de votre estomac, pour vous nourrir et pour converser avec vous ; il est aussi grand que son Père, et devient, dans un sens, plus petit que vous. Guérissez donc votre orgueil par cet exemple ; préparez-vous par l'humilité à l'Eucharistie ; approchez-vous humblement d'un Dieu humilié jusqu'à la chair ; ajoutons humilié jusqu'au pain, dont il prend la place et dont il fait les fonctions.

Considérez enfin ce Sacrement exposé à vos yeux sur les autels, ou renfermé dans nos tabernacles, vous y trouverez des leçons admirables de l'humilité dont vous avez besoin pour vous préparer dignement à le recevoir ; cette hostie si petite, si légère et si fragile, renferme une divinité tout entière, que les espérances infinies du ciel et de la terre ne peuvent comprendre : elle contient une humanité parfaite, une âme, un esprit, une volonté, une chair, un cœur, un sang qui s'y sont rétrécis par un miracle d'amour. Jésus-Christ y est renfermé comme un prisonnier volontaire, qui s'y plaît autant que sur un trône de gloire, parce qu'il nous aime. Les captifs ordinaires n'ont qu'une espèce de chaînes qui les retiennent dans leur captivité : Jésus-Christ en a de deux sortes, qui sont les espèces

sacramentelles, et son amour : les espèces l'y retiennent, et il veut demeurer enchaîné jusqu'à ce qu'elles soient détruites et consommées; et son amour, beaucoup plus fort que toutes les chaînes ensemble, l'y retient avec plaisir pour nous y attendre, pour nous écouter, et s'entretenir avec nous; c'est là qu'il nous éclairera dans nos doutes, nous consolera dans nos peines, nous animera dans nos combats, nous excitera à la pratique des vertus chrétiennes, et nous accordera libéralement toutes les grâces que nous lui demanderons.

Approchez-vous-en donc avec une humilité profonde, connaissez vos misères, vos péchés, vos faiblesses, votre corruption et votre néant. Fouillez, dit le dévot saint Bernard (*in Serm.*), jusque dans le plus profond de votre cœur; jetez-y les fondements d'une humilité solide; connaissez, sentez, avouez avec sincérité que vous n'êtes rien, et avouez-le pour n'être estimé rien, et non pas pour tirer vanité de votre humilité même; c'est par là que vous acquerrez la charité la plus sublime; et si vous voulez vous rendre digne de renfermer en vous la grandeur de Dieu, comprenez auparavant l'humilité de Jésus-Christ, suivez ses traces, et ne vous en écartez jamais.

SENTIMENTS.

Oseriez-vous jamais, ô mon âme, vous approcher avec un cœur enflé d'orgueil d'un Dieu humble et

humilié sous une chair mortelle et sous des espèces fragiles, quoiqu'il soit la grandeur même ? Auriez-vous la hardiesse de vous asseoir à cette Table si sainte, si auguste et si redoutable, avec des sentiments si peu conformes à l'humilité d'un Dieu fait homme pour votre amour ? Recevrez-vous ce cœur humble de Jésus-Christ auprès d'un cœur orgueilleux et plein de soi-même ? Quoi ! placer le cœur de votre Dieu auprès de son ennemi le plus acharné ! Oh ! songez bien au châtement terrible que vous attireriez sur le vôtre !

Confus de mes misères, ô mon Dieu, pénétré de mon néant, honteux de mes révoltes et du fonds d'orgueil que je reconnais en moi, je m'approche comme un ver de terre, comme un néant vivant et comme une boue animée, du trône de votre grandeur et de votre miséricorde ; je vous demande humblement pardon de mon orgueil, et je vous prie de m'accorder cette humilité profonde et sincère qui soit une parfaite imitation de la vôtre, pour me rendre digne de vous recevoir par la sainte communion. Hélas ! je proteste à présent que je ne suis rien ; je le connais, je le sens, j'en suis convaincu, je l'avoue, j'en rougis et je déteste mon orgueil.

Soutenez ma faiblesse, ô mon adorable Sauveur (*D. Bern. serm. in Cant.*) ! accordez-moi tout ensemble et l'humilité d'esprit et l'humilité de cœur que la charité produit : que je sois bien persuadé que je ne

suis rien et que je ne mérite rien ; que mon cœur le sente, et que j'agisse toujours conséquemment ; que je me méprise, que je me défie de moi-même, que je me laisse pour vous mieux aimer et pour me rendre digne de vous recevoir à la sainte Table et de vous posséder dans l'éternité.

ACTIONS DE GRACES.

Grandeur ineffable et incompréhensible, Dieu tout-puissant, devant la majesté duquel les monarques les plus puissants de la terre ne sont que cendre et que poussière, comment est-il possible que vous vous soyez abaissé jusqu'à moi, et que vous soyez à présent renfermé tout entier en moi, qui ne suis qu'un ver de terre et qu'un néant, et souvent, hélas ! un néant orgueilleux, qui s'est mille fois révolté contre vous ?

Cependant, malgré mes misères et mes infidélités continuelles, vous avez fait à mon égard, d'une manière toute spirituelle et toute sublime, ce que le prophète Elie fit autrefois au fils de la veuve de Sarepta, pour lui rendre la vie : non content d'être descendu du trône de gloire que vous occupez dans le ciel, pour vous unir intimement à moi, vous vous êtes miraculeusement raccourci pour vous mesurer et vous conformer à mon extrême petitesse ; ainsi je vois par les yeux de la foi, et j'adore en vous, qui êtes à présent en moi, une gloire éclatante obscurcie, une élévation prodigieuse abaissée, une immensité raccourcie, et

une grandeur infinie infiniment humiliée par ce prodige de charité et par ce miracle d'amour.

O' Dieu de bonté ! pendant que vous êtes en moi, apprenez-moi à m'humilier et à aimer l'humiliation : que mes yeux qui ont eu le bonheur de vous voir caché sous les espèces, s'abaissent comme les vôtres, par modestie ; que ma bouche qui vient de vous toucher et vous servir de passage, ne s'ouvre jamais pour prononcer aucune parole de vanité et d'ostentation ; que mon esprit soit attentif à rejeter toutes les pensées d'orgueil ; que mon cœur, auprès duquel vous résidez à présent, combatte tous les sentiments d'une fausse grandeur, pour mériter de vous recevoir dignement dans cette vie, et de posséder dans l'autre la gloire éternelle que vous avez promise à ceux qui sont humbles de cœur.

XXI. MÉDITATION.

Préparation de désir.

I. POINT.

C'est Jésus-Christ même qui nous a appris à désirer avec ardeur de nous approcher de l'adorable sacrement de l'Eucharistie, puisqu'il a désiré de l'instituer pour nous nourrir de son Corps et de son Sang, pour être

avec nous jusqu'à la consommation des siècles, et pour être en nous comme un aliment qu'on peut prendre tous les jours pour se soutenir dans la vie de la grâce. En effet, pendant la dernière Pâque qu'il célébra avec ses apôtres, il leur dit (*Luc*, 22.), avant d'instituer ce Sacrement, ces consolantes paroles : J'ai désiré avec ardeur de manger cette Pâque avec vous avant ma Passion.

Par ce désir violent que cet adorable Sauveur ressentait, et qu'il exprimait par des paroles si formelles, il nous marquait deux choses : la première est l'excès de son amour ; la seconde est la préparation de désirs que nous devons apporter à la sainte Table pour communier avec fruit, en nous revêtant des mêmes sentiments qu'il avait lui-même.

Quel avantage, en effet, Jésus-Christ pouvait-il trouver dans cette institution, pour le désirer avec tant d'ardeur, puisqu'il donnait tout et qu'il ne recevait rien ? C'était donc son seul amour qui lui faisait désirer de s'unir à nous, de se donner à nous, et de demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles pour nous attacher plus inséparablement à lui, et pour répandre sur nous avec plus d'abondance les grâces et les bénédictions qui sont attachées à son corps, à son sang, à son âme et à sa divinité.

Quel puissant motif pour nous faire désirer cette union avec notre Dieu, dans laquelle nous ne donnons rien du nôtre, et nous recevons tout ce que nous

pouvons souhaiter de plus précieux, puisque nous y recevons un Dieu qui est la source de tous les biens, et qui ne demande qu'à nous les communiquer, parce qu'il nous aime ! Eh ! quel aveuglement, de ne pas désirer de s'unir intimement à Dieu, qui désire lui-même avec ardeur de s'unir à nous, et qui, non content de le désirer, veut bien encore exprimer son désir par les paroles et par les expressions les plus vives, les plus fortes et les plus pressantes !

Examinez ici les sentiments de votre cœur sur les désirs de la Communion. Les sentez-vous, ces désirs, toutes les fois que vous vous en approchez ? Vous efforcez-vous de les exciter en vous, lorsque vous ne les sentez pas ? souffrez-vous véritablement toutes les fois que vous êtes privé de la sainte Communion, soit que vous ayez commis quelque infidélité notable qui ne vous permet pas de vous en approcher, soit que vous en soyez empêché par quelque infirmité corporelle, soit enfin lorsque ceux qui vous dirigent trouvent à propos de vous l'interdire, quelquefois pour vous éprouver, afin de vous faire mieux sentir cette privation, quelquefois aussi pour faire naître en vous un plus ardent désir de la Communion ?

Le désir de la Communion et la douleur qu'on éprouve lorsqu'on en est privé, ne viennent pas toujours de Dieu : il s'y glisse souvent des vues humaines sur lesquelles nous passons beaucoup trop légèrement. Ainsi, pour découvrir la source de cette illusion,

examinez si ce n'est point un attachement opiniâtre à quelque pratique ordinaire dont vous vous êtes fait une loi, et dont vous ne voulez rien rabattre par pur entêtement, tantôt par amour-propre et quelquefois par vanité : ce désir serait bien imparfait.

Examinez si la douleur que vous sentez d'être privé de ce bonheur, ne vient point d'un petit dépit ou d'une jalousie secrète de voir communier les autres et d'en être privé ; rectifiez ce désir, purifiez cette douleur, donnez-leur des vues plus élevées et plus parfaites, désirez Dieu pour Dieu seul et pour votre avancement spirituel ; éloignez-en soigneusement tout ce qui vient du respect humain et de l'amour-propre, vous deviendrez par là plus digne de vous unir à Dieu par la sainte Communion, vous le goûterez avec plus de délices ; il se communiquera plus familièrement à vous, et vous recevrez toute la grâce du Sacrement.

Dieu se communiqua au prophète Daniel (*c. 7.*), et il le remplit de son esprit, parce qu'il était un homme de désirs : il ne désirait que le Dieu qu'il aimait de tout son cœur ; cependant il ne pouvait le posséder dans cette vie que spirituellement et par amour ; il n'y avait point alors de Table sacrée où Dieu se donnât en substance, comme il se donne maintenant aux fidèles.

Soyez donc un homme de désirs ; désirez incessamment celui que les Anges désirent de voir (*I. Petr. 3.*) ; portez vos désirs les plus ardents vers cet Epoux céleste

qui, dans le langage de l'Épouse, est tout parfait, tout aimable, tout beau et tout désirable. (*Cant.* 8.) Vos désirs seront bien autrement récompensés dès cette vie, que ceux du prophète Daniel ; vous posséderez Dieu non-seulement par amour, comme il le possédait, mais en réalité, en substance, tel qu'il est dans le ciel, et il sera véritablement à vous et en vous. Dans la sainte Communion vous recevrez plus que son corps, plus que son âme, et, si j'ose le dire, plus que sa divinité, puisque vous y recevrez encore son esprit, sa grâce, sa force, sa vie et la participation à sa divine nature.

II. POINT.

Rien ne dispose si bien une âme à recevoir dignement la divine Eucharistie, que le désir ardent et continu de la recevoir : plus elle est avide et affamée de cette divine nourriture, dit saint Jérôme (*ad Dem.*), plus elle en est capable ; plus elle expérimente de chastes délices, plus elle y reçoit de grâces, et plus ses désirs augmentent et deviennent ardents.

La faim et la soif sont des dispositions nécessaires à la nourriture commune ; et les aliments corporels, quelque succulents et quelque bien préparés qu'ils puissent être, ne font pas de bien dans un estomac qui est plein d'une humeur étrangère, et qui ne sent aucune avidité, ni aucun besoin d'aliment ; au con-

traire, la faim et l'appétit le disposent à recevoir du profit de la nourriture qu'il va prendre.

La divine Eucharistie ne procure pas de grands biens à ceux qui ne sentent point le besoin qu'ils en ont, et qui n'ont aucun désir de s'en approcher ; il s'en faut bien qu'ils reçoivent toute la grâce et toute la vertu d'un Sacrement si efficace ; et une âme occupée à former et à nourrir en elle des désirs étrangers et temporels, loin d'en recevoir du profit, et d'engraisser spirituellement par cet aliment si délicieux, si fort et si substantiel, le recevra toujours sans en sentir les douceurs.

Il y a cependant ici une différence à laquelle vous devez faire attention ; c'est que l'abondance des aliments corporels, même les plus exquis, rassasie bientôt et ne manque pas de dégoûter, au lieu que la Communion du Corps et du Sang de Jésus-Christ, qui est l'aliment le plus délicieux de nos âmes, ne dégoûte jamais ; et que plus on le reçoit avec les dispositions nécessaires, plus on désire de le recevoir.

Les plaisirs sensuels excitent toujours des désirs violents ; mais comme ces désirs sont imparfaits et déréglés, parce qu'ils viennent d'un principe corrompu, et qu'ils tendent à une mauvaise fin, la recherche n'en est jamais sans inquiétude, et l'on souffre toujours en les désirant : il arrive même que l'expérience du plaisir qu'on a le plus convoité, loin de remplir totalement le désir et de le satisfaire, comme on se l'était proposé, le détruit au contraire,

et met dans le cœur, à la place de ce désir, un vrai dégoût, un chagrin, une amertume et un remords cuisant qui fait acheter bien cher le plaisir qu'on a voulu expérimenter aux dépens de son innocence.

Il n'en est pas de même des désirs ardents que les Saints ressentent de goûter Dieu, surtout dans la sainte Communion : quelque violents que soient ces désirs, ils n'ont rien d'inquiet, rien de turbulent, rien de fâcheux, parce qu'ils viennent de Dieu, et qu'ils se terminent à Dieu : ils sont, au contraire, toujours accompagnés d'une douce tranquillité et d'une résignation qui les rendent délicieux, parce qu'ils sont conformes à la volonté de Dieu ; et que les justes possèdent auprès de leur cœur ce Dieu de bonté qu'ils ont tant désiré, et qu'il se répand, dit saint Bernard (*Serm. 1 de amore Dei.*), dans toute la capacité de leurs âmes, par l'impression vive et délicieuse de sa divine présence, et par l'infusion des grâces abondantes qu'il donne dans ce Sacrement à ceux qui le désirent ardemment : il les remplit d'un chaste plaisir que la langue ne peut exprimer ; plus ils goûtent ces délices célestes, plus Jésus-Christ les rend capables d'en goûter de plus exquises, et plus ils désirent de s'en approcher.

Ils sont rassasiés, il est vrai ; mais ils le sont à peu près comme les Saints qui goûtent Dieu dans le ciel, et qui le possèdent dans ce bienheureux séjour, c'est-à-dire sans dégoût et avec un plaisir toujours nouveau ; et cette plénitude de douceurs et de délices, loin de

diminuer leurs désirs, les augmente au contraire : il semble qu'ils ne possèdent Jésus-Christ dans leurs cœurs que pour le mieux désirer, et qu'ils ne le désirent que pour le posséder plus dignement et plus pleinement ; ainsi, au lieu d'être troublés et inquiétés par leurs désirs, ils y trouvent au contraire le centre de leur repos.

Ne vous éloignez donc pas sans raison, dit saint Augustin (*de visit. in Serm.*), du Sacrement salutaire et vivifiant du Corps et du Sang de Jésus-Christ ; au contraire, désirez-le avec toute l'ardeur dont vous êtes capable, recherchez-le avec une très-grande avidité ; ayez toujours faim d'un aliment aussi délicieux que la chair sacrée d'un Dieu (*idem, Serm.*), ayez toujours soif d'une boisson aussi agréable et aussi précieuse que le Sang d'un Dieu Sauveur ; le désir est la faim et la soif de l'âme : recevez cette nourriture à la sainte Table avec une ardeur mêlée d'un profond respect ; et quand vous l'aurez reçue en vous, conservez-la précieusement et ne laissez perdre aucune des grâces qui y sont attachées.

Mais pourquoi demande-t-on ici des désirs si ardents ? C'est qu'on demande un grand amour, et les désirs viennent de l'amour, comme la chaleur vient du feu (*D. Laur. Justin., de Disc. monast.*) Ils le soutiennent, ils le nourrissent, et ils lui donnent une nouvelle ardeur : le désir est encore à l'amour, ce que la flamme est au feu ; elle en vient, il est vrai, mais elle est plus

brillante, elle est plus légère, elle est plus vive, elle est plus subtile, elle a plus de mouvement, et elle se porte toujours avec plus de rapidité vers son centre.

SENTIMENTS.

Comme le cerf, poursuivi par les chasseurs et fatigué par une longue course, cherche avec ardeur une fontaine d'eau pour se rafraîchir ; c'est ainsi, ô mon Dieu, que mon âme désire de s'approcher de vous, disait le Prophète. (*Ps. 41.*) Oui, Seigneur, vous êtes dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, comme une source d'eau vive qui étanche la soif que mon âme doit avoir de la justice, et comme un Dieu fort qui la soutenez contre les attaques de ses ennemis. (*Ibid.*)

Quand irai-je à vous, Seigneur ! quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu ! quand viendra l'heureux moment où je serai assis à sa Table pour recevoir le délicieux aliment de son Corps et de son Sang ! Je sens plus que jamais, ô mon Dieu ! que je ne puis me passer de vous ; tout me manque quand je suis privé de vous recevoir : je ne suis que péché, je ne suis que faiblesse, je ne suis que misère dans ce fâcheux éloignement : je n'ai pour toute nourriture et pour tout breuvage, que des larmes amères, que des soupirs et de tristes sanglots (*Ps. 41.*) ; et je me demande incessamment à moi-même où est mon Dieu, où est ma force, où est ma lumière, où est mon amour, où est le

centre de mon repos ; et quand aurai-je le bonheur de m'en approcher ! (*Ibid.*)

J'y pense incessamment, et le jour tant désiré où je dois communier, mon âme se répand en moi-même d'une manière ineffable, et je me dis alors (*Ibid.*) : Je vais m'approcher aujourd'hui du Tabernacle adorable dans la maison de mon Dieu ; je vais entendre bientôt le signal agréable qui m'appelle au festin de l'Agneau ; pourquoi donc, ô mon âme, êtes-vous triste, pourquoi vous troublez-vous ? Espérez, louez, désirez le Seigneur, le temps approche où vous allez le recevoir. (*Ibid.*)

Venez donc, ô mon Dieu ! toute mon âme vous désire ; hors de vous, je ne puis trouver de douceur, et tout est amertume. Vous qui donnez toutes choses, dit saint Augustin, donnez-vous à moi ; je consens que vous me priviez de tout ce que vous pouvez me donner, pourvu que je vous possède ; je ne veux rien, à moins que celui qui donne tout ne se donne lui-même à moi.

ACTIONS DE GRACES.

A présent que je vous possède auprès de mon cœur, ô mon adorable Jésus ! ne devrais-je pas vous dire avec autant de vérité et avec les mêmes sentiments de tendresse que l'Épouse des sacrés Cantiques (*Cant. 3.*) : Je me repose à l'ombre de celui que j'avais tant désiré, et le fruit de ce divin repos est doux et délicieux à ma bouche ; en se reposant lui-même en moi, il m'a fait

entrer dans ses divins celliers, il m'a enivré du vin de sa charité, et je sens qu'il a réglé en moi mon amour.

Plus favorisé que cette Epouse si ardente et si fidèle, je ne vous ai pas seulement auprès de moi comme elle, mais en moi ; et vous y êtes en substance, pour écouter mes actions de grâces, pour les former vous-même en moi, pour augmenter ma reconnaissance, pour donner de nouvelles flammes à mes désirs et à mon amour, et pour me communiquer le vôtre : mais bien moins fidèle que cette Epouse, je ne vous ai pas désiré avec tant d'ardeur, ni cherché avec tant de soin et d'empressement, quoique vous soyez un bien-aimé tout désirable, et que vous soyez vous seul capable de remplir tous les désirs de mon cœur.

Ah ! Seigneur ! pendant que vous êtes en moi, apprenez-moi à vous désirer de toute mon âme et à ne désirer que vous seul, afin que je vous trouve et que je vous possède pour récompense de tous mes désirs, et que je ne vous possède dans cette vie que pour apprendre à vous désirer avec plus d'ardeur.

Excitez en moi, pendant que vous y êtes par la sainte Communion, des désirs continuels de m'approcher de vous, et de m'unir entièrement et inséparablement à vous par cet auguste Sacrement : ces désirs me serviront d'une préparation continuelle à vous recevoir plus dignement, quoique caché sous les voiles eucharistiques, et ils me rendront digne de vous voir à découvert et de vous posséder éternellement dans le ciel.

XXII^e MÉDITATION.

Sur les effets de la sainte Communion.

I. POINT.

Il est important, avant que de s'approcher de la sainte Table, de s'instruire à fond des effets que produit toujours une bonne Communion, pour se rendre plus digne de les ressentir en soi, après avoir communiqué.

Rappelez-vous donc que la divine Eucharistie étant un des sept sacrements de la loi nouvelle, et le Sacrement des sacrements, comme disent les saints Pères, c'est-à-dire le plus sublime, le plus auguste et le plus efficace de tous les sacrements, il est impossible qu'il ne produise pas la grâce dans nos âmes toutes les fois que nous le recevons, pourvu que nous n'y mettions point d'obstacles par quelque péché notable, et cette grâce qu'il opère est ou plus faible ou plus forte, selon les différents degrés de foi, de pureté et d'amour que nous y apportons.

Mais par-dessus les autres Sacrements, il nous donne en même temps et le principe, et l'effet, il applique et il unit immédiatement à nous le principe et la cause méritoire de la grâce, en nous donnant en substance

Jésus-Christ même qui en est l'auteur, et qui l'a méritée par ses souffrances, par l'effusion de son sang et par la mort qu'il a endurée : voilà la grâce sanctifiante, qui est le principal effet de la Communion, lorsque la conscience n'est chargée d'aucune infidélité considérable. Mais remarquez bien que cette grâce augmentera toujours à mesure des dispositions que vous y apporterez.

Ne vous contentez pas de cette grâce commune ; il y a dans cet adorable Sacrement bien d'autres trésors auxquels il ne tiendra qu'à vous de participer. Une âme qui s'approche de la sainte Communion après s'être mise en solitude et après s'être exercée, avec toute l'application dont elle est capable, dans les actes de foi, d'espérance et de charité ; après s'être efforcée de bannir de son cœur toute attache sensible à elle-même, aux créatures et au péché véniel, avec une humilité profonde, et pénétrée vivement de sa bassesse, de son néant, et de la grandeur de Dieu ; avec des désirs ardents de s'unir intimement à lui, et de sentir en elle et auprès de son cœur sa présence réelle, avec un esprit recueilli et un cœur rempli de sentiments et tout brûlant d'amour de Dieu, y reçoit des grâces bien plus abondantes, que la plupart de ces âmes communes qui se contentent, pour l'ordinaire, d'une légère préparation, et à qui souvent il suffit de ne sentir dans leur conscience aucun péché notable qui les rende absolument indignes de s'approcher de la sainte Table ;

ce qui les expose insensiblement à faire dans la suite des Communions sacrilèges.

Les personnes qui communient le plus souvent, sont aussi les plus sujettes à tomber dans ce dangereux écueil, qui entraîne toujours avec lui de grandes disgrâces. Examinez-vous donc sur cet important sujet, et mettez tout en usage pour ne pas les encourir, puisqu'elles sont la déplorable source de la plupart des mauvaises Communions, et qu'on a le malheur d'y tomber souvent sans presque s'en apercevoir.

La première de ces disgrâces, c'est de s'exposer à perdre tous les fruits qui sont attachés à une bonne Communion, et surtout cette grâce d'onction, cette grâce de force, cette grâce d'union, et cette grâce de réfection et de nourriture spirituelle qui ne s'y donnent que par mesure, et qu'on ne reçoit jamais dans toute leur plénitude que quand on y est bien préparé.

Comment, en effet, prétendriez-vous recevoir toute la grâce et ressentir tous les effets d'un Sacrement si efficace par lui-même, si vous ne le demandiez que faiblement? Jésus-Christ veut donner, il est vrai; il a même plus de plaisir à donner que nous n'en avons à recevoir; mais il veut que nous lui donnions ce que nous pouvons lui donner, c'est-à-dire, notre bonne volonté, nos désirs, notre amour et nos bonnes œuvres, et que nous n'apportions aucun obstacle aux sentiments exquis dont il favorise ceux qui le reçoivent avec ferveur; si nous voulons recueillir ces fruits pré-

ciens qui nous sont offerts, il faut les semer auparavant.

La seconde disgrâce, qui est une suite de la première, c'est d'être responsable du trésor infini qu'on a reçu, et même de toutes les grâces qu'on aurait reçues si l'on ne s'en était pas rendu indigne par sa lâcheté. Or, est-ce peu de chose que d'être responsable du Corps et du Sang de Jésus-Christ, et d'en être responsable autant de fois qu'on l'a reçu sans en avoir profité ? Rappelez-vous le traitement infligé à ce serviteur lâche et paresseux qui ne fit point profiter le talent que son maître lui avait confié : ce talent n'était qu'un petit bien temporel ; celui-ci est un trésor d'une valeur infinie : ce talent ne lui avait été confié qu'une seule fois ; on le lui ôta, et il demeura dans une extrême pauvreté : ce divin talent vous a été confié autant de fois que vous avez communie. Faites-y réflexion, et formez la résolution d'en mieux profiter à l'avenir, de peur qu'on ne vous l'ôte pour le temps et pour l'éternité.

II. POINT.

Pour ne rien perdre des grâces infinies qui sont attachées au Corps et au Sang de Jésus-Christ dans la sainte Communion, il est à propos d'entrer ici dans le détail des autres effets qu'elle produit dans l'âme de celui qui s'en approche dignement : cette réflexion nous en fera concevoir une plus grande estime, et elle fera naître dans nos cœurs de nouveaux desirs et de

nouveaux empressements de ressentir tous les effets de ce divin Sacrement.

En effet, les faveurs que nous recevons ne se bornent pas à la seule grâce sanctifiante, nous y recevons encore la rémission de nos péchés, et une grande diminution des peines temporelles dont nous sommes redevables à la justice de Dieu pour tous les péchés de notre vie ; parce que cette Victime adorable se charge de nos dettes, et pendant qu'elle est en nous et qu'elle réside auprès de notre cœur par la sainte Communion, elle offre pour nous à son Père céleste ses propres satisfactions, ses mérites, sa passion, son sang et sa mort.

Les vrais pénitents y reçoivent l'habitude de la pénitence, et une bien plus grande facilité à en soutenir les rigueurs salutaires. Ils y goûtent une céleste douceur dans sa propre source, et un chaste plaisir qui les détache des plaisirs sensuels, et qui leur en fait connaître l'inconstance et la fausseté.

Avant la Communion, ils n'étaient qu'initiés à la pénitence, ils n'en avaient que les actes ; ils en remportent l'habitude : leur contrition en devient plus parfaite, leur propos plus ferme et plus généreux ; toutes leurs passions s'affaiblissent, leur grâce augmente, le feu de leur concupiscence diminue et s'éteint peu à peu ; ils deviennent beaucoup plus forts dans leurs combats : le démon devient plus faible, il ne peut plus avoir tant de pouvoir sur une âme qui vient

d'être arrosée du Sang de Jésus-Christ et nourrie de son Corps ; il respecte, malgré lui, un sanctuaire où son souverain Maître réside souvent ; la chair fragile et pécheresse se purifie par l'union intime qu'elle contracte avec la Chair toute pure d'un Dieu Sauveur, et elle ne sent plus tant de fragilité ni de penchant pour le péché.

Considérez encore que cet adorable Sacrement éclaire un bon communiant, et porte dans son cœur le flambeau des vérités éternelles : ce miel délicieux et céleste lui ouvre beaucoup mieux les yeux de l'âme que le miel sauvage n'ouvrit ceux du corps à Jonathas (*1 Reg. 14.*) ; il y trouve une connaissance de Dieu plus claire et plus distincte qui l'engage à le craindre, à le respecter, à l'honorer et à l'aimer ; il y trouve une connaissance plus précise de lui-même pour se haïr, pour se mépriser et pour se défier de ses forces : cette lumière qu'il puise dans la source même de la lumière, lui fait connaître toute l'étendue de sa faiblesse et de sa fragilité, tout le fonds de sa corruption, et celle du monde, tous les dangers des occasions qui se présentent ; et elle lui fait prendre des précautions bien plus sûres pour les éviter. Approchez-vous donc de ce Dieu de lumière, dit le Prophète (*Psaume 33.*), et vous serez éclairés.

Qu'ils sont donc prodigieux les effets d'une sainte Communion, puisqu'elle nous remet nos péchés les plus cachés, soit que nous les ayons oubliés par l'infir-

délité de notre mémoire, soit qu'ils se trouvent enveloppés dans notre amour-propre, qui dérobe souvent à nos yeux nos faiblesses les plus visibles !

Le Prophète sentait assez le poids de ces sortes de péchés, quand il disait à Dieu (*Ps. 18.*) : Seigneur, purifiez-moi de mes péchés cachés. Cependant cet illustre pénitent était privé du remède le plus efficace que nous avons dans la sainte Communion ; car, ou elle nous éclaire pour nous les faire connaître, ou elle nous purifie, par son divin attouchement, de ces souillures que nous ne voyons pas, et que Dieu trouve à propos quelquefois de nous cacher.

Approchez-vous-en donc avec la même foi et le même empressement que cette pauvre femme de l'Evangile (*Marc. 5.*), qui souffrait un flux de sang depuis douze années ; elle commença à se dire secrètement à elle-même ces admirables paroles qui touchèrent le cœur de Jésus-Christ, et qu'il entendit bien, quoiqu'elle ne les articulât pas de sa bouche : Quand je ne toucherais, dit-elle, que les bords de sa robe, je serais guérie. Elle le trouve au milieu d'un grand peuple, elle fend la presse, elle s'en approche avec une foi vive et une confiance admirable ; elle le touche avec un profond respect. Ce divin Sauveur s'aperçut qu'une vertu secrète était sortie de lui, et qu'elle avait opéré un miracle. Il dit qu'on l'a touché ; les Apôtres répondent : Seigneur, une foule de monde vous presse de tous côtés, et vous demandez qui vous a touché ?

Ce céleste Médecin voulait faire entendre, par ces paroles, que ses Apôtres ne comprenaient pas alors, qu'autre chose est de le presser comme un peuple, dont l'empressement n'est pas toujours dirigé par la foi, et autre chose de le toucher comme cette pieuse femme. Ainsi l'on peut dire que dans la Communion, plusieurs le pressent avec le commun des chrétiens, sans être éclairés ni guéris de leurs péchés cachés.

Touchez-le comme cette femme malade, et vous en serez guéri, d'autant plus que vous ne touchez pas sa robe, mais sa chair ; vous la placez auprès de votre cœur ; elle vous touche elle-même, elle demeure en vous, elle vous sert de nourriture, et vous l'incorporez ; profitez bien de ces précieux moments, confessez-vous coupables d'une infinité de péchés cachés, pleurez-les, et vous serez purifiés.

SENTIMENTS.

D'où vient donc, ô mon âme ! qu'après tant de communions vous êtes toujours la même, et pourquoi ne ressentez-vous pas toujours les effets favorables du Corps et du Sang de Jésus-Christ ? Votre foi est aussi faible, votre espérance aussi imparfaite, et votre charité aussi languissante que si vous n'aviez pas reçu ce précieux aliment. Où sont les défauts que vous avez corrigés, où sont les vertus que vous avez acquises, où sont les monstres que vous avez terrassés, où sont les passions que vous avez extirpées et que vous devriez

avoir extirpées à fond ? Votre grâce en est-elle plus forte, vos sentiments en sont-ils plus détachés, vos vues en sont-elles plus pures, votre volonté en est-elle plus soumise à Dieu, vous aimez-vous moins vous-même ? Quelle matière d'examen et quel sujet de confusion !

C'est un Sacrement d'amour et d'un amour consommé ; le vôtre est-il devenu plus ardent pour Dieu et pour le prochain ? C'est un Sacrement de grâce ; de quoi vous a-t-il servi ? Votre grâce est-elle plus augmentée depuis que vous le recevez plus souvent ? C'est un sacrement de force, et vous êtes aussi faible dans vos combats, aussi sensible dans vos disgrâces, dans les mépris et dans différents événements de la vie. C'est un Sacrement de pureté, et vous êtes aussi sensuelle et aussi indulgente à votre chair, que si vous n'aviez pas été nourrie de celle de Jésus-Christ.

Ecrivez-vous donc avec saint Augustin (*Medit.*) : O charité immense ! ô mon Dieu ! miel délicieux, lait plus blanc que la neige, précieux aliment des forts, soutien des faibles, faites-moi croître en vous et par vous ; ôtez de mon cœur tout ce qui s'oppose aux effets que vous pourriez produire en moi, en vous donnant à moi.

Faites, ô mon Dieu ! que, dans la fraction de ce pain céleste, mon âme soit éclairée comme celle de deux de vos disciples pour vous connaître après vous avoir reçu, et que je puisse me dire à moi-même, sans

crainte de me tromper, ce qu'ils se disaient l'un à l'autre quand vous disparûtes de leurs yeux : Mon cœur n'est-il pas ardent en moi depuis que mon Sauveur et mon Dieu s'est donné à moi, et que par la Communion il a parlé en moi pour me faire sentir les effets de sa divine présence ?

ACTIONS DE GRACES.

Opérez en moi, ô divin Sacrement ! les effets favorables que vous opérez dans les justes qui s'approchent de vous avec foi et avec amour ; produisez dans mes sens, dans ma mémoire, dans mon esprit, dans mon cœur et dans toute mon âme, les fruits précieux de grâce et de gloire que vous avez coutume de produire dans ceux qui vous reçoivent dignement.

O Dieu de bonté ! faites-moi sentir, à présent que vous êtes en moi, tous les fruits précieux d'une si divine nourriture. Que votre chair adorable et toute pure qui touche à présent la mienne, détruise chez moi les sentiments imparfaits qui déplaisent à votre infinie pureté ; qu'elle en efface pour toujours et sans retour jusqu'aux moindres impressions qui sont les tristes restes de ses péchés et les suites honteuses de ses délicatesses. Qu'elle extirpe de ma mémoire le souvenir flatteur de tout ce qui pourrait y porter la corruption, et qu'elle y grave à la place le souvenir de vos bontés, de votre Passion, de votre mort et de tout ce que vous avez fait pour mon amour.

Produisez dans mon esprit la vraie lumière, et que mes yeux, semblables à ceux de Jonathas, soient éclairés après avoir goûté ce miel délicieux. Produisez dans mon cœur cet amour sacré dont le vôtre est tout brûlant, et dans mon âme, cette grâce d'onction, cette grâce de force chrétienne qui est le fruit de cette adorable Sacrement.

Mais commencez, ô divin Sauveur ! à produire en moi de dignes actions de grâces, pour le bienfait que vous venez de m'accorder ; ne regardez mon incapacité à vous en remercier que pour y suppléer par votre bonté ; rendez-vous plutôt vous-même, pendant que vous êtes en moi, les actions de grâces que vous méritez ; recevez les miennes, unissez-les aux vôtres, et faites-moi digne de vous en rendre d'éternelles dans le ciel.

XXIII^e MÉDITATION.

Sur l'union avec Jésus-Christ dans la sainte Communion.

I. POINT.

Pesez au poids du Sanctuaire ces admirables paroles que l'apôtre saint Paul écrit aux Chrétiens de Corinthe. (1. Cor. 10.) Vous y verrez et l'union glorieuse que vous contractez avec Notre-Seigneur Jésus-Christ dans

le sacrement de l'Eucharistie, et la preuve inconteste de cette union. Le calice que nous bénissons, dit ce grand Apôtre, n'est-il pas la communication du Sang de Jésus-Christ ? et le pain que nous rompons, n'est-il pas la participation de son Corps ? Car nous ne sommes qu'un pain et qu'un corps, nous tous qui participons à ce même pain ; d'où il conclut par ces paroles si consolantes pour un Chrétien : Vous êtes donc le corps de Jésus-Christ et les membres de ses membres : *Vos estis corpus Christi, et membra de membro.* (*Ibid.* 12.)

Je ne parle pas ici d'une simple union de l'esprit et du cœur, que chaque fidèle peut contracter à tout moment avec Jésus-Christ par la foi et par la charité, qui n'est qu'une union spirituelle et une union commencée : celle qui se fait par la communion, est dans un sens une union consommée, une union intime et parfaite, qui suppose, qui surpasse, qui perfectionne la première et qui y met le sceau.

Préparez donc bien votre cœur par la foi et par la charité ; il va devenir le centre où cette union divine va se consommer : souhaitez-la, concourez-y de toute votre âme, serrez-en étroitement les nœuds sacrés ; et, après que vous l'aurez contractée, mettez tout en usage pour la conserver et pour la rendre éternelle.

Considérez que cette union eucharistique est la plus sainte, la plus glorieuse, la plus intime et la plus incompréhensible que l'homme chrétien puisse con-

tracter dans cette vie mortelle ; elle est la plus sainte, puisque dans ce Sacrement il est immédiatement uni à l'Auteur de toute sainteté et au Saint des saints, et que la chair, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, qui n'ont rien que de saint, lui communiquent les précieux écoulements de leur sainteté, autant de fois qu'il s'en approche dignement.

C'est la plus glorieuse de toutes les unions, puisqu'elle nous lie et qu'elle nous incorpore à notre Créateur et à notre Dieu, et qu'elle nous tire de notre bassesse et de notre néant pour nous élever à la participation de sa divine nature quand nous n'y mettons point d'obstacle, et que nous y sommes bien préparés. Quelle gloire d'avoir Dieu en nous et d'être en lui !

Elle est la plus intime de toutes les unions ; elle est, en effet, divine et humaine tout ensemble, spirituelle et corporelle, naturelle et surnaturelle : c'est une union de deux substances auparavant séparées, qui n'en deviennent plus qu'une seule, et d'où il résulte un tout qui est Dieu ; union si étroite et si intime qu'elle est comparée par les saints Docteurs, tantôt à celle de la vigne et de ses branches, qui ne font qu'un même arbrisseau, tantôt à celle de deux cires différentes, lesquelles fondues ensemble ne font plus qu'une même cire ; tantôt enfin à l'eau qu'on met dans le calice, qui perd sa nature et ses qualités par la force et par la quantité supérieure du vin dans lequel elle est noyée et absorbée.

Elle est encore la plus incompréhensible de toutes les unions ; car, quoi de plus éloigné que les deux termes qui s'unissent, et quoi de plus étonnant que le centre où ils s'unissent ? Ces deux termes sont un Créateur tout-puissant, et une faible créature sortie de sa main et pétrie de boue ; un Dieu immortel et impeccable, avec un homme soumis au péché, à la mort et à la corruption ; un Souverain, et un esclave ; un Dieu de majesté, avec un ver de terre ; un Etre Suprême, avec un néant vivant. Quel est le centre où ils s'unissent ? c'est le centre de l'homme, c'est sa chair. Dieu qui est le centre délicieux où toutes les créatures cherchent et trouvent leur repos, descend du ciel pour venir chercher le sien dans le cœur de l'homme, et il avoue même qu'il y trouve ses délices.

C'est ainsi que le cœur de l'homme, qui s'approche avec amour de ce divin sacrement, est absorbé dans celui de Jésus-Christ qui prend sa place, qui réforme et qui détruit ses affections, ses attaches et ses sentiments imparfaits pour mettre les siens à la place ; ce que saint François de Sales exprimait (*De l'amour de Dieu*), comme il l'avait senti plusieurs fois, quand il disait : Que je serais heureux, ô mon Dieu ! si après la sainte Communion je trouvais mon cœur séparé de ma poitrine, et le cœur de Jésus-Christ établi en sa place ! Cette transposition n'est pas possible, puisque le cœur est beaucoup plus où il a aimé qu'où il aime.

N'est-ce point pour servir de figure à cette union si

intime, que Jésus-Christ a choisi le pain et le vin pour la matière de ce Sacrement, et pour les espèces qui y soutiennent son Corps et son Sang. La foi m'apprend que les paroles de la consécration les transforment et les font changer de nature, de sorte qu'elles ne sont plus ni ce qu'elles étaient, ni même ce qu'elles paraissent ; elles sont le vrai Corps et le vrai Sang de Jésus-Christ. Ainsi un bon communiant change de nature d'une manière bien approchante : l'union de Jésus-Christ avec lui qui se fait de substance en substance, le change, le transforme, l'élève et le consacre ; il n'est plus, ou du moins il ne doit plus être ce qu'il était auparavant.

D'ailleurs, le pain est composé de plusieurs grains de froment, lesquels broyés et réduits en farine et en pâte, ne font plus qu'un seul pain : et le vin est composé de plusieurs grains de raisin, qui, sous le pressoir, s'unissent et mêlent leur liqueur de telle manière que ce n'est plus qu'un seul vin. Préparez-vous dignement à cette grande union, vous vous sentirez tout différent de vous-même, et, si j'ose le dire, un autre Jésus-Christ.

II. POINT.

Pour imprimer plus fortement dans votre esprit et dans votre cœur l'idée de l'union admirable que vous contractez avec Jésus-Christ dans la sainte Communion, et pour en tirer un plus grand profit, envisagez

le sacrement adorable de l'Eucharistie, comme une céleste nourriture et comme un divin mariage, nos âmes étant nourries de la substance de Dieu même et devenant réellement ses épouses, il faut que l'union que nous contractons avec lui soit bien forte et bien glorieuse.

En effet, si l'on regarde comme une distinction honorable, dans le monde, d'être admis à la table du Souverain, quel honneur, dans la religion, d'être nourri à celle de Dieu ! quel autre honneur d'y être servi, non par les domestiques, mais par lui-même ! mais quel plus grand honneur d'y être nourri de la substance et de la chair de Dieu même ! Non content de nous inviter, il veut bien nous servir, il pousse sa charité jusqu'à se servir lui-même à nous : ce souverain Seigneur du ciel et de la terre pouvait-il s'abaisser plus bas, et nous donner un témoignage plus tendre de son amour et de son empressement de s'unir à nous qu'en se donnant lui-même en nourriture ?

Quelle union peut être plus intime et plus indissoluble que celle qui se fait entre nous et les aliments dont nous nous nourrissons, puisqu'ils se convertissent en notre substance, en sorte que le pain, par exemple, qui nous a servi de nourriture a cessé d'être du pain et qu'il est devenu notre chair, notre sang, notre substance, nous-mêmes, en un mot ?

C'est ainsi que nous sommes unis avec Jésus-Christ d'une union immédiate, sans qu'il se trouve rien entre

lui et nous : nous le touchons, il nous touche ; il s'incorpore, il nous incorpore, dit saint Cyrille (*Hieros. hic.*) ; nous devenons par cette céleste nourriture, le corps de Jésus-Christ, non pas seulement par la foi, dit saint Chrysostôme (*hom. ad pop.*), mais réellement ; il se fait par la force de ce divin aliment une mixtion sacrée de la chair de Jésus-Christ avec la nôtre pour la purifier de ses souillures, pour faire cesser ses révoltes contre l'esprit, pour diminuer sa sensibilité et son penchant vers la délicatesse et la volupté : la chair de Jésus-Christ devient notre chair, son sang prend la place du nôtre, nous devenons en un sens la substance de Jésus-Christ, et après la Communion, dit saint Anselme (*hic.*), nos yeux ne sont plus nos yeux, mais ceux de Jésus-Christ, notre bouche est la sienne ; usez donc de ces organes comme ce Sauveur en usait ; voyez, parlez et écoutez comme lui.

Faites attention qu'il y a cette différence entre la nourriture corporelle et la spirituelle, que dans celle-là, ce n'est point l'aliment qui change la personne en lui, mais la personne qui, par sa chaleur naturelle, change l'aliment en elle : mais dans la nourriture spirituelle de la divine Eucharistie, l'amour qui est une chaleur vivifiante et surnaturelle, change la personne nourrie en la substance de Jésus-Christ : en voici la manière.

Comme cette céleste et délicieuse nourriture est un Dieu qui est la charité même, il a une vertu infiniment

supérieure et toute-puissante ; et, comme le plus fort agit sur le plus faible et nous transforme en lui, il se fait ici une consécration mystérieuse de nous et de toutes nos puissances, qui met Jésus-Christ en notre place ; ce que saint Denis appelle devenir déiformes.

Considérez encore que nos âmes deviennent les épouses de Jésus-Christ par ce Sacrement d'union (*de div. Nomin.*), où ce mariage sublime se contracte en présence de Dieu, des Anges et des hommes, par le ministère du prêtre qui porte l'Hostie dans notre bouche, pendant que ce même Jésus-Christ, qui est le souverain Prêtre, bénit cette divine alliance, nous unit à lui et s'unit à nous, et fait invisiblement et spirituellement les fonctions de Prêtre et d'Epoux tout ensemble ; de sorte qu'on peut dire en faveur d'une union si étroite et d'une alliance si sainte, si auguste et si avantageuse pour nos âmes, ce que l'Ecriture a dit du sacrement de Mariage, en parlant des époux qui le contractent, qu'ils seront deux dans une même chair. (*Gen. 2.*)

Que votre âme, comme une véritable épouse de Jésus-Christ, consacrée par son corps, par son sang, par son esprit, par son âme, par son cœur et par sa divinité, entre dans une entière société de biens avec cet Epoux céleste : il vous donne sa foi, son amour, sa grâce, ses trésors, son royaume et toute sa personne ; donnez-lui votre esprit, vos désirs, votre cœur, vos complaisances, vos assiduités, en un mot, tout ce que

vous avez et tout ce que vous êtes : cet esprit, il l'éclairera ; ces désirs, il les purifiera ; ce cœur, il l'embrasera ; ces complaisances, il les agréera ; ce corps, il le consacrera : comme il vous donne tous ses travaux et tous ses mérites, parce qu'il est un Epoux tendre et généreux, donnez-vous aussi tout entier à lui et sans réserve, autrement votre donation lui serait injurieuse, elle ne vous ferait point d'honneur, et vous n'en tireriez aucun profit.

Prenez garde que le démon, que la vanité, que les plaisirs, que le monde ne séparent jamais ce que Dieu a si étroitement uni lui-même, et qu'ils ne détruisent un contrat signé de son sang ; conservez précieusement les chastes liens d'une alliance si auguste, si avantageuse, si sainte et si glorieuse pour vous ; ne les brisez jamais, et mourez plutôt mille fois que de devenir une épouse adultère.

SENTIMENTS.

Je reconnais plus clairement que jamais, ô mon Dieu (*Joan. 2.*) ! que, selon votre divine parole, vous êtes le Dieu des unions ; vous êtes uni de toute éternité avec votre Père céleste, comme étant son Verbe et son Fils unique ; et vous voulez, par un pieux excès d'amour, que je porte l'image de cette union divine qui va jusqu'à l'unité, et que dans l'adorable Sacrement de nos autels je ne sois qu'un avec vous, comme

vous n'êtes qu'un avec votre Père : mais aussi vous m'apprenez, par votre Disciple favori (*Joan. 6.*), qu'en faveur et qu'en vertu de cette admirable union, comme vous vivez pour ce Père adorable, vous voulez aussi que celui qui se nourrit de vous ne vive que de vous et que pour vous. Il est juste, ô mon Sauveur, vous êtes en moi, et vous vivez en moi par la sainte Communion ; je veux être en vous par amour, et ne vivre dorénavant que pour vous.

Vous avez contracté, comme Sauveur, une union parfaite avec la nature humaine dans la plénitude des temps, en prenant une chair semblable à la mienne, parce que votre amour ne pouvait pas souffrir que je périsse ; non content de cette union générale avec tous les hommes, vous instituez, avant que de mourir, la divine Eucharistie, pour faire une extension miraculeuse de cette union hypostatique ; vous vous incarnez ici d'une manière ineffable dans chacun des hommes, et vous renouvez cette union autant de fois qu'ils vous reçoivent à la sainte Table ; vous vous unissez à eux ; vous entrez chez eux, vous les épousez, vous demeurez avec eux, vous vous abaissez, vous qui êtes la grandeur même, vous les élevez, eux qui ne sont que bassesse, pour faciliter cette union.

Préparez mon âme, ô mon Dieu ! à une union si sainte : attirez-moi à vous, selon vos divins oracles, dans les liens de la charité (*Osée. II.*) : venez vous-même dans mon cœur les serrer si fortement, que je

ne les rompe jamais ; mon Âme serait trop heureuse de porter vos chaînes comme votre esclave, et vous voulez que par la Communion elle ait l'honneur de porter des liens d'amour comme une épouse : quel tendre et quel puissant motif pour ne me séparer jamais de vous !

ACTIONS DE GRACES.

Par quelles expressions, ô mon divin Bienfaiteur ! puis-je mieux vous marquer mes sentiments de reconnaissance pour vous être uni à moi dans cet auguste Sacrement, que par celles d'un de vos plus zélés amants (*D. Aug. tract. 26. in Joan.*) qui s'écriait quand il vous sentait auprès de son cœur : ô Sacrement de bonté ! ô signe d'unité ! ô lien de charité ! que celui qui aime la vie s'en approche, qu'il croie, qu'il soit incorporé, s'il veut être vivifié ; qu'il s'unisse, qu'il s'attache au corps de Jésus-Christ, et qu'il vive à Dieu, de Dieu et en Dieu.

Quelle gloire et quel bonheur pour moi, ô mon Sauveur ! Je communique à votre chair, je m'unis à votre sang et à votre esprit, à votre cœur et à votre Âme ; je participe même à votre divinité ; elle entre en moi, elle s'unit intimement à moi, elle prend possession de moi : je la possède, elle m'élève jusqu'à elle ; il faut donc que je sacrifie et que je perde tout ce que j'ai et tout ce que je suis pour me rendre digne

d'une si sainte union, pour la consommer en moi, et pour être transformé en ce que je suis.

C'est, ô mon Jésus ! en vertu de cette union que je viens de contracter avec vous dans ce Sacrement de votre amour, que je parle avec confiance, et même avec hardiesse, pour former mes actions de grâces, puisqu'étant uni à vous, vous parlez en moi et pour moi, pour vous les rendre à vous-même et à votre Père céleste dont vous êtes toujours écouté.

Ah ! je comprends que si j'ai assez de fidélité pour ne sortir jamais de cette union eucharistique, tout ce que je dirai, tout ce que je penserai, tout ce que je sentirai pour lui marquer ma reconnaissance, sera reçu de lui, non pas comme venant d'une faible créature, mais comme de mon Jésus et de moi tout ensemble : nous ne serons dorénavant qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une voix ; j'ai donc une confiance entière que tout ce que je demanderai me sera libéralement accordé.

XXIV. MÉDITATION.

Sur les avantages et les conditions de la sainte Communion.

I. POINT.

Méditez ici pour vous seul, sans prendre aucun parti sur les sentiments opposés dans une matière si

importante et si délicate. Souvenez-vous que le Centenier a protesté qu'il ne méritait pas que Jésus-Christ entrât dans sa maison, et que cette humilité profonde, jointe à une foi ardente, lui attira un miracle, et mérita, dit un saint Docteur (*hic*), que ce Sauveur entrât non-seulement dans sa maison, mais encore dans son cœur : Zachée, au contraire, sans s'excuser sur son indignité, reçoit Jésus-Christ avec joie, et ce Sauveur entra chez lui avec plaisir, et il le combla de grâces et de bénédictions. (*Luc*, 19).

Souvenez-vous encore que Pierre dit à Jésus-Christ (*Luc*, 5) : Retirez-vous de moi, parce que je suis pécheur ; et qu'après ces paroles, qu'une véritable humilité lui fit prononcer, cet adorable Sauveur s'approcha de lui, et lui rendit la confiance qu'il paraissait avoir perdue, en lui disant : Ne craignez rien. Ces trois grands sujets sont tous louables et agréables à Dieu, quoiqu'ils aient des sentiments qui paraissent opposés ; c'est ce qui doit vous engager à ne juger personne et à tourner toutes vos vues du côté de vos besoins : examinez votre attrait, cherchez votre avantage, sondez votre cœur, prenez conseil des gens éclairés et dévots à la sainte Eucharistie, et pratiquez ce que vous trouverez de plus avantageux pour votre avancement spirituel.

Faites une grande attention aux paroles de Jésus-Christ (*Joan*. 4), quand il ordonne absolument de manger son Corps et de boire son Sang, sous peine

d'être privé de la vie, c'est-à-dire de la vie de la grâce et de la vie de la gloire ; mais n'oubliez pas aussi ces autres paroles de saint Paul (1. *Cor.* 11), qui défendent de s'approcher indignement de ce divin Sacrement, sous peine de manger et de boire son jugement, et d'être coupable de son Corps et de son Sang, c'est-à-dire de sa mort.

Faites encore attention que ces deux oracles unis ensemble doivent vous servir de règle infaillible pour vos Communions fréquentes : le premier seul vous inspirerait peut-être une dangereuse confiance à vous en approcher trop souvent et sans préparation : le second seul vous inspirerait une trop grande frayeur qui vous éloignerait de la participation du plus grand de tous les biens, ce qui vous priverait de la vie.

Suivez donc avec confiance le premier précepte qui vous ordonne de vous en approcher, avec le juste tempérament du second, qui vous défend de vous en approcher indignement : la désunion de ces deux oracles a été la source déplorable d'une infinité de disputes sur ce grand article, lesquelles ont refroidi la charité ; et leur union est incontestablement la règle qu'il faut suivre, sans crainte de jamais s'égarer.

Mettez donc tout en usage pour vous en approcher dignement, et soyez persuadé que vous ne pouvez pas vous en approcher trop souvent : laissez-vous convaincre que communier fréquemment sans se corriger et sans travailler à se défaire de ses défauts habituels,

sans avoir une vraie tendance à la perfection de son état, sans se préparer à cette grande action avec tout le soin possible, sans vouloir corriger l'attache qu'on sentirait au péché véniel, c'est une illusion dangereuse qui conduirait enfin une âme abusée au péché mortel, et à la profanation de ce Sacrement si saint et si redoutable.

Mais aussi ne vouloir communier que rarement par humilité malentendue, qui souvent est le voile et le prétexte délicat d'une véritable paresse, quoiqu'on y soit engagé d'ailleurs, soit par ses règles, soit par le conseil des sages, c'est une illusion qui n'est pas moins dangereuse, parce qu'elle prive de bien des grâces et qu'elle laisse une âme dans une extrême faiblesse, parce qu'elle manque de soutien et de nourriture; ce qui la conduit insensiblement au dernier relâchement et à l'oubli de Dieu.

Dans le temps de saint Augustin, il y avait un grand nombre de fidèles qui communiaient tous les jours, imitateurs en cela des premiers Chrétiens qui suivaient cette sainte pratique, ou du moins qui communiaient autant de fois qu'ils assistaient aux divins Mystères; ce fréquent usage était loué par plusieurs; quelques-uns aussi s'en scandalisaient, parce qu'il pouvait y avoir de l'abus; les saints méritaient de le faire, les lâches ne le méritaient pas. Saint Augustin (*Doc. Eccles.*) qui était plus en droit d'en décider que personne, ne prit aucun parti que celui de la charité;

il dit qu'il ne louait ni ne blâmait ceux qui communiaient tous les jours (*Ibid.*) : il exhorte cependant à le faire tous les dimanches, pourvu que l'on soit sans volonté de pécher ; et il ajoute, dans une de ses Epîtres (*Ep. ad Janua.*) : Si l'on ne tombe que dans des péchés légers, on ne doit pas se priver du remède quotidien du Corps et du Sang de Jésus-Christ.

Cet adorable Sacrement est en effet un pain quotidien, disait saint Ambroise aux Chrétiens relâchés de son siècle (*liv. 3. de sacr. c. 4.*), et vous ne le recevez que tous les ans : vous êtes tous les jours exposés à une infinité de combats ; où puiseriez-vous des forces pour résister à vos ennemis ? Souvent vous recevez des plaies dans ces combats, il est naturel de recourir au remède quand on est blessé : le démon est votre ennemi, le péché est votre plaie, et le céleste et le vénérable Sacrement en est le remède.

II. POINT.

Examinez avec attention deux choses qui sont essentielles sur cette matière importante, dont la première vous servira d'un motif pressant pour vous approcher souvent de la sainte Table ; et l'autre, de précaution nécessaire pour vous en approcher dignement : la première consiste dans les grands avantages et les biens infinis qui sont attachés aux Communions fréquentes ; la seconde consiste dans les dispositions qu'il faut y

apporter pour en remporter les fruits, et n'en point abuser.

Une âme fidèle qui communie souvent est beaucoup plus unie à Dieu et plus détachée du monde ; sa foi est beaucoup plus vive, son espérance plus ferme et plus constante, sa charité plus ardente et plus héroïque, et ces trois vertus théologiques y trouvent leur accroissement et leur perfection.

Ajoutez encore que sa grâce est plus forte, parce qu'elle est nourrie de la propre substance de celui qui en est l'auteur et le principe, et elle dépérirait probablement sans la fréquentation de la divine Eucharistie. Toutes les personnes de bonne foi avouent qu'elles sont beaucoup plus faibles quand il y a longtemps qu'elles n'ont communiqué ; car comme le corps sent sa faiblesse quand il y a longtemps qu'il n'a pris d'aliments matériels, qui sont sa force et son soutien, l'âme est aussi beaucoup plus faible quand il y a longtemps qu'elle n'a pas été nourrie du Corps et du Sang de Jésus-Christ, qui sont sa vraie nourriture.

Quand on s'approche souvent des saints autels, et qu'on le fait avec ferveur, on est beaucoup plus fort dans les occasions qui se présentent : si le Corps et le Sang de Jésus-Christ cessent d'être auprès du cœur quant à la substance, parce que les espèces se consomment, ils y demeurent quant à l'impression ; et la vertu de ce Sacrement, qui est le plus puissant et le plus efficace de tous les sacrements de la loi nouvelle,

opère et se fait sentir, surtout lorsque la chasteté est attaquée, la communion fréquente étant, dit un saint Docteur (8. *Dam. Opusc.*), l'appui le plus ferme et la gardienne la plus sûre de cette vertu.

Voici les conditions sur lesquelles vous devez faire de sérieuses réflexions pour ne point abuser de la communion fréquente. Premièrement, il faut être exempt de toute attache au péché véniel, et cette attache est marquée par l'habitude, par le peu de cas qu'on en fait, et par le peu de soin qu'on prend de l'éviter ou de s'en corriger. Afin de mieux vous fixer à cet égard, il est utile de vous rappeler qu'il y a deux sortes de grâces attachées au sacrement de l'Eucharistie : une grâce qu'on appelle sanctifiante, que tous les chrétiens y reçoivent quand ils n'y mettent point obstacle par le péché mortel ; et une autre grâce de beaucoup supérieure, qui est une grâce de force, d'onction, de vie intérieure, et de nourriture proportionnée aux degrés de foi, de pureté et d'amour que nous y apportons.

Les chrétiens, qui s'approchent de la sainte Communion avec quelque habitude au péché véniel, reçoivent à la vérité cette grâce ordinaire ; mais comme ils l'ont affaiblie par leur faute, il arrive souvent que, lorsqu'ils sont attaqués d'une forte tentation, ils ont le malheur d'y succomber, parce qu'ils se sont privés volontairement des secours et de la force de la grâce dont ils avaient besoin.

Le détachement que la Communion demande, est figuré dans l'agneau pascal que les Israélites mangeaient debout avec avidité, et le bâton à la main, comme des pèlerins qui sont prêts à tout quitter, qui ne s'attachent à rien, parce qu'ils n'ont que la terre de promission en vue, c'est-à-dire la céleste patrie, qui est le seul objet de leurs désirs.

Examinez ici, d'un côté, vos Communions, et de l'autre, vos attaches, vos habitudes et vos langueurs ; retranchez ou les unes ou les autres, c'est-à-dire, ou vos Communions, ou vos attaches, ou plutôt ne retranchez pas vos Communions, et travaillez à vous en rendre digne, en combattant à fond ces attaches et ces langueurs.

Avec ce détachement pratiquez encore la divine présence et l'oraison ; on n'est pas digne de s'asseoir si familièrement à la table de Dieu, d'avoir son Corps et son Sang pour nourriture ordinaire, lorsqu'on pense rarement à lui, et qu'on néglige de l'entretenir souvent par l'oraison.

Aimez encore la retraite, fuyez le monde, si vous voulez profiter des Communions fréquentes ; n'allez pas vous répandre avec dissipation parmi les joies des mondains, ni perdre dans leur compagnie le trésor inestimable que vous avez acquis à la sainte Table ; c'est un pain de vie et d'esprit ; cette vie surnaturelle est divine et cet esprit de Dieu sont incompatibles avec l'esprit et la vie charnelle des mondains.

Aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même, multipliez les actes sincères de ce premier amour autant que vous pourrez, et avant de vous approcher de ce Sacrement d'amour et d'union, faites en sorte que la moindre antipathie et le moindre ressentiment contre votre prochain n'existent pas dans votre cœur.

SENTIMENTS.

Quel excès de bonté, Seigneur, de descendre si souvent du trône céleste de votre Majesté, pour me venir visiter, pour demeurer en moi et pour me nourrir de votre propre substance ! Vous m'inspirez, vous m'ordonnez même de vous demander mon pain quotidien, et vous vous offrez de le devenir vous-même, pourvu que je travaille à m'en rendre digne ; vous m'aidez vous-même à m'y préparer.

Ah ! je reconnais à présent avec un Prophète, qu'il n'y a point de nations sous le ciel aussi favorisées que la nôtre, et qui puissent se vanter d'avoir des dieux d'un aussi facile accès, et qui se répandent parmi elles avec autant de bonté et de familiarité que vous le faites avec nous dans cet auguste Sacrement.

Vous multipliez miraculeusement votre divine unité pour vous donner tout entier à tous ceux qui le désirent ; mais non content de ce prodige de votre amour, vous vous multipliez encore en faveur de chacun des fidèles pour vous donner à eux autant de fois qu'ils

s'approchent de vous, et jamais vous ne vous refusez à leurs désirs et à leurs empressements : vous les y invitez même avec une bonté toute divine, et il semble que du Tabernacle où vous habitez parmi nous, il sorte une voix aimable et secrète qui frappe les oreilles de notre cœur, et qui nous dise : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés et je vous soulagerai (*Matt. 11.*) : Venez à moi, vous tous qui avez faim, et je vous rassasierai, et pour vous rassasier, je ne vous donnerai point d'autre aliment que moi-même.

Ah ! Seigneur, je veux obéir à votre voix ; mais réveillez en moi ma foi languissante, excitez en moi la soif et la faim de la justice, de votre Corps et de votre Sang ; éclairez mon esprit, purifiez mon âme et embrasez mon cœur, afin que vivant dans une préparation continuelle à ce grand Sacrement, je sois toujours digne de le recevoir souvent.

ACTIONS DE GRACES.

Que vous rendrai-je, ô mon Dieu ! pour tous les biens que vous m'avez donnés, et que ferai-je pour reconnaître ceux que vous me prodiguez encore tous les jours (*Ps. 115.*) ? Ah ! Seigneur, ma reconnaissance est chargée et accablée d'un si grand nombre de bienfaits, que je suis contraint de confesser que les actions de grâces de tous les hommes réunies ensemble ne pourraient suffire à ma reconnaissance.

Il n'a pas suffi à votre amour de m'avoir communiqué un précieux écoulement de votre Etre divin en me créant, de m'avoir imprimé votre image et d'avoir pris la mienne par un excès de votre amour, de m'avoir racheté par votre sang et de m'avoir rendu la vie autant de fois que j'ai mérité la mort, il ne lui a pas suffi d'avoir institué une fois ce Sacrement adorable de nos autels, vous souffrez encore d'être renfermé dans nos tabernacles pour y recevoir nos hommages et nos adorations à tous les moments de la journée, et votre immense charité permet encore que je vous reçoive souvent en substance en moi-même pour me sanctifier ; non content de me le permettre, vous m'appellez encore à cette Table sacrée, vous m'y invitez avec tendresse, et vous permettez que je fasse consister une partie de mes actions de grâces à prendre encore dans votre calice salulaire, et à me nourrir encore de votre corps, de votre sang, de votre âme et de votre divinité.

Je tombe tous les jours, disait Augustin pénitent (*Conf.*), et au lieu de me punir chaque fois comme je le mérite, vous vous immolez tous les jours pour moi sur ces autels ; et vous venez en moi par la Communion, non pas une fois, mais autant de fois que je le souhaite, pour me secourir, pour me fortifier, pour me guérir, pour me combler de grâces et pour m'assurer de la gloire, pour m'aider à satisfaire à votre justice et à vous rendre les actions de grâces que je vous dois ; vous venez vous-même vous les rendre à ma

place pour m'acquitter de toutes mes dettes pendant que vous êtes en moi. Venez, ô le bien-aimé de mon cœur ! et rendez-moi digne de vous recevoir tous les jours de ma vie mortelle, pour mériter de vous posséder dans la vie éternelle.

XXV. MÉDITATION.

Sur l'éloignement de la sainte Communion.

I POINT.

Faites attention qu'il y a quatre sortes de chrétiens qui s'éloignent de la sainte Communion par des motifs bien différents. Il y a des pécheurs qui s'en éloignent par libertinage, ou parce qu'on trouve à propos de les en priver quelque temps, parce qu'ils en sont indignes et qu'on exige d'eux qu'ils se corrigent de leurs défauts habituels, et qu'il faut qu'ils s'éprouvent, selon le conseil du grand Apôtre, avant d'être dignes de s'en approcher.

Il y a des pécheurs fragiles, à qui l'on impose la privation de quelques Communions, parce qu'ils sont tombés dans quelque faute notable et réfléchie, pour les laisser gémir pendant cette épreuve, qui leur parait toujours rigoureuse, quand ils s'aiment ; pour les engager à être sur leurs gardes, pour leur faire dési-

rer de s'en approcher avec plus d'ardeur et de pureté.

Il y en a d'autres qui, bien que dans la pratique de la Communion fréquente, s'en retirent quelquefois, mais rarement et par un profond respect, et pénétrés, comme le Centenier, du sentiment de leur indignité et de la grandeur de Dieu ; mais qui rentrent au plus tôt et avec plus d'avidité dans la pratique de cette sainte fréquentation.

Mais ceux dont je parle ici précisément, sont les lâches qui s'en éloignent sous différents prétextes dont ils couvrent leur lâcheté, ou parce qu'ils ne veulent pas mener une vie assez pure et assez mortifiée pour s'en approcher souvent, ou parce qu'il faudrait être plus sur leurs gardes, ce qui n'accommode pas leur nonchalance et leur amour-propre, ou parce qu'ils ont quelque attache et quelque habitude, dont ils ne veulent pas se défaire, ou parce qu'ils veulent épargner à leur paresse les préparations laborieuses et appliquantes qui ne sont pas de leur goût et qui les contraignent. C'est ainsi que ces personnes se privent du plus grand de tous les biens, quoique le plus souvent elles aient des règles qui les engagent à cette louable fréquentation, et qu'elles sentent bien, dans certains intervalles, qu'elles ont un vrai besoin de s'approcher plus souvent de la sainte Table.

Voilà la source la plus ordinaire du relâchement dans la Communion fréquente, surtout parmi les personnes consacrées à Dieu, qui sont beaucoup plus

obligées que les autres de communier souvent, soit parce que leur état est plus parfait, soit parce qu'elles ont des règles et des constitutions qui les y obligent, qu'elles ont acceptées en promettant de les observer.

On se trouve quelquefois dans de certaines dispositions où il faut de deux choses l'une : ou se surmonter et se faire violence, ou ne pas communier : on hésite quelque temps entre son devoir et son amour-propre, enfin on prend son parti. Le second paraît le plus aisé et le plus favorable à la paresse. On se dispense de la Communion, ou parce qu'on ne veut pas régler sa mauvaise humeur, ou rabattre de sa fierté sur une petite réconciliation, ou parce qu'on ne veut pas sitôt faire réparation d'une faute commise, ou parce qu'on ne veut pas encore déposer son aigreur contre le prochain, jusqu'à ce que les sentiments d'indignation soient usés, et qu'on en ait fait de petites décharges de cœur pour se soulager, disons mieux, pour se venger délicatement ; ou enfin parce qu'on se livre tout entier à de petits travaux extérieurs souvent inutiles, et quelquefois préjudiciables à son état, et qu'on ne veut pas quitter parce qu'on y est trop attaché.

Cette dispense, qu'on s'accorde trop légèrement à soi-même, en attire plusieurs autres ; on s'en fait une coutume et une loi contre sa propre loi ; l'âme n'est plus attentive, l'esprit n'est plus recueilli, la dissipation succède ; on devient plus rempli de soi-même, parce qu'on est vide de Dieu ; on ne sent plus de désirs

pour la Communion, on se répand dans le monde, dont on reprend l'esprit après l'avoir quitté ; on tombe enfin dans un pitoyable relâchement : l'aveuglement se forme, le cœur s'endurcit, l'oraison ennuie, les observances deviennent à charge, et l'approche des Sacrements, qu'on souhaitait autrefois avec ardeur, devient un supplice.

Demandez aux personnes relâchées comment elles sont tombées dans un si dangereux état. Si elles ont un peu de bonne foi, elles avoueront que leur relâchement ne vient que de ce qu'elles se sont éloignées de la sainte Communion, ou ne l'ont pas faite avec assez de préparation.

II. POINT.

Pour vous soutenir contre l'éloignement de la sainte Communion, pensez sérieusement aux besoins continuels de votre âme, qui ne peut se passer longtemps de ce divin aliment ; ne faites point valoir le prétexte spécieux des lâches et des tièdes, qui disent qu'ils ne communient pas souvent parce qu'ils sont trop faibles et trop imparfaits : vous le deviendrez bien davantage si vous vous désistez de le faire ; c'est, au contraire, parce que vous êtes faible, que vous devez courir plus souvent au centre de la force.

La grâce, en laquelle consistent la vie et la force de l'âme, dépérirait bientôt sans cette fréquentation ; les

ruisseaux ont continuellement besoin de leurs sources pour couler toujours et pour être toujours pleins. Quoique cette grâce vienne d'un principe incréé, elle est cependant au rang des choses créées, toujours sujette au dépérissement ; le penchant, l'humeur, le tempérament l'emportent à la fin et prennent un terrible ascendant sur la liberté ; les passions éclatent, parce qu'elles ne sont pas retenues par un frein salutaire ; l'habitude reprend ses droits, l'âme demeure dans un vide affreux ; et, parce qu'elle n'est pas remplie de Dieu, il faut qu'elle se remplisse du monde. La maison est déserte et mal gardée, quand elle est trop longtemps déstituée de la présence réelle de Jésus-Christ qui en est le fort armé ; le démon, tantôt de la vanité, tantôt de l'orgueil, tantôt de la paresse, tantôt de la volupté, y rentre plus facilement, parce qu'il y trouve moins de résistance, et que ni le fond de l'âme, ni ses avenues n'ont plus de gardien ni de défenseur.

Vous êtes faible, dites-vous ? Mais s'il vous arrive quelque tentation violente, qui est-ce qui vous soutiendra, et où trouverez-vous des forces supérieures pour y résister ? Dites plutôt que vous n'êtes faible que parce que vous avez trop d'éloignement pour ce Sacrement : jugez-en par la situation où vous vous trouvez dans le temps que vous fréquentez ce Sacrement avec ferveur : avouez que vous êtes beaucoup plus fort, plus recueilli, plus charitable, plus doux ;

que vous faites l'oraison avec beaucoup plus de facilité et de fruit, et que vous sentez beaucoup plus de facilité à remplir tous vos devoirs du christianisme ou de religion, et que vous avez bien moins de répugnance pour la pénitence et pour la mortification.

Si vous vous entêtez, malgré vos besoins et vos lumières, sur cet éloignement, vous languirez d'abord dans le service de Dieu ; et cette langueur, devenue volontaire et réfléchie, vous conduira peut-être à en secouer le joug, pour ne plus vivre qu'au gré de votre délicatesse et de votre mauvais penchant. L'amour excessif de vous-même, qui avait besoin d'être retenu par ce Sacrement, prendra la place de l'amour de Dieu ; la pénitence que vous aviez embrassée n'en sera plus qu'un vain fantôme ; vous substituerez la dissipation au recueillement, l'esprit du monde à l'esprit de Dieu, l'oisiveté au juste emploi du temps, la froideur, l'aversion et l'antipathie au véritable amour du prochain ; ou vous l'aimerez par une attache qui sera plutôt selon la chair que selon l'esprit ; ou vous ne l'aimerez pas ainsi que la loi de la charité le prescrit ; de là ces oppositions trop marquées aux personnes qui communient souvent, parce que leur piété et leur ferveur sont une condamnation trop visible de votre petit libertinage ; de là cette attention maligne à observer, à relever, à critiquer, à faire valoir, et même à grossir les moindres petites fautes des personnes qui s'approchent souvent de la sainte Table ; de là, enfin, ces

petits partis et ces cabales si ruineuses à l'esprit d'union que doivent avoir les personnes qui vivent en société, qui se forment insensiblement et qui se grossissent peu à peu contre les personnes les plus dignes d'estime et de respect : voyez où conduit l'éloignement de la sainte Communion ; il ne faut qu'un peu d'expérience pour en convenir.

Ne vous retranchez pas encore, comme le pieux Centenier (*Matth.* 8.), sur votre indignité ; travaillez seulement à vous rendre digne de ce grand Sacrement, et approchez-vous-en avec confiance. Ce qui venait chez lui du sentiment d'une profonde humilité, ne vient chez vous que du fonds d'une paresse à laquelle vous cherchez un prétexte spécieux dans une fausse humilité.

Je suis persuadé qu'à parler précisément, les plus grands Saints ne sont pas dignes de recevoir le Corps et le sang de Jésus-Christ, les plus pures intelligences même n'en seraient pas dignes, à cause de la distance infinie qui se trouve entre Dieu et la créature ; ces deux termes si éloignés ne peuvent se rapprocher que par un miracle du tout-puissant amour de Dieu, qui s'abaisse et qui nous élève quand nous mettons tout en usage pour nous approcher dignement de lui.

Mais aussi rappelez-vous que l'Eglise, qui est notre mère, a tant de respect pour les paroles du Centenier, que ses ministres s'en servent tous les jours, non pas à l'égard de ceux qui s'éloignent de la sainte Table, mais de ceux qui s'en approchent, et dans le précieux

moment où ils vont leur mettre la sainte Hostie dans la bouche : faites profession publique et secrète d'une humilité pareille, c'est le vrai moyen de vous rendre digne de vous approcher souvent de Dieu.

SENTIMENTS.

Quel aveuglement dans une âme rachetée de votre sang, ô mon Dieu ! de s'éloigner de vous pendant que votre amour vous fait faire une infinité de démarches pour vous approcher d'elle ! Vous l'appellez, non pas pour lui demander ses biens dont vous n'avez pas besoin, mais pour lui donner les vôtres et pour vous donner tout entier à elle. Elle est pauvre, elle le sent quand elle est éloignée de vous : vous êtes la source de tous les biens, elle le sait, et elle aime mieux demeurer dans sa pauvreté : elle est faible lorsqu'elle ne vous sent pas auprès d'elle, et ses chutes fréquentes l'en font assez ressouvenir. Vous êtes le centre de la force, vous voulez la soutenir par la grâce attachée au Sacrement, et elle aime mieux demeurer dans sa faiblesse ; votre Corps et votre Sang sont le prix de sa rédemption, elle est malheureusement retombée dans la captivité dont vous l'aviez affranchie, vous avez la bonté de réitérer sa rédemption dans la Communion, parce que vous lui donnez le même corps et le même sang qui ont brisé ses fers et qui les peuvent briser à l'infini : quand elle vous reçoit, elle réitère, et elle

s'incorpore de nouveau sa rédemption ; cependant elle est si aveugle, qu'elle aime mieux demeurer dans ses chaînes.

Quoi ! je saurai que mon Dieu et mon Sauveur aura de l'empressement pour s'unir à moi, et je n'aurai que de l'éloignement pour lui ! Je l'entendrai dire que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes, et je ne ferai pas mes délices d'être en sa compagnie ! Je l'entendrai me demander mon cœur pour y faire sa résidence, et je ne le lui donnerai pas ! Il me dira : Venez, vous tous qui êtes dans le travail et dans la défaillance, et je vous consolerais ; et je n'irai pas à lui !

Donnez-moi donc, Seigneur, des empressements de m'unir à vous, qui répondent à ceux que vous avez de vous unir à moi par ce sacrement : brisez les liens de l'amour-propre, de la paresse et de la lâcheté qui m'empêchent de m'approcher de vous : rapprochez cet éloignement qui fait ma disgrâce, augmentez mon ardeur pour la sainte Communion, et faites-moi la grâce de ne m'en approcher jamais indignement.

ACTIONS DE GRACES.

Je vous possède, ô mon adorable Sauveur, vous êtes en moi, et je sens que je m'efforce de vous rendre mes actions de grâces pour avoir bien voulu vous donner à moi malgré mes misères et mes faiblesses, qui sont sans nombre, malgré mes lâchetés à m'éloigner de

vous, quoique vous m'ayez tant de fois et si tendrement invité à m'en approcher ; je vous demande donc, non-seulement avec toute l'ardeur dont je suis capable, mais encore avec toute celle dont la proximité de votre cœur avec le mien peut me rendre à présent capable, de ne vous éloigner jamais de moi, et de ne permettre jamais que je m'éloigne de vous ; car, comme vous le disait votre saint Prophète (*Ps. 70. 71.*), ceux qui s'éloignent de vous périront.

Faites comprendre à mon esprit qui devrait être à présent éclairé par le vôtre, puisque je possède avec votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité ; faites sentir à mon cœur, auprès duquel le vôtre réside en substance, combien il est avantageux à mon âme de s'approcher de vous, parce qu'elle ne peut vivre sans vous ; et combien elle a besoin d'avoir recours à cette céleste et divine nourriture, pour soutenir, sans s'abatre, toutes les souffrances et tous les combats auxquels elle est exposée : réveillez sa foi qui n'est que trop assoupie, guérissez sa langueur, animez son courage ; engagez-la, Seigneur, à surmonter sa paresse et sa nonchalance, pour être tous les jours de sa vie dans la préparation de cœur et dans toutes les dispositions éloignées et prochaines que vous avez droit d'exiger d'une âme qui veut s'approcher souvent de ce grand sacrement ; qu'elle en fasse sa nourriture ordinaire, et qu'il soit pour elle ce pain du voyageur au moyen duquel elle marchera à pas de géant dans les voies de

la perfection, jusqu'à ce qu'elle ait le bonheur de vous posséder éternellement dans le ciel.

XXVI^e MÉDITATION.

Sur la sainte Communion en état de souffrance.

I. POINT.

Si la philosophie morale regarde toujours avec mépris un homme qui se laisse abattre à la douleur, sans s'efforcer de s'en rendre le maître par les motifs qu'elle lui fournit pour la vaincre et pour l'adoucir, la philosophie chrétienne, infiniment plus éclairée, plus généreuse et plus élevée, dont les motifs sont beaucoup plus puissants et plus sublimes que ceux de l'autre, condamne à bien juste droit un lâche chrétien qui se laisse surmonter par sa peine ; et comme elle est beaucoup plus féconde en ressources et en raisons qu'elle tire du fond de la vraie religion, elle fournit aussi des motifs de consolation bien plus purs, bien plus efficaces et bien plus aisés, parce qu'ils sont divins.

Elle prend ses motifs tantôt du côté de la résignation à la volonté de Dieu, qui ne manque jamais d'apaiser la douleur quand on s'adresse à lui et qu'on ne cherche sa consolation qu'en lui seul ; tantôt de la ressemblance avec Jésus-Christ, qui a été un homme de douleurs,

quoiqu'il fût innocent ; tantôt du côté de l'espérance des plaisirs éternels qu'on goûte dans l'autre vie quand on a souffert dans celle-ci avec résignation, et auxquels on ne peut parvenir que par la souffrance.

Mais de tous les remèdes que la religion prescrit, il n'en est point de plus prompt, de plus doux, de plus saint et de plus efficace que la communion du corps et du sang de Jésus-Christ. Une âme chrétienne et généreuse qui, dans le premier assaut de sa douleur, adore humblement la main paternelle qui lui a ménagé cette affliction pour son bien, sans attendre que sa peine ait pris un plus grand ascendant sur son âme ; qui, au lieu de donner l'essor à des réflexions chagrines qui ne font que l'augmenter et la rendre plus sensible, ou à des larmes amères qui ne sont pour l'ordinaire que de faibles ressources à la douleur ; et qui, au lieu de chercher ou dans les fausses joies du monde, ou parmi les amis, des consolations stériles qui ne servent, pour l'ordinaire, qu'à suspendre ou à tromper la douleur sans la chasser ; une âme, dis-je, qui vient chercher sa seule consolation dans la divine Eucharistie, y trouve une ressource assurée à sa peine, quelle qu'elle puisse être.

Quand on prend cet aliment sacré pour se soutenir contre son affliction, et qu'on place cet adorable Consolateur auprès de son cœur, c'est alors que ce Dieu de paix et de patience, qui est en nous et avec nous, partage notre douleur avec nous, pour nous la rendre plus

légère et plus supportable : il parle en nous un langage secret et consolant qui nous soutient et qui nous résigne à tout.

Notre âme, alors occupée à goûter les douceurs intimes de ce délicieux aliment, se livre tellement à ce chaste plaisir, que la pointe de sa douleur est émoussée et qu'il se fait chez elle une agréable diversion de sentiments. Comme Dieu est infiniment plus doux à goûter que la douleur n'est amère à sentir, sa sensibilité diminue du côté de la créature à mesure qu'elle augmente du côté de Dieu, parce qu'il faut que le plus faible soit absorbé par le plus fort ; et comme Jésus-Christ, ce fort armé, est entré dans ce cœur affligé et qu'il le garde, il y répand la paix et la tranquillité : ainsi ce cœur se console non-seulement dans sa peine présente, mais il puise encore dans ce Sacrement une provision de force et de résignation pour supporter plus aisément et avec plus de grandeur d'âme les autres souffrances qui peuvent lui arriver dans la suite.

Faites attention qu'il y a une tristesse qui est l'ouvrage de la nature, et une tristesse qui est l'ouvrage de la grâce : la première est imparfaite, parce qu'elle vient de l'amour désordonné que nous nous portons à nous-mêmes : la seconde est une vertu, parce qu'elle est inspirée de Dieu. Les souffrances auxquelles nous sommes exposés nous causent cette première tristesse. Si c'est une humiliation, nous souffrons à cause du fonds d'orgueil qui est en nous : si c'est une maladie, nous

souffrons, non-seulement dans notre corps, mais encore dans notre cœur, parce que nous nous aimons trop nous-mêmes, et qu'il y a dans ce cœur un fonds de délicatesse qui s'alarme à la moindre atteinte de douleur : si c'est une perte de biens ou d'amis, nous souffrons parce que nous aimons ces biens et ces amis pour nous-mêmes et pour l'utilité que nous en recevons.

Dans la Communion cette tristesse change de nature en changeant d'objet : notre tristesse passe de l'ordre naturel dans l'ordre surnaturel ; et ce qui était auparavant une faiblesse, devient une vertu. En effet, lorsqu'une personne affligée s'approche de la sainte Table pour y trouver la consolation dans sa peine, il arrive sûrement de deux choses l'une ; ou la tristesse se purifie par des motifs plus élevés, qui ne viennent plus de la nature, mais de la grâce ; car la vertu toute-puissante de cet adorable Sacrement se fait tellement sentir en elle, et elle opère si efficacement, que si elle répand des larmes, ce n'est plus pour avoir perdu ce qu'elle aimait, mais parce qu'elle reconnaît que ce sont ses péchés qui lui ont justement attiré cette disgrâce. Jésus-Christ dans son cœur lui apprend à pleurer sur elle-même ; elle gémit d'avoir offensé Dieu, elle adore la main paternelle qui l'a frappée, et elle dit avec le Prophète (*Ps. 118.*) : C'est à présent que je reconnais que c'est mon bien d'être humiliée, afin que j'apprenne mieux à pratiquer vos divines ordonnances, aussi bien que le fond de mes misères et de mes faiblesses.

Ou bien l'affliction cesse entièrement, et la paix et la tranquillité succèdent au trouble et à la douleur; car après avoir bu ce divin Calice, dit saint Cyprien (*Serm.*), et mangé cette Chair si délicate, il se forme dans l'âme une espèce d'aliénation ou d'ivresse spirituelle; on perd la mémoire de ses propres souffrances, on dépose sa douleur dans le cœur de Jésus-Christ, et on en sort tout consolé et prêt à tout souffrir pour Dieu. Voilà les dispositions où vous devez être après la sainte Communion,

II. POINT.

Approchez-vous de la divine Eucharistie avec confiance et avec amour, formez-en les actes avec toute l'application dont vous êtes capable, faites un généreux effort pour surmonter votre faiblesse et votre sensibilité, substituez à la place de votre peine et de votre douleur la douceur infinie de ce délicieux aliment et le souvenir des douleurs que Jésus-Christ a endurées dans le cours de sa Passion, dont cet auguste Sacrement est le mémorial éternel, et vous ne manquerez pas de trouver la consolation dont vous avez besoin dans vos souffrances, et la diminution de votre sensibilité.

Quoi de plus capable d'adoucir nos maux les plus sensibles, que de goûter la douceur la plus exquise qui fut jamais, et de la goûter dans sa propre source ! Quoi de plus doux à goûter que la chair et le sang d'un Dieu

fait homme pour notre amour ! aliment agréable et délicieux qui renferme, beaucoup mieux que la manne des Israélites, toutes les douceurs imaginables proportionnées aux goûts différents de tous ceux qui le reçoivent, et qui la surpassent autant que la réalité doit l'emporter sur la figure.

Quand on a un peu de foi et un peu d'amour de Dieu et qu'on sent le passage de cette Hostie qui renferme un divin Consolateur, et le séjour qu'elle fait auprès d'un cœur affligé, quelle douce consolation de lui ouvrir le cœur, de lui confier sa peine, de lui parler, de lui entendre dire secrètement ces agréables paroles qu'il avait auparavant inspirées à un Prophète : Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et accablés de travail, et je vous reconforterai ! (*Prov. 23.*)

Parlez donc tendrement à Jésus-Christ quand vous le sentirez en vous par la Communion ; demandez-lui qu'il vous soutienne pendant qu'il repose en vous ; reposez vous-même en lui comme dans un centre de délices innocentes ; goûtez le bonheur que vous avez de le posséder ; passez tout le temps qu'il est en vous à lui parler, à l'écouter ; liez ainsi une conversation agréable avec lui, par le langage du cœur, qui est le plus doux, le plus consolant, et vous oublierez bientôt vos peines.

Quoi de plus efficace pour adoucir toutes vos souffrances, que le souvenir de celles que Jésus-Christ a endurées pour vous ! Comparez ce qu'il a souffert et

ce que vous souffrez, et vous aurez honte de votre lâcheté et de votre délicatesse (*Ps. 110.*). Car vous savez que l'Eucharistie est instituée comme un mémorial de la passion et de la mort de notre adorable Sauveur, et que, pour s'en approcher dignement, il faut, selon le conseil du grand Apôtre, annoncer cette mort, c'est-à-dire, y penser, l'exprimer dans sa mémoire, dans son esprit et dans son cœur, et être prêt à boire dans le calice de ses souffrances, s'il l'exigeait de nous. Vous savez encore où il l'a instituée dans la nuit même où il a été trahi et livré entre les mains de ses ennemis.

Représentez-vous donc ce divin Sauveur dans le temps de son institution, et tâchez de le représenter vous-même en vous conformant à ce qu'il pensait, à ce qu'il sentait, à ce qu'il faisait. Vous plaignez-vous de la perfidie d'un faux ami? Rappelez-vous que Jésus-Christ était alors trahi par un perfide qui mangeait à sa table, et à qui il venait de donner sa chair à manger et son sang à boire. Votre esprit est-il plongé dans la tristesse? Voyez si vous en avez autant de sujet que ce Sauveur qui avait alors toute sa passion présente, et dont la tristesse était si grande, que, sans un miracle de générosité et de grandeur d'âme, elle lui aurait infailliblement causé la mort.

Vous répandez des larmes qui ne sortent peut-être de vos yeux que par faiblesse, et parce que votre amour-propre, votre orgueil et votre délicatesse vous rendent trop sensible à une peine médiocre : songez

que Jésus-Christ au jardin des Oliviers, au sortir de la Cène, répand des larmes d'eau de ses yeux, et des larmes de sang de tout son corps, parce qu'il soutient la plus rude agonie qui fut jamais, et qu'il sait qu'il va souffrir le plus cruel de tous les genres de mort par les mains de ceux-là mêmes pour lesquels il va répandre son sang jusqu'à la dernière goutte. Souffrez-vous quelque humiliation que vous croyez n'avoir pas méritée ? pensez aux humiliations extrêmes de Jésus-Christ qui est méprisé à l'excès, tout Dieu qu'il est, par ses propres créatures, raillé, injurié, outragé en mille manières, traité comme un infâme et comme un scélérat, et enfin condamné à mourir entre deux larrons.

Souffrez-vous dans votre corps quelques douleurs aiguës ? pensez aux douleurs excessives et aux horribles supplices auxquels Jésus-Christ a été exposé ; voyez cette chair livide, meurtrie et déchirée en mille endroits par la flagellation ; sa tête tout ensanglantée et percée de tous côtés par les épines qui la couronnent ; voyez ses pieds et ses mains cruellement percés, d'où sortent quatre ruisseaux de sang qui arrosent tout le Calvaire. Souffrez-vous dans vos biens temporels ? voyez ce Roi du ciel et de la terre dépouillé en croix, et qui n'a pas de quoi reposer sa tête.

Oubliez donc vos souffrances, qui ne sont rien ; mettez en leur place dans votre cœur celles de Jésus-Christ, qui sont infinies ; rendez-vous justice sans vous flatter, songez qu'étant pécheur vous devez souffrir,

que Jésus-Christ étant innocent devait être épargné. Soyez persuadé que vos souffrances sont légères, en comparaison de ce que vous avez mérité de souffrir ; guérissez votre sensibilité et votre délicatesse par ce Sacrement, faites-en un généreux sacrifice au Dieu immortel qui s'est fait pour vous victime sur la Croix, et qui veut bien encore être victime dans ce Sacrement jusqu'à la consommation des siècles, pour porter et vos péchés et les peines qui leur sont dues : unissez vos souffrances aux siennes dans le moment où vous le recevrez ; non-seulement vous serez soulagé, mais elles opéreront encore en vous le poids d'une gloire immortelle.

SENTIMENTS.

Dieu de gloire et homme de douleurs tout ensemble, victime autrefois sanglante sur le Calvaire, victime à présent non sanglante sur nos autels, et qui portez dans l'un et dans l'autre de ces états les péchés de tous les hommes, pour les délivrer des souffrances éternelles qu'ils ont justement méritées ; j'avoue à vos pieds que je mérite de souffrir, parce que je vous ai offensé. (*Ps.* 13.) Mais vous êtes mon refuge dans les peines qui m'environnent, vous êtes ma joie et ma consolation dans ma tristesse : mes gémissements ne vous sont point inconnus ; mon cœur est troublé, ma force m'abandonne et mon esprit est privé de lumière. (*Ps.* 37.)

Tournez-vous donc vers moi, Seigneur, délivrez mon âme à cause de votre miséricorde (*Ibid.*); je gémis, non à cause de mes souffrances, mais à cause de mes péchés (*Ibid.*); je gémis de ma délicatesse à m'affliger pour des peines temporelles qui m'auraient attiré votre grâce, si je vous avais sacrifié le premier sentiment de ma douleur.

Je ne vous demande pas, Seigneur, de ne pas souffrir, parce que je ne puis être sauvé sans les souffrances, parce qu'il faut que je porte ma croix après vous, et que je suive les traces sanglantes que vous m'avez marquées, pour arriver à la gloire; je ne vous demande pas même d'être exempt de cette sensibilité qui rend les peines plus rigoureuses à supporter, pourvu que ce soit vous-même qui me l'imprimiez, pour me faire boire tout l'amertume du calice et du fiel que vous avez bu vous-même, et pour me faire sentir tout le poids de la peine que je mérite; mais je demande que vous me délivriez de cette sensibilité qui vient de mon orgueil, de mon amour-propre et de ma délicatesse.

Frappez, Seigneur, mais donnez-moi la force de sentir et de supporter vos coups sans me plaindre et sans me décourager; je renonce de tout mon cœur à toutes les consolations humaines, je ne vous demande que celles qu'une âme fidèle trouve dans votre grâce, dans la patience à se posséder elle-même, dans sa résignation à vos ordres suprêmes, quelque rigoureux qu'ils soient; que celle qu'on trouve dans la Commu-

nion de votre Corps et de votre Sang, et dans l'espérance des biens éternels dont ils sont le précieux gage.

ACTIONS DE GRACES.

Quel bonheur, ô mon Dieu ! pour une âme affligée et livrée à la douleur, de ne chercher sa consolation qu'en vous seul, puisqu'elle est assurée de la trouver ! Quelle heureuse fidélité ! quelle profonde sagesse de savoir souffrir la peine dans le silence et dans le secret de son cœur, de ne la dire qu'à vous seul, de ne répandre son cœur que dans le vôtre, et de savoir se passer des consolations des créatures, qui ne sont pour l'ordinaire que des consolations stériles, capables tout au plus d'amuser et d'interrompre la douleur pour quelques moments, et jamais de la calmer et de la vaincre.

Mais, ô mon adorable Sauveur ! si vous êtes en tribulation (*Ps. 6.*), selon votre divine parole, avec une âme souffrante qui a recours à vos bontés et à vos promesses ; si vous ne manquez jamais d'adoucir sa peine par la résignation et par la confiance que vous lui inspirez quand elle a assez de foi et de religion pour ne s'adresser qu'à vous seul dans ses souffrances et dans le plus fort de sa douleur ; quelle puissante consolation ne lui donnez-vous pas, lorsqu'elle vient chercher le remède à sa peine à votre sainte Table et dans la participation de votre corps et de votre sang, de votre âme et de votre divinité qu'elle incorpore, qu'elle prend en

nourriture, et qu'elle unit à sa propre substance par l'union la plus intime qui fut jamais !

Ah ! si elle trouve, comme le Prophète (*Ps. 16.*), une vraie consolation dans les oracles qui sont sortis de votre bouche, elle trouve sûrement dans la divine Eucharistie et la consolation et le consolateur tout ensemble, qui vient avec une bonté infinie se placer auprès de son cœur affligé, et qui change ses soupirs et ses sanglots en plaisirs innocents, ses larmes de tristesse en larmes de joie, et ses amertumes en douceurs et en joies spirituelles.

Vous êtes à présent en moi, ô Dieu de toute consolation ! et je vous rends mille actions de grâces de m'avoir inspiré de m'approcher de vous, et de vous être donné à moi ; je ne veux jamais avoir ni d'autre consolation ni d'autre consolateur ; vous me suffisez vous seul, et je me passerai de tout le reste.

XXVII^e MÉDITATION.

Sur la Communion en état de sécheresse.

I. POINT.

Il est important de vous bien examiner ici, pour connaître si la sécheresse dans laquelle vous croyez

être, n'est pas plutôt une vraie lâcheté et un état habituel de langueur dans lequel vous êtes tombé par votre faute. Plusieurs, en effet, prennent souvent le change sur cet objet, et tombent ainsi dans un aveuglement délicat qui ne laisse pas d'avoir des suites dangereuses : ingénieux à se flatter et à se tromper eux-mêmes pour justifier leurs Communions fréquentes, qu'ils font moins par dévotion que par coutume, ils regardent comme une épreuve de Dieu ce qui n'est qu'un pur effet de leur nonchalance et de leur tiédeur. Ils se croient en droit d'approcher souvent de la sainte Table, parce qu'ils ne manquent pas de se dire à eux-mêmes que la sécheresse ne doit pas éloigner une âme de la Communion, d'autant que ce n'est pas un péché, mais une peine qui a son mérite quand on en fait un bon usage; et ils s'en approchent avec une foi languissante; sans ferveur et sans dévotion, et par conséquent sans profit : ils se croient dispensés de ces préparations laborieuses qui doivent précéder la sainte Communion, parce qu'ils ont beau prier, ils ne sentent rien pour Dieu; l'habitude se forme, ils font des communions non mauvaises, sans doute, mais qui ne leur rapportent pas ces fruits inappréciables qu'ils pourraient en retirer.

Remarquez qu'il y a cette différence entre la sécheresse et la tiédeur, que celle-là ôte, à la vérité, les sentiments et les goûts de la dévotion pour un temps, mais elle en laisse le fond, le solide et les pratiques;

celle-ci, au contraire, ruine entièrement la dévotion et trouve des prétextes plausibles pour se dispenser de ses pratiques qui lui sont à charge : celle-là fait tous ses efforts, et elle ne néglige rien pour sortir de sa peine, ou du moins pour mériter d'en sortir ; elle prie, elle soupire, elle s'humilie, elle se mortifie, et elle agit avec le même courage et avec la même fidélité que si elle sentait beaucoup, et que si elle était tout inondée de douceurs célestes ; et c'est ce qui la rend digne de se nourrir souvent du Corps et du Sang de Jésus-Christ, pour obtenir la persévérance et la force dont elle a besoin pour se soutenir dans son état pénible : celle-ci ne fait aucun effort pour sortir de son état languissant qui lui plait ; elle néglige la prière, la présence de Dieu et la mortification, et c'est ce qui la rend peu propre à s'approcher souvent de la sainte Communion.

Celle-ci, enfin, est comme une terre sèche et aride qui ne produit point parce qu'elle n'est ni labourée, ni arrosée ; en un mot, ce n'est point une sécheresse, mais une langueur criminelle ; c'est une âme où la charité est refroidie, d'où la dévotion est bannie, qui n'a plus l'esprit de pénitence ni celui de l'oraison ; jugez si elle est digne de fréquenter la divine Eucharistie.

Je suppose donc qu'après vous être bien examiné avant que de communier, vous ne vous trouvez pas coupable de cette lâcheté ; mais il faut encore vous appliquer à connaître d'où procède la sécheresse que

vous sentez : car les sécheresses viennent de trois causes différentes, quelquefois de quelque petit relâchement dans les pratiques de dévotion et d'un refroidissement de charité : on donne un trop libre accès à des pensées du monde, on se distrait, on se dissipe dans une infinité d'affaires qui ne regardent pas le salut, et qui ôtent le temps de s'appliquer à Dieu et de se préparer comme il faut à la sainte Communion ; tantôt on se livre trop aux vaines joies du monde ; tantôt on ne veille pas assez sur son cœur, et on le laisse s'attacher insensiblement à la créature : cette attache, quoiqu'innocente en apparence, devient trop sensible, et elle ôte le goût de Dieu ; voilà la première source de nos sécheresses ; voilà l'ouvrage de la créature qui étouffe en elle les sentiments de dévotion, et qui la réduit à une aridité d'autant plus fâcheuse, que c'est elle qui se l'est attirée par sa faute.

Ces sécheresses sont quelquefois de justes punitions de Dieu, qui se venge, dans le temps, des moindres fautes de ses élus, pour leur en épargner le châtiment dans l'autre vie ; un petit délai à écouter la grâce, une légère préférence de la créature au Créateur, une petite lâcheté réfléchie dans le service de Dieu, et une infinité de pareilles fautes sont capables de nous attirer cette punition ; l'âme est inquiète, et elle dit alors avec le Prophète (*Ps. 2.*) : Seigneur, vous avez détourné votre face de moi, et mon âme en a été troublée ; ou, avec l'Épouse des Cantiques (*Cant. 8.*) : J'ai cherché pendant

les ténèbres de la nuit celui que mon cœur aime, et je ne l'ai pas trouvé.

Quelquefois aussi ces sécheresses sont de véritables épreuves de Dieu, sans que la créature y ait aucune part ; et il en use ainsi pour la faire participer au mérite de la privation de toute sensibilité, pour augmenter et sa grâce et son amour en éprouvant sa fidélité, pour l'engager à l'aimer plus purement et pour lui seul, et pour l'exciter à le rechercher avec plus d'ardeur.

Si votre sécheresse vient de votre faute, gardez-vous bien de demander d'abord les consolations de Dieu, que vous ne méritez pas ; mais commencez par réformer en vous les infidélités qui vous ont attiré cette juste punition. Si vous êtes dans la pratique de la Communion fréquente, privez-vous de quelqu'une, par humilité ; mais faites-le avec prudence et avec conseil : prenez plus de temps pour vous préparer à la première que vous ferez ; et pendant que vous sentirez toute la rigueur de cette privation, dites souvent à Dieu, avec un cœur contrit et humilié : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.

II. POINT.

Si vous êtes dans la sécheresse par épreuve, gardez-vous bien pour cela de vous retirer de la sainte Communion ; préparez-vous seulement avec plus de soin, parce que Dieu, qui semble se retirer de vous et ne plus

agir en vous, quoiqu'il le fasse imperceptiblement, veut alors que toute la préparation vienne de votre côté ; il ne laissera pas cependant de vous aider par sa grâce, sans laquelle vous ne pouvez rien, mais il ne veut pas que vous le sentiez : multipliez vos actes de foi, d'espérance, de charité et de désirs plus que dans un autre temps où vous êtes secouru plus sensiblement de Dieu dans vos préparations et dans vos actions de grâce ; priez plus longtemps, parlez davantage, puisqu'il ne trouve pas à propos de parler intelligiblement à votre cœur ce langage divin que vous avez autrefois entendu avec délices.

Si vous ne pouvez pas sentir Dieu comme vous le souhaiteriez, sentez votre néant, votre faiblesse, votre misère et votre pauvreté ; votre foi et votre raison formeront en vous ce sentiment : ne vous découragez pas ; approchez-vous de la sainte Table avec plus d'humilité et plus de respect ; ces vertus suppléeront aux sentiments d'amour que vous n'avez pas, et vous en aurez autant de mérite. Si vous ne sentez pas, ressouvenez-vous que vous avez senti autrefois ; si vous êtes dans les ténèbres, ressouvenez-vous que vous avez autrefois été éclairé : agissez conséquemment, vous avez vu l'étoile, elle vous abandonne pour un temps, c'est l'ordre de Dieu ; marchez dans les voies obscures de la foi, elle vous conduira à la sainte Table sans détour et sans aucun danger.

Réglez-vous dans votre sécheresse pour la Commu-

nion, sur ces admirables paroles de saint Laurent Justinien (*Disc. de perf. Monac.* 219.). Que personne, dit ce saint Docteur, ne se retire du sacrement adorable de l'Eucharistie ; quoiqu'il ne sente point de dévotion actuelle, il ferait une faute de s'en priver pour un si faible signe ; car la sagesse divine prend plaisir à répandre différemment ses grâces dans l'âme de ceux qui le servent, et il n'est pas permis d'en vouloir pénétrer les secrets qui sont incompréhensibles : ainsi, continue ce Père, pour ne sentir aucun goût de Dieu, lorsque ce n'est point sa faute, on ne doit point se retirer de la sainte Table, pourvu que d'ailleurs on vive chrétieusement, qu'on pratique la vertu, qu'on soit édifiant dans ses conversations, qu'on avoue humblement son néant, qu'on se confesse avec exactitude, et qu'on s'approche de la Communion avec révérence (*Ibid.*) ; car, encore qu'on ne sente pas tout l'effet de ce Sacrement, on ne laisse pas d'être nourri et vivifié spirituellement, d'autant plus que l'Eucharistie est une manne cachée qui contient toujours en elle l'abondance des délices spirituelles, quoiqu'elle ne les répande pas toujours sensiblement. Voilà les paroles de ce saint Docteur.

Cherchez donc dans ce Sacrement, non votre consolation, mais la gloire de Dieu et votre propre sanctification : soutenez cette épreuve, quelque longue qu'elle soit, avec patience ; résignez-vous à la sécheresse qui vaut mieux alors pour votre âme, que la dévotion sensible, parce qu'elle vient de Dieu ; acquiescez hum-

blement à la privation, vous ne laisserez pas de trouver dans ce Sacrement la grâce, la vie et la force dont vous avez besoin pour vous soutenir dans la pratique des vertus chrétiennes et contre les différentes tentations qui pourront vous arriver.

D'ailleurs, si vous soutenez cette rigoureuse épreuve avec patience et résignation, non-seulement elle ne fera pas obstacle à la Communion : mais, au contraire, elle vous tiendra lieu d'une préparation très-sainte; la sécheresse, en effet, surtout celle qui vient de Dieu par épreuve, conduit une âme insensiblement et sûrement à la pratique des vertus qui sont les plus nécessaires pour la bien disposer à s'approcher dignement de la sainte Table: elle la conduit infailliblement à l'humilité, et elle la guérit de son orgueil, de sa vanité et de son amour-propre : les sentiments de sa propre misère, de son impuissance et de son extrême stérilité dans les choses spirituelles, l'humilient et la guérissent de certains petits applaudissements secrets que l'amour-propre sait tirer de la piété même, et elle lui fait sentir sa pauvreté et son indigence.

Quand elle ne peut rien trouver dans son fonds qui soit digne d'être présenté à Dieu, et qu'elle ne peut pas même s'y appliquer comme elle le souhaiterait, sa sécheresse exerce sa foi, par les obscurités et les ténèbres dont elle est environnée : enfin, elle purifie son amour de cette sensibilité naturelle, qui vient aussi souvent du tempérament que de la grâce.

Cependant il ne vous est pas défendu de demander à Dieu, dans la sainte Communion, de sentir combien il est doux ; mais demandez-le à Dieu avec une grande humilité et une résignation parfaite à sa divine volonté. Rappelez-vous, pour votre instruction, que quand le Prophète Elie, après une sécheresse de trois années, demanda de la pluie pour faire cesser la famine, il pria longtemps, et l'Ecriture remarque qu'à chaque fois qu'il priait, il envoyait son serviteur pour voir s'il ne se formait point quelque petite nuée dans le ciel, qui lui pût donner l'espérance de la pluie qu'il demandait au Seigneur (*III Reg. 18.*) : il redoubla sa prière et sa ferveur, et ce ne fut qu'à la septième fois qu'il aperçut un petit nuage semblable au vestige d'un homme ; ce nuage grossit, et la pluie tomba en grande abondance. Priez comme ce Prophète, qui était un homme tout embrasé d'un feu céleste : c'est à la Communion beaucoup plus qu'ailleurs, que descendront les pluies et les rosées du ciel, pour arroser, amollir et engraisser la terre ingrate de votre cœur.

SENTIMENTS.

Je n'entends plus votre voix au fond de mon cœur, ô mon Dieu ! il est dépourvu et d'onction et de sentiments : mon esprit est dans une obscurité affreuse, et il ne peut plus s'appliquer à vous, si vous ne l'éclairerez. Quand pourrai-je dire avec le Prophète (*Ps. 83.*) : Mon cœur et ma chair ont tressailli en Dieu vivant ! je

m'aperçois que tout me manque dès que je ne vous sens plus auprès de moi ; dans l'état pitoyable où je me trouve, et que mes infidélités m'ont attiré, permettez, Seigneur, que je vous dise, avec l'Épouse des Cantiques (*Cant. 8.*) : Céleste Époux, faites entendre votre voix aux oreilles de mon cœur, parce qu'elle est douce à entendre ; montrez-moi votre face adorable, parce qu'elle est belle et qu'elle porte les plus brillantes clartés où il n'y avait auparavant que ténèbres. Arrosez la terre sèche de ce cœur ingrat qui ne peut pas sentir qu'il vous aime, et fondez-en la glace par le feu de votre divine charité.

Si c'est, ô mon Dieu ! dans les déserts les plus secs et les plus stériles que vous avez fait couler autrefois les sources d'eau les plus douces, les plus claires et les plus abondantes (*Ps. 77.*) ; si vous avez su tirer d'un rocher les fontaines d'eau vive pour étancher la soif de votre peuple ; et si votre Prophète (*Ps. 83.*) a été contraint d'avouer, après une infinité de sécheresses et d'épreuves, qu'il n'a vu la vertu et la gloire de Dieu qu'après avoir passé par une terre sèche et aride, et que c'est cette même sécheresse qui a engraisé son âme et qui l'a remplie de joie et de consolations spirituelles.

Frappez ce cœur, ô mon Dieu ! il est plus sec que la pierre du désert et plus dur qu'un rocher ; faites-en sortir un ruisseau de larmes, arrosez cette terre ingrate qui n'a mérité que la stérilité, parce que dans le temps elle n'a pas porté les fruits que vous en attendiez :

mais, Seigneur, si la verge de Moïse (*Nomb. 21.*), en frappant le rocher, en a tiré une fontaine qui a réjoui tout votre peuple, ne puis-je pas espérer, non pas un ruisseau, mais un torrent, une pluie abondante, quand vous me toucherez vous-même dans la Communion, et que votre Corps et votre Sang viendront en moi pour y demeurer ?

ACTIONS DE GRÂCES.

Comment est-il possible, ô mon Dieu ! que mon cœur soit à présent dans la sécheresse, pendant que vous résidez auprès de lui, vous qui êtes la source de la plus délicieuse onction et de la plus pure tendresse ? pendant que vous êtes en moi, ô Dieu d'amour ? ne pourriez-vous pas frapper cette pierre insensible, comme Moïse fit autrefois, pour en faire couler avec abondance des eaux salutaires ? ne pourriez-vous pas arroser cette terre ingrate et aride d'une pluie douce et de bénédiction pour guérir sa sécheresse et pour la rendre féconde en bonnes œuvres ? Car, hélas ! comment pourra-t-elle porter des fruits dignes de vous être présentés, si vous ne l'amollissez, et si vous n'avez la bonté de la détremper par ces eaux vives qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, et qui lui feraient trouver de la douceur dans le joug que vous lui imposez, de la force dans les épreuves et dans les souffrances que vous lui envoyez, du courage et de la générosité dans les combats qu'elle est obligée de soutenir ?

Ah ! Seigneur, je me suis attiré cette privation par mes infidélités, qui sont sans nombre ; mais j'implore votre miséricorde pour me les pardonner, et je vous rendrai ici une double action de grâces, l'une pour m'avoir pardonné les fautes qui m'ont attiré cette disgrâce, l'autre pour m'avoir délivré de ma peine par votre adorable présence, et par la Communion que je viens de recevoir.

Mais si c'est une épreuve, je me sou mets en vous adorant ; je sais que la sécheresse ne vous est pas toujours odieuse ; votre arche et votre peuple ont habité longtemps une terre sèche et aride, et vous n'avez pas laissé de les protéger et de prendre soin de les nourrir d'une manne céleste : tout Israël a passé une mer sans eaux, et il fallait qu'il y passât pour arriver à la terre promise. Je suis content, pourvu qu'après vous avoir aimé d'un amour conforme à votre sainte volonté, vous daigniez me conduire à cette céleste patrie dont la terre promise n'était que la figure.



XXVIII^e MÉDITATION.

Sur la Communion en état de tiédeur.

I. POINT.

Commencez votre méditation par vous laisser convaincre de cette terrible vérité, à laquelle vous n'avez peut-être pas fait assez d'attention, et qui devrait faire trembler tous les lâches, qu'après la Communion sacrilège, qui est une des profanations les plus énormes et les plus criantes, et un des plus grands crimes qu'on puisse commettre dans cette vie, il n'y a presque point d'état plus dangereux que celui d'un chrétien tiède qui communie souvent sans travailler à guérir sa tiédeur, pour trois raisons que vous devez peser au poids du sanctuaire, afin de ne point encourir cette disgrâce qui a toujours des suites terribles.

La première, c'est qu'on est privé par sa faute de la meilleure partie des grâces qui sont attachées à ce Sacrement, et qu'on s'expose à faire des Communions inutiles, qui ont des conséquences très-dangereuses; la seconde, c'est qu'un chrétien qui communie habituellement avec tiédeur, est dans la disposition prochaine de faire de mauvaises Communions; la troisième c'est que souvent on s'aveugle soi-même, et l'on ne

croit être que dans une tiédeur vénielle, pendant qu'on est coupable d'une vraie paresse, qui est un péché capital et mortel.

Premièrement, tout le monde convient qu'on reçoit toujours, à la Communion, la grâce sanctifiante, pourvu qu'on n'y mette point d'obstacle par aucun péché mortel : c'est ce que les tièdes ont grand soin de ne pas oublier, et de se dire souvent à eux-mêmes, pour favoriser leur lâcheté, pour apaiser leurs remords de conscience, et pour étouffer en eux ces tremblements et ces frayeurs salutaires dont tous les vrais chrétiens doivent être saisis autant de fois qu'ils s'approchent de la sainte Table ; mais combien cette grâce est-elle faible, quand on communique sans préparation et avec tiédeur !

Supposons une personne qui est entrée avec ferveur dans la carrière de la dévotion : ardente d'abord à tous ses devoirs, à peine a-t-elle communiqué, qu'elle pense avec plaisir à la Communion qui doit suivre ; elle ne manque ni à sa préparation éloignée, ni à sa préparation prochaine : elle fait consister sa préparation éloignée à penser souvent à ce Sacrement, comme au plus agréable et au plus digne objet de ses désirs, à vivre dans le recueillement, dans la présence de Dieu et dans l'esprit de pénitence, et à rapporter toutes ses actions à la Communion qu'elle doit faire, comme à sa dernière fin.

Pour sa préparation prochaine, elle la fait avec tout

le soin dont elle est capable; et elle produit comme un Séraphin tout les actes de foi et d'amour qui doivent la précéder; elle s'éprouve et elle s'examine avec la dernière rigueur, et elle se confesse de même, afin que Jésus-Christ ne trouve rien dans son cœur qui puisse offenser son infinie pureté; ainsi elle reçoit toute la plénitude de la grâce attachée au Sacrement, sa grâce sanctifiante est plus forte, et avec cette grâce elle reçoit une grâce d'onction, une grâce de nourriture et de réfection spirituelle, une grâce de vie, une grâce de force, selon les degrés de foi et de charité qu'elle y apporte.

Cependant telle est l'inconstance et la fragilité de l'homme, qu'on s'accoutume insensiblement aux choses les plus saintes, et qu'elles ne font plus une impression si forte; une froide et lente charité succède à ces premières ardeurs; un ennui, un dégoût, un assoupissement qu'on ne s'efforce pas de réveiller, commence à faire naître l'insensibilité dans l'âme; on retranche peu à peu une partie du temps qu'on employait à la préparation et aux actions de grâces; à mesure qu'on se répand dans le monde et qu'on prend son esprit, l'esprit de Dieu se retire, on tombe dans l'indifférence, on ne sent plus de désirs pour la sainte Communion; enfin elle devient à charge, et on tombe dans la langueur sans presque s'en apercevoir; l'habitude se forme, et on s'en relève rarement.

Comme on n'est plus sur ses gardes, et qu'on a affaibli en soi la grâce de la Communion, les sens sont

ouverts à la dissipation, l'amour-propre prend la place qu'occupait auparavant l'amour de Dieu, celui-ci devient plus faible à mesure que celui-là devient plus fort ; on donne avec plus d'ardeur dans les amusements et dans les fausses joies du monde, qui achèvent de ruiner le peu de ce qui restait de dévotion dans le cœur : on ne se fait plus de scrupule d'accepter des parties de plaisir dans le jour même où l'on a communiqué ; au lieu d'être attentif à conserver la grâce qu'on aurait reçue à la Communion, on perd dans ces plaisirs tout ce qu'on y a acquis ; les sentiments de dévotion sont étouffés par les sentiments de joie mondaine qui occupent tout le cœur ; et au lieu de passer la journée comme on le faisait autrefois, et comme on le doit faire toujours, dans le recueillement et dans les œuvres de piété, les conversations mondaines qu'on va chercher font commettre une infinité de péchés véniels ; on les commet souvent sans scrupule et sans remords de conscience, et l'on tombe infailliblement dans la tiédeur.

Cependant on continue de communier souvent, ou parce qu'on s'en est imposé la loi, ou parce que cette loi est imposée d'ailleurs, ou parce que la vanité s'accommode de ces Communions fréquentes qui ne coûtent presque plus rien, parce qu'on en a retranché les préparations laborieuses, ou, enfin, parce que le respect humain ne veut rien retrancher, de peur de passer pour inconstant et pour relâché.

Il arrive de là qu'on reçoit le Sacrement sans recevoir la vertu du Sacrement, parce que la grâce, dit saint Bonaventure (*Serm. 2. Pentec.*), perd toute sa force dans une âme tiède, à cause qu'elle n'y est pas reçue avec respect, ni conservée avec fidélité, ni nourrie par la ferveur ; et celui, dit saint Basile, qui reçoit inutilement le Corps et le Sang de Jésus-Christ, contriste extrêmement le Saint-Esprit qui est l'auteur des grâces, et il doit s'attendre d'en rendre un terrible compte.

II. POINT.

Faites encore attention qu'un chrétien qui communie habituellement avec tiédeur est dans la disposition prochaine et dans un péril évident de faire bientôt de mauvaises Communions. En effet, dit saint Jean Chrysostôme (*Hom. 24. ad Cor.*), rien n'est plus périlleux que de s'approcher avec froideur de la divine Eucharistie qui est un Sacrement tout brûlant des flammes les plus pures de la charité, surtout quand cette froideur est réfléchie, qu'elle vient de notre faute, et qu'on ne travaille pas à se relever.

Car il faut supposer qu'un lâche chrétien est privé, en communiant, de la force qui est attachée à une bonne Communion, force qui ne se donne qu'aux âmes ferventes. Il n'a garde d'être favorisé de ce goût intime, de ce sentiment exquis d'une Divinité qui le touche, puisqu'au contraire il mérite d'être vomé de la bouche

de Dieu ; il ne ressentira pas dans la Communion cette joie si pure, cette dilection, cette douceur, cette réfection spirituelle, cette plénitude de Dieu, et ce rassasiement si délicieux et si sublime que ressentent les saintes âmes après avoir communiqué, et qui les rendent ensuite si fortes, si courageuses et si embrasées de l'amour de Dieu.

Privé, par sa faute, de ces douceurs et de ces sentiments, ce lâche chrétien ne sent plus d'attrait pour la sainte Communion, il ne communie plus que par coutume, et il s'acquitte de cette action si sainte, si auguste et si redoutable, à peu près comme des autres actions indifférentes de la vie, à l'exception qu'il prononce quelques actes d'amour et de foi auxquels le cœur n'a point de part.

Sa charité languit d'abord, dit saint Laurent Justilien (*De discip. Monast.*), parce qu'elle n'est plus nourrie par des actes généreux, ensuite elle s'éteint entièrement ; sa dévotion périt, parce qu'elle n'est plus soutenue par les pratiques ; ses vertus ne sont plus des vertus, mais leurs fantômes, parce qu'elles sont destituées de la charité qui en est l'âme ; le corps qui s'appesantit communique sa pesanteur à l'esprit, sa foi n'est plus qu'un cadavre, son espérance dégénère en pusillanimité ou en présomption, et sa charité est morte ; jugez du danger qu'il y a de communier en cet état.

Enfin, il arrive très-souvent qu'on se trompe et

qu'on prend le change sur cet article si délicat, et qu'on s'imagine n'être que dans une tiédeur vénielle, pendant qu'on est dans une paresse mortelle. Ces deux états sont, en effet, bien difficiles à démêler, parce qu'un chrétien lâche qui ne présume que trop de sa propre justice, et qui se croit en sûreté de conscience quand il ne se sent pas coupable de péchés grossiers, n'est presque plus capable de réfléchir sur sa propre conduite à l'égard de Dieu et de lui-même.

Car, ou il ne s'examine jamais à fond sur sa tiédeur, ou il s'épargne en se jugeant après s'être examiné et s'être trouvé coupable, parce qu'il est toujours prévenu en sa faveur, et que l'amour-propre l'aveugle pour l'empêcher de se bien connaître, et que d'ailleurs sa tiédeur qui lui plaît l'empêche d'embrasser les moyens convenables pour acquérir la véritable ferveur, parce qu'ils lui paraissent trop rigoureux, et que sa délicatesse ne s'en accommode pas ; c'est cependant dans cet état qu'il s'approche sans scrupule de la sainte Communion.

Dès que la tiédeur s'est emparée de l'âme, elle ne s'étend d'abord que sur les pratiques de piété qui ne sont que de surérogation ; mais dès qu'elle devient habituelle et réfléchie, elle ne manque pas de s'étendre sur les devoirs les plus essentiels du Christianisme et de la Religion, et alors elle n'est plus une simple tiédeur vénielle, mais une vraie paresse que l'Eglise met au nombre des péchés capitaux, qui donnent

infailliblement la mort à l'âme ; et c'est ainsi, dit saint Paulin (*Epist. ad. Machab.*), qu'une âme lâche et tiède est toujours voisine de la mort sans qu'elle y pense.

Âme tiède et languissante, dit saint Augustin (*Serm. 1. de Temp.*), changez donc de vie, si vous voulez recevoir la vie dans ce Sacrement ; vivez par la foi, vivez par la charité, vivez par les bonnes œuvres ; car si vous ne voulez pas changer de vie, soyez persuadée que vous ne recevrez ce Dieu de vie que pour votre jugement et votre condamnation, et que loin d'y recevoir la santé et la vie, vous n'y trouverez que la maladie et la mort.

D'ailleurs, quelle proportion peut-on trouver, et quelle ressemblance entre le cœur de Jésus-Christ et celui d'un chrétien lâche ? et cependant se trouvant placés l'un auprès de l'autre dans la Communion, ne devraient-ils pas avoir quelque ressemblance ? Mais bien plutôt, quelle opposition entre le cœur tout de feu de cet adorable Sauveur, et le cœur tout de glace de ce chrétien lâche et indifférent pour ce Dieu qu'il vient de recevoir ; entre cette charité infinie et cette nonchalante froideur ? Quel monstrueux et quel désagréable voisinage pour ce Dieu d'amour qui, de son propre avou, fait ses délices d'être dans la compagnie des enfants des hommes, surtout quand ils répondent à ses divines tendresses ! et quelle triste demeure fait-il dans ces lâches chrétiens qui sont dépourvus d'amour et de ferveur, qui ne se mettent pas en peine de lui

plaire, et qui ne sentent rien pour lui, parce qu'ils se rendent indignes de sentir; qui ne lui disent rien pendant qu'il est auprès de leur cœur, et qu'il est toujours disposé à les entendre favorablement (*Prov. 8*); qui ne lui demandent rien, à lui qui peut tout donner, parce qu'il est infiniment riche, et qui veut tout donner, parce qu'il est infiniment bon !

Voilà la matière d'une des plus sérieuses réflexions de votre vie, et peut-être le sujet le plus important et le plus nécessaire sur lequel vous devez vous examiner avant que de vous approcher de la sainte Communion.

SENTIMENTS.

Vous approcherez-vous dorénavant, ô mon âme ! avec tiédeur et lâcheté du plus auguste et du plus aimable de tous les Sacrements ? Le Cœur tout brûlant d'amour de ce Sauveur sacrifié sur nos autels, résiderait-il auprès du vôtre, sans lui faire ressentir les ardeurs dont cet adorable Cœur est embrasé ! Le démon, si jaloux de la puissance divine, aura-t-il par vous ses miracles comme Dieu même ? triomphera-t-il à son tour en vous, en faisant que votre cœur ne brûle pas au milieu de cette fournaise d'amour, ainsi que Dieu permit autrefois que les trois jeunes Hébreux ne fussent pas consumés dans la fournaise de Babylone ?

Allez donc à cette fournaise mystique et à ce trône de flammes et de feu, à ce buisson ardent, et à ce

Dieu de bonté, qui est un feu consumant. (*Dan.* 7.) En ouvrant votre bouche pour le recevoir, ouvrez-lui tout votre cœur par les désirs les plus ardents et par les actes d'amour les plus tendres et les plus généreux. Au lieu de fournir au démon une occasion de triomphe par votre tiédeur, devenez-lui terrible, dit saint Chrysostôme (*Hom. ad pop.*), en sortant de la sainte Table comme un lion qui ne respire que le feu. Préparez-vous par votre ferveur, soutenu de cet aliment des forts, à triompher de lui dans toutes les occasions qui se présenteront.

Dites à Dieu, plus de cœur que de bouche : Seigneur, je déteste de toute mon âme la tiédeur avec laquelle je me suis approché si souvent du Sacrement de votre amour ; embrasez mon cœur d'une charité constante et toujours nouvelle, qui ne s'éteigne et qui ne se ralentisse jamais ; détruisez, consommez et anéantissez chez moi tout ce qui s'oppose au sentiment de votre divin amour ; réveillez cette nonchalance et cette paresse qui m'ont rendu indigne de ressentir tous les effets de ce Sacrement ; vous allez demeurer en moi par la sainte Communion, parlez efficacement à mon cœur, faites-lui entendre ce délicieux et tendre langage que vous parlez à ceux que vous aimez et qui vous aiment. O Dieu de charité et d'amour ! quand vous serez en moi, faites-moi sentir ce que vous êtes, afin que mes Communions me préparent insensiblement à vous glorifier et à vous aimer éternellement dans le ciel !

ACTIONS DE GRACES.

O Dieu d'amour, actuellement présent en moi ! comment vous, qui êtes un feu consumant, recevriez-vous mes actions de grâces, si elles portaient d'un cœur tiède et languissant pendant qu'il vous possède et qu'il vous sent auprès de lui ?

Mais, Seigneur, puis-je dire sans témérité que je vous sens, et ne suis-je pas plutôt insensible et tout de glace dans ce précieux moment où je devrais brûler d'amour pour vous ? Animez donc et embrasez mes actions de grâces de ce feu divin dont vous brûlez en moi et que vous êtes venu allumer sur la terre.

Et vous, ô mon âme ! bénissez le Seigneur (*Ps. 101.*), et que tout ce qui est en moi s'efforce de l'aimer, et d'égaliser, s'il était possible, les actes de mon amour et de ma reconnaissance au nombre de mes respirations. Que ma mémoire, que mon esprit, que mon cœur, que mes yeux, que ma bouche, que mes mains et que tout ce qui est en moi composent ensemble et offrent au Seigneur un sacrifice d'actions de grâces, et que mon amour soit le feu qui le consume et qui l'élève incessamment jusqu'à son trône de gloire.

Que ma mémoire bénisse et remercie le Seigneur, et qu'elle se pénètre profondément du précieux souvenir de ses merveilles et des bontés qu'il a de se donner à moi en nourriture. Que mon esprit bénisse et remercie le Seigneur, et qu'il pense incessamment et au bonheur

qu'il possède à présent, et à celui qu'il espère de posséder s'il approche dignement de ce Sacrement d'amour.

Que mon cœur bénisse et remercie le Seigneur, et qu'en action de grâces il s'efforce de l'aimer jusqu'au dernier soupir. Que ma voix bénisse et remercie le Seigneur, et qu'elle ne se fasse entendre que pour chanter ses louanges et pour s'entretenir de ses bontés et de ses miséricordes. Que mes mains, enfin, bénissent et remercient le Seigneur, et qu'elles fassent consister leur reconnaissance à travailler incessamment pour son amour et pour sa gloire, et multiplier leurs bonnes œuvres pour mériter le bonheur éternel dont cet auguste Sacrement est le précieux gage.

XXIX. MÉDITATION.

Sur la sainte Communion en réparation.

I. POINT.

Comme il est bien difficile aux personnes qui sont dans la pratique de la Communion fréquente, d'apporter toujours à la sainte Table un cœur nouveau et une ferveur égale, et que souvent, par fragilité, il s'y glisse bien des fautes, bien des distractions et bien des négligences, il est bon de temps en temps de prendre un

jour pour en faire une exacte réparation, et cette réparation de communions ne peut se faire avec plus de fruits et plus de succès que par la Communion même, après qu'on y a employé la pénitence, et qu'on s'est efforcé d'en demander pardon à Dieu.

En effet, que peut faire la créature toute seule pour réparer les fautes qu'elle a commises contre son Créateur, si elle n'est aidée et soutenue par son Créateur même ? Que peut-elle lui offrir de son propre fonds, qui puisse faire une légitime compensation de ses fautes ? Bien que légères et vénielles, pour l'ordinaire, elles sont cependant d'autant plus difficiles à réparer, qu'elles ont été commises contre Dieu même, en présence de Dieu et dans le précieux moment où il est réellement en elle.

Entrez donc aujourd'hui dans un profond recueillement avant que de communier, en réparation de toutes les distractions, de toutes les lâchetés et de toutes les irrévérences que vous avez apportées à la sainte Table : faites attention que vous allez recevoir en vous, non-seulement un Dieu Créateur et un Dieu Sauveur, mais encore un Dieu réparateur que vous pouvez charger de toutes vos dettes, et dont vous pouvez vous approprier tout le mérite, c'est-à-dire toutes les adorations, tous les travaux, toutes les souffrances et toutes les satisfactions, qui sont d'une valeur infinie ; voilà la précieuse monnaie avec laquelle vous pouvez satisfaire la justice divine.

N'en laissez rien perdre ; profitez de tout, mettez-le seulement dans vos intérêts : il suffit de l'aimer et de prouver votre amour par vos bonnes œuvres, pour être sûr de sa protection, et pour entrer avec lui en commerce et en société de tout ce qu'il possède de plus grand, de plus méritoire et de plus précieux, et pour être en droit de l'offrir en réparation au Père éternel, comme un bien qui vous est propre, et dont on ne peut vous dépouiller, à moins que vous n'y consentiez et que vous ne vous en rendiez indigne.

Le divin Réparateur que vous allez recevoir à la sainte Table est un Dieu tout-puissant, qui ne peut éprouver un refus de son Père céleste, auprès duquel il répare nos fautes, parce qu'il lui est égal en toutes choses, et qu'il en est infiniment aimé ; parce que d'ailleurs il lui offre en réparation tout ce qu'il a fait et enduré pendant le séjour qu'il a fait sur la terre, et qu'il a la bonté de lui offrir tous ses trésors au moment même où il est en nous.

Ainsi, pendant que ce Sauveur réside en nous, pendant que son Corps adorable nous touche, et que nous sommes arrosés, lavés et pénétrés de son Sang précieux, il parle et il prie pour nous ; il rend efficaces les prières qu'il nous fait adresser à son Père, parce qu'elles sont faites en son nom ; car alors nous ne sommes plus que ses organes, et nous ne proférons que les prières qu'il forme lui-même dans le fond de notre âme où il réside.

Cependant, quoique la réparation de Jésus-Christ soit toute-puissante en notre faveur, il ne laisse pas d'exiger de nous, dans la Communion, tout ce que nous sommes capables de lui offrir, c'est-à-dire une foi vive, une espérance ferme, un amour généreux, des désirs fervents, et surtout une ferme résolution de faire dorénavant toutes nos Communions comme si chacune devait être la dernière de notre vie.

Les actes de ces vertus différentes que vous produisez alors, et par lesquelles vous vous efforcez de réparer les défauts des Communions précédentes, ne sont plus considérés de Dieu comme des productions d'une simple créature faible et imparfaite, mais comme celles de Jésus-Christ même. Car, dans le temps qu'il demeure avec nous par la Communion, il nous les fait produire, il les purifie, il les adopte, il les unit aux actes qu'il produit lui-même en nous ; il agit non-seulement dans notre corps où il se trouve réellement pour le consacrer, mais il agit encore dans notre âme d'une manière sublime, quand elle y est bien préparée ; il pense dans notre esprit, il sent et il aime dans notre cœur, il s'y répand d'une manière ineffable quand nous n'aimons que lui et que pour lui, et nous devenons un sanctuaire animé, où ce divin Réparateur adore pendant qu'il est adoré lui-même : il se présente à son Père, et il nous y présente en même temps comme si nous n'étions qu'un avec lui.

Entrons donc ici avec Jésus-Christ dans son esprit

d'immolation ; offrons-nous et offrons-le en même temps, puisque nous en avons le pouvoir et que nous sommes revêtus d'une portion de son sacerdoce. Soyons persuadés que si Dieu recevait dans l'Ancien Testament le sacrifice qui lui était offert en réparation des péchés commis, quoique la victime ne fût qu'un animal déraisonnable, il acceptera avec plaisir ce sacrifice qui est plus auguste que tous ceux qu'on lui a jamais offerts, puisque son Fils bien-aimé en est la victime ; et il se contentera de la réparation abondante qu'il fait avec vous, des fautes que vous avez commises en vous approchant de ce divin Sacrement.

II. POINT.

Il ne suffit pas que vous soyez persuadé du mérite et de l'efficacité de la réparation qu'on peut faire des Communions lâches et négligées, par une Communion fervente dans sa préparation et dans son action de grâces ; il faut encore que vous fassiez un examen exact et sérieux des fautes différentes dont vous vous sentez coupable sur cette importante matière, en concevoir une vraie douleur, prendre des mesures et des précautions pour les éviter dorénavant, et faire un généreux propos d'y apporter dans la suite plus de foi, plus de pureté, plus de recueillement et plus d'amour.

Examinez donc ici toutes vos Communions passées. Y avez-vous apporté toutes les préparations que vous

demande un si auguste et si redoutable Sacrement ? N'avez-vous pas négligé de faire soigneusement votre préparation éloignée, qui consiste à vivre dans le recueillement, dans l'esprit de pénitence, de mortification, de retraite et d'oraison, sans lequel on ne mérite pas de communier souvent ? N'avez-vous pas vécu, et ne vivez-vous pas encore dans une trop grande dissipation parmi le monde ? N'avez-vous pas cherché ses compagnies avec trop d'avidité ? N'avez-vous pas parlé son langage, suivi ses maximes, et ne vous êtes-vous pas livré à ses fausses joies qui sont si opposées à l'esprit de recueillement et à la présence de Dieu, dispositions absolument nécessaires pour s'approcher souvent de la sainte Table ? Enfin, ne vous êtes-vous pas, sans une absolue nécessité, trop occupé d'une multitude d'affaires différentes dont vous pouviez vous dispenser, et qui sont étrangères à votre état et à votre profession ; qui vous ont dissipé et qui vous ont empêché de penser à celle de la sainte Communion, comme à la plus importante de toutes celles de notre vie ?

Avez-vous pris, la veille, un temps pour penser au bonheur que vous recevrez le lendemain ? Avez-vous pris soin d'en exciter les désirs dans votre cœur ? Vous êtes-vous retiré quelque temps en solitude pour y faire de sérieuses réflexions ? Vous êtes-vous réjoui dans la pensée que vous seriez assis à la table de votre souverain Seigneur et de votre Dieu ? Vous êtes-vous couché

dans cette pensée, et vous êtes-vous réveillé de même, en vous disant intérieurement : Aujourd'hui je serai le Tabernacle vivant de Dieu, je serai nourri de sa propre substance, et je recevrai l'aliment délicieux de sa Chair et de son Sang ?

Avez-vous soigneusement examiné votre conscience sur les péchés véniels, réfléchi sur vos habitudes, sur votre penchant, sur votre passion dominante, sur vos négligences et sur la perte du temps ? N'avez-vous point négligé de vous confesser quelquefois de ces péchés, parce qu'ils vous paraissent légers ? N'avez-vous point apporté à la sainte Table quelque attache trop sensible, qui ne manque pas de partager le cœur et de le rendre indigne de ces tendres sentiments que Dieu lui aurait communiqués s'il avait été plus détaché de la créature ? Ne vous en êtes-vous point aussi approché avec quelque éloignement de cœur, quelque froid, quelque antipathie et quelque ressentiment contre les personnes avec lesquelles vous êtes obligé de vivre, ou avec quelque envie secrète et habituelle que vous n'avez pas encore bien démêlée, parce qu'elle satisfait votre amour-propre, et que vous ne voulez vous appliquer ni à la bien connaître, ni à la bien corriger ?

Ne vous êtes-vous pas contenté, dans votre préparation prochaine, de prononcer seulement les actes prescrits avant la Communion, sans sentiments et sans attention ? Dans la Communion même n'avez-vous point apporté un esprit distrait par votre faute, et

parce que vous êtes habituellement trop occupé de pensées et d'affaires inutiles qui sont la source de vos distractions, qui, par là, deviennent volontaires, du moins dans leur principe?

Avez-vous donné tout le temps qu'il fallait à vos actions de grâces, et avez-vous pris soin d'entretenir cet adorable Sauveur pendant les précieux moments qu'il résidait en vous? Avez-vous pris soin de conserver la grâce du Sacrement après l'avoir reçue? L'impression que le séjour du Corps et du Sang de Jésus-Christ a dû faire chez vous, ne s'est-elle point trop tôt effacée par votre dissipation? Comment avez-vous passé le resté de la journée? N'êtes-vous point allé perdre, parmi les créatures et dans les visites inutiles, le précieux trésor que vous avez reçu à la sainte Table?

Examinez, enfin, le fruit que vous avez remporté de tant de Communions que vous avez faites : votre orgueil est-il guéri comme il devrait l'être, si vous aviez profité de ce Sacrement où Dieu, qui est la grandeur même, s'abaisse jusqu'à votre néant pour devenir votre nourriture? Avez-vous plus de piété et plus d'amour de Dieu qu'auparavant? Avez-vous plus de charité pour votre prochain? Etes-vous plus patient et plus soumis à la volonté de Dieu dans les disgrâces qui vous arrivent? Avez-vous moins de sensibilité quand on vous attaque ou qu'on vous choque? Sentez-vous moins de révoltes dans les mépris et les humiliations? Avez-vous moins de pen-

chant pour les fausses joies du monde ? Etes-vous plus intérieur et plus recueilli ? Avez-vous plus de retenue dans vos sens extérieurs ? En un mot, êtes-vous plus uni à Jésus-Christ et plus détaché du monde et de vous-même ?

Convenez à présent que cet examen est capable de vous couvrir de confusion et de vous faire comprendre que vous êtes coupable d'une infinité de fautes et de négligences auxquelles vous ne faites pas assez d'attention, et qu'il faut absolument réparer pour communier dorénavant avec plus de fruit, et pour n'être pas comptable, au jugement de Dieu, d'une infinité de Communions inutiles. Réparez-le aujourd'hui avec toute la douleur et tout l'amour dont vous êtes capable.

PRÉPARATION ET SENTIMENTS.

Prosterné humblement au pied de vos Tabernacles, ô mon Sauveur ! et dans l'attitude d'un criminel qui se sent coupable d'une infinité de lâchetés et de négligences contre l'auguste Sacrement de vos autels, j'implore votre divine miséricorde pour me les pardonner comme à un débiteur pauvre et insolvable, accablé d'une quantité prodigieuse de dettes, et qui n'a pas mis à profit les trésors immenses que vous lui offriez dans l'Eucharistie.

Je viens m'avouer coupable d'une infinité de distractions et d'irrévérences ; et comme je suis incapable

de les réparer par moi-même, parce que je ne puis et que je ne suis rien sans vous, je vous conjure, par ce Corps adorable que vous m'allez encore donner en aliment, et par ce Sang précieux que vous avez répandu pour moi, d'être vous-même mon médiateur, ma caution et mon réparateur, comme vous êtes mon Sauveur.

Je reconnais que je me suis approché de cette Table des Anges, comme d'une table commune où l'on ne sert que des viandes matérielles pour nourrir le corps, sans avoir assez préparé mon âme à cette délicieuse et sainte nourriture ; que j'ai participé à ce grand mystère avec une foi lâche et sans ardeur ; que j'ai reçu ce Sacrement d'amour, avec un cœur tiède et languissant.

J'ai été justement privé de ces sentiments exquis que les âmes saintes trouvent pour l'ordinaire dans ce céleste aliment, parce que mon cœur, destitué de cette charité fervente, était indigne de les expérimenter, après m'être si souvent nourri de votre divine substance, qui aurait dû me fortifier, me consacrer, m'unir inséparablement à vous et me transformer en vous, si j'avais communiqué avec plus de foi, plus de pureté et plus d'amour : aussi, pour mon malheur, je me suis senti aussi faible, aussi dissipé et aussi rempli de moi-même, que si je ne vous eusse jamais reçu.

Pardon, ô mon divin Réparateur ! Je sais que vous n'êtes pas dans l'Eucharistie comme un juge inexorable sur son trône de justice, pour exercer ses vengeances,

mais comme un Dieu Sauveur sur son trône d'amour, pour faire miséricorde à tous ceux qui s'adressent à lui avec un cœur contrit et humilié. Acceptez mes regrets, ma douleur, mes larmes, mes désirs et mon propos. Présentez-vous pour moi au trône de votre Père céleste, chargé de mes dettes et tout couvert de votre sang, et cette divine et abondante réparation me servira de sauvegarde, d'asile et de sûreté contre sa justice.

ACTIONS DE GRÂCES.

Divin Réparateur, Agneau de Dieu, qui portez et qui effacez les péchés de tous les hommes, quelles actions de grâces ne dois-je point vous rendre ici, pour vous être volontairement chargé de toutes mes dettes, et pour les avoir payées avec usure à votre Père céleste au prix de votre sang ! Mais, Seigneur, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas d'avoir ajouté à cette grande faveur celle d'être venu aujourd'hui en moi pour m'aider à réparer les fautes innombrables que j'ai commises en vous recevant à la sainte Table, par ma négligence, par mon peu de préparation, par mon peu de foi, par mon peu d'amour, par mes distractions continuelles, par la tiédeur de mes actions de grâces, et surtout par le peu de fruit que j'en ai remporté !

Plaidez ma cause, ô mon divin Médiateur ! et, pendant que vous êtes auprès de mon cœur, communiquez-lui votre amour, apprenez-lui à réparer ses fautes

dans le même esprit et avec la même ardeur que vous avez réparé celles de tous les hommes pendant que vous étiez encore voyageur sur la terre. Embrasez-le de ces divines ardeurs dont votre adorable cœur est embrasé, pour le préparer dignement à toutes les Communions qu'il fera dorénavant, et pour les faire avec de si saintes dispositions, avec tant de pureté, tant de foi, tant de ferveur et tant de fruit, qu'il n'ait plus besoin dans la suite de faire d'autres réparations.

Recevez donc, Seigneur, et mes actions de grâces et mes réparations, comme venant de vous-même, parce que vous me les avez inspirées par votre grâce et par votre miséricorde. Je vous les adresse, si j'ose vous le dire, comme à un autre moi-même, parce que vous êtes présentement en moi, et que la Communion que je viens de recevoir m'unit si intimement à vous, que votre chair est la mienne, que votre cœur est le mien, comme tout ce que je possède et tout ce que je suis est à vous.



XXX^e MÉDITATION.**Sur la Communion en Viatique.****I. POINT.**

C'est une louable et sainte pratique parmi les personnes qui font profession de piété et qui sont dans l'usage de la Communion fréquente, de recevoir de temps en temps le sacrement adorable du Corps et du Sang de Jésus-Christ, avec les mêmes préparations, les mêmes pensées et les mêmes sentiments que si elles étaient au lit de la mort et prêtes à paraître devant leur redoutable Juge ; c'est ce qui s'appelle communier en Viatique.

Je sais qu'une des meilleures dispositions pour bien s'acquitter des Communions ordinaires, c'est de les faire toutes avec la même ferveur, le même esprit et les mêmes préparations, comme si chacune de ces Communions devait être la dernière de la vie, et comme si elle devait décider souverainement du sort éternel de nos âmes, ou pour la mort, ou pour la vie éternelle ; et cette louable pratique est celle de tous les Saints et devrait être celle de tous les chrétiens, chaque fois qu'ils s'approchent de la sainte Table. Il est bon cependant de le faire de temps en temps dans ce but

spécial ; et, quand on le sait faire avec ferveur, on en tire de grands avantages.

Pour vous rendre cette sainte pratique familière et profitable, il faut considérer qu'une mort subite peut vous arriver, comme il arrive à plusieurs qui ne sont pas toujours disposés à ce terrible passage que doivent redouter même les plus intrépides et les plus saints. Vous pourriez donc être privé d'un Viatique si précieux et si nécessaire pour le grand voyage de l'éternité, voyage sans contredit le plus important et le plus périlleux.

Faites attention que la plupart des malades qui reçoivent cet adorable Sacrement en viatique, dans leur dernière maladie, n'ont pas toujours toutes les dispositions requises pour en profiter ; car combien d'ennemis ligués ensemble qui, s'ils ne peuvent les priver de cette nourriture si sainte et si utile dans ces derniers moments, s'efforcent du moins de la leur rendre inutile par la précipitation avec laquelle ils la reçoivent, et le plus souvent dans un état tel qu'il leur est difficile, peut-être même impossible de bien penser à ce qu'ils font.

Tantôt, ce sont des parents charnels et peu chrétiens, tantôt de faux amis qui, moins ardents à procurer le salut de l'âme, qu'à prolonger de quelques moments la vie du corps, craignent, mal à propos, d'effrayer leur ami malade, quoiqu'ils soient persuadés du danger de mort où il est. Poussés par une charité

malentendue, et, pour mieux dire, cruelle et meurtrière pour l'âme, quoiqu'elle soit près de paraître au jugement de Dieu, ils cachent le péril et n'osent l'annoncer tel qu'ils le connaissent ; et, sous prétexte qu'un avertissement donné au malade pourrait l'effrayer et avancer sa dernière heure, alors qu'ils risquent de lui faire perdre une éternité toute entière, ils ont le plus grand soin d'écarter ceux qui, par esprit de religion et d'amour pour le malade, se feraient un devoir de le prévenir de l'état dangereux où il se trouve.

De là vient qu'on parle du saint Viatique quand il n'est plus temps et, quand le malade, épuisé de forces, n'est plus capable de sentiments ni de douleur, ni d'amour, ni même de réflexion pour se préparer à la plus importante Communion de sa vie ; ainsi, ou il ne le reçoit pas, ou il le reçoit sans profit. Il est vrai qu'on prend soin, dans cette extrémité, de lui faire prononcer quelques actes d'amour, et qu'il semble faire quelques efforts pour les articuler ; mais, le plus souvent, il parle, il répond, il prononce, pendant que l'esprit et le cœur n'ont presque point de part à ce qu'on lui fait dire.

Tantôt les alarmes d'une mort prochaine lui troublent l'imagination et lui ôtent une partie de sa raison ; tantôt une fièvre violente, des convulsions ou des douleurs aiguës, qui sont, pour l'ordinaire, contagieuses à l'esprit et au cœur, lui ôtent sa liberté, ou du moins l'affaiblissent de telle sorte, qu'il est hors d'état de

s'appliquer sérieusement à cette dernière action d'où dépend son éternité ; tantôt un délire ou un transport imprévu le met hors d'état de recevoir ce grand Sacrement. Quelquefois un vomissement survient, et on n'ose risquer de lui procurer ce bonheur ; il est donc souvent privé de ce puissant Viatique, dont il a un très-grand besoin pour se défendre de cette foule d'ennemis qui l'environnent et qui l'attaquent au lit de la mort.

D'ailleurs, il est constant que l'esprit renfermé dans un corps languissant et prêt à l'abandonner, ne peut que difficilement avoir cette foi vive sur la présence de Dieu, qu'il va recevoir pour la dernière fois de sa vie. Son cœur attaqué de tous côtés, et qui n'est que trop sensible aux douleurs que son corps endure, a de la peine à se laisser embraser à cet amour ardent qu'il devrait ressentir dans ces derniers moments, où le précepte indispensable de l'amour de Dieu engage plus étroitement que dans les autres temps de la vie.

Il est vrai que l'esprit assez souvent paraît tranquille, et le cœur rempli de l'amour de Dieu ; mais que savons-nous alors de l'intérieur de l'âme et de ce qui se passe entre Dieu et le moribond ? Pouvons-nous répondre que les actes qu'on lui fait prononcer en lui administrant le saint Viatique, partent véritablement du cœur ?

Prévenez cette disgrâce qui peut vous arriver comme aux autres ; procurez de temps en temps à votre âme

ce sacré Viatique; mais préparez-vous-y comme vous voudriez être préparé à celui de la mort; ce sera peut-être la dernière fois que vous le recevrez; rien n'est plus incertain que le temps de la mort; vous pouvez mourir demain.

II POINT.

Considérez que ce mot de Viatique signifie un secours, une provision, ou une escorte qu'on donne à un voyageur pour fournir à tous ses besoins dans le voyage qu'il entreprend, pour le faire avec plus de commodité et plus de sûreté. Le voyage de l'éternité est incontestablement le plus terrible et le plus difficile de tous les voyages : on rencontre en chemin des ennemis redoutables qu'il faut combattre et mettre en fuite, de peur qu'ils ne nous dépouillent de tous nos biens, et qu'ils ne nous ôtent les moyens de parvenir au bienheureux terme où nous allons : il y a des routes très-difficiles à tenir, et on ne trouve que trop de guides trompeurs et infidèles qui mettent tout en usage pour nous égarer : il nous faut donc une lumière favorable pour nous éclairer, et un guide charitable pour nous conduire.

Pour faire un long voyage, il faut encore une ample provision d'aliments, ou de quoi se les procurer en chemin, de peur de tomber en défaillance avant que d'arriver au terme; à quoi il faut ajouter l'intelligence des langues pour s'instruire en chemin et pour deman-

der les choses nécessaires à la vie, surtout quand on fait un voyage dans un pays inconnu.

On trouve tous ces secours en abondance dans la Communion en Viatique du Corps et du Sang de Jésus-Christ ; il nous sert de nourriture et de soutien, de conducteur charitable, de force pour résister à tous nos ennemis, quelque redoutables qu'ils soient, et il nous apprend le langage sublime de l'éternité.

En premier lieu, Jésus-Christ nous donne dans la Communion en Viatique, le plus fort, le plus nourrissant et le plus délicieux de tous les aliments : c'est un pain de vie et vivifiant qui s'incorpore en nous, et qui nous conduit sûrement à la vie de la gloire par celle de la grâce qu'il nous donne avec beaucoup plus d'abondance dans ce Sacrement, que dans tous les autres, parce que cet adorable Sauveur y est en substance, et qu'il opère en nous immédiatement et par lui-même.

Le pain qui soutint le prophète Elie pendant un voyage de quarante jours, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la sainte montagne, avait quelque chose de surprenant et de miraculeux, parce que Dieu lui avait donné une force tout extraordinaire, et un suc plus soutenant et plus nourrissant que n'en a pour l'ordinaire le pain commun ; cependant il n'était pas divin, et il n'avait rien d'approchant de ce pain céleste que nous mangeons à la sainte Table ; il ne nourrissait que le corps, celui-ci nourrit l'âme et éclaire l'esprit ; il embrase le cœur, et donne à tout l'homme intérieur la source de

la force et de la vie, parce qu'il l'est de la grâce, qui est le principe de la vie spirituelle et éternelle tout ensemble ; celui du Prophète ne soutenait que pour un voyage de quarante jours, et seulement d'une terre à une autre ; celui-ci soutient pour le voyage de l'éternité, pour aller de la terre au ciel.

On trouve encore dans le sacré Viatique un puissant défenseur contre les ennemis qui voudraient nous insulter et nous maltraiter pendant cet important voyage : non content de nous inspirer du courage pour soutenir des combats contre le démon, contre la chair et contre toutes les passions dont nous sommes plus rudement attaqués dans ces terribles moments que dans les autres temps de la vie ; non content de nous mettre les armes à la main pour combattre avec plus de facilité et de succès, il nous anime encore par sa divine présence, il nous soutient, il nous encourage, il combat lui-même pour nous et dans nous, où il réside en substance ; et quoique nous ne surmontions nos ennemis, qui sont aussi les siens, que par le courage et par le secours qu'il veut bien nous donner, il a tant de bonté qu'il veut bien nous couronner après la victoire, comme s'il n'y avait aucune part, et que nous l'eussions remporté par nos propres forces ; de sorte que nous pouvons dire avec le Prophète (*Ps. 22.*), en recevant ce puissant viatique : Seigneur, vous m'avez préparé une table et un délicieux repas qui me donnera des forces contre tous ceux qui me troublent et qui m'attaquent.

On rencontre encore dans ce sacré Viatique un guide éclairé, charitable et fidèle, qui nous conduit sûrement dans les routes de la bienheureuse éternité, routes difficiles et qui sont environnées d'une infinité de précipices affreux : et ce guide qui est en nous est celui qui a dit de lui-même : Je suis la voie, et si quelqu'un marche avec moi, il ne marchera pas dans les ténèbres, et il trouvera des aliments pour lui donner les forces dont il a besoin, et il entrera dans le séjour de la vie ; et cette voie si sûre sera toujours avec nous. Unissons-nous donc à lui par la sainte Communion : nous ferons sûrement le grand voyage de l'éternité, sans crainte de nous égarer, parce que le bienheureux terme où il nous conduit, c'est lui-même.

Enfin, on apprend, dans la participation du saint Viatique, le langage dont on a besoin pour arriver à cette sainte patrie, et ce langage est celui des Saints et de Jésus-Christ même. Ce Sauveur adorable, qui est le Verbe du Père, nous apprend à parler, et il nous ouvre l'intelligence pour l'entendre ; bien plus, il parle dans nous-mêmes, et nous avons le bonheur de devenir ses organes : renfermé dans notre poitrine, il nous apprend à parler comme on parle dans le ciel ; ce langage nous plaît, il frappe agréablement les oreilles de notre cœur, il nous touche, il nous ravit, il nous rend sourds et insensibles au langage pernicieux et imposteur du monde criminel.

Préparons-nous donc souvent et avec soin à ce grand

voyage de l'éternité, en recevant ce divin Viatique ; il nous nourrira, il nous fortifiera, il nous conduira, et nous arriverons au bienheureux terme où nous devons aspirer tous les jours de notre vie.

SENTIMENTS.

Sacré Viatique, lumière des aveugles, soutien des faibles, aliment des forts, divine nourriture de mon âme, consolation des moribonds, gage précieux de l'immortalité, guide fidèle et charitable, venez à moi pour me conduire avec sûreté au séjour délicieux et éternel que vous m'avez préparé par votre miséricorde, et que vous m'avez mérité par vos souffrances et par l'effusion de tout votre sang. §

Venez, ô Dieu de lumière, qui êtes venu pour éclairer tous les hommes. Venez en mon esprit pour dissiper ses ténèbres, pour lui montrer les précipices qu'il doit éviter et les routes qu'il doit tenir pour arriver sûrement à la gloire. Venez en mon âme, ô Dieu de toute sainteté ! pour la sanctifier de ces grâces qui coulent en abondance de votre chair et de votre sang. Venez en mon cœur, ô Dieu de charité ! pour l'embraser de vos divines ardeurs, qui sont cachées avec vous dans votre adorable Sacrement, qui est la fournaise de l'amour sacré. Venez dans mon corps, ô Dieu de toute pureté ! pour consacrer cette chair pécheresse et pour la purifier de toutes ses souillures.

J'accepte aujourd'hui, avec une entière soumission, la mort que j'ai méritée; mais recevez comme un sacrifice d'amour ce que je dois payer à votre justice comme une dette contractée par mes péchés. Je veux mourir, parce que je le mérite et parce que vous le voulez; mais je ne veux mourir que pour m'unir à vous plus intimement et plus inséparablement. Frappez donc, Seigneur, quand il vous plaira, pourvu que vous me prépariez vous-même : coupez les liens fragiles qui m'attachent à cette vie mortelle; mais à ces liens charnels substituez-en d'autres qui m'attachent éternellement à vous.

C'est dans cette disposition, ô mon Dieu ! que je vais vous recevoir à la sainte Table, comme si c'était la dernière Communion de ma vie. Je prétends par elle faire tout ce que je ferais au lit de la mort. Faisons donc, ô mon âme ! de nouveaux efforts de douleur, de contrition, de pénitence et de résignation, de foi, d'espérance et d'amour. Venez, ô mon Dieu ! toute mon âme vous désire; venez m'apprendre à bien mourir, pour vivre éternellement avec vous dans le ciel.

ACTIONS DE GRACES.

A présent, ô mon âme ! que vous êtes munie et fortifiée d'un si précieux Viatique, remerciez ce Dieu sacrifié sur nos autels, de vous avoir procuré cette grâce, et de s'être donné lui-même à vous. Que vos

alarmes cessent, que votre crainte excessive de la mort disparaisse, et qu'elle fasse place à la confiance en ses bontés, qui sont infinies et dont vous avez tant de témoignages, à l'espérance en ses miséricordes et à un amour fidèle et généreux.

Vous avez à présent des armes à l'épreuve et suffisantes pour terrasser les plus redoutables ennemis, puisque vous possédez dans ce sacré Viatique le Dieu des armées qui combat lui-même en vous et pour vous ; vous avez de quoi vous nourrir et de quoi soutenir votre faiblesse en chemin par cette délicieuse nourriture, qui, bien que déguisée sous des espèces fragiles, est cependant le pain des forts pour conserver et pour augmenter leur grâce, et l'aliment des faibles pour leur procurer la véritable force ; c'est ce pain qui vous soutiendra jusqu'à ce que vous soyez en état de recevoir la même nourriture sans déguisement dans le ciel. Ne craignez donc pas de vous égarer dans le voyage ; ce divin Viatique, que vous venez de recevoir, est un Dieu Sauveur qui a dit de lui-même : Je suis la voie, la vérité et la vie ; la voie qui vous conduit, la vérité qui vous éclaire, et la vie qui vous exemptera de la mort spirituelle et éternelle. (*Joan. 14.*)

Adorable et sacré Viatique, je vous rends mille actions de grâces de vous être donné à moi pour me soutenir, pour m'éclairer et pour me conduire dans le chemin de l'éternité : continuez-moi vos divines faveurs, afin que, si j'ai le malheur de ne pouvoir pas

vous recevoir à la mort, vous me serviez à présent de préservatif, et de supplément de défense contre tous les ennemis qui pourraient m'attaquer dans ce dernier passage.

XXXI^e MÉDITATION,

ET SECONDE.

Sur la Communion en Viatique.

I. POINT.

Rappelez-vous que les premiers fidèles, qui communiaient pour l'ordinaire tous les jours, ou du moins autant de fois qu'ils pouvaient assister au Sacrifice adorable du Corps et du Sang de Jésus-Christ, le faisaient presque toujours en viatique, pour être toujours préparés, par ce puissant secours, à souffrir les supplices les plus atroces, et à répandre généreusement leur sang pour la religion et pour la foi. Ils se munissaient encore de quelques hosties consacrées qu'ils recevaient de la main des Evêques et qu'ils portaient avec un profond respect sur leurs poitrines, pour se communier eux-mêmes en viatique dès qu'ils étaient en danger d'être pris pour être trainés dans les prisons

ou qu'ils allaient répondre de leur foi aux tribunaux des ennemis du nom chrétien. Cette nourriture céleste leur donnait tant de force et tant de courage dans leurs réponses et dans leurs combats, que Jésus-Christ paraissait parler par leur bouche pour soutenir sa propre cause, et qu'ils semblaient eux-mêmes souffrir dans une chair étrangère et dans un corps emprunté, tant ils enduraient avec générosité. Aussi leur mort était moins un supplice infâme qu'un triomphe glorieux, parce que ce Sauveur qui souffrait, combattait et triomphait en eux, leur communiquait une force héroïque et divine pour souffrir en héros chrétiens auxquels leur foi faisait entrevoir les couronnes préparées qui les attendaient après leurs combats.

Rappelez-vous encore que notre divin Sauveur a institué cet adorable Sacrement (*Cor. 11.*) la veille de sa mort et dans la nuit même où il allait être trahi et livré entre les mains de ses plus cruels ennemis. Non content de l'avoir institué dans ce temps, et de l'avoir donné en aliment à ses Apôtres, il se communia lui-même en viatique; de sorte qu'il semble l'avoir fait pour se soutenir lui-même et par lui-même dans les supplices horribles qui ont précédé sa mort.

Tant il est vrai que ce divin Sacrement est un Sacrement de force, un puissant viatique, avantageux non-seulement aux moribonds, mais encore à ceux qui jouissent d'une santé parfaite; viatique qui les soutient pour faire sûrement le grand voyage de l'éternité, et

qui les précautionne contre tous les dangers qui peuvent leur arriver dans cette vie, surtout contre la mort subite.

Il est constant que nous sommes tous les jours en danger de mort, et nous n'y faisons pas attention ; nous portons cette mort cachée dans notre sein, et nous n'y songeons pas ; quelquefois même, dans le temps où nous nous applaudissons le plus sur notre force et sur notre bonne santé, et où nous croyons la mort le plus éloignée, un coup imprévu vient nous avertir, malgré nous, que nous sommes mortels.

Il arrive d'ailleurs une multitude d'accidents que toute la prudence dont nous nous croyons capables ne peut prévoir, et contre lesquels nous ne pouvons pas nous précautionner, qui nous mettent cependant aux portes de la mort : il n'est personne qui n'ait fait l'expérience de cette vérité pratique, et qui ne raconte les périls de mort où il s'est trouvé, et cependant ces chrétiens réfléchissent-ils sur l'état où se trouvait leur âme, quand ils ont été exposés à ces sortes de périls dont ils se plaisent à raconter les détails, sans penser sérieusement à se précautionner contre les autres qui peuvent arriver ?

Nous savons que les morts subites n'ont jamais été aussi fréquentes que de nos jours ; souvent même nous apprenons la triste nouvelle de la mort subite et prématurée de certaines personnes de notre connaissance : ces morts nous troublent, elles nous effraient ;

nous sommes alarmés, lorsqu'on nous annonce que cet ami qui se portait bien hier, est mort aujourd'hui, et qu'il est mort sans sacrements. On se dit alors à soi-même mille choses touchantes ; on se persuade aisément qu'il faut absolument penser à la mort et s'y préparer efficacement, de peur d'être surpris comme les autres ; on fait alors quelques réflexions sur l'état de son âme ; on fait des projets d'une vie plus pénitente et plus réglée ; mais le sentiment que nous avait causé cette surprise ne dure, dit saint Augustin, que jusqu'à ce que cet ami mort soit enterré. Cette pensée salutaire s'ensevelit et s'enterre avec lui ; on reprend le train de sa vie ordinaire, jusqu'à ce qu'un accident nouveau nous frappe d'un nouvel étonnement qui ne fera pas plus d'effet et peut-être moins que le premier.

D'ailleurs nous sommes faibles, et nous avons besoin de forces : mais où la trouverons-nous, si ce n'est dans ce précieux aliment qui soutient le corps et l'âme ? La grâce ne nous échappe que trop souvent, parce que nous lui sommes infidèles, et que nous l'affaiblissons tous les jours par une infinité de petites révoltes auxquelles nous ne faisons pas assez d'attention.

Unissons-nous donc à la source de la force et de la grâce pour mieux soutenir les assauts imprévus de la mort, si nous en étions attaqués : pensons-y comme si nous étions sûrs de mourir après avoir communie : prévenons aussi l'incertitude de notre sort par une préparation certaine, et nous ne serons jamais surpris.

Proposons-nous encore Jésus-Christ pour modèle. Il est sûr qu'en se communniant lui-même, il savait qu'il allait mourir, et quoiqu'il ne fût pas pécheur, mais bien plutôt le Sauveur de tous les pécheurs, il se dispose cependant à cette mort comme s'il avait besoin de préparation. C'était pour nous apprendre à nous tenir toujours préparés pour sortir de ce monde. Efforçons-nous donc de pénétrer dans son esprit et dans son cœur, et de penser, de sentir et d'agir comme ce divin Sauveur prêt à mourir. La Communion unie à la pensée de la mort, nous rend familière la pensée de la mort, et elle nous précautionne contre les dangers d'une mauvaise mort.

II. POINT.

Pour mieux entrer dans l'esprit de la sainte Communion faite en viatique, et pour en mieux imprimer les sentiments dans votre cœur, vous appellerez à votre esprit ces spectacles lugubres auxquels vous avez quelquefois assisté, et qui sans doute vous ont frappé l'esprit et le cœur, lorsqu'on administrait ce sacré Viatique à quelqu'un de vos proches ou de vos amis; faites un effort de mémoire et d'imagination pour rappeler ces spectacles passés : mais surmontez généreusement votre délicatesse qui ne s'accommode pas de ce triste souvenir.

Allez plus loin, mettez-vous à la place de cette per-

sonne à qui l'on rendait ces derniers devoirs de charité et de religion ; vous serez beaucoup moins effrayé quand vous arriverez à cet état, si vous vous êtes familiarisé avec cette pensée. Imaginez-vous donc que c'est pour vous que l'on fait tous ces préparatifs, et que c'est effectivement à vous que l'on va administrer le sacrement de Viatique ; que c'est dans votre propre maison que Jésus-Christ, porté par ses ministres, va entrer ; que c'est à vous que le prêtre parle, après avoir posé avec un profond respect le Corps adorable du Sauveur sur la table qui lui sert d'autel ; imaginez-vous voir les flambeaux et les cierges allumés, qui vous avertissent de prononcer un acte de foi, dont ils sont le symbole ; imaginez-vous entendre le son de cette cloche qui avertit le peuple chrétien que c'est un Dieu qu'il faut adorer, et un malade pour lequel il faut prier.

Mettez-vous en présence de votre Créateur, de votre Dieu, de votre Sauveur et de votre Juge, qui vient vous visiter pour la dernière fois. Ces lumières, ces ornements, ces vases sacrés, ces personnes prosternées, qui jettent les yeux sur vous, ces parents attendris, ces amis, touchés de l'état où vous êtes et qui répandent des larmes, cette exhortation pathétique du prêtre, qui vous parle, ces actes de foi, d'espérance et d'amour, qu'il vous faut faire, cette détestation généreuse de tous vos péchés qu'il exige de vous, avant que de vous administrer le saint Viatique, le pardon, qu'il vous fait demander à toutes les personnes que vous pourriez

avoir offensées, cette hostie, qu'il va prendre sur l'autel, qu'il vous apporte à votre lit, qu'il vous montre pour l'adorer avant que de vous la mettre sur la langue; enfin les paroles de ce ministre du Seigneur, qui vous dit en vous mettant le Corps de Jésus-Christ dans la bouche : Recevez, mon cher frère, ou ma chère sœur, le sacré Viatique du Corps et du Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il vous conduise à la vie éternelle : quoi de plus touchant que ce triste appareil qui précède la mort ! quoi de plus capable de pénétrer votre âme de crainte et de respect pour ce sacré Viatique que vous allez recevoir peut-être pour la dernière fois de votre vie ! Si vous craignez Dieu, si vous voulez efficacement vous sauver, si vous avez de la religion, si vous agissez par des vues de foi, il est impossible que vous n'en soyez pas touché, et que cette réflexion salutaire ne fasse chez vous une impression de grâce.

Gravez aujourd'hui, avant que de communier, toutes les circonstances de ce spectacle religieux et touchant dans le fond de votre âme, et gravez-le si avant qu'il ne s'efface jamais ; il vous sera d'un grand secours quand vous serez tenté d'offenser Dieu : conservez-en précieusement l'image et le souvenir, qui vous rappelleront à votre devoir quand vous serez sollicité de vous en écarter : faites-y souvent réflexion, ce souvenir vous retiendra dans la crainte d'offenser Dieu ; mais surtout efforcez-vous à présent de sentir vivement ce que vous

voudriez sentir alors, et soyez persuadé qu'il n'y a point de meilleur remède contre les morts subites et imprévues que tout chrétien a sujet de craindre.

Quel est, en effet, le moribond qui ne voudrait pas avoir vécu d'une tout autre manière qu'il n'a vécu ? qui ne voudrait pas avoir macéré son corps pendant toute sa vie par la plus rude pénitence ? Quel est le mondain, quelle est la mondaine qui ne voudraient pas avoir passé leur vie dans la retraite la plus affreuse et dans la pratique la plus exacte de toutes les vertus chrétiennes ?

Comment regarderez-vous alors tous ces vains amusements qui vous ont fait perdre la meilleure partie de ce temps si précieux que vous n'auriez dû employer que pour faire pénitence, que pour acquérir les vertus que vous n'avez pas, et pour assurer votre salut ? Quelle idée auriez-vous alors des plaisirs, des fausses grandeurs et des vanités du monde, que vous serez près de quitter, et quels regrets n'aurez-vous pas de les avoir trop aimés, d'avoir trop suivi les maximes pernicieuses du monde, et de n'avoir pas aimé Dieu autant que vous auriez pu et dû l'aimer ?

Quel chagrin n'auriez-vous pas d'avoir négligé le sacrement de la Pénitence, de vous être approché si rarement et si négligemment de celui de l'Eucharistie, et d'en avoir retiré si peu de fruit ; d'être à la veille de rendre un compte si rigoureux du Sang de Jésus-Christ, dont la réception vous aurait été infiniment avanta-

geuse, si vous y aviez pensé comme vous y penserez alors ; d'avoir perdu un temps si précieux, que le Seigneur vous avait donné pour gagner le ciel ; de voir entre vos mains si peu de bonnes œuvres, et sur votre conscience tant de péchés, pour lesquels vous n'avez peut-être pas encore commencé de satisfaire à la justice de Dieu ! Quelle crainte auriez-vous alors de ses redoutables jugements que vous serez près de subir !

C'est ainsi que vous devez penser avant et après la Communion en viatique ; mais surtout, après cette communion, vivez comme vous voudriez avoir vécu si vous étiez au lit de la mort, c'est le fruit qu'elle doit opérer et que vous devez en attendre.

SENTIMENTS.

Quelle grâce me faites-vous, ô mon Dieu ! de vous donner à moi en viatique, et d'entrer chez moi comme un gage précieux de la vie bienheureuse, que vous m'avez tant de fois promise si je vous étais fidèle ! Non content de me l'avoir promise, votre amour généreux, qui ne veut rien épargner pour me la procurer a bien voulu me la mériter par les souffrances excessives de ce corps adorable, et par l'effusion de ce sang que je vais recevoir ! Non content encore de me l'avoir méritée et achetée si chèrement, vous me conduisez encore dans la route que vous m'avez frayée, et vous m'y servez de nourriture, de lumière, de force et de guide

pour me conduire plus sûrement à ce bienheureux terme.

Vous m'aplanissez par la grâce, par la douceur et par l'onction de ce divin Sacrement, les chemins les plus difficiles ; vous m'adoucisiez avec une bonté de père, de Sauveur et d'ami, toutes les amertumes de la vie, de peur que je ne me dégoûte de mes devoirs ; vous me facilitez tous mes combats auxquels vous m'exposez, et vous me fortifiez encore en affaiblissant mes ennemis, qui s'opposent à mon bonheur éternel.

Vous m'avez promis, ô mon Sauveur ! que celui qui mangerait votre Corps et qui boirait votre Sang, aurait en lui la vie de la grâce, et qu'il arriverait à la vie éternelle. (*Joan. 4.*) Je réclame aujourd'hui, avec un profond respect, l'accomplissement de votre divine parole qui est toujours inviolable : je vais prendre votre sacré Corps en nourriture, votre Sang adorable en breuvage, et l'un et l'autre en viatique pour me préparer à la mort.

Comptez-moi donc présentement, ô mon Dieu ! au nombre de vos élus qui sont écrits sur le livre de vie ; accordez-moi le don de persévérance finale, qui est le don le plus précieux et le plus gratuit de votre divine libéralité. Faites, Seigneur, par ce Corps et par ce Sang que vous me donnez, que je sois initié à la vie bienheureuse, et que j'entre un jour en possession de ce royaume éternel que vous m'avez promis, et dont je vais prendre le précieux gage qui m'en assure la possession.

ACTIONS DE GRACES.

Si toutes les grâces viennent du Ciel, ô mon Dieu ! et si elles ne nous reviennent que lorsque nous avons été fidèles à les y faire remonter par nos actions de grâces, je serais bien ingrat et bien dur à moi-même, si je ne mettais pas tout en usage pour m'en attirer de nouvelles par ma reconnaissance, moi qui sens et ma pauvreté et ma misère, et l'extrême besoin que j'ai de vos miséricordes, pour arriver sûrement à ce céleste séjour auquel j'aspire, et pour y arriver sans courir aucun risque de me perdre et de m'égarer en chemin.

Vous venez, Seigneur, de me donner un saint viatique dans votre Corps et dans votre Sang, et ce grand bienfait est d'autant plus digne de toute ma reconnaissance, qu'il est plus gratuit et plus précieux. Quoi de plus gratuit, puisque je n'ai rien en moi qui m'ait attribué cette faveur, et qu'au contraire j'ai mille fois irrité votre colère, et que je me suis rendu tout à fait indigne de vos miséricordes par mes infidélités ? Quoi de plus précieux, puisqu'en vous donnant à moi en viatique, vous me donnez non-seulement la source de tous les trésors imaginables, mais encore le moyen de posséder pleinement ces riches trésors pendant une éternité tout entière ?

Oui, Seigneur, vous venez de renfermer en moi, par ce sacré Viatique, un océan tout entier de grâces : mais si tous les fleuves rentrent dans la mer, d'où ils puisent

encore les eaux qui les font toujours couler, moi qui ne suis qu'un faible ruisseau, je rentre à présent par mon action de grâces dans cette mer spacieuse dont toutes les grâces sont sorties, et pendant qu'elle est en moi et que je suis à la source, permettez qui j'y puise aujourd'hui et pendant toute ma vie des eaux plus abondantes et de nouvelles grâces qui me servent de viatique pour arriver avec plus de sûreté au port de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

XXXII • MÉDITATION.

Sur la Communion spirituelle.

I. POINT.

La Communion spirituelle est un désir ardent et sincère de participer réellement au Corps et au Sang de Jésus-Christ, lorsqu'on est privé de s'approcher de la sainte Table par quelque empêchement légitime ; désir qui doit être accompagné des mêmes actes dont on se sert dans la Communion réelle.

Il est vrai que la Communion spirituelle n'est pas un Sacrement qui opère de lui même la grâce sanctifiante ; mais elle est une extension favorable du sacrement de l'Eucharistie, qui produit et qui augmente la grâce

selon les dispositions qu'on y apporte, et selon le degré de l'amour et de l'ardeur des désirs qui l'accompagnent.

Envisagez cette Communion spirituelle comme une ancienne et louable pratique, autorisée par les saints Pères et par le saint concile de Trente, qui la conseille à tous les fidèles, qui en reçoivent des accroissements de grâce et des profits merveilleux.

Faites attention qu'elle est d'autant plus facile, qu'on peut la pratiquer tous les jours et à toutes les heures du jour et de la nuit : on peut la pratiquer partout où l'on peut prier, c'est-à-dire dans tous les lieux du monde, dans l'église, au temps du sacrifice de nos autels, surtout dans le moment de la Communion du prêtre et des autres fidèles, et toutes les fois qu'on vient adorer Dieu dans son sanctuaire ; chez soi, à son oratoire, un malade dans son lit, un voyageur sur mer ou en campagne, un prisonnier dans les fers, pourvu que s'unissant alors d'esprit et de cœur aux prêtres absents qui célèbrent les divins mystères, ce qui se fait dans toute l'étendue du monde, à toutes les heures du jour et de la nuit, on excite en soi le vrai désir de communier, et qu'on pratique les actes qui doivent accompagner cette Communion spirituelle pour la rendre méritoire.

Ne manquez jamais à cette sainte pratique toutes les fois que vous assisterez au sacrifice auguste de nos autels ; en voici la méthode : Entendez la sainte Messe avec toute la piété dont vous êtes capable, en suivant

avec une attention respectueuse et pleine de religion les actions du prêtre ; dirigez votre attention pendant qu'il se prépare à ce grand sacrifice. Excitez-vous à une généreuse détestation et faites une humble accusation de vos péchés à Dieu, pendant que ce ministre du Seigneur fait sa confession au bas de l'autel ; unissez-vous à ce Médiateur visible qui va sacrifier pour le peuple et pour vous ; tenez-vous dans un recueillement angélique pendant qu'il consacre, voyez par les yeux de la foi votre Dieu descendre du ciel sur l'hostie, et adorez-le en esprit et en vérité pendant que le prêtre se prosterne pour l'adorer.

Faites ensuite des actes de foi , d'espérance et d'amour, comme si vous alliez communier réellement ; protestez humblement, comme le Centenier (*Matth. 8.*), que vous n'êtes pas digne que Jésus-Christ entre personnellement chez vous ; gémissiez sincèrement et du plus profond de votre cœur, d'être dans l'impuissance de vous procurer ce bonheur ; redoublez votre recueillement et votre amour dans le temps de la communion du prêtre ; n'osant ouvrir la bouche pour recevoir réellement votre Dieu, ouvrez tout votre cœur par un désir ardent de le recevoir, du moins spirituellement ; demeurez ensuite dans un silence extérieur et intérieur, comme si vous sentiez Jésus-Christ en vous, et conservez le plus longtemps que vous pourrez cette présence intime de votre Dieu en vous.

Je veux même que vous soyez hors d'état d'entendre

la sainte Messe ; cependant faites cette communion spirituelle en quelque temps que ce soit, trouvez dans la journée celui de venir adorer Dieu dans son saint temple, et faites à peu près ce que vous feriez si vous aviez le bonheur d'assister à la sainte Messe.

Je veux encore que votre infirmité vous ôte le moyen d'entrer dans l'église et qu'elle vous retienne au lit ; vous pouvez encore la pratiquer mille fois le jour en vous unissant aux prêtres qui célèbrent dans toute l'étendue du Christianisme, et en produisant les mêmes actes que vous produiriez si vous communiez réellement.

Cette pratique a été celle des Saints, et Dieu a fait souvent des miracles éclatants pour l'autoriser et pour montrer combien elle lui était agréable. Leurs actes font foi que plusieurs d'entre eux ne pouvant, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de leurs infirmités, surtout dans les derniers moments de leur vie, se procurer le bonheur de la communion réelle, ont poussé des soupirs et des gémissements si purs, des désirs si ardents dans cette privation, que Jésus-Christ qui en était et l'objet et le terme, comme il en était le principe, a voulu en être le rémunérateur, en leur procurant miraculeusement la Communion réelle de son Corps et de son Sang, tantôt par le secours d'une main invisible, tantôt par celle d'un Ange sous forme humaine, et tantôt par la sienne propre.

N'ayez pas la présomption d'attendre ce miracle en votre faveur, mais concevez de là que cette sainte pra-

tique est extrêmement agréable à Dieu, quand on s'efforce de la pratiquer comme les Saints, et croyez qu'il ne manquera pas de couronner dès cette vie, votre bonne volonté, par un accroissement de grâces, d'onction, de force, d'amour et de ferveur, pourvu que cette volonté et ces désirs soient sincères, qu'ils partent du cœur et que vous ne vous priviez pas de la Communion réelle par paresse et par lâcheté.

Examinez bien ici quels sont les vrais sentiments de votre cœur à l'égard de la Communion : souffrez-vous véritablement quand vous êtes privé de la sainte Table, et que vous en êtes privés ou par infirmité, ou par l'ordre de ceux qui ont pris soin de votre conduite ? Mettez-vous tout en usage pour vous rendre digne de communier souvent ? Sentez-vous un désir fervent de vous unir intimement à Jésus-Christ par ce Sacrement ? Avez-vous une véritable faim de l'aliment délicieux de son Corps et une soif ardente de l'agréable breuvage de son Sang ? Voilà les vraies dispositions à la Communion spirituelle, et c'est ainsi qu'elle vous tiendra lieu de la Communion réelle ; et que Dieu, agréant votre bonne volonté, vous communiquera des grâces conformes à vos désirs et à votre ferveur.

Mais, au contraire, n'est-ce point par lâcheté et par nonchalance, que vous ne vous approchez pas de la sainte Table ? ne vous retranchez-vous pas, par une fausse humilité, sur votre indignité, parce que vous voulez épargner à votre paresse les préparations péni-

bles et appliquantes de la véritable Communion, et que vous regardez cette Communion spirituelle comme un supplément aisé et commode à la Communion réelle ? Si vous êtes dans ce sentiment, persuadez-vous que votre Communion spirituelle sera inutile, et que vous aurez beau en faire les actes, vous n'en aurez jamais le mérite, parce que la Communion spirituelle consiste dans le désir, et le désir n'est pas sincère si l'on néglige de la faire quand on le peut.

II. POINT.

Je ne sais ce qui doit ici exciter le plus votre étonnement, ou la bonté infinie de Dieu pour les hommes, qui leur fournit tous les jours tant de moyens différents pour se sanctifier et recevoir de nouvelles grâces, ou la négligence et la paresse des hommes à s'en servir et à les mettre en usage pour assurer leur salut ; car il ne suffit pas à l'amour de Jésus-Christ de donner dans la sainte Communion son Corps et son Sang en nourriture à tous les fidèles, et de les sanctifier et de les consacrer par l'attouchement sacré de sa Chair adorable, il condescend encore à leur faiblesse avec une bonté et une tendresse de père, lorsqu'ils ont de justes raisons pour ne point s'approcher de cet auguste Sacrement ; il récompense leur bonne volonté, il leur tient compte de leurs désirs, et il ne laisse pas de contracter avec eux, par la Communion spirituelle, une union morale

qui les détache de la créature et qui élève leur esprit et leur cœur vers lui.

Jésus-Christ fournit aux fidèles ce moyen facile et continuel de sanctification, par lequel il leur communique, quand ils sont bien préparés par de vrais désirs, une grâce sans doute inférieure à celle qu'ils recevraient par la Communion réelle, mais toujours assez étendue pour les lui rendre plus agréables et beaucoup plus forts qu'ils n'étaient auparavant, afin de combattre les tentations qui leur arrivent, et de soutenir les épreuves auxquelles ils peuvent être exposés.

Les trésors de la divine Eucharistie sont donc bien abondants, les grâces qu'elle renferme sont bien efficaces, puisqu'elle enrichit et sanctifie non-seulement ceux qui la recevraient réellement avec des dispositions saintes, mais encore ceux qui, gémissant de ne pouvoir s'en approcher, la désirent de tout leur cœur et font tout leur possible pour surmonter tous les obstacles qui les en éloignent.

En effet, comme Jésus-Christ est un Dieu tout-puissant, ses grâces et ses opérations ne sont pas bornées à sa seule présence ; pendant même qu'il conversait visiblement avec les hommes dans sa chair mortelle, qui n'était pas encore glorifiée, il n'était pas nécessaire qu'il se trouvât corporellement partout pour guérir les malades et pour faire les miracles les plus éclatants, il suffisait qu'il parlât de loin, et il opérât aussitôt ce qui lui plaisait, sans aucune résistance.

Il envoie sa parole, dit l'Ecriture (*Ps. 47.*), et par elle il opère toutes choses, selon son bon plaisir ; et cette parole toute puissante ne revient jamais vide à lui sans succès, mais elle est toujours favorable à ceux qui implorent son secours dans leurs besoins. Il se présente un aveugle qui demande à voir la lumière (*Marc. 8.*), Jésus-Christ trouve à propos de s'approcher personnellement de lui, et de lui toucher les yeux de ses mains adorables pour lui rendre la vue. Il se présente un Centenier pour demander la guérison de son domestique absent (*Matth. 8.*). Il se présente un père pour demander la guérison de son fils, Jésus-Christ parle de loin, l'un et l'autre sont guéris dans le moment, sans qu'il soit besoin qu'il se transporte sur les lieux.

Dans le temps que vous communiez spirituellement, vous n'êtes pas aussi éloigné de Jésus-Christ que ces deux sujets de l'Evangile. Vous êtes pour l'ordinaire dans sa maison, auprès du tabernacle où il est corporellement, vous assistez au sacrifice auquel il est immolé pour tous les hommes et pour vous en particulier : vous avez part à ce sacrifice comme les autres fidèles, et vous y participez beaucoup plus que ceux qui ne communient ni réellement ni spirituellement : vous entendez les paroles du prêtre qui sont celles de Jésus-Christ même ; vous voyez, vous adorez l'Hostie qui contient son Corps et son Sang ; vous vous unissez avec le prêtre qui la consacre, qui la reçoit et qui la distribue

aux autres ; vous protestez à Dieu que vous avez un désir sincère de le recevoir si vous le pouviez : ce Jésus-Christ est auprès de vous ; ainsi vous devez recevoir la douce influence de son Corps et de son Sang.

Je veux que la Communion spirituelle ne soit qu'une ombre de la Communion réelle ; mais nous devons dire, pour notre consolation, que cette ombre divine a son opération et son efficace, et qu'elle peut faire à notre égard, quand nous avons une foi vive et que nos désirs sont sincères, ce que l'ombre de Pierre faisait à l'égard des malades, en leur rendant une santé parfaite. La Communion spirituelle est même beaucoup plus puissante, puisqu'elle n'est pas l'ombre d'un Apôtre, mais du corps, du sang, de l'âme et de la divinité de Jésus-Christ même.

Ne manquez donc jamais à cette pratique si sainte, si avantageuse et si capable d'augmenter votre grâce et de vous unir intimement à Jésus-Christ ; regardez-la comme un excellent moyen de conserver avec plus de fidélité l'esprit, l'onction, l'odeur et l'impression de la Communion réelle, et comme une admirable préparation à la première que vous ferez ; elle opérera en vous une dévotion fervente et suivie, de sorte que d'une Communion réelle à l'autre il n'y aura aucun vide, ni aucune interruption de l'esprit de la Communion.

Pour en augmenter chez vous l'estime et le désir, souvenez-vous encore que c'est par elle que vous entrez

plus avantageusement dans la communion des Saints, et d'une manière plus intime et plus méritoire ; c'est-à-dire que vous participez plus que les autres à l'efficace du sacrifice auquel vous assistez, à la Communion du prêtre et aux mérites des autres fidèles qui ont le bonheur de recevoir Jésus-Christ. Voilà des motifs bien pressants qui doivent vous engager à la faire souvent et à la bien faire.

SENTIMENTS

ET FORMULE DE COMMUNION SPIRITUELLE.

Que ne puis-je, ô mon Sauveur ! vous recevoir autant que je le désire, et que ne puis-je le désirer avec assez d'ardeur pour mériter de vous recevoir réellement tous les jours de ma vie ! Délicieux aliment, pain des forts, soutien des faibles, nourriture des saints et qui faites les saints, rendez-moi digne de m'unir plus souvent à vous par la Communion, et faites-en naître en même temps dans mon cœur et le désir et le mérite.

Je gémis d'être aujourd'hui privé de cet inestimable bonheur : je confesse que j'ai mérité cette privation par mes infidélités qui sont sans nombre, et parce que je n'ai pas acquis assez de piété, d'amour et de pureté pour mériter de vous recevoir réellement aussi souvent que je le désirerais, ou du moins que je devrais le désirer, si j'étais assez sensible aux vrais intérêts de mon âme.

Mais, ô mon Dieu ! qui êtes l'adorable source des désirs les plus purs et les plus ardents, inspirez-moi des désirs pareils à ceux du prophète Daniel, desquels vous fûtes l'auteur, le panégyriste et le rémunérateur ; recevez celui que vous m'inspirez aujourd'hui vous-même, purifiez-le, embrasez-le, et rendez-le assez fervent pour suppléer à la Communion sacramentelle dont je suis privé.

Je m'unis de toute mon âme au prêtre qui vous offre sur cet autel, et je vous prie de tout mon cœur de m'accorder la grâce de participer à son sacrifice qui est le vôtre. Je m'unis à tous les prêtres qui célèbrent aujourd'hui ce divin Mystère dans toute l'étendue du monde chrétien, à tous ceux qui l'ont célébré depuis son adorable institution, et qui le célébreront jusqu'à la consommation des siècles. Je m'unis à toutes les saintes âmes qui, plus ferventes et plus favorisées que moi, vous reçoivent aujourd'hui dans ce sanctuaire et dans tout le Christianisme.

Venez donc, Seigneur, venez éclairer mon esprit, venez embraser mon cœur, venez par vos grâces habiter dans mon âme, puisque je ne mérite pas de vous recevoir corporellement. Je le confesse, ô mon Dieu ! mon âme est beaucoup plus paralytique par sa nonchalance et par sa tiédeur, que ne l'était le serviteur du Centenier (*Matth. 8.*), que vous guérîtes par une seule de vos paroles. Dites-moi donc comme à cet humble suppliant : J'irai chez vous, et j'opèrerai moi-même la guérison

que vous demandez par la grâce du Sacrement ; mais, pénétré de mon indignité, je vous répondrai avec ce pieux Néophyte : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.

Je demande aujourd'hui cette parole toute-puissante qui porte partout la grâce avec elle, pour supplément à la Communion réelle que je ne suis pas digne de recevoir ; elle me fera mériter la grâce de communier réellement au plus tôt, et celle de jouir éternellement de votre gloire. Ainsi soit-il.



PRIÈRE

A JÉSUS SOLITAIRE

DANS LE SACREMENT DE L'AUTEL.



J'entends votre voix au fond de mon cœur, ô mon divin et incomparable Solitaire ! qui m'appelle au pied de vos saints autels pendant que vous y résidez et que vous y êtes exposé à mes yeux ; et vous m'y attendez peut-être pendant cette sainte Octave, pour mettre le sceau à ma perfection que je n'ai que trop négligée jusqu'à présent. Je sens que vous m'y attirez comme à une divine et savante école de silence, de retraite, de solitude et d'amour, pour me séparer entièrement du commerce des créatures, afin de m'unir inséparablement à vous par les liens d'une sincère et parfaite charité.

Non, Seigneur, je ne veux pas différer plus longtemps de me rendre à l'attrait puissant de votre grâce qui me sollicite. J'obéis à votre voix, qui m'invite à la solitude ; je m'y rends dès ce jour, je vous la con-

sacre tout entière ; je vais vous adorer, vous rendre mes hommages, vous aimer et m'unir à vous par la solitude mystérieuse et incompréhensible que vous gardez, pour l'amour de moi, dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie, où vous vous renfermez tous les jours comme un prisonnier volontaire, qui n'a point d'autres chaînes qui l'y retiennent que celles de son amour et de son infinie charité. Vous y êtes donc, ô mon Dieu ! pour entendre mes louanges, et recevoir mes hommages et mes adorations ; pour exaucer mes vœux et parler à mon âme ; pour éclairer mon esprit, pour purifier et embraser mon cœur : pour m'instruire, me sanctifier, et me combler de grâces ; pour m'animer à la vertu, soutenir ma faiblesse, et me détacher des choses sensibles ; vous y êtes pour m'unir étroitement à vous, en me nourrissant de votre propre substance ; vous y résidez enfin pour vous abaisser jusqu'à moi et pour m'élever jusqu'à vous.

O heureuse retraite, où il me sera permis plus particulièrement de parler à mon Dieu, de l'entendre, de l'adorer, de l'aimer, où je pourrai verser mon cœur dans le sien et imiter, autant qu'il me sera possible, mon Sauveur dans sa solitude eucharistique ! Oui, mon adorable Jésus, je vais m'efforcer, avec votre grâce, de vous rendre dans ma solitude ce que vous rendez vous-même dans la vôtre, au Père éternel, c'est-à-dire régler mes pensées, mes adorations, mon silence et mes entretiens, mes actes d'amour et mes hom-

mages, sur les vôtres, pourvu que vous m'instruisiez vous-même de mon ignorance, et que vous me rappeliez auprès de votre cœur dans mes dissipations ; pourvu que vous me souteniez dans mon extrême faiblesse, et que vous allumiez dans mon cœur, qui est un cœur de glace, le feu divin dont le vôtre est embrasé.

Mon Âme solitaire au pied des autels où vous résidez pendant cette sainte Octave si propre à inspirer de la dévotion et de l'amour, aura donc et son langage et son silence comme le vôtre : mon Âme vous parlera avec un profond respect accompagné d'une tendre confiance, quand elle poussera vers vous les soupirs et les sanglots que vous formerez vous-même dans mon cœur ; quand elle vous adressera ses prières que vous articulerez vous-même sur mes lèvres, afin qu'elles vous soient agréables ; quand elle vous présentera ses vœux et ses désirs ; quand elle formera ses actes de foi, d'espérance, d'amour et d'adoration ; quand elle méditera en votre présence sur vos grandeurs, sur vos merveilles, sur vos bontés et sur vos miséricordes, qui sont infinies.

Elle se tiendra dans un profond recueillement, quand vous lui parlerez. Non contente d'imposer un silence extérieur à sa bouche, elle imposera un silence intérieur et universel à toutes ses puissances et à toutes ses passions turbulentes, pour vous écouter avec une attention plus intime et plus cordiale ; elle ne laissera

tomber à terre aucune des paroles de vie qui sortiront du sanctuaire de votre divine solitude ; elle sentira en secret et avec délices le feu sacré dont vous l'embracez, et elle se laissera conduire aux divins mouvements que vous lui imprimerez.

Apprenez-moi donc, adorable et divin Solitaire, à vous parler comme je le dois, comme vous le souhaitez et comme vous le méritez ; à me taire et à vous écouter, quand vous parlerez à mon âme ; apprenez-moi ce langage divin que vous tenez vous-même à votre Père céleste ; formez chez moi des paroles de feu qui partent d'un cœur tout brûlant des ardeurs de la charité, pour qu'elles soient admises avec plus de succès dans le vôtre.

Apprenez-moi ce silence intérieur et sublime que vous gardez vous-même dans ce Tabernacle où je vous adore à présent, et où je vous vois par les yeux de la foi ; réformez tous les sentiments terrestres de mon cœur, étouffez toutes ces passions inquiètes qui ne s'élèvent que trop souvent dans mon âme, afin que je vous parle et que je vous écoute avec profit dans ma retraite ; vous m'y avez conduit vous-même, selon votre divine parole, pour parler à mon cœur ; et j'attends cette grâce de votre miséricorde.

Mettez donc les paroles de votre cœur solitaire dans mon cœur ; mettez celles du mien dans le vôtre, et unissez-les ensemble par les liens indissolubles d'un amour qui subsiste pour le temps et pour l'éternité.

MÉDITATIONS

D'UN SOLITAIRE EN RETRAITE

PENDANT L'OCTAVE

DU SAINT-SACREMENT.

PREMIER JOUR DE RETRAITE.

Un pécheur tremblant rassuré par ce Sacrement de miséricorde:

SENTIMENTS.

I.

Ah ! Seigneur, que j'ai sujet de craindre vos redoutables jugements ! Quand je pense, dans l'amertume de mon cœur, aux péchés innombrables que j'ai commis depuis mon Baptême, et aux résistances que j'ai apportées à votre grâce, je m'imagine vous voir la foudre à la main, prêt à me punir ; je sens bien que j'ai mérité les derniers supplices, parce que je suis un pécheur, et que j'ai irrité votre juste colère : tous mes péchés, qui sont sans nombre, se présentent ici en

foule à mon imagination ; cette vue affreuse me pénètre de douleur et de crainte. Comment donc oserai-je dorénavant lever les yeux pour vous envisager dans cet auguste tabernacle où vous résidez aussi bien comme mon Juge que comme mon Sauveur ? Comment oserai-je soutenir vos divins regards, moi qui ne suis qu'iniquité ? Comment pourrai-je vous parler et paraître dans ce sanctuaire de votre présence, pendant cette sainte octave ? En quelle posture écouterai-je votre divine parole, moi qui ne suis que poussière, que cendre, qu'ordure, que misère et que péché ?

II.

Vous êtes mort une fois pour moi, ô mon Dieu et mon Sauveur, et je ne méritais pas cette grâce ; fallait-il donc que, pour un indigne pécheur tel que moi, vous versassiez jusqu'à la dernière goutte de votre sang, car ni ma mort, ni celle d'un million de pécheurs comme moi n'eussent rien enlevé à votre bonheur et à votre gloire ? vous n'en seriez pas moins heureux ni moins glorieux. Ce sacrifice sanglant et douloureux, joint à mon baptême, m'a délivré de la mort, il m'a donné la vie, et il a effacé mon péché originel, qui m'aurait privé, pour une éternité tout entière, du bonheur de vous posséder. Mais, hélas ! je sens bien que je ne suis pas encore en sûreté, à moins que je ne trouve quelque nouvel asile contre

vosre propre justice qui, malgré toutes ces faveurs, pourrait encore trouver de justes sujets pour m'écraser, parce que depuis mon baptême j'ai commis une infinité de péchés actuels qui ont irrité vosre colère, et qui m'ont rendu indigne de vos grâces, de vosre amour et de la vie que vous m'aviez donnée. Ainsi je me suis rendu à moi-même vosre mort inutile par mes fréquentes rechutes dans le péché ; je vous ai donné la mort depuis que j'ai reçu mille faveurs de vosre infinie bonté ; je vous ai crucifié de nouveau : je dois donc périr, puisque je suis coupable de vosre sang, depuis même que vous l'avez répandu pour moi ; j'avoue donc au pied de ce tabernacle, et en présence de vosre Corps et de vosre Sang, que, sans vosre miséricorde, que j'implore, je suis digne de la mort.

III.

Cependant, ô mon Sauveur ! vosre amour qui est sans bornes, n'en est pas demeuré là ; et, parce que vous vouliez me sauver à quelque prix que ce fût, vous avez ajouté au sacrifice de la croix celui de la divine Eucharistie, pour renouveler l'efficacité de l'un par l'autre, et pour mettre le sceau et le comble à ma rédemption par une application toujours nouvelle de vosre adorable Sang, de vosre passion et de vosre mort. Vous n'avez offert le premier sacrifice qu'une fois sur le Calvaire, parce que je ne suis coupable que d'un

seul péché originel ; mais vous réitérez incessamment celui de nos autels pour m'appliquer, autant de fois que je le souhaite, le mérite du sacrifice sanglant de la croix : vous êtes ici tous les jours victime et sacrificeur ; vous êtes dans ce Sacrement et comme ma caution et comme mon médiateur ; vous multipliez tous les jours vos miracles pour multiplier vos témoignages d'amour, vos grâces et vos miséricordes ; vous vous trouvez tous les jours et à tous les moments sur tous les autels du monde chrétien ; on vous offre incessamment en sacrifice au Père éternel ; vous vous y offrez vous-même avec le Prêtre ; vous mourez mystiquement tous les jours, parce que le pécheur mérite la mort tous les jours, et que vous voulez, presque malgré lui, lui faire miséricorde et lui donner la vie, quoiqu'il mérite la mort.

IV.

Comme votre amour, ô mon Dieu ! récompense nos bonnes œuvres aussitôt que nous les faisons, puisqu'elles nous attirent dans le moment un surcroît de grâces, il semble que votre justice devrait punir nos péchés aussitôt que nous les commettons : mais l'amour que vous avez pour nous s'y oppose ; il suspend le bras tout-puissant d'un Dieu vengeur, il désarme cette redoutable justice, il la tient, pour ainsi dire, en souffrance, et il m'attend à tous les moments de la jour-

née dans ce tabernacle pour m'y donner un asile assuré, où il ne tient qu'à moi d'aller me réfugier. Je vous vois par les yeux de la foi, ô mon divin Sauveur, et je vous vois placé sur cet autel entre un Père justement irrité et un enfant rebelle qui a encouru sa disgrâce et mérite sa colère, parce qu'il l'a offensé; entre un Juge prêt à prononcer un arrêt de mort, et un criminel qui a mérité les derniers supplices, et qui, au pied de son redoutable tribunal, dans l'attitude d'un coupable, attend avec frayeur l'arrêt de sa mort. Ce juge, c'est votre Père céleste; ce médiateur si puissant et si rempli de tendresse, c'est vous, ô mon Sauveur! mais cet enfant rebelle et criminel, hélas! c'est moi.

V.

Je vous considère ici, ô mon Rédempteur! comme le Prêtre commun du père offensé et du fils rebelle, et comme l'ami commun et le médiateur tout-puissant du juge et du criminel. Par bonheur pour moi, vous pouvez tout sur le cœur du juge, parce qu'il est votre Père, et que vous lui êtes égal en grandeur, en autorité et en toutes choses; mais vous aimez aussi le criminel, parce qu'il est votre image, parce que vous avez pris sa chair, parce qu'il est le prix de votre sang, et que vous êtes mort pour lui. Si vous n'étiez pas un médiateur tout-puissant auprès de mon juge, j'aurais sujet de craindre, et, si j'ose le dire, ma confiance ne

serait pas entière : mais quelle serait ma frayeur, et où trouverais-je de quoi calmer mes alarmes, si, avec cette toute-puissance auprès de mon juge, votre cœur était sans amour pour moi ? mais vous pouvez tout, et vous m'aimez, ainsi j'espère. Cette vue si favorable et si consolante dissipe mes craintes et me rend une confiance entière ; elle me rassure, quoique je sois pécheur ; je commence donc à espérer en vos bontés et à me reposer en vous seul de la grande affaire de mon salut : en cela, je suis sûr de suivre les inclinations de votre cœur, aussi bien que du mien, pourvu que je soutienne ma confiance par les bonnes œuvres.

VI.

L'adorable Sacrement de nos autels, ô mon Sauveur ! est une mémoire et une vive représentation de tout ce que vous avez fait sur la croix pour mon amour ; vous y réitérez en ma faveur ce que vous avez fait à votre mort ; sur la croix, vous aimiez beaucoup plus votre Père céleste, que les bourreaux ne vous haïssaient ; vous mîtes plus d'amour dans votre sacrifice qu'ils ne mirent de malice à vous sacrifier ; et votre divine miséricorde, qui est infinie, surpassait aussi infiniment et leurs péchés, et les miens, et ceux de tous les hommes : vous avez voulu même expirer en criant à haute voix, et d'un ton qui était plutôt d'un vainqueur et d'un conquérant, que d'un homme faible

et agonisant, parce que vous vouliez que la voix de vos douleurs, de vos plaies, de votre sang et de tout votre sacrifice, criât plus haut et se fît mieux entendre au tribunal de la miséricorde de votre Père céleste, que la voix de mes péchés au tribunal de sa justice.

VII.

Vous passez, ô mon Sauveur ! de la croix sur nos autels, avec les mêmes qualités d'hostie, de victime, de médiateur, de Prêtre et de Rédempteur ; c'est le même sacrifice qui se renouvelle incessamment dans l'Eucharistie, où je vous adore à présent. Vous vous placez au milieu des pécheurs pour leur donner un asile commode ; et, si j'ose le dire, un asile domestique, où ils puissent se mettre en sûreté contre la divine justice, dès qu'ils ont eu le malheur de l'irriter ; et tous les temples où vous êtes, sont autant de refuges assurés où un pécheur prosterné n'a rien à craindre ni de l'enfer, ni de la terre, ni du Ciel même, surtout lorsque, dans l'attitude du criminel, il implore votre miséricorde, et qu'il est résolu de satisfaire à votre justice par de dignes fruits de pénitence. Vous faites plus, ô mon Dieu ! dès que ces pécheurs se sont réconciliés par le Sacrement et par les actes de la pénitence, vous entrez chez eux par la Communion, vous vous abaissez à manger avec eux, malgré les murmures des Pharisiens ; vous vous placez au milieu d'eux pour les

protéger ; vous les cachez dans vos plaies, vous les mettez dans votre propre Cœur ; vous les arrosez, vous les nourrissez de votre Sang, persuadé que la justice de votre Père céleste ne percera pas votre Cœur pour châtier les coupables qui s'y sont cachés ; qu'il aimera en eux le sang de son Fils unique dont ils sont rachetés. Voilà, ô mon Dieu ! le sacrement adorable de votre divine miséricorde, qui me rassure contre toutes mes frayeurs et mes alarmes ; vous êtes à moi, ne vous séparez jamais de moi ; vivez en moi, afin que je vive incessamment en vous.

II^e JOUR DE RETRAITE.

Vivre en Dieu par le sacrement de l'Eucharistie.

SENTIMENTS.

I.

J'étais mort, ô mon Dieu ! parce que je n'étais pas avec vous, et que vous n'étiez pas en moi ; ou du moins j'étais faible, je languissais et j'étais dans les ténèbres, parce que vous êtes ma force et ma lumière : mais je vis et je respire à présent, parce que je viens de vous recevoir en moi dans cet auguste Sacrement, où vous

vous donnez tout entier et sans réserve à ceux qui vous reçoivent avec amour, et où vous vous plaisez à leur faire sentir que vous êtes avec eux. Non, ce n'est point moi qui vis, mais c'est vous-même qui vivez en moi. Je vous tiens donc, ô mon Sauveur ! je vous possède ; vous venez de vous donner à moi, je sens que c'est vous qui venez de vous placer auprès de mon cœur ; entrez-y, prenez-en une possession entière, je vous le donne : vivifiez-le, embrasez-le ; vivez en lui, afin qu'il ne vive que pour vous. Je suis donc à présent un autre moi-même ; et, si j'ose le dire, un autre vous-même, parce que vous vous êtes emparé, par la sainte Communion, de tout ce que j'ai et de tout ce que je suis. Unissez-moi à vous, Seigneur, par une adhérence si forte et si intime, que je ne me sépare jamais de vous, et détruisez efficacement en moi tout ce qui s'oppose à une union si sainte et si avantageuse.

II.

Je ne puis vous sentir en moi, ô mon adorable Sauveur ! que je ne sente aussi que vous êtes mon Sauveur, ma force et ma vie, et que je mourrai dès que je serai séparé de vous, parce que je serai séparé de ma vie. Opérez donc dans mon âme ce que mon âme opère dans mon corps, pour l'animer, pour la fortifier et pour la faire agir ; soyez tout entier, comme auteur de la vie, dans toute sa substance, et tout

entier dans chacune de ses puissances et de ses facultés, c'est-à-dire dans ma mémoire, dans mon esprit et dans ma volonté. Remplissez, Seigneur, toute la capacité de ma mémoire, extirpez-en pour jamais le souvenir dangereux de tout ce qui pourrait souiller la pureté de mon âme, pour la rendre digne d'être et votre sanctuaire et l'image de votre infinie pureté; gravez-y profondément et en caractères ineffaçables, le souvenir de mes misères et de vos miséricordes, de mes péchés qui sont sans nombre, et de vos bontés qui sont infinies; que je n'oublie jamais les grâces singulières que vous m'avez faites par cet adorable Sacrement : gravez-y le souvenir de vos douleurs, de votre passion et de votre mort, dont la Communion est le précieux mémorial; faites-y, selon l'oracle prononcé par votre Prophète (*Ps. 10.*), une mémoire éternelle et ineffable des merveilles que vous avez opérées en ma faveur, en donnant à mon âme craintive un aliment si saint, si délicieux et si capable de me donner la vie.

III.

Pensez vous-même dans mon esprit, ô mon Sauveur, ou plutôt que le mien ne pense que par le vôtre, puisqu'il est à présent en moi, aussi bien que votre Corps adorable; soyez vous-même un esprit de vie et de vérité dans le mien, de peur qu'il ne tombe dans l'erreur et dans le mensonge, qui sont les œuvres de

mort auxquelles il est sujet depuis qu'il est devenu criminel : guérissez-le de ses ténèbres par vos lumières ; de ses révoltes par l'autorité de votre sainte Loi et de vos divins Oracles ; de ses entêtements, de ses faux préjuges et de ses curiosités inutiles, par une foi soumise et par une entière docilité à vous écouter ; soyez la règle de ses connaissances et la fin de tous ses projets ; instruisez mon ignorance des seules vérités qui peuvent concourir à mon bonheur éternel ; faites-moi connaître et détester mes erreurs ; éclaircissez mes doutes, soumettez mon orgueil ; portez dans mon esprit aveugle le flambeau des vérités éternelles dont vous êtes la source et le principe ; fournissez-lui de saintes pensées, éloignez-en celles qui peuvent le corrompre, et donnez-lui de la facilité à s'occuper de vous.

IV.

Soyez aussi la vie de mon cœur, ô mon Dieu ! désirez vous-même en ma volonté, de manière qu'elle soit absolument renfermée dans la vôtre, et apprenez-lui à ne désirer que ce que vous désirez vous-même pour votre gloire, pour ma sanctification et pour mon salut ; et puisque votre adorable Cœur est à présent en moi, et qu'il a bien voulu choisir sa demeure auprès du mien, communiquez-lui votre amour qui est la véritable vie ; donnez-lui un sentiment intime de votre divine présence ; qu'il sente efficacement que

vous êtes auprès de lui, afin qu'il se laisse embraser de vos divines ardeurs, et qu'il ne sente plus de flammes que celles que vous lui ferez sentir. Aimez-vous vous-même en lui, et ne souffrez pas qu'il aime hors de vous sinon pour l'amour de vous ; détruisez en lui tout ce qui déplaît à vos yeux ; abattez en lui toutes les idoles qu'il a aimées au préjudice de ses devoirs. Faites-en, Seigneur, un cœur nouveau sur le modèle de ce cœur de chair que vous avez bien voulu prendre pour m'aimer plus sensiblement et avec plus de tendresse ; apprenez-lui enfin à n'aimer que par vous, que pour vous, et que comme vous aimez vous-même.

V.

Comme la vie divine dont vous vivez dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie est une vie toute-puissante, et qu'elle peut tout animer, ne vous contentez pas, ô Dieu vivant ! de porter cette vie si sainte et si précieuse dans mon âme, mais insinuez-la aussi dans mon corps, afin que tout se sente de votre divine présence : car sans vous il est mort, ou sa vie n'est qu'une mort affreuse, parce qu'il n'a de penchant que pour les œuvres de mort si vous ne l'animez, si vous ne le purifiez, et si vous ne soutenez sa faiblesse par le précieux aliment de votre Corps et de votre Sang. Faites donc, ô mon Dieu ! qu'il ne vive et qu'il ne respire que pour vous, afin qu'il soit parfaitement

soumis à mon esprit, et mon esprit au vôtre ; qu'il ne voié que par vos yeux et qu'il ne parle que par votre bouche ; que, par l'union qu'il contracte avec le vôtre, il acquière une pureté parfaite et une insensibilité pour tous les plaisirs des sens ; consacrez-en tous les organes, de peur qu'il ne reçoive la corruption, et que, l'ayant reçue, il ne la porte dans mon cœur. Vous êtes aussi bien dans mon corps que dans mon âme par ce divin Sacrement : soutenez, sanctifiez, virifiez l'un et l'autre, puisque vous êtes ma vie.

VI.

J'entends, ô mon Dieu ! le serpent infernal qui présente un aliment et qui dit : Mangez, et vous serez comme des dieux ; et cet aliment est un fruit agréable à voir et délicieux à goûter. Mais je vous entends aussi me dire que j'aurai la vie en moi, et que je serai éternellement heureux si je mange votre Chair et si je bois votre Sang que vous me présentez. Ah ! je comprends à présent que ces paroles, dans la bouche du serpent infernal, sont un blasphème exécrable, et que dans la vôtre, elles sont un oracle de vie. L'aliment qu'il présentait était un poison mortel, finement déguisé sous des apparences de vie ; celui de votre Chair et de votre Sang est un antidote infiniment plus délicieux ; celui-là m'a perdu et m'a séduit, et en m'ouvrant les yeux, il m'a précipité dans

un déplorable aveuglement. Celui-ci m'a sauvé, et en m'ouvrant les yeux de la foi, il a éclairé toute mon âme pour me connaître, afin que je me haisse, et pour vous connaître, afin que je vous aime : celui-là m'a donné la mort, celui-ci m'a rendu la vie ; en un mot, celui-là ne m'a vainement flatté de me rendre semblable à Dieu, que pour me perdre en me rendant semblable au démon ; et celui-ci ne me tire de la tyrannie insupportable du démon, que pour me rendre semblable à Dieu.

VII.

Vivez donc, ô mon âme ! mais vivez de la vie de Dieu, puisque vous êtes nourrie de la chair, du sang, de l'esprit, de la substance et de la vie de Dieu même. Vous ne devez plus vivre que de lui, puisque vous avez en vous, par la Communion, le principe de cette vie divine qui est infiniment efficace et active, et qui peut véritablement et vous changer et vous transformer en l'aliment que vous recevez, pourvu que vous n'y apportiez point d'obstacle par votre froideur et par votre nonchalance, et qu'en ouvrant votre bouche pour le recevoir en aliment, vous lui ouvriez aussi toute votre âme, tout votre esprit, tout votre cœur, pour le recevoir avec toute la foi, tout l'amour, toute la pureté et tout l'empressement dont vous êtes capable. Que l'esprit du monde n'entre donc jamais chez vous, puisqu'à présent vous possédez l'esprit de Dieu,

qui est un esprit de vie vivifiant. Que l'amour profane ou l'amour de vous-même n'entre jamais dans un cœur où celui de Jésus-Christ a fait son séjour ; que les plaisirs des sens, que la volupté ne souille jamais une Chair purifiée tant de fois, et consacrée par la chair très-pure de l'Epoux des Vierges, qui ne se platt que parmi les lis de la chasteté. Ah ! j'espère que je vivrai dorénavant de la vie de Dieu, et que le démon qui veut me donner la mort, tremblera désormais de m'approcher, quand il saura que je porte dans mon corps et dans mon cœur le redoutable et juste Juge qui l'a condamné à la mort éternelle, et qu'il verra mes lèvres encore toutes rouges du Sang de Jésus-Christ, qui est l'auteur de la vie.

III^e JOUR DE RETRAITE.

Jésus adorateur et modèle de nos adorations dans l'Eucharistie.

SENTIMENTS.

I.

Adorez aujourd'hui, ô mon âme ! ce divin Sacrement comme une source féconde de merveilles et de miracles, où l'amour exclusif de Jésus-Christ paraît

tous les jours avec un éclat tout nouveau. Voyez, par les yeux de la foi, la sainte Cité et la céleste Jérusalem, je veux dire tout ce qu'il y a de plus auguste dans le ciel, descendu si visiblement sur cet autel ; toute l'auguste Trinité y réside , et une infinité d'Esprits célestes l'accompagnent : quoi de plus grand et de plus digne de vos adorations, de vos hommages et de votre amour ! Ce Sacrement ineffable ne peut contenir Jésus-Christ comme Dieu et comme homme tout ensemble, qu'il ne produise en terre un adorateur d'un mérite infini au Père éternel, qui l'aime autant qu'il est aimable et qu'il peut être aimé ; qui le respecte et qui l'honore d'un culte souverain, autant qu'il mérite d'être respecté et honoré, et qui l'adore autant qu'il est adorable. Unissez-vous donc avec Jésus adorateur, rendez par lui et avec lui tout ce que vous devez au Père éternel, vous entrerez dans le mérite de ses adorations.

II.

Soyez attentive à ces merveilles, ô mon âme ! faites attention que le sacrement de l'Eucharistie renferme en même temps un Dieu adorable et un Dieu adoré de son propre Verbe fait chair, qui est un Dieu comme lui ; et tout ce qui se passe ici de grand, de saint et d'auguste entre ces deux divines Personnes, est pour vous ; c'est un bien inestimable que Jésus-Christ vous donne gratuitement et sans que vous l'ayez mérité :

soyez-y attentive, n'en perdez rien et profitez de tout, puisque tout y est d'une valeur infinie. Oui, mon adorable Jésus, vous êtes dans cette hostie que je vois ici de mes yeux corporels, non-seulement avec votre Père céleste, à qui vous rendez vos hommages, mais vous y êtes encore avec votre Esprit-Saint ; le Père y vit en vous, il y demeure, il y réside comme dans son Verbe, il s'y glorifie comme dans son image substantielle ; il s'y repose, il y prend ses délices comme dans l'objet de ses complaisances ; il reçoit votre amour d'égal à égal, comme de son Fils bien-aimé, et vos hommages et vos adorations comme de son sujet, parce que votre amour vous a fait descendre volontairement du trône de votre Majesté, pour vous faire homme et le Sauveur de tous les hommes. Le Saint-Esprit y est avec le Père et avec vous, parce qu'il est inséparable de l'un et de l'autre ; il y est comme un lien indissoluble et sacré qui nous unit à votre Père et à lui-même, et qui nous unit à vous d'une union intime et ineffable ; union qui devient encore plus forte quand nous savons y répondre par notre amour, et que nous ne commettons plus d'infidélités capables de rompre des liens si glorieux.

III.

Placé dans cette hostie qui paraît à mes yeux, ô mon Sauveur ! au milieu de l'adorable Trinité, vous pensez, vous priez, vous contemplez, vous aimez, vous

adorez, et vous y êtes le divin modèle sur lequel je dois régler mes pensées, mes prières, mes adorations et mon amour ; et tout ce que vous y faites est si sublime, qu'il n'y a point d'Intelligence céleste qui puisse l'expliquer, ni même le comprendre. Vous vous entretenez avec votre Père, vous lui parlez un langage divin, il vous parle comme vous lui parlez ; vous faites de même avec votre Esprit adorable, et cette occupation glorieuse ne vous empêche pas de m'entendre et d'exaucer mes vœux, auxquels vous êtes aussi attentif que si j'étais seul avec vous, et que vous n'eussiez que moi seul à sauver. Vous ne demandez, au contraire, qu'à me parler et qu'à vous entretenir familièrement avec moi, parce que vous ne descendez du ciel dans l'Eucharistie que pour moi, pour m'apprendre à vous parler, à vous prier, à vous aimer et à vous adorer comme vous voulez être adoré ; et vous êtes toujours prêt à récompenser avec usure les devoirs que je vous y rends, quand ils sont sincères et qu'ils partent du cœur.

IV.

Pendant que vous priez et que vous adorez dans cet auguste Sacrement, ô divin Adorateur ! vous exposez pour moi aux yeux de votre Père céleste ce que vous avez fait pendant votre vie mortelle, pour sa gloire et pour mon amour ; vous le conjurez de me faire miséricorde, par les motifs les plus tendres et les

plus engageants ; vous faites parler en ma faveur vos mérites, vos travaux, vos larmes, vos souffrances, vos plaies, votre mort et votre sang ; vous les faites valoir pour l'amour de moi : tout parle en vous avec une énergie et une éloquence divine, pour m'obtenir la miséricorde que je demande par vous et que vous demandez vous-même pour moi ; et vous ne le faites jamais avec plus de plaisir, plus de succès et plus d'efficacité, que quand je vous adore moi-même dans ce Sacrement, quand j'unis mes adorations aux vôtres pour leur donner le mérite qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes ; et surtout quand je vous reçois dans la Communion avec un cœur pur et brûlant du divin amour.

V.

Qui pourrait concevoir, ô divin Solitaire ! l'élévation de vos pensées, l'ardeur infinie de votre amour et de votre charité, la sublimité de vos entretiens et de vos adorations ! Elles sont dignes d'un Dieu à qui elles s'adressent, et dignes d'un Dieu qui les produit. Qui pourrait voir à découvert ce Cœur adorable comme je vois les espèces sacramentelles qui me le cachent ! Si ce sanctuaire m'était ouvert, comme j'espère qu'il me le sera dans le ciel, quel intérieur divin ne verrais-je pas, quels secrets admirables, quelle fournaise de charité, quel abîme de science, quel excès du plus pur amour ! Mais, ô mon Dieu ! comme les portes de ce

sanctuaire me sont fermées parce que je suis pécheur, parce que je suis voyageur, et que tout ce que vous pensez, tout ce que vous dites et tout ce que vous faites dans ce divin Sacrement, comme Dieu et comme homme, est incompréhensible et d'un mérite infini, je ne m'approche qu'en tremblant, comme Moïse, de ce buisson ardent des flammes de la plus pure charité; mes guides seront la foi et l'amour; je respecte tout, je l'admire, je l'adore, je m'y unis, et je vous supplie de m'en faire l'application.

VI.

Comme c'est l'amour que vous avez pour tous les hommes, et pour moi en particulier, qui vous a engagé à vous revêtir de ma chair, malgré votre grandeur et ma bassesse; comme c'est le même amour qui vous a fait souffrir dans ma chair tant d'outrages et tant de tourments, et que c'est encore cet amour qui vous réduit ici, tout Dieu que vous êtes, dans l'humble attitude de suppliant et d'adorateur, j'ai droit d'entrer en liaison, en commerce et en société avec vous, et de m'approprier le mérite de vos divines opérations dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie. Vous y priez, vous y adorez pour l'amour de moi, comme mon chef, comme mon père, comme mon médiateur, comme mon Pontife et comme mon Sauveur; vous y traitez de mon salut avec votre Père céleste, tantôt

- d'égal à égal, parce que vous êtes Dieu et que vous

pouvez tout accorder vous-même ; tantôt de sujet à Souverain, parce que vous vous êtes fait homme, et que la nature que vous avez prise vous abaisse au-dessous de lui et vous réduit par amour à l'humble qualité de sujet : alors vous priez et vous demandez comme si vous étiez à ma place ; mais parce que votre prière est d'une valeur infinie, la nature humaine étant unie en vous inséparablement à la nature divine, elle est toujours exaucée ; ainsi, mon Sauveur, tout ce que vous y faites est à moi ; vous me l'avez donné ; c'est mon bien, et jamais personne ne me le ravira.

VII.

Vous me le donnez encore d'une manière bien plus singulière et bien plus intime, ô mon Sauveur ! lorsque vous sortez de ce tabernacle pour venir en moi par la sainte Communion ; vous faites dans ma poitrine et sur l'autel secret de mon cœur, ce que vous faites en public aux yeux des fidèles qui vous adorent dans ce sanctuaire sur nos autels ; vous le faites pour tout le monde, vous y êtes un adorateur universel et le puissant médiateur de tous les hommes en général ; mais pendant que vous êtes en moi et que je vous possède en substance auprès de mon cœur, il semble alors que vous n'aimiez, que vous ne priiez et que vous n'adoriez que pour moi seul ; vous vous y appliquez tout entier à moi, comme si j'étais seul au monde, seul racheté de

vosre sang, seul destiné pour votre royaume céleste, seul objet de vos divines miséricordes, de vos faveurs et de votre amour ; comme si cet adorable Sacrement n'étant institué que pour moi seul vous n'aviez que moi seul à nourrir, à rassasier, à sacrifier. Apprenez-moi donc, ô divin Adorateur ! à vous prier, à vous aimer et à vous adorer comme je le dois, ou quand vous serez exposé à mes yeux sur nos autels, ou quand vous serez en moi par la sainte Communion, afin que je sois du nombre de ceux qui vous aimeront et qui vous adoreront éternellement dans le ciel.

IV^e JOUR DE RETRAITE.

Grandeur et abaissements de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

SENTIMENTS.

I.

Quel divin et prodigieux spectacle la Religion présente-t-elle aujourd'hui à mes yeux dans ce tabernacle et sur cet autel ! quel surprenant et quel mystérieux assemblage ! quelle prodigieuse union et quel incompréhensible mélange de grandeurs, d'abaissements, de force, de faiblesse, de gloire et d'abjection ! Mais quels

puissants motifs d'amour, de reconnaissance, d'admiration et d'étonnement ! quelle admirable industrie ! Mais, hélas ! quelle condamnation pour mon orgueil, si je ne m'abaisse jusqu'au centre de la terre, en voyant la grandeur même si prodigieusement abaissée dans ce mystère d'amour ! Que vois-je, en effet, dans cette hostie par les yeux de la foi ? J'y vois un Etre suprême subsistant par lui-même, un Dieu tout-puissant qui fait toute la gloire et toutes les délices du ciel et de la terre, et qui fait trembler les enfers à son seul nom ; un Dieu qui voit tout, qui peut tout, qui contient tout, qui remplit tout, qui soutient tout, qui donne la vie à tout ce qui subsiste, et qui dans un instant peu anéantir toutes choses.

II.

Mais, ô mon Dieu ! que vois-je ici par les yeux de mon corps, et qu'est-ce que la raison humaine toute seule, sans le secours de la foi, peut y découvrir de grand et d'auguste ? Un simple morceau de pain, qui n'a rien de surprenant, rien d'extraordinaire, qui n'a en apparence rien de respectable, qui va bientôt être détruit et consommé dans l'estomac d'un homme mortel et périssable, pour lui servir de nourriture corporelle comme les autres aliments les plus communs de la vie ; quoi de plus bas, de plus ravalé et de plus humiliant ! Ah ! Seigneur, où vous renfermez-vous ici, et quelle place occupez-vous, vous qui êtes la grandeur

même ; et où dois-je me placer moi-même en votre divine présence, quand je vous vois si prodigieusement humilié !

III.

Mais, ô mon âme ! allez plus loin ; ne consultez plus ni la raison humaine, ni l'expérience des sens qui vous conduiraient à l'infidélité et à l'erreur : prenez un essor plus généreux et plus élevé ; il n'y a que la foi seule, accompagnée d'amour, qui puisse vous éclairer dans ce prodigieux mystère de grandeur et d'humiliation. La foi me dit que c'est un Dieu tout-puissant et éternel qui met des bornes à son immensité pour se renfermer tout entier dans cette hostie qui paraît si petite à mes yeux, que c'est le Verbe et le Fils unique du Père céleste, égal en toutes choses au principe adorable dont il est émané, et qu'il est Dieu comme lui. La foi me dit encore que cette hostie me cache le Créateur de ce vaste univers, qui, par une seule parole et sans aucun effort, a tiré toutes les créatures du néant, qui les soutient, qui les nourrit, qui, par sa providence toute paternelle, pourvoit à tous leurs besoins ; que toutes ces créatures périraient et retourneraient dans l'abîme du néant d'où elles sont sorties, s'il cessait un instant de penser à elles : quelle grandeur !

IV.

La foi me dit encore que c'est un Dieu fait homme, lequel, après avoir uni sa divinité tout entière à une chair semblable à la mienne, sujette aux fatigues, à la faim, à la soif, aux souffrances et à la mort, a bien voulu, par un excès d'amour pour les hommes, unir encore l'un et l'autre dans cette hostie qui contient et sa divinité et son humanité sainte; et que la même chair et le même sang dont il s'est servi pour me racheter de la mort éternelle, y sont aussi renfermés, pour perpétuer ainsi son amour et ma rédemption jusqu'à la consommation des siècles. La foi me dit que c'est un Prêtre souverain dont le sacerdoce est éternel, et qui a droit de recevoir, aussi bien que d'offrir à Dieu des sacrifices qui lui sont toujours agréables, parce que son sacerdoce est uni à sa divinité. La foi me dit, enfin, que c'est le Roi des rois qui vient établir son trône au milieu des hommes, parce qu'il les aime, et que ce Roi du ciel et de la terre est aussi un Époux céleste qui vient contracter une alliance éternelle avec nos âmes, qui deviennent effectivement ses épouses par ce Sacrement, et qu'il leur donne libéralement son corps et son sang, son esprit, son âme et sa divinité même pour gage infaillible de son amour.

V.

Quelle grandeur, ô Dieu de majesté ! et que ce tabernacle est auguste et digne de mes respects, de mes hommages, de mes adorations et de mon amour, puisqu'en vous renfermant, il est devenu le temple d'un Dieu vivant, le sanctuaire d'un Verbe créateur, le lieu de délices d'un Sauveur, l'autel d'un souverain Prêtre, le trône du Roi des rois, et le lit nuptial de l'Amant et de l'Epoux divin de nos âmes ! O mon Sauveur ! je vous adore du plus profond de mon cœur dans cet auguste temple, comme mon Dieu : je vous rends mes hommages dans ce sanctuaire, comme à mon Créateur à qui je suis redevable de mon être et de tout ce que je possède dans ce monde. Je me consacre à vous par devoir, par amour et par reconnaissance dans ce lieu de délices, comme à mon Sauveur qui m'a délivré de la mort par l'effusion de son sang. Je m'immole à vous en qualité de victime volontaire sur cet autel, comme à mon souverain Prêtre qui s'est sacrifié lui-même à ma place pour apaiser la colère de Dieu, son Père, justement irrité contre moi. Je m'unis à vous, et je vous offre tout mon esprit, tout mon cœur, toute mon âme, tous mes désirs et toute ma personne sur ce lit nuptial, comme à mon divin Epoux ; heureux si cette alliance si sainte et si glorieuse, que je contracte aujourd'hui par le Sacrement de votre corps et de votre sang, devient un

gage assuré de cette union éternelle et bienheureuse à laquelle j'aspire dans le ciel !

VI.

Mais, ô Dieu de majesté ! que j'aperçois ici d'étranges humiliations au milieu de ces grandeurs que vous nous découvrez dans le sacrement adorable de l'Eucharistie, et que le brillant de cette gloire si pure dont vous jouissez dans ce Tabernacle me paraît obscurci par des abaissements prodigieux qui me surprennent et qui confondent mon orgueil ! Vous êtes dans ce sanctuaire un Dieu créateur aussi bien que dans le ciel, et votre divinité est cachée sous le voile obscur des espèces sacramentelles ; vous êtes devenu vous-même une créature dans un sens, de manière que vous obéissez ponctuellement au prêtre qui n'est lui-même qu'une créature que vous avez formée de vos mains, et vous lui obéissez comme s'il était devenu le Dieu de son Dieu même. Vous êtes dans cette hostie comme le Sauveur de tous les hommes, et plusieurs d'entr'eux vous outragent, et profanent indignement le Corps et le Sang dont ils sont rachetés. Vous y êtes comme un souverain Prêtre qui offrez incessamment à votre Père céleste un sacrifice d'agréable odeur pour notre réconciliation. Mais je vois cette glorieuse qualité obscurcie par celle de victime que vous prenez entre les mains de vos propres créatures

qui occupent votre place et qui deviennent vos prêtres. Vous êtes dans cette Hostie comme le Roi des rois et comme le souverain maître du ciel et de la terre ; mais vous y êtes sans trône et sans majesté visible ; vous y obéissez à vos propres sujets comme à vos maîtres ; et si l'Eucharistie est votre trône pour recevoir les hommages et les respects des hommes, souvent ils vous insultent par leurs irrévérences !

VII.

Je vous vois enfin, ô mon Dieu ! dans ce Sacrement, comme l'Epoux des âmes. Vous y résidez pour contracter avec elles un céleste mariage ; et plusieurs d'entre vos épouses vous abandonnent et deviennent souvent les infâmes adultères du démon. Grandeur incompréhensible de mon Dieu ! je vous adore dans ce Tabernacle et dans cette Hostie ; je me prosterne humblement au pied de votre Trône, où je voudrais être tous les jours et à tous les moments de ma vie pour vous rendre mes plus respectueux hommages. Guérissez mon orgueil, et faites-moi bien sentir que je ne suis devant vous qu'un néant vivant et une boue animée : pénétrez-moi d'un profond respect pour votre adorable présence, et rendez-moi digne de produire des actes d'adoration qui vous plaisent. Abaissement prodigieux de mon Dieu et de mon Sauveur, c'est vous qui me le rendez plus aimable et d'un plus facile

accès, parce que vous me faites comprendre qu'il ne s'est abaissé que parce qu'il m'aime et qu'il en veut à mon cœur : apprenez-moi cette véritable humilité d'esprit et de cœur qui me fasse connaître et sentir que je ne suis rien, et que vous êtes tout ; c'est par elle que je me rendrai plus digne de m'approcher de votre adorable Sacrement.

V^e JOUR DE RETRAITE.

Jésus sur son trône de grâces dans l'Eucharistie.

SENTIMENTS.

I.

Approchez-vous souvent, ô mon âme ! de l'adorable sacrement de l'Eucharistie ; soyez, dans ce saint temps, inséparable des autels, tenez une fidèle compagnie à votre Dieu ; il n'est exposé dans ce sanctuaire que pour vous inviter à le venir trouver, à l'adorer et à lui exposer tous les besoins de votre âme : montrez-lui confidemment toutes les plaies de votre cœur, et il les guérira ; approchez-vous aujourd'hui de cet autel où il paraît à vos yeux, comme du trône de ses grâces, afin d'y trouver les miséricordes dont vous avez besoin

tous les jours ; mais approchez-vous-en avec cette foi vive, cette crainte filiale, et cette confiance entière qui vous rendent digne d'obtenir toutes les faveurs que vous lui demanderez ; elles sont dans l'adorable Eucharistie comme dans leur source ; elles coulent incessamment en abondance du Corps et du Sang de cet adorable Solitaire sur nos autels, comme de leur principe et de leur cause méritoire : recevez-en avec une sainte avidité les précieux écoulements ; ne craignez point, la source est intarissable ; si vous êtes ardente à les demander, fidèle à les recevoir et à les mettre en pratique, vous posséderez en vous, non pas un ruisseau, ni un simple écoulement, mais une source d'eau vive qui s'élèvera avec vous, et qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle.

II.

Augmentez ici votre confiance, ô mon âme ! et soyez persuadée qu'il est difficile de la pousser trop loin quand l'amour divin en sera le principe ; plus vous participerez aux grâces renfermées dans ce divin Sacrement, plus vous y en trouverez de nouvelles, parce que tout y est inépuisable ; et plus vous en recevrez, plus vous acquerrez de capacité et d'étendue pour en recevoir et pour en contenir de plus nombreuses, de plus abondantes et de plus sublimes ; vous n'en connaîtrez la juste valeur que quand vous les aurez

reçues. Il faut ici de l'expérience pour connaître et pour goûter Dieu dans l'Eucharistie ; cette expérience donne toujours une avidité nouvelle ; il faut désirer Dieu pour le posséder, et il faut le posséder pour apprendre à le désirer avec plus d'ardeur. Poussez votre liberté et votre hardiesse plus loin, on vous le permet ici ; unissez cette source de grâces à votre propre cœur ; sucez, buvez, enivrez-vous de cette eau vive, dit saint Augustin ; remplissez-en votre cœur, afin qu'il en soit inondé en si grande abondance, qu'il soit toujours plein et qu'il ne se vide jamais.

III.

Ce n'est point assez pour vous, ô mon âme ! d'être humblement prosternée au pied de ce trône de grâces en qualité d'adoratrice et de suppliante pour demander les grâces qui vous sont les plus nécessaires et que vous souhaitez avec plus d'ardeur ; vous avez droit de monter sur ce trône et d'aller vous asseoir à cette table pour aller puiser ces grâces jusque dans le cœur de celui qui les renferme toutes, parce qu'il vous y invite lui-même, et que non content de vous y inviter, il vous en fait encore un précepte pour vous y engager par toutes sortes de moyens, parce qu'il le souhaite lui-même. Quoiqu'il soit un Dieu tout-puissant et un Souverain infiniment respectable, il est cependant dans ce Tabernacle, où son amour l'a renfermé, comme

une divinité familière ; c'est une Majesté adoucie et caressante ; il vous appelle lui-même ; il vous promet de vous récompenser si vous vous approchez de lui comme il le demande ; il veut s'abaisser jusqu'à manger avec vous ; il veut vous nourrir à sa propre table, vous donner sa chair en aliment et son sang en breuvage ; c'est par là que vous serez beaucoup plus unie à la source des grâces, que vous y participerez avec plus d'abondance, et que vous y trouverez le gage, la promesse et l'assurance d'une gloire qui ne finira jamais.

IV.

Quelle bonté, ô mon Sauveur, de m'offrir tant de moyens pour enrichir mon âme de vos grâces ! c'est dans cette vue que vous avez institué les Sacrements où je trouve en abondance les grâces proportionnées aux besoins de mon âme : vous les y donnez par mesure ; mais dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie, vous les versez à pleines mains : ceux-là n'en sont que les canaux, celui-ci en est la source : ils sont les instruments qui me l'appliquent, et vous n'y êtes pas en personne : ici vous vous donnez tout entier comme l'auteur et le principe de toute ces grâces, et vous donnez sans mesure, parce que vous aimez de même ; tout ce que vous demandez, c'est de trouver un cœur préparé, et vous avez souvent la bonté de le préparer vous-même. Les autres sacrements me

donnent les fruits, ici vous me donnez et le fruit et l'arbre qui le porte ; ainsi vous m'en transportez le domaine, et je deviens propriétaire de ce fonds si précieux qui peut me rapporter le revenu abondant de tous les biens que je souhaite et qui peuvent m'enrichir pour le temps et pour l'éternité. Dans les autres, je ne trouve que quelques rayons de lumière qui m'éclairent à demi ; ici j'ai le soleil tout entier qui produit ces rayons ; et comme un autre Jonathas, dès que j'ai mangé un rayon de ce miel délicieux, mes yeux s'ouvrent pour vous connaître et mon cœur pour vous aimer.

V.

Auteur, source et principe adorable de toutes les grâces, venez à moi par cet auguste Sacrement : mon âme est faible et languissante, soutenez-la ; elle est aveugle, éclairez-la ; elle est malade, guérissez-la ; elle est pécheresse, sanctifiez-la ; elle est le plus souvent froide et sans amour, parce qu'elle s'est éloignée de vous, embrasez-la. Ah ! Seigneur, si le simple attouchement des bords de votre robe a guéri une femme d'une maladie incurable, parce qu'elle s'est approchée de vous avec foi et avec respect, quelles grâces et quelles faveurs ne dois-je point attendre de ma Communion quand je m'y serai préparé avec toute l'attention possible et que vous m'aurez préparé vous-même comme vous le souhaitez, pour me rendre

agréable à vos yeux ! Je touche ici, ô mon Dieu ! non pas votre robe, mais votre chair : je touche votre cœur, je touche votre sang, votre âme, votre divinité ; tout mon intérieur vous touche. Quelles grâces de santé, de force, d'amour et d'onction ne dois-je point espérer pour mon âme !

VI.

Chair adorable de mon Sauveur, touchez efficacement la mienne pour la purifier, pour la consacrer, pour la soumettre à l'esprit, et accordez-lui une grâce d'insensibilité pour tout ce qui pourrait lui faire contracter la moindre souillure de nature à déplaire à votre infinie pureté. Sang précieux, arrosez-moi, lavez-moi, marquez-moi pour le ciel ; c'est votre première effusion sur le Calvaire qui m'a sauvé de l'enfer ; mais comme je me suis rendu indigne d'un si grand bienfait par les péchés que j'ai commis depuis le Baptême, dont je n'ai pas assez soigneusement conservé la grâce, renouvelez en moi, par cette seconde effusion mystique que vous faites dans l'adorable Eucharistie, la grâce d'une rédemption complète que je puisse conserver en moi jusqu'à la mort. Cœur adorable de mon Jésus, qui portez partout une grâce d'amour, inclinez-vous vers moi en vous donnant à moi ; touchez mon cœur de glace pour l'embraser de vos divines ardeurs ; venez-y demeurer pour toujours, remplissez-le, consommez en lui toutes les affections,

étrangères que vous ne lui avez pas inspirées ; faites-lui sentir vos divins mouvements et ce que vous sentez vous-même pour mon amour, et accordez-lui par ce Sacrement la grâce de n'être jamais séparé de vous. Ame sainte et sanctifiante de mon Sauveur, répandez-vous tout entière dans la mienne, et conservez-en toutes les facultés : remplissez ma mémoire, instruisez mon esprit, tournez vers vous mes désirs et ma volonté, et donnez-moi cette grâce de vie et de sainteté que vous portez toujours avec vous.

VII.

Divinité adorable, je vous possède, je vous tiens, vous êtes en moi par la Communion ; je vous adore et je vous aime de tout mon cœur ; agissez puissamment en moi pour me changer en vous, selon votre divine parole ; faites-moi sortir de ma bassesse, de mon néant et de la boue où je suis enfoncé ; élevez-moi, et accordez-moi la grâce d'une consécration parfaite. Auguste Sacrement, source de grâces et de miséricordes, qui comprenez ce qu'il y a de plus précieux et de plus divin dans le ciel et sur la terre, donnez-moi cette grâce de force dont j'ai besoin pour surmonter les tentations, pour supporter les souffrances et pour entreprendre et pour soutenir les mortifications que je dois endurer pour mes péchés ; donnez-moi cette grâce d'onction et de réfection

spirituelle qui nourrisse, qui soutienne et qui fasse croître mon âme dans toute l'étendue de la perfection que vous lui demandez ; et enfin cette grâce purement gratuite de la persévérance finale qui me mette, au moment de ma mort, en possession de ce bonheur éternel dont vous êtes le gage le plus précieux et le plus assuré.

VI^e JOUR DE RETRAITE.

Jésus-Christ, Prêtre et Victime dans l'Eucharistie.

SENTIMENTS.

I.

Ah ! Seigneur, plus je m'approche de cet autel où vous êtes exposé à mes yeux, plus j'y découvre de mystères dignes de mes attentions, de mes respects, de ma reconnaissance et de mon amour. Après vous avoir adoré dans cette Hostie comme un Dieu tout-puissant, comme un souverain du ciel et de la terre, comme un Créateur, comme un Epoux et comme un Sauveur qui s'est exposé à la mort pour me donner la vie par l'effusion de tout son sang, je vous y vois encore comme un Prêtre éternel qui offre pour moi

un sacrifice d'agréable odeur au Père éternel, et qui l'offrez et l'offrirez tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, pour l'amour de tous les hommes : j'adore ici votre souverain sacerdoce et ce divin et sublime caractère qui m'est si favorable, qui m'obtient tous les jours les divines miséricordes, et je l'adore comme la source de tout le sacerdoce d'où tous les prêtres de la loi nouvelle puisent le leur, et d'où a été tirée l'autorité dont ils sont revêtus pour offrir des sacrifices au Tout-Puissant.

II.

Cependant, ô souverain Prêtre ! mon esprit ne peut accorder, que par les lumières de la foi, l'union du sacerdoce et de la divinité dans la même personne. C'est, en effet, l'apanage d'un Dieu de recevoir des sacrifices, et c'est au Prêtre à les offrir : supérieur au peuple pour lequel il sacrifie, il devient par ses fonctions, quoique vénérables et sacrées, inférieur à Dieu à qui il offre des victimes. Il semble donc par là que vous renonciez, en notre faveur, au droit éternel que vous avez de recevoir des victimes avec votre Père éternel, pour vous charger du soin de les offrir ; et cet emploi vous abaisse au-dessous de Dieu auquel vous êtes égal : quel excès de bonté ! Mais quel nouveau prodige de tendresse, ô mon Sauveur ! non content de vous revêtir du caractère et du sacerdoce, et de

l'associer à votre divinité pour le rendre plus respectable et plus puissant en ma faveur, et pour traiter ainsi de ma rédemption et de mon salut avec d'autant plus de force, d'énergie et de succès, que par cette union vous le faites d'égal à égal ; je vous vois encore dans cette Hostie en qualité de victime, et de victime obéissante, et toujours prête à s'immoler et à donner son sang. Un Dieu, un Prêtre, une victime tout ensemble, et tout cela dans votre seule personne, quel incompréhensible mystère, et quel prodige d'amour pour les hommes !

III.

Je vois donc ici, ô mon Sauveur, un Dieu qui reçoit le sacrifice, un Prêtre qui l'offre, et une victime qui se présente d'elle-même, poussée par l'amour qu'elle a pour moi ; mais une victime la plus précieuse qui fut jamais, une victime obéissant aux volontés de Dieu, et, qui plus est, à celle de sa créature, qui la met sur l'autel quand il lui plaît, qui l'offre autant de fois qu'il lui plaît, et pour qui il lui plaît, sans qu'elle y apporte jamais la moindre résistance ; une victime qui, tous les jours et à tous les moments que je le souhaite, est toujours préparée à monter sur l'autel pour y être immolée ; une victime qui vient tous les jours à moi dans ma poitrine pour consommer ce sacrifice, en s'exposant volontiers à sa propre destruction pour me servir de nourriture ; puisque les espèces qui la contiennent ne

sont pas plus tôt consommées et détruites, qu'elle consent dès le lendemain à en prendre de nouvelles pour réitérer en ma faveur le même sacrifice.

IV.

Mais à quoi vous engagez-vous, Seigneur, en prenant pour mon amour la qualité de victime ? vous allez être ma caution, vous allez vous charger de toutes mes dettes, de toutes mes misères. Dans tous les sacrifices Dieu transporte sur la tête des victimes tous les péchés de ceux pour lesquels on les lui sacrifie ; elles en sont chargées, elles en sont responsables ; ces péchés leur sont imputés comme si elles étaient les criminelles ; et les pécheurs sont absous et épargnés à condition que la victime portera la peine qu'elles ont encourue, et qu'elle satisfera pour eux à la justice de Dieu ; ainsi, la mort de la victime porte l'absolution et la vie au pécheur. Vous êtes donc chargée de tous mes péchés, ô divine Hostie ! vous portez le fardeau insupportable qui m'eût accablé si vous ne vous étiez mise à ma place pour porter toute la peine que j'aurais justement méritée ; vous vous engagez à payer pour moi ; et la monnaie précieuse que vous offrez au Père éternel pour m'acquitter de mes dettes, ce sont vos adorations, ce sont les hommages que vous lui avez rendus pendant votre vie mortelle, et que vous lui rendez encore dans cet auguste Sacrement ; ce sont vos souffrances,

c'est votre chair, c'est votre sang ; en un mot, c'est vous-même avec tous vos mérites. Quelle confiance ne dois-je point avoir dorénavant en recevant ce divin Sacrement ! Je ne serai point découragé par la multitude de mes péchés, pourvu que je les aie expiés par la pénitence ; une seule goutte du sang adorable de Jésus-Christ est capable d'effacer tous les péchés des hommes, et dans la Communion il me le donne tout entier.

V.

Je ne craindrai plus tant, ô mon Dieu ! le tribunal redoutable de votre justice, quoique je sois pécheur ; l'amour et la confiance que je m'efforcerai de soutenir par la pratique des bonnes œuvres l'emporteront sur ma crainte, et dissiperont une partie de mes alarmes, puisque la voix toute-puissante de cette Victime sacrifiée sur nos autels appelle de mon arrêt de mort, et qu'elle me traduit ainsi du tribunal effroyable de votre justice à celui de votre divine miséricorde, qui ne sait qu'absoudre et jamais condamner. Père céleste, recevez cet auguste sacrifice dont la victime vous est si chère et qui vous fait tant d'honneur ; il est digne de vos attentions et de vos complaisances. Jésus, Sauveur et Prêtre tout ensemble, offrez-le incessamment pour un pécheur qui implore votre clémence et votre bonté ; mais, ô adorable Jésus ! victime non sanglante, offrez-vous vous-même pour moi ; puisque vous vous êtes donné à

moi, vous m'appartenez comme un bien qui m'est propre : il m'est permis de dire dans un sens, que, tout Dieu que vous êtes, vous êtes aussi ma victime, puisque je puis vous offrir pour mes péchés.

VI.

Oui, Seigneur, vous vous êtes fait victime pour moi ; mais ce qui me surprend, ce qui me confond, c'est de vous voir victime obéissante et soumise à tout, non entre les mains de votre Père à qui vous êtes égal en toutes choses, mais entre les mains de vos propres créatures, qui n'ont que ce que vous leur avez donné, qui ne sont que parce que vous les avez créées, et qui ne subsistent qu'autant que vous voulez bien les soutenir de votre main toute-puissante ; vous vous soumettez à elles, vous leur conférez de bon cœur et votre caractère sacerdotal et votre propre autorité sur vous-même ; quel prodige d'amour et d'humilité tout ensemble ! Est-ce ici le soleil de la nature qui s'arrête au milieu de sa course à la voix de Josué pour être le spectateur de sa victoire ? Non, mais c'est le Créateur de ce soleil, c'est le vrai Soleil de justice, c'est Dieu même qui obéit à l'homme, et à l'homme pécheur, parce qu'il est devenu sa victime, non pas une fois, mais un million de fois ; non pas dans un seul champ de bataille, mais sur tous les autels du monde chrétien. Quoi de plus étonnant ! quoi de plus avantageux pour l'homme, et

quoi de plus propre à exciter en lui l'humilité et l'amour !

VII.

La créature vous appelle, ô mon Dieu ! et dans le même instant vous descendez du ciel en terre, comme si cet homme était devenu votre maître, votre souverain et votre Dieu : ce Prêtre vous consacre, il parle en votre Nom, ou plutôt vous parlez en lui ; sa bouche est votre organe, et vous vous trouvez aussitôt dans ses mains : il fait de vous ce qu'il lui plaît, et vous le souffrez sans résistance ; il consomme les espèces qui vous contiennent, et vous ne résistez à rien ; cet homme mortel vous partage, vous sépare, quoique vous soyez inséparable ; il vous distribue en aliment à un peuple entier, et vous faites un nouveau miracle pour multiplier votre divine présence, afin de vous trouver tout entier dans chacun de ceux à qui l'on vous donne. Je comprends cependant, Seigneur, que, quelque efficace que soit par lui-même ce sacrifice si saint et si auguste, il faut encore qu'il soit accompagné du mien ; je m'y unis de tout mon cœur, et je vous offre tout ce que je suis en pur holocauste. Je vais vous dresser un autel au milieu de mon cœur et pour vous et pour moi ; j'y serai hostie et victime avec vous, pour ne faire qu'un seul sacrifice qui soit digne de m'attirer vos grâces et vos miséricordes dans cette vie, et qui me fasse mériter la gloire dans l'autre.

VII^e JOUR DE RETRAITE.

Goûter Dieu dans l'Eucharistie.

SENTIMENTS.

I.

Venez, voyez et goûtez combien le Seigneur est doux, disait le Prophète. C'est à vous, ô mon âme ! que Dieu parle ; obéissez, il est agréable d'obéir quand on est invité à goûter des délices d'une douceur aussi incomparable que celles que Dieu procure par lui-même, et surtout à les goûter dans leur propre source. Ah ! si le Seigneur est doux à aimer, lors même qu'il est absent et qu'on s'efforce de l'attirer dans son cœur par un acte d'amour ; s'il répand alors dans l'âme des Saints une céleste douceur dont le sentiment exquis les rend alors insensibles à tout le chagrin et à toutes les amertumes de la vie ; s'il est délicieux pour eux d'épancher leur cœur quand ils sont au pied des autels où il réside ; s'ils se sentent alors le cœur et l'âme inondés d'une chaste volupté que la langue ne peut exprimer ; combien ce Dieu est plus doux à goûter, quand il se donne lui-même en aliment aux âmes justes qui se sont saintement préparées à le recevoir, et qu'il vient

se placer en substance et en réalité auprès de leur cœur par la Communion, pour les enivrer du vin délicieux de sa propre charité ! Et, qu'on est aveugle et ennemi de soi-même, quand on se rend indigne, par sa faute et par sa nonchalance, de goûter cette divine douceur !

II.

Oui, Seigneur, disait encore votre Prophète, vous nous avez donné dans la divine Eucharistie un pain du Ciel qui renferme en lui toutes les douceurs imaginables ; une manne céleste qui fait ressentir à tous ceux qui la reçoivent dignement tous les goûts les plus exquis, et toujours conformes à leurs différents appétits. Pour contenir et pour faire ressentir toutes ces douceurs, ne suffit-il pas que ce soit un Dieu et un Dieu Sauveur qui se donne en aliment ? Manne délicieuse et sacrée, vous n'êtes donc plus à présent une simple figure, mais une vraie réalité ; vous n'êtes plus un pain matériel, qui ne nourrit que le corps, mais un pain spirituel, céleste et divin, qui nourrissez les âmes et qui les engraissez pour les préparer à vivre éternellement avec Dieu. Pour soutenir ce corps charnel, il ne lui faut que du pain matériel ; mais pour nourrir une substance spirituelle et immortelle comme est mon âme, il ne lui faut rien que de spirituel et d'exquis : mais quoi de plus spirituel qu'un corps glorieux, immortel comme est celui de Jésus-Christ ! quoi de plus exquis et de plus délicieux que Dieu même !

III.

Divine et céleste Manne, vous êtes infiniment plus précieuse et plus nourrissante que celle qui tombait du ciel tous les jours pour les Israélites, puisque vous êtes Dieu même; et cet adorable Sauveur qui, selon le témoignage de saint Bernard, n'était que douceur dans ses paroles, douceur dans sa face, douceur dans toutes ses actions, ne doit être qu'une douceur très-délicieuse à goûter dans sa chair qu'il me donne en aliment au sacrement de l'Eucharistie. Oh! qu'il est épouvantable l'aveuglement de l'homme charnel qui, ne recherchant que de fausses douceurs, néglige la seule véritable qu'on trouve toujours dans la communion du corps et du Sang de Jésus-Christ, quand on est bien préparé et que le cœur n'est rempli d'aucune douceur criminelle! C'est là seulement qu'on goûte Dieu même en substance, Dieu qui est la douceur la plus innocente et la plus délicieuse que l'homme chrétien puisse goûter dans cette vie mortelle, pour se préparer à goûter les douceurs éternelles qu'il lui destine! Mais quelle surprenante et quelle excessive bonté de ce divin Sauveur de prendre ici l'homme par son faible, en substituant une douceur innocente aux douceurs fades et empoisonnées qu'il travaille à se procurer tous les jours aux dépens de son innocence!

IV.

Voluptueux, vous cherchez la douceur dans les plaisirs sensuels : vous vous trompez, vous n'y trouverez que des amertumes, des remords et des chagrins ; ignorez-vous donc qu'on n'a jamais trouvé des douceurs solides et sans mélange dans les créatures ? Sachez plutôt qu'on ne les trouve que dans le goût de Dieu, et qu'on ne le goûte jamais avec plus de délices que dans l'Eucharistie. Avarès, vous ne cherchez la possession des richesses que parce que vous prétendez y goûter des douceurs sensibles et vous les procurer par leur moyen ; vous vous trompez, vous n'y trouverez que des épines dont les pointes se feront sentir vivement à vos cœurs ; vous y trouverez du moins beaucoup plus d'amertumes que de douceurs. Ambitieux, vous cherchez la douceur dans le goût de l'honneur, et, par le plaisir que vous prétendez ressentir à vous voir placés au-dessus des autres hommes, vous vous trompez encore ; vous n'y trouverez que des embarras, des sollicitudes et des contre-temps, soit du côté de votre conscience, soit du côté de vos ennemis.

V.

Si vous voulez, ô mon âme ! vous procurer de vraies douceurs et les goûter avec une innocente volupté, approchez-vous souvent de ce pain des Anges ; mais

avant que de vous en approcher, videz votre cœur de toutes les affections aux plaisirs des sens, purifiez-le de toutes les douceurs qui n'ont pas Dieu seul pour principe et pour objet, et vous goûterez, dit un saint Docteur, une douceur spirituelle dans sa propre source, douceur innocente, douceur intime, douceur infiniment délicieuse, qui, du fond de votre propre cœur où elle se fera premièrement ressentir, se répandra ensuite dans toute votre âme et dans toute votre personne; douceur divine et toujours nouvelle qui n'a rien de fade et rien de lassant; douceur qui consacre et qui soutient la pureté, loin de la souiller, comme les autres douceurs du monde; douceur, enfin, qui laisse toujours une ardeur, une faim et une avidité nouvelle, mais sans inquiétude et qu'on ne goûte avec plaisir que pour se préparer par elle à se rendre digne de la goûter dans la suite avec plus de délices. Je renonce, ô mon Dieu ! à toutes les douceurs sensibles que le monde imposteur présente à ses partisans pour se les attacher plus fortement. J'y renonce de grand cœur, bien convaincu qu'on ne les goûte jamais sans qu'il en coûte à l'innocence; j'en découvre, Seigneur, toute la fausseté et tous les écueils depuis que mon âme a goûté le précieux aliment que vous lui présentez à l'autel.

VI.

Pourquoi donc, Seigneur, ne vous ai-je pas tou-

jours goûté avec les mêmes délices, vous qui êtes toujours le même? Pourquoi, après tant de Communion, ai-je toujours été aussi sensible aux disgrâces ordinaires de la vie, aussi éloigné de l'esprit de pénitence et de la mortification, aussi dissipé dans mes pensées, aussi vain dans mes discours, aussi rempli de moi-même, aussi porté à satisfaire mes sens, aussi lâche et aussi nonchalant dans mes devoirs de religion! Ah! je comprends que si je vous avais goûté à la sainte Table comme je l'aurais pu et comme je l'aurais dû, j'eusse surmonté tous ces obstacles qui m'empêchent d'être absolument à vous. Je comprends, Seigneur, que c'est parce que je ne me suis pas rendu digne de goûter les douceurs que vous me prépariez, et que vous m'eussiez fait sentir si j'avais apporté à la sainte Table un cœur mieux préparé; vous l'eussiez rempli de vos délices, si j'avais pris un plus grand soin de le vider de toutes les attaches sensibles et de toutes les affections terrestres qui tenaient la place de ces innocentes douceurs dont je me suis privé par ma faute. Guérissez donc, Seigneur, s'écriait un saint Evêque, le palais intérieur de mon cœur; videz-le, purifiez-le, embrasez-le d'une sainte ardeur, afin qu'il ne goûte jamais d'autre douceur dans cette vie que celle que l'on trouve dans cette céleste nourriture de votre corps, de votre sang, de votre âme et de votre divinité.

VII.

Préparez-vous aussi, ô mon âme ! à mieux goûter Dieu que vous ne l'avez goûté jusqu'à présent : privez-vous généralement et sans retour de toutes les affections terrestres, vous vous approcherez de la sainte Communion avec plus d'avidité, et cette avidité vous fera mieux goûter Dieu ; brûlez d'une sainte ardeur pour lui seul, mettez ce feu en mouvement par les flammes de vos désirs, et vous le trouverez bien plus délicieux ; après cela cherchez purement dans cette manne tous vos goûts différents, et vous les trouverez. Quand vous serez livrée à la douleur, approchez-vous-en avec cette sainte disposition, et vous y trouverez le goût de la patience ; par là vous adoucirez innocemment toutes vos amertumes ; si vous sentez des révoltes intérieures lorsqu'il faut obéir, vous y trouverez le goût et la douceur de l'obéissance ; si vous sentez trop de penchant pour les plaisirs sensuels, vous y trouverez le goût de la privation et la douceur de la chasteté, avec celui de la force pour résister courageusement à toutes les tentations. Enfin, vous y trouverez tantôt le goût de la foi dans vos doutes, tantôt celui de l'humilité, tantôt celui de la pureté, tantôt celui de l'espérance, selon vos différents besoins, et toujours celui du divin amour. C'est ainsi que ce Sacrement délicieux vous préparera insensiblement à goûter un jour les douceurs ineffables de la béatitude éternelle.

VIII^e JOUR DE RETRAITE.

Amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

SENTIMENTS.

1.

Recueillez aujourd'hui avec abondance, ô mon âme ! les fruits de votre solitude ; redoublez votre ferveur dans le dernier jour de cette sainte Octave ; vous ne verrez plus cet adorable Sauveur exposé si souvent sur cet autel ; profitez des derniers moments qui vous restent ; hâtez-vous de recevoir toutes les grâces qu'il vous présente ; et finissez par aimer d'une ardeur nouvelle celui qui dans ce Sacrement d'amour vous a aimée d'un amour de consommation. Après l'avoir adoré profondément et lui avoir rendu vos humbles hommages, jetez un regard de respect et d'amour sur cette hostie exposée à vos yeux corporels, et qui renferme un Dieu tout-puissant et tout miséricordieux que vous ne voyez que par les yeux de la foi ; écrivez-vous plus de cœur que de bouche, avec saint Jean Chrysostôme : O bonté surprenante ! ô amour prodigieux de mon Dieu et de mon Sauveur ! vous êtes assis au plus haut des cieux, à la droite de votre Père

céleste ; et dans l'instant que le prêtre, qui est votre créature, vous appelle, l'amour vous fait descendre ici-bas pour converser familièrement avec les pécheurs que vous aimez ; vous les attirez avec bonté, vous les cherchez avec empressement ; et quand ils sont trop faibles, vous leur donnez des forces pour aller à vous. Vous allez au-devant d'eux comme si vous ne pouviez vous en passer ; vous entrez chez eux, vous leur parlez cœur à cœur, vous les nourrissez comme vos enfants, et la nourriture que vous leur donnez, c'est vous-même.

II.

Votre trône est éternel, ô mon Dieu ! il est céleste : là, vous brillez comme un Souverain et comme un Dieu de majesté ; vous y êtes adoré, vous y êtes aimé, vous y réglez ; tous les Anges et tous les Saints environnent ce trône de gloire que vous occupez ; ils vous y rendent leurs hommages ; ils chantent incessamment vos louanges : et à la parole d'un homme mortel et pécheur, à qui vous avez fait part de votre sacerdoce, vous venez vous mettre à la place d'un morceau de pain, entre les mains de ces Prêtres, et dans le cœur des Fidèles qui font de vous leur nourriture. O extase mystique et inconcevable ! ô transsubstantiation surprenante ! ô amour prodigieux et incompréhensible ! Quoi ! un Dieu tout-puissant devant lequel le ciel et la terre ne sont rien, un Dieu Créateur de ce vaste uni-

vers, qui n'a besoin de rien, qui seul suffit à lui-même, peut-il avoir un cœur susceptible de tendresse pour une créature qui n'est rien, lui qui est tout ? et cette tendresse qui l'abaisse et qui l'unit à des sujets si fort au-dessous de lui, ne déroge-t-elle point à sa grandeur ? et ce mélange ne lui est-il point déshonorant ? Non, puisqu'il s'en fait une gloire et un plaisir, et que ce Soleil de justice, beaucoup plus que celui de la nature, pénètre partout par ses rayons, sans contracter la moindre souillure.

III.

Ah ! je comprends mieux que jamais, avec saint Augustin, que l'amour est le poids des cœurs, et aussi bien du cœur de Dieu que de ceux de ses créatures, et que depuis que ce Dieu de majesté a bien voulu en prendre un de chair comme le nôtre, il court lui-même avec ardeur et empressement où cet amour sacré l'appelle. Je comprends qu'il se porte toujours avec rapidité vers les objets qu'il aime, quoique ces objets, qui sont ses créatures, paraissent indignes d'attendrir un si grand cœur qui, sans sortir de lui-même, trouve dans son propre fonds des abîmes de grandeurs et de perfections infinies ; un cœur qui par l'heureuse nécessité de son être suprême trouve sa félicité à s'aimer lui-même, parce qu'il est seul digne de tout son amour. Faites donc naître dans mon cœur, ô mon Dieu ! un poids d'amour qui me porte toujours vers vous comme

vers le principe adorable d'où je suis sorti, comme vers le centre délicieux où je dois me reposer, et comme vers la dernière fin où je dois continuellement aspirer ; c'est par votre divin Sacrement, pourvu que je le reçoive avec amour, que je sentirai ce délicieux poids, et que je parviendrai à ce bienheureux terme.

IV.

Vous aimez cependant les hommes, ô mon Dieu ! parce qu'ils sont vos créatures, vos images et le prix de votre sang ; et ne semble-t-il pas que vous les ayez aimés plus que vous-même, puisque lorsqu'il s'est agi de les laisser mourir ou de mourir vous-même, vous vous êtes volontairement livré à la mort pour la leur épargner ? Ce que vous avez fait une fois sur le Calvaire, vous le renouvez encore tous les jours au saint Sacrement de l'autel, que vous avez établi comme un mémorial et comme un renouvellement de votre passion et de votre mort. Quelque glorieux et impassible que vous soyez à présent dans le ciel, ce même amour que vous nous portez semble vous faire sortir hors de vous-même ; il attire vers la terre, votre cœur, votre corps, votre âme et votre divinité même : cet amour incompréhensible vous transporte du ciel sur cet autel ; et de cet autel dans ma poitrine, pour venir prendre vos délices avec moi, pour demeurer avec moi, et pour répandre en moi vos grâces et vos faveurs.

V.

Seigneur, vous êtes le seul Dieu que j'adore et que je veux adorer dans le temps et dans l'éternité ; cependant vous devenez ma nourriture, mon aliment et mon pain, et vous ne le faites que pour me marquer l'excès de votre amour, et par là m'engager à vous aimer uniquement, comme si vous ne pouviez vous passer de moi. Vous descendez à moi pour me faire sortir de mon néant, pour m'élever de ma bassesse, pour m'unir inséparablement à vous, et pour me changer et me transformer en vous. A quoi tient-il donc que je ne profite pas de cette faveur, puisqu'il suffit de vous aimer et de m'approcher de vous pour m'en rendre digne ? Un Dieu devenir mon pain, quel prodigieux abaissement, ou plutôt quel miracle d'amour ! En vous donnant à moi, vous faites, ô mon Dieu ! une espèce de renoncement, non-seulement à ce que vous possédez pour me le donner avec abondance dans ce Sacrement d'amour, mais encore à ce que vous êtes, et au domaine que vous avez sur vous-même, pour vous consacrer tout entier à mes usages, comme si vous n'étiez que pour moi : quel excès de bonté !

VI.

Quand vous avez formé toutes les créatures, ô mon Dieu ! et après qu'elles sont sorties de vos mains toutes-puissantes, c'était votre gloire de pouvoir leur dire

à toutes ensemble et à chacune d'elles en particulier : Vous êtes à moi, vous m'appartenez, parce que je vous ai faites ce que vous êtes. Mais à présent que votre amour vous a mis à la place du pain, qu'il vous a renfermé dans ce Tabernacle, et que vous vous êtes donné tout entier à moi par la Communion, pardonnez-moi, Seigneur, ce transport d'amour ; je puis vous dire : Mon Dieu, vous êtes tout à moi, vous êtes mon Dieu, vous m'appartenez, parce que vous vous êtes donné à moi ; vous êtes mon pain, ma nourriture, mon breuvage, mon soutien, ma force et ma vie, quoique vous soyez mon Créateur, et que je ne vive et que je ne subsiste que par vous. Il semble même que vous renonciez de bon cœur aux prérogatives éternelles que vous donne votre être souverain et indépendant, et que vous soyez ici moins à vous qu'à moi, puisque vous êtes ma nourriture et mon pain ; le pain dont je me suis nourri depuis que vous m'avez donné la vie, n'est autre chose à présent que ma propre substance ; et ce pain, qui est ma chair et mon sang, on ne peut plus le séparer de moi, parce qu'il fait une partie de ma substance. Que je serais heureux, Seigneur, si, après vous avoir reçu comme mon pain, j'étais toujours inséparablement uni à vous par amour !

VII.

O mon Dieu, et mon pain substantiel ! si vous ne vous changez pas en moi, changez-moi en vous ; sou-

tenez-moi, nourrissez-moi, faites-moi croître jusqu'au point de la perfection et de la plénitude des vrais enfants de Dieu ; unissez-moi intimement à vous, et que cette union soit si forte, que rien ne soit capable de m'en séparer ; que je ne ressente jamais d'autres ardeurs ni d'autres désirs que pour vous seul. Mais, ô mon âme ! après tant de faveurs qui vous sont présentées dans cet adorable Sacrement, ne pourriez-vous pas vous écrier avec saint Augustin : O Sacrement ineffable de piété et d'amour ! ô signe admirable d'union et d'unité ! ô lien sacré de charité ! qui pourra dorénavant me séparer de vous ? Aimons donc, ô mon âme ! un Dieu si digne d'être aimé ; n'agissons et ne respirons que par lui, puisqu'il semble qu'il n'agisse et qu'il ne vive que pour nous dans ce divin Sacrement. Vivons de Dieu, en Dieu et pour Dieu, puisque l'amour et surtout l'amour divin, est la vie des cœurs : aimons-le de toute l'ardeur dont nous sommes capables ; nous vivrons en lui, et il vivra en nous : vous recevez un corps, soyez incorporée ; vous recevez une âme, soyez vivifiée ; vous recevez une divinité, passez donc, par l'excès de votre amour et par l'ontion toute-puissante de cette divine nourriture, de la faiblesse et de l'infirmité de la créature, à la force, à l'impeccabilité et à la vie de Dieu.

FIN.

TABLE

DES MÉDITATIONS ET DES RETRAITES.

MÉDITATIONS.

I. Sur les avantages et les excellences de la sainte Communion	5
II. Sur le même sujet	17
III. Sur le même sujet	28
IV. Sur le même sujet	39
V. Sur la Chair adorable de Jésus-Christ dans la sainte Communion.	50
VI. Sur le Sang adorable de Jésus-Christ dans la sainte Communion	61
VII. Sur le même sujet	72
VIII. Sur le Cœur de Jésus-Christ dans la sainte Com- munion	84
IX. Sur l'Esprit de Jésus-Christ dans la sainte Com- munion	95
X. Sur l'âme de Jésus-Christ dans la sainte Communion.	106
XI. Sur la vie de Jésus-Christ dans la s ^{te} Communion .	117
XII. Sur le même sujet	128
XIII. Sur la divinité de Jésus-Christ dans la sainte Communion	139
XIV. Sur la préparation pour la sainte Communion en général	150
XV. Préparation de foi.	161
XVI. Préparation d'espérance.	172
XVII. Préparation d'amour	183
XVIII. Sur le même sujet	193

XIX. Préparation de pureté	204
XX. Préparation d'humilité	215
XXI. Préparation de désir	225
XXII. Sur les effets de la sainte Communion	236
XXIII. Sur l'union avec Jésus-Christ dans la sainte Com- munion	246
XXIV. Sur les avantages et les conditions de la sainte Communion	257
XXV. Sur l'éloignement de la sainte Communion	268
XXVI. Sur la sainte Communion en état de souffrance	278
XXVII. Sur la Communion en état de sécheresse.	289
XXVIII. Sur la Communion en état de tiédeur	301
XXIX. Sur la sainte Communion en réparation.	312
XXX. Sur la Communion en Viatique	324
XXXI. Sur le même sujet	335
XXXII. Sur la Communion spirituelle	346
PRIÈRE à Jésus solitaire dans le sacrement de l'autel	358

MÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN RETRAITE

PENDANT L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

I. Un pécheur tremblant rassuré par ce sacrement de miséricorde.	363
II. Vivre en Dieu par le sacrement de l'Eucharistie	370
III. Jésus adorateur et modèle de nos adorations dans l'Eucharistie	377
IV. Grandeur et abaissements de Jésus-Christ dans l'Eucharistie	384
V. Jésus sur son trône de grâce dans l'Eucharistie.	391
VI. Jésus-Christ Prêtre et Victime dans l'Eucharistie	398
VII. Goûter Dieu dans l'Eucharistie	405
VIII. Amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie	412

157.691



